This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KC
15913
NEDL TRANSFER
HN 5ZWD $

4° 1184
KC15913
Q 923
275

Given by Mr Adel

3. 3. 817

ŒUVRES DE LUCIEN,

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES DE LUCIEN,

TRADUCTION NOUVELLE;

Par M. *l'Abbé* MASSIEU.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE; de MADAME, & de Madame Comteſſe d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

KC15913
Gl23,275

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

ŒUVRES DE LUCIEN.

TOXARIS, OU DE L'AMITIÉ.

MNÉSIPPE, Grec. TOXARIS, Scythe(*).

MNÉSIPPE. QUE dites-vous, Toxaris? Il ſeroit vrai que vous autres Scythes

(*) Lucien parle aſſez au long du vrai Toxaris dans le diſcours du Scythe, tome I, p. 75, & dans le Traité de la Gymnaſtique. Celui dont

ſacrifiez à Oreſte & Pylade, & que vous les croyez des Dieux?

TOXARIS. Oui, Mnéſippe, oui, nous leur ſacrifions, non pas comme à des Dieux, mais comme à des hommes vertueux.

MNÉS. Mais y a-t-il parmi vous une loi qui vous preſcrive de faire des ſacrifices aux gens de bien après leur mort, comme on en fait aux Dieux?

TOX. Non pas comme on en fait aux Dieux; nous honorons ſeulement la mémoire des hommes célebres par des jours de fêtes & des aſſemblées.

MNÉS. Quel peut être votre but en cela? attendriez-vous quelque faveur des morts?

TOX. Quand cela ſeroit, je n'y vois rien de déraiſonnable; mais en rendant à ces hommes eſtimables, après leur mort, les honneurs qui leur ſont dus,

---

il eſt ici queſtion ne devoit vivre que du temps des Empereurs Romains.

nous avons sur-tout en vue l'avantage des vivans, qui par-là seront plus animés à marcher sur leurs traces.

MNÉS. A cet égard vous avez raison; mais pourquoi accorder une préférence aussi marquée à Oreste & Pylade? Pourquoi accorder les honneurs divins à des hommes qui étoient étrangers pour vous, & même vos ennemis? Vous savez qu'ayant été jetés sur vos côtes par un naufrage, ils furent pris par les Scythes, qui les emmenerent d'abord pour les immoler à Diane; qu'ils corrompirent ceux qui les avoient pris, renverserent leurs gardes, tuerent votre Roi, se saisirent de la Prêtresse, enleverent la Déesse même, & se sauverent sur leur vaisseau en bravant toutes vos loix. Si vous les honorez pour ces hauts faits, c'est un moyen sûr de leur donner beaucoup d'imitateurs. Remontez à ces premiers temps, & voyez s'il seroit fort avantageux pour vous de recevoir souvent de pareils hôtes parmi

vous. Si l'on vous enlevoit ainſi tous vos Dieux, bientôt vous ſeriez ſans Culte & ſans Divinités ; à moins que vous ne fuſſiez dans l'uſage de remettre leurs raviſſeurs à leur place, & de faire l'apothéoſe de tous les ſacriléges qui les emporteroient. En ſuppoſant que ce ne ſoit aucune de ces raiſons qui vous engage à honorer Oreſte & Pylade, & que ces deux Héros vous aient d'ailleurs rendu quelque ſervice ſignalé, vous conviendrez que vous ne les avez pas toujours regardés comme des Dieux ; pourquoi donc aujourd'hui les déclarer tels par des ſacrifices ? pourquoi immoler à préſent des victimes à des gens qu'autrefois on a preſque immolés comme victimes eux-mêmes ? On peut trouver cette conduite abſurde & inconſéquente.

Tox. Mais on ne peut nier que leurs actions ne ſoient admirables. Car enfin, que deux hommes aient formé ſeuls une entrepriſe auſſi hardie ; qu'ils aient

résolu de se transporter dans des contrées si éloignées, en traversant tout le Pont-Euxin, où aucun Grec ne s'étoit encore exposé, excepté ceux qui, montés sur le navire Argo, avoient porté la guerre dans la Colchide; qu'ils ne se soient point laissé épouvanter par les fables effrayantes qu'on débitoit de nos contrées, qu'on appeloit inhabitables & sauvages; qu'après avoir été pris, ils se soient conduits avec tant de bravoure; que non contens d'échapper eux-mêmes sains & saufs, ils se soient encore vengés d'un Tyran, & qu'ils aient emmené avec eux la Divinité du pays: c'est-là assurément ce que tout partisan de la vraie valeur ne pourra s'empêcher d'admirer comme des faits merveilleux & dignes des honneurs divins.

MNÉS. Hâtez-vous donc de me dire ce qu'ils ont fait outre cela de merveilleux & de divin. Quant aux voyages lointains, je vous citerai des Mar-

chands, & sur-tout des Phéniciens beaucoup plus hardis navigateurs, qui non seulement ont traversé le Pont-Euxin & pénétré jusqu'au Palus Méotides & au Bosphore, mais qui ont parcouru toutes les mers Grecques & Barbares; après avoir vu chaque année tous les parages, &, pour ainsi dire, toutes les contrées, ils rentrent chez eux vers la fin de l'automne. Vous pourriez, au même prix, faire autant de Dieux de tous ces voyageurs, dont la plupart sont Marchands de vin ou de poisson salé.

Tox. Écoutez-moi, mon ami, & vous allez voir que nous jugeons beaucoup mieux que vous des gens de bien. On ne trouve ni à Argos, ni à Mycene aucun monument élevé à la gloire de Pylade & d'Oreste, au lieu que chez nous on a érigé un temple à ces deux amis, comme cela convenoit; on leur offre des sacrifices, & on les honore tout autrement que dans leur patrie.

Leur titre d'étranger ne nous a point empêchés de les reconnoître pour de grands hommes. Nous ne demandons point de quel pays ſont les gens vertueux, nous ne portons point envie aux contrées qui les ont vu naître; quoiqu'ils ne ſoient pas nos amis, il nous ſuffit qu'ils aient fait du bien; en leur payant le tribut de louanges qui leur eſt dû, nous les adoptons, eux & leurs actions. Ce qui nous a paru de plus admirable & de plus digne d'éloges dans nos deux Héros, c'eſt l'exemple qu'ils ont donné de la plus parfaite amitié, & nous les regardons comme des modeles en ce genre. Ils ont montré comment on doit partager le ſort d'un ami, & la conduite que doit tenir un homme vertueux en amitié. Nos peres ont voulu que ce qu'ils ont ſouffert enſemble, ou l'un pour l'autre, fût gravé ſur une colonne d'airain dans l'Oreſtée; ils ont fait une loi qui preſcrit de commen-

cer l'instruction des enfans par le récit de ces faits, afin qu'ils ne puissent jamais sortir de leur mémoire. Aussi chacun d'eux oublieroit plutôt le nom de son pere, que les actions de Pylade & d'Oreste. Ce qu'on lit sur la colonne est exprimé d'une autre maniere sur d'anciens tableaux qu'on voit dans l'enceinte du temple. L'un représente Oreste navigeant d'abord avec son ami; on apperçoit ensuite leur vaisseau brisé contre les rochers; Oreste lui-même entre les mains de ceux qui l'ont pris, & qui l'entraînent au sacrifice; déjà Iphigénie va les immoler. A quelque distance & sur un autre mur, il est affranchi de ses liens, tue Thoas & beaucoup d'autres Scythes; enfin ils levent l'ancre, & emmenent avec eux Iphigénie & la Déesse. En vain des Scythes veulent retenir le vaisseau qui a déjà quitté le rivage; on les voit suspendus au gouvernail, faisant tous leurs efforts pour monter à bord; mais

après des tentatives inutiles, ils regagnent le rivage à la nage, les uns déjà blessés, les autres craignant de l'être. Ce qu'on remarque particuliérement, c'est la tendresse réciproque des deux amis dans leur combat avec les Scythes. Le Peintre a représenté chacun d'eux négligeant sa propre défense, pour s'occuper uniquement de celle de son ami; l'un court au devant des traits & des ennemis qui menacent l'autre, sans penser au danger qui l'environne lui-même; chacun s'inquiete peu de succomber, pourvu qu'il sauve une vie plus chere que la sienne, en opposant son corps au fer qui n'est point dirigé contre lui. C'est cet attachement mutuel, c'est ce partage de travaux, cette fidélité, cette amitié vraie, cette tendresse inviolable que nous avons regardés comme des sentimens plus qu'humains; ils annoncent une ame infiniment supérieure à ces ames ordinaires, qui, tant que leurs

amis voguent à pleines voiles, s'indignent contre eux de ne pouvoir participer à leur course heureuse, & qui, dès que le vent leur devient favorable à eux-mêmes, se retirent & abandonnent les autres dans le danger. Vous saurez aussi que les Scythes ne connoissent rien au dessus de l'amitié: la plus grande joie d'un Scythe est de souffrir avec son ami & de partager sa peine; comme au contraire l'action la plus basse parmi nous est de le trahir. C'est pour cela que nous honorons Oreste & Pylade, qui ont excellé dans une vertu qui a les premiers droits à notre estime; c'est pour cela que nous les avons surnommés *Coraces*, c'est-à-dire, dans notre langage, les Génies tutélaires de l'amitié.

MNÉS. Quand on vous a entendu, mon ami, l'on peut dire que les Scythes sont aussi habiles en éloquence, que dans l'art de lancer des fleches & de faire la guerre. Je change aussi de

sentiment sur votre culte envers Oreste & Pylade, & j'approuve dès ce moment les honneurs divins que vous leur rendez. Je ne savois pas non plus que vous fussiez bon Peintre. Vous m'avez rendu de la maniere la plus frappante les tableaux de l'Orestée, le combat des deux Héros, & les efforts généreux de l'un pour l'autre. Je n'aurois jamais cru que l'amitié fût cultivée avec tant de zele parmi des Scythes; je pensois, au contraire, qu'il n'y avoit que haine, inimitié, fureur entre des hommes sauvages & féroces, incapables, selon moi, d'attachement même pour leurs proches. Je m'en étois formé cette idée d'après tout ce qu'on nous en raconte, & sur-tout d'après l'usage où ils sont de manger la chair de leurs parens morts.

Tox. Je n'examinerai point en ce moment avec vous, si, dans tout le reste, nous ne sommes pas plus justes & plus respectueux envers eux que les

Grecs. Mais il est aisé de démontrer que les amis Scythes sont plus fidèles que les amis Grecs, & que nous avons une bien plus haute idée de l'amitié. Je vous conjure, au nom de vos Dieux, de ne point vous formaliser de la franchise avec laquelle je vais vous parler de certains usages que j'ai eu le temps d'observer parmi vous depuis que j'y suis. Je pense que vous parlez mieux de l'amitié qu'aucun autre peuple, mais que vous êtes bien loin d'agir comme vous parlez : vous vous contentez d'en faire l'éloge & d'en montrer l'excellence ; & quand il faut la pratiquer, votre cœur dément votre langage, comme si vous appréhendiez de vous être trop avancés. Vous applaudissez beaucoup vos Poëtes tragiques, quand ils introduisent de vrais amis sur la scène ; vous êtes touchés jusqu'aux larmes de voir deux hommes braver tous les dangers l'un pour l'autre, tandis que vous-mêmes vous n'osez rien

faire de louable pour ceux que vous aimez : un ami a-t-il besoin de vous ? toutes ces belles maximes de Théatre s'envolent & s'évanouissent comme des songes ; vous êtes alors comme ces masques vides & muets qui ouvrent une large bouche sans rien dire : pour nous, si nous vous cédons en parlant de l'amitié, nous l'emporterons toujours par la chose même. Au reste, si vous m'en croyez, nous laisserons-là tous les amis des temps héroïques que nous pourrions citer de part & d'autre. Je conviens qu'à cet égard vous auriez l'avantage d'après tous ceux que vos Poëtes ont chantés en si beaux vers, tels qu'un Achille & son Patrocle, Pyrithoüs & Thésée, ainsi que beaucoup d'autres dont ils ont tant vanté la fidélité. Tenons-nous-en à ceux de notre temps, soit chez les Scythes, soit chez les Grecs, & comparons leurs faits. Celui de nous deux qui aura cité les plus beaux traits en amitié, sera vainqueur

dans cette belle dispute, & méritera la palme à sa Patrie. Quant à moi, j'aimerois mieux succomber dans un combat personnel, au risque d'avoir le poing coupé, ce qui est chez nous la punition d'une défaite, que de me voir, moi Scythe, échouer avec un Grec, dans une dispute sur l'amitié.

MNIS. D'après les raisons justes & pressantes que vous donnez, il me paroît difficile, Toxaris, de combattre tête à tête avec vous. Cependant il ne sera point dit que je vous aurai cédé sans coup férir; ce seroit trahir toute la Grece; & s'il est vrai, comme nous l'assurent les anciennes chroniques & les peintures que vous avez rendues si parlantes à mes yeux, que deux Grecs ayent autrefois vaincu tant de Scythes, il seroit honteux qu'aujourd'hui la Grece entiere, avec toutes ses villes & tous ses habitans, succombât aux attaques d'un seul Scythe, & abandonnât lâchement sa cause. Non seu-

lement je mériterois d'avoir le poing coupé, comme chez vous, mais il faudroit encore m'arracher la langue. Quoi qu'il en soit, faut-il choisir les faits les plus éclatans en amitié, ou la victoire dépendra-t-elle du plus grand nombre que chacun de nous en pourra citer ?

Tox. Non ; que ce ne soit point le nombre, mais le mérite des actions qui décide entre nous. Si vos fleches sont plus aiguës & plus perçantes que les miennes, elles me feront de plus dangereuses blessures, & j'avouerai plus tôt ma défaite.

Mnés. Vous avez raison ; en effet il y a assez d'exemples à choisir, il faut nous borner ; je crois que cinq suffiront à chacun.

Tox. Je le crois comme vous. Parlez le premier ; mais jurez-moi auparavant de ne rien dire que de vrai. Vous sentez qu'il est plus aisé d'imaginer des histoires en ce genre, que d'en décou-

vrir le faux ; au lieu qu'on ne peut, sans une espece d'impiété, suspecter la foi du serment.

MNÉS. Eh bien, jurons, si vous le croyez nécessaire. Mais par lequel de nos Dieux voulez-vous.... Sera-ce Jupiter, protecteur de l'amitié ?

TOX. Oui ; pour moi je vous ferai le serment en usage dans mon pays.

MNÉS. Je jure donc par Jupiter qui préside à l'amitié, que dans tout ce que je vous dirai ou de moi-même, ou d'après les autres, je n'ajouterai aucun incident fabuleux. Je commencerai par vous rapporter l'amitié d'Agathocles & de Dinias, si célebre parmi les Ioniens.

Cet Agathocles, qui existoit dans ces derniers temps, étoit de Samos. S'il se distinguoit parmi ses compatriotes en amitié, il n'avoit rien de remarquable du côté de la naissance ou de la fortune. Dès l'enfance il avoit été ami de Dinias, natif d'Ephese, & fils

d'un Lysion. Ce Dinias étoit immensément riche, &, comme on l'imagine bien, sans cesse environné d'une foule de gens fort propres à vider des coupes & à faire l'amusement d'une table, mais aussi incapables des sentimens de l'amitié, qu'il est possible de l'être. Agathocles se trouvoit avec eux, & étoit de toutes leurs parties de plaisir, quoique leur compagnie ne fût pas fort de son goût; Dinias, de son côté, ne mettoit guere de différence entre lui & ses flatteurs. Il s'offensa même un jour de ce qu'il le reprenoit sans cesse, & trouva importuns les conseils qu'il lui donnoit de se souvenir de ses ancêtres, & de conserver le bien que son pere lui avoit amassé à force de travaux. Dès ce moment il cessa de l'admettre à ses festins, évita de se trouver avec lui, & ne voulut plus se divertir qu'avec les autres. Ceux-ci persuaderent à cet infortuné, que Chariclée, épouse de Démonax, homme

distingué, & le premier de la ville, étoit devenue éperdument amoureuse de lui. Déjà il reçoit de sa part & des billets doux, & des guirlandes à demi-fanées, & des pommes qu'elle avoit mordues (*), & mille autres talismans que les femmes galantes mettent en usage pour inspirer de l'amour aux jeunes gens, & leur persuader qu'ils sont aimés; il n'est point de meilleur artifice que cette persuasion, sur-tout contre ceux qui sont avantageux, & il est certain qu'ils donneront tête baissée dans le piége. Cette Chariclée, de son côté, ne manquoit point d'attraits, mais elle étoit courtisane dans toute

(*) Des roses fanées & des pommes, dans lesquelles une maîtresse avoit laissé l'empreinte de ses dents, étoient regardées comme des signes d'amour & des faveurs particulieres, témoin cette Épigramme de Martial, Livre xj, Épigram. 90.

Intactas quare mittis miki, Polla, coronas?
A te vexatas malo tenère rosas.

la force du terme, & se livroit au premier venu, pourvu qu'on lui marquât quelque léger retour. Dès qu'on jetoit les yeux sur elle, elle répondoit par une œillade amoureuse, & l'on étoit sûr que Chariclée ne reculeroit point; d'ailleurs la plus adroite des femmes galantes à enlacer un Amant, à subjuguer un cœur indécis, à fixer celui qui s'étoit rendu, & à l'enflammer de plus en plus, tantôt par des reproches, tantôt par des agaceries, tantôt par des rebuts & des feintes de tendresse pour un autre. Tel étoit le caractere de cette femme, très au fait, comme on voit, de tous les artifices des courtisanes avec leurs Amans. Elle étoit excitée à faire la conquête de Dinias par les complaisans du pauvre jeune homme; ils se divertissoient encore aux dépens de celui-ci, en tâchant de le rendre lui-même amoureux de Chariclée. Celle-ci, qui avoit déjà perdu un grand nombre de jeunes gens, joué

mille fois l'amour, & ruiné des maisons opulentes, étoit d'autant plus dangereuse, qu'elle avoit plus de ressources & d'expérience. Quand elle vit en sa disposition ce jeune imprudent, qui étoit la simplicité même, elle ne lâcha pas prise qu'elle ne le vît entiérement dans l'impossibilité de s'échapper de ses filets. Mais elle finit par se perdre elle-même avec sa proie, & plonger l'infortuné Dinias dans le dernier malheur. Elle se hâta de lui écrire les lettres les plus tendres; elle députa vers lui une Suivante affidée, chargée d'étudier les mouvemens de son cœur, de pleurer devant lui, de dire que sa pauvre Maîtresse se pendroit de désespoir. On continua ces manéges jusqu'à ce que l'heureux mortel fût bien persuadé qu'il étoit le plus beau des hommes, & qu'il faisoit tourner la tête à toutes les femmes de la ville. Enfin, à force de prieres, Chariclée obtint de lui les dernieres preuves de l'amour.

On imagine aiſément tout l'empire que prit, de ce moment, ſur le cœur du jeune homme, une belle femme qui ſavoit répandre tous les charmes de la volupté dans ſes entretiens, laiſſer couler ſes larmes à propos, aſſaiſonner ſes diſcours de gémiſſemens & de ſoupirs, l'embraſſer tendrement quand il ſortoit d'auprès d'elle, & voler à ſa rencontre quand il revenoit, prendre la parure qui lui donnoit plus de graces à ſes yeux, chanter devant lui, pincer de la guitare; tous moyens qu'elle ne manquoit pas de mettre en œuvre. Quand elle le vit bien épris, elle fit jouer une derniere batterie pour achever de le perdre, & employa la reſſource la plus ſûre pour tourner entiérement la tête d'un ſot Amant; elle lui dit qu'elle portoit dans ſon ſein le fruit de leurs amours. Dès-lors elle ſupprime les viſites qu'elle lui avoit rendues juſque-là; elle donne pour raiſon qu'elle eſt veillée à vue par ſon époux,

qui a quelque ſoupçon de leur amour. Dinias n'y tient plus, il ne peut vivre ſans la voir, il ſe lamente, il députe vers elle ſes complaiſans, il prononce ſans ceſſe le nom de Chariclée, il embraſſe, en pouſſant des ſanglots, ſa ſtatue qu'il a fait faire en marbre blanc; enfin il ſe roule à terre comme un déſeſpéré, & ſa paſſion ſe change en une frénéſie déclarée. Il ne fait plus à ſon Amante des cadeaux proportionnés aux pommes & aux guirlandes qu'il en recevoit, mais il lui donne des maiſons, des terres, des eſclaves, des robes brodées en fleurs, & de l'argent tant qu'elle en veut, au point qu'en très-peu de temps la maiſon de Lyſion, qui avoit été l'une des plus brillantes d'Ionie, fut réduite à rien. Quand cette femme eut entiérement ruiné Dinias, elle le quitta pour aller à la pourſuite d'un jeune Crétois également riche; elle affecta le même attachement pour lui: déjà elle l'aimoit, déjà il croyoit être

aimé. Le pauvre Dinias, abandonné non seulement de Chariclée, mais de tous ses parasites, devenus aussi les amis du Crétois, vint alors trouver Agathocles, qui savoit depuis long-temps le mauvais état de ses affaires. Il lui raconte en rougissant tout ce qui s'étoit passé, lui avoue ses amours, sa misere, le mépris de son Amante, le triomphe de son rival; enfin, l'impossibilité où il est de vivre sans Chariclée. Agathocles pensant que ce n'étoit pas le moment de lui reprocher l'exclusion qu'il lui avoit donnée, & la préférence qu'il avoit marquée pour ses complaisans, vendit trois talens sa maison paternelle de Samos, le seul bien qu'il possédât, & lui en apporta le prix. Avec cet argent Dinias ne fut plus aux yeux de Chariclée un homme à éloigner; il avoit recouvré presque tous ses anciens charmes. On lui envoya de nouveau une Suivante, des lettres amoureuses; on lui fit de tendres reproches de ce

qu'il s'étoit rendu si rare. Les anciens amis accoururent à l'envi, quand ils furent qu'il y avoit encore à manger autour de Dinias. Cependant il avoit donné rendez-vous à Chariclée, & il entra chez elle au commencement de la nuit; son époux étoit avec elle, soit qu'il eût véritablement quelques soupçons, soit que ce fût un jeu convenu entre le mari & la femme, car on dit l'un & l'autre. Démonax sort tout à coup de son lit, comme d'une embuscade, fait fermer la porte de son appartement & arrêter Dinias; le poursuit l'épée à la main, comme un adultere, & le menace ou de le poignarder, ou de le jeter au feu. Le malheureux, dans cette affreuse détresse, saisit une barre de fer qu'il trouve sous sa main, en porte un coup à la tempe de Démonax, & le tue; il en assomme en même temps Chariclée, & lui plonge encore l'épée de son mari dans le sein. Tous les esclaves de la maison étoient

accourus

accourus à cet événement tragique, & vouloient se saisir du meurtrier; mais il les poursuit avec son épée & les oblige à fuir. Dinias s'échappe secrétement, & reste caché jusqu'au jour chez Agathocles: ils réfléchissent l'un & l'autre sur l'action qu'il vient de faire, sur les suites qu'elle doit avoir, & sur le parti qu'ils ont à prendre. Le bruit en est bientôt répandu, & dans cette même matinée, les Magistrats le présentent, & font arrêter Dinias, qui convient du crime: on le conduit par leur ordre au Préfet chargé du gouvernement de l'Asie; celui-ci le renvoie à l'Empereur, qui le condamne à un exil perpétuel dans l'Isle de Gyare, l'une des Cyclades, où il fut transféré, pour y rester jusqu'à la fin de ses jours. Agathocles l'accompagna par-tout, passa avec lui en Italie, fut le seul de ses amis qui assista à son jugement, & ne l'abandonna pas un instant; il voulut même le suivre jusque dans son exil,

& se fit habitant de Gyare avec lui. Comme ils y manquoient de tout, il se loua aux Pêcheurs de Murex, fit le métier de Plongeur, & nourrit Dinias de son modique salaire. Il le garda long-temps malade, lui rendit les soins les plus tendres, & après sa mort il ne voulut point revenir dans sa patrie; il continua à rester dans l'isle, & se seroit reproché d'abandonner les cendres de son ami. Cette histoire est assez récente, car il y a tout au plus cinq ans qu'Agathocles lui-même a fini ses jours dans l'Isle de Gyare.

TOX. Je voudrois, Mnésippe, que vous n'eussiez pas juré de dire la vérité, afin d'avoir le droit de douter de cette aventure, tant elle me paroît digne d'un ami Scythe. Mais je crains que vous ne me trouviez encore un second Agathocles.

MNÉS. N'en doutez pas. C'est Euthydice de Chalcis. Je tiens cette nouvelle histoire d'un nommé Simyle, Capitaine

de vaiſſeau de Mégare, qui m'a juré l'avoir vue de ſes propres yeux. Il fit la traverſée d'Italie à Athenes, vers le coucher des Pléïades (*), après avoir pris à bord des paſſagers de différens pays. De ce nombre étoit Euthydice, & avec lui un Damon, auſſi de Chalcis, & ſon ami. Ils étoient de même âge; mais le premier étoit vigoureux & bien portant, & l'autre valétudinaire & pâle, comme s'il fût ſorti d'une longue maladie. La navigation fut heureuſe juſqu'en Sicile; mais quand ils eurent paſſé le détroit, ils furent accueillis d'une tempête furieuſe dans la mer Ionienne. Il eſt inutile de vous repréſenter les ouragans, la grêle, la fureur des vagues, & tout ce qui ac-

(*) Les Pléïades ſont ſept étoiles qui ſont partie du ſigne du Taureau. Ainſi le coucher des Pléïades répond au temps où le Soleil entre dans le ſigne ſuivant, c'eſt-à-dire les Gémeaux, ce qui répond à la fin de Mai.

compagne un orage ; il me suffira de vous dire qu'en approchant de l'isle de Zacynthe, comme ils navigeoient les voiles repliées, & leurs cordages roulés & flottans pour rompre la violence de la mer, Damon, vers le milieu de la nuit, eut de grandes envies de vomir, causées par l'extrême agitation du bâtiment. Il s'étoit étendu de son long sur le bord du vaisseau qui pencha tout à coup de ce côté, en même temps qu'une vague entraîna dans les flots cet infortuné, qui, pour comble de malheur, étoit tout habillé. Il s'écria que c'étoit fait de lui, & qu'il pouvoit à peine se soutenir sur les flots ; Euthydice, qui étoit couché & sans habits, ne l'eut pas plus tôt entendu, qu'il se jette à la mer, saisit Damon qui succomboit déjà & perdoit courage, & l'aide à surnager ; on voyoit presque tous leurs mouvemens, parce qu'il faisoit clair de lune. Les gens du vaisseau, désolés de leur sort, auroient bien

voulu leur donner du secours ; mais la fureur des vents s'y opposoit : tout ce qu'ils purent faire, ce fut de leur jeter au hasard beaucoup de morceaux de liége, quelques rames, & même un pont du vaisseau qui présentoit une largeur assez considérable. Est-il une preuve d'amitié au dessus de celle-là ? S'exposer en pleine nuit aux hasards d'une mer aussi orageuse, n'étoit-ce pas vouloir absolument périr avec son ami ? Figurez-vous les flots amoncelés, se brisant les uns contre les autres avec fracas, l'écume bouillonnante de tous côtés, les ténebres, le désespoir ; un malheureux prêt à rendre l'ame ; l'autre qui se précipite d'un saut, nage avec lui, & craint qu'il ne périsse le premier. Vous conviendrez, je crois, que cet Euthydice n'est point un ami ordinaire.

TOX. Ont-ils succombé, Mnésippe, ou se sont-ils sauvés contre toute espérance ? car je tremble pour eux.

MNÉS. Raſſurez-vous, Toxaris; ils ont échappé l'un & l'autre, & vivent maintenant à Athenes, où ils cultivent la Philoſophie. Simyle n'a pu rapporter que les circonſtances que vous venez d'entendre, c'eſt-à-dire, la chute de l'un, le ſaut de l'autre dans la mer, & leurs efforts pour nager enſemble, autant qu'il avoit pu les diſtinguer. Mais voici ce qu'Euthydice ajoute au récit du premier. Ils trouverent d'abord quelques morceaux de liége, à l'aide deſquels ils nagerent, mais encore avec beaucoup de peine. Le lendemain, au jour, ils apperçurent le pont de vaiſſeau, s'en approcherent, monterent deſſus, & firent ainſi le reſte du trajet juſqu'à Zacynthe.

A ces deux aventures, qui, je penſe, ne ſont point ſans intérêt, j'en joindrai une troiſieme auſſi touchante.

Eudamides de Corinthe, homme fort pauvre, avoit deux amis très-riches, Arétée de la même ville, & Cha-

rixene de Sicyone. En mourant il laiſſa un teſtament, ridicule ſans doute aux yeux de bien des gens, mais qui ne le ſera peut-être pas pour vous, qui chériſſez la vertu & faites grand cas de l'amitié, puiſque vous déſirez avec tant d'empreſſement d'en connoître le trait le plus parfait. Voici donc ce que portoit cet écrit : *Je legue à Arétée, ma mere à nourrir & à ſoigner dans ſa vieilleſſe ; & à Charixene, ma fille à doter le plus richement qu'il pourra ſur ſes propres biens* (il avoit une mere fort âgée, & une fille à marier). *S'il arrive*, ajoutoit-il, *quelque accident à l'un des deux, l'autre aura le legs de celui-ci avec le ſien.* A l'ouverture du teſtament, tous ceux qui connoiſſoient la pauvreté d'Eudamides, ſans connoître l'amitié qui l'uniſſoit avec les deux autres, regarderent cette piece comme une plaiſanterie, & ſe retirerent en riant. *Qu'Arétée & Charixene ſont heureux*, s'écrioient-ils, *quelle riche ſucceſſion ! Eudamides les*

a laissés ses créanciers en mourant, & c'est lui qui, après sa mort, hérite de ses deux légataires vivans. Cependant ceux-ci arrivent, & lisent le testament. Charixene ne survécut que cinq jours; Arétée, le plus honnête de tous les héritiers, prit la part du mort & la sienne; il nourrit la mere d'Eudamides, & dota sa fille en lui faisant présent de deux talens sur cinq qu'il possédoit; il en donna également deux à la sienne propre, & il les maria toutes deux le même jour. Que pensez-vous de ce trait d'amitié, & de son auteur? En verroit-on beaucoup comme lui accepter une pareille succession, & ne pas vouloir y renoncer? Croyez-vous que cet exemple mérite d'être cité, & le recevrez-vous pour un de nos cinq?

Tox. Oui, il est beau; mais j'admire plus encore la confiance d'Eudamides en ses amis. Il a montré qu'il eût été capable de faire la même chose pour eux, même sans testament de leur

part ; & l'on voit qu'il n'auroit pas eu besoin d'être appelé à pareille succession, pour se porter héritier avant tout autre.

MNÉS. Vous avez raison. Je vous citerai pour quatrieme exemple, Zénothémis de Marseille (*), fils de Charmolée. Dans un voyage que je fis en Italie, comme député de mon pays, on me montra cet homme, fort bien partagé du côté de la figure, de la taille & de la fortune. Il étoit dans une voiture attelée de deux chevaux, avec une femme fort laide, qui n'avoit qu'un œil, étoit paralytique de tout le côté droit, & faisoit horreur à voir. Comme je marquois ma surprise de ce qu'un aussi bel homme souffroit un pareil

(*) M. d'Arnauld, si estimable par ses qualités personnelles, & par le choix des sujets sur lesquels il a exercé sa plume, a fait usage de cette histoire de Zénothémis dans ses *Epreuves du Sentiment.*

monſtre à côté de lui, celui qui me l'avoit fait obſerver, & qui connoiſſoit toute leur hiſtoire, parce qu'il étoit de Marſeille lui-même, me raconta les motifs qui avoient néceſſité ce mariage. Zénothémis, me dit-il, étoit ami de Ménécrate, pere de cette femme, auſſi riche que lui, auſſi conſidéré, & d'un rang auſſi diſtingué. Dans la ſuite Ménécrate fut condamné à perdre tous ſes biens, & le Tribunal des Six Cents (*) l'avoit en outre privé de ſes dignités, pour avoir porté un jugement contraire aux Loix. Quiconque s'écarte de ce qu'elles preſcrivent par quelque acte public, ne peut éviter cette punition parmi nous. Ménécrate, accablé de ſa condamnation, de la perte

(*) Il paroît, d'après Strabon, qu'il y avoit à Marſeille, parmi les Six Cents, quinze Magiſtrats plus diſtingués que les autres, & parmi ces quinze, trois autres encore au deſſus, & qui préſidoient à ce Sénat. Valere-Maxime parle auſſi de ce Tribunal des Six Cents.

de sa fortune, & de l'avilissement où il se trouvoit réduit en un jour, souffroit beaucoup plus encore pour sa fille, âgée de dix-huit ans; le dernier & le plus pauvre de la ville en auroit à peine voulu, avec tout le bien dont jouissoit son pere avant la Sentence qui venoit de le lui enlever. On ajoutoit d'ailleurs qu'elle tomboit du haut-mal à toutes les pleines lunes. Comme Ménécrate déploroit son malheur avec Zénothémis : *Soyez tranquille*, lui dit ce dernier, *vous ne manquerez point du nécessaire, & votre fille trouvera un époux digne de son nom.* Puis il le prend par la main & l'emmene dans sa maison. Il partage avec lui son immense fortune, fait préparer un grand festin, où il rassemble tous ses amis, & Ménécrate à leur tête, comme s'il eût déterminé quelque jeune homme à accepter la main de sa fille. A la fin du repas, quand on eut fait des libations aux Dieux: *Recevez*, lui dit-il, *des mains de votre*

gendre la coupe de l'amitié ; j'épouse aujourd'hui votre fille Cydimaque ; j'ai reçu autrefois vingt-cinq talens pour sa dot. Je vous conjure, reprit le pere, *de n'en rien faire ; je ne serai jamais assez insensé pour consentir à ce qu'un homme de votre figure & de votre âge épouse une fille si maltraitée de la Nature.* L'autre, sans l'écouter, prend Cydimaque dans ses bras, la transporte à sa chambre, & revient son époux. Depuis ce moment il vit avec elle dans la plus tendre union, & il la mene, comme vous voyez, partout avec lui. Loin de se repentir de ce mariage, il s'en fait gloire ; il aime à faire voir que la laideur comme la beauté, les dignités & les richesses ne sont rien à ses yeux ; mais qu'il fait le plus grand cas d'un ami, & particuliérement de Ménécrate, sur la fidélité duquel le jugement des Six Cents n'a pu influer en rien. La fortune l'en a bien récompensé ; cette femme si hideuse lui a donné un fils charmant,

Dernièrement son pere le porta au Sénat dans ses bras, après lui avoir mis une couronne d'olivier sur la tête & une robe noire, pour toucher davantage en faveur de son aïeul; l'enfant sourit aux Magistrats assemblés, & battit des mains en signe d'applaudissement: tous les Sénateurs, vaincus à ce spectacle, rétracterent le jugement porté contre Ménécrate, &, grace à l'Avocat chargé de sa cause, il est maintenant rétabli dans toutes ses dignités. Telle est la conduite héroïque de Zénothémis envers son ami. On auroit tort, je crois, d'attendre de pareils traits de la part des Scythes, car on les dit très-difficiles en beauté, même avec les courtisanes.

Il me reste un cinquieme exemple à produire, & Démétrius de Sunium me paroît mériter la préférence sur tout autre. Il avoit passé en Égypte avec Antiphile d'Alopex, son compagnon & son ami de l'enfance. Ils y vivoient &

étudioient ensemble. Démétrius s'instruisoit dans la doctrine des Cyniques, sous le célebre Sophiste de Rhodes (*), & Antiphile s'appliquoit à la Médecine. Démétrius voulut un jour voyager dans l'intérieur du pays, pour voir les pyramides & la statue de Memnon: on lui avoit dit que les premieres, quoique d'une élévation immense, ne donnoient point d'ombre, & que Memnon rendoit des sons au lever du Soleil. Curieux de voir les unes & d'entendre l'autre, il partit sans Antiphile, que l'éloignement & la chaleur du climat avoient détourné de ce voyage. Il y avoit déjà six mois que Démétrius remontoit contre le cours du Nil, lorsqu'il arriva à l'autre un accident, où la présence d'un ami courageux auroit été bien nécessaire. Celui-ci avoit un

(*) On présume que ce Sophiste pourroit être Agathobule, dont il est parlé dans la vie de Démonax, tome II, p. 288.

eſclave Syrien de nom & de nation, qui s'étoit aſſocié avec des ſacriléges, & avoit pénétré avec eux dans le temple d'Anubis. Ils dépouillerent le Dieu, emporterent deux vaſes, un ſceptre d'or, deux têtes de chien d'argent, repréſentant la Divinité, & d'autres choſes précieuſes qu'ils dépoſerent chez le Syrien. On les ſurprit vendant quelques-uns de ces effets; ils furent arrêtés, & avouerent tout dans les tortures de la roue. On les conduiſit chez Antiphile, & ils découvrirent leur vol caché ſous un lit. On ſe ſaiſit auſſi-tôt du Syrien, & Antiphile fut pris avec lui, dans le moment où il aſſiſtoit aux leçons publiques. Il fut dès-lors abandonné de tout le monde; ceux qui l'avoient fréquenté auparavant, s'éloignoient de lui comme d'un infame ſacrilége, coupable d'avoir profané le temple d'Anubis, & ſe croyoient déjà des profanes eux-mêmes, parce qu'ils avoient quelquefois bu & mangé avec lui. Les au-

tres esclaves de la maison prirent la fuite, & emporterent tout avec eux. Antiphile languissoit depuis long-temps dans les fers, &, par la seule raison qu'on l'y retenoit, toute la ville le jugeoit coupable des plus grands crimes. Cependant le Geolier Egyptien, & par conséquent superstitieux, croyoit se faire un mérite auprès de son Dieu, en le vengeant d'Antiphile par les procédés les plus durs. Si quelquefois ce dernier hasardoit de se défendre en protestant de son innocence, on le traitoit d'impudent, & ses plaintes ne servoient qu'à aggraver ses peines. Déjà sa santé commençoit à s'altérer, & l'on n'en sera pas surpris quand on saura qu'il couchoit sur la dure, & que la nuit même il n'avoit pas la liberté d'étendre ses jambes resserrées dans des entraves de bois. Ajoutez à cela l'odeur fétide du cachot, où une foule de malheureux étoient pressés l'un sur l'autre, & où ils respiroient à peine; en un mot,

le *cliquetis* des fers & la difficulté de *dormir*. Quelles souffrances pour un homme qui n'a jamais éprouvé de pareils traitemens ! Déjà il se désespéroit & ne vouloit plus prendre de nourriture, lorsqu'enfin Démétrius revint sans rien savoir de tout ce qui s'étoit passé. Dès qu'il eut appris ces nouvelles, il court à la prison, dont on lui refuse d'abord l'entrée, parce qu'il s'y présenta de soir; le Geolier, couché depuis long-temps, avoit abandonné la garde extérieure aux soins de ses gens. Le lendemain matin, il fut introduit après beaucoup de supplications. Il cherche pendant long-temps Antiphile, que ses malheurs avoient presque rendu méconnoissable; il examine de près chaque prisonnier l'un après l'autre, comme ceux qui cherchent à reconnoître leurs morts déjà corrompus sur le champ de bataille; encore ne l'auroit-il point trouvé, s'il n'eût prononcé le nom d'Antiphile, tant il

d'être attaché à côté de lui, & le Geolier lui accorde enfin cette grace avec peine. Il lui fut permis alors de se livrer en toute liberté aux sentimens de l'amitié; il dit à son ami, qu'il oublioit ses propres maux pour prendre soin de lui aux dépens de sa propre santé qui étoit chancelante; il le conjuroit de se tranquilliser, & de ne pas tant s'affliger. Ils supportoient un peu plus doucement leurs malheurs communs. Enfin, quelque temps après, un incident imprévu vint les terminer pour toujours. Un des criminels étoit parvenu, je ne sais comment, à se procurer une lime; il fit part de sa découverte à plusieurs prisonniers, coupa, de concert avec eux, la chaîne à laquelle tenoient leurs liens particuliers, & les délivra tous. Ils se réunirent, tuerent aisément le peu de gardes qui les surveilloient, & s'évaderent en foule. Dans le premier moment, chacun se sauva où il put; mais la plupart furent repris ensuite.

Démétrius & Antiphile étoient restés à leur place, & avoient retenu avec eux l'esclave Syrien qui prenoit déjà la fuite. Le lendemain matin, le Préfet ayant appris ce qui s'étoit passé, envoie à la poursuite des fugitifs, & ayant fait venir en sa présence Démétrius & son ami, il les met en liberté, en les louant de ce qu'ils ne s'étoient point évadés. Mais ils ne se contentèrent pas d'être ainsi rendus à la Société; Démétrius lui représente avec force & éloquence, que c'est leur faire la plus criante injustice que de les renvoyer comme par grace, & avec le soupçon du crime, ou comme par récompense de leur fidélité à garder la prison. Le Juge fut contraint d'examiner strictement leur cause. Après avoir constaté leur innocence, il les combla d'éloges, & les renvoya absous, en admirant la conduite de Démétrius. Il les dédommagea de tout ce qu'ils avoient souffert dans la prison, en donnant de son propre

bien dix mille drachmes à Antiphile, & le double à Démétrius. Antiphile eſt encore en Egypte. Démétrius lui laiſſa ſes vingt mille drachmes, & partit pour aller voir les Brachmanes des Indes, en lui diſant : *Tu dois me pardonner de te quitter à préſent ; quant à moi je n'ai pas beſoin de richeſſes, parce que je ſaurai toujours me contenter de peu ; & toi, avec ta fortune, tu peux te paſſer d'un ami.*

Tels ſont, Toxaris, les amis Grecs. Si vous ne nous aviez pas déjà taxés d'être un peu vains dans nos paroles, je vous rapporterois toutes les choſes excellentes que dit Démétrius en plaidant ſa cauſe, ou plutôt celle de ſon ami ; car il s'oublia lui-même, pour ne parler que d'Antiphile ; il verſoit des torrens de larmes en ſuppliant les Juges de l'abſoudre ; il s'accuſoit lui-même comme ſeul coupable de tout, lorſqu'enfin l'eſclave, tourmenté à force de coups de fouets, les diſculpa l'un & l'autre.

Voilà un petit nombre d'exemples d'amis eſtimables & fideles, que je vous ai rapportés, ſelon qu'ils ſe ſont préſentés à ma mémoire. Je me tais, pour vous laiſſer parler à votre tour. C'eſt à vous à nous montrer des Scythes qui l'emportent ſur mes Grecs, ſi vous voulez éviter d'avoir le poing coupé. Il faut mettre vos reſſources en uſage; car il ſeroit ridicule, après avoir fait un ſi bel éloge d'Oreſte & Pylade, de manquer d'éloquence en parlant de votre patrie.

Tox. Vous êtes bien généreux, Mnéſippe, de me conſeiller de mettre tout en œuvre pour vous faire perdre. On diroit que vous ne craignez pas vous-même d'avoir la langue coupée. Quoi qu'il en ſoit, j'entre dès à préſent en matiere, ſans m'inquiéter, comme vous, de l'élégance du ſtyle. Outre que ce n'eſt pas le fait d'un Scythe, les choſes parleront aſſez d'elles-mêmes. Je ne vous citerai rien d'auſſi admirable que

vos histoires; je n'élèverai pas jusqu'aux nues un homme dont le mérite est d'avoir épousé une femme laide & sans dot; ni celui qui a donné deux talens en mariage à la fille de son ami; ni celui qui s'est volontairement chargé de fers dont il étoit sûr d'être bientôt délivré. Ces procédés me paroissent tout simples, & je n'y vois rien de merveilleux ni de bien grand. Ce ne sont que des jeux en comparaison de ce qu'ont fait nos Scythes. Je vous ferai voir des hommes qui ont entrepris des guerres & des meurtres, & qui ont bravé la mort pour leurs amis. Au reste, je ne vous blâme point de vanter vos petits modèles domestiques; rien de plus naturel. La paix profonde où vous vivez, vous fournit rarement de grandes occasions de faire preuve d'amitié. Ce n'est point dans le calme qu'on connoît un bon Pilote, il faut le voir dans la tempête. Mais nous qui sommes en guerre perpétuelle, soit pour attaquer

les

les autres, soit pour nous défendre nous-mêmes, soit enfin pour nous procurer des pâturages, ou tout autre butin, les vrais amis nous sont nécessaires, & c'est-là ce qui rend l'amitié si solide parmi nous. Elle est pour nous le seul trait invincible en toutes circonstances. Ce qui nous détermine dans le choix de nos amis, ce ne sont ni les bons repas, comme chez vous, ni les convenances d'âge & de voisinage, mais le vrai courage, & un caractere capable de grandes choses. Dès que nous avons reconnu ces qualités dans un homme, nous le recherchons tous avec l'empressement que vous marquez auprès d'une maîtresse que vous voulez épouser. Nous n'épargnons ni assiduités, ni supplications, ni soins; nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour ne point échouer dans notre demande, & n'avoir pas la honte d'être éconduits. Si quelqu'un plus heureux que les autres obtient la préférence, &

qu'on ait accepté ſon amitié, cet aveu eſt ſuivi, de la part des contractans, d'une eſpece d'alliance & de ſerment, par lequel ils ſe jurent réciproquement de vivre déſormais & de mourir même, s'il le faut, l'un pour l'autre. Dès l'inſtant que deux Scythes ſe ſont fait des inciſions aux doigts, qu'ils ont verſé quelques gouttes de leur ſang dans une coupe, qu'ils y ont trempé le tranchant de leur cimeterre, & qu'ils ont approché le vaſe de leurs levres, il n'eſt point de Puiſſance au monde capable de rompre ce traité; & il n'eſt permis de le contracter qu'à trois enſemble, tout au plus. Un homme qui a pluſieurs amis, eſt, à nos yeux, à peu près comme une femme adultere qui ſe livre à tout venant, & nous penſons qu'un cœur partagé entre tant de gens, ne doit aimer perſonne véritablement.

Je commence mes récits par l'hiſtoire de Dandamis; qui eſt toute récente. Ce Dandamis voyant qu'Ami-

zocus ſon ami avoit été fait priſonnier dans un combat contre les Sarmates.... Mais j'oubliois de vous faire, avant tout, le ſerment uſité parmi nous, & dont nous ſommes convenus d'abord. Je vous jure donc par le Vent & par Acinax (*), que je ne vous dirai rien de faux ſur les amis de Scythie.

MNÉS. Et je n'ai pas beſoin de vos ſermens. D'ailleurs, à quoi vous engagent-ils? ce ne ſont pas des Dieux que vous prenez à témoin.

TOX. Que dites-vous? Comment! le Vent & Acinax ne ſeroient point des Dieux! Ignorez-vous donc qu'il n'y a rien de plus grand aux yeux des hom-

(*) Dans le Diſcours du Scythe, tome I, p. 84, Anacharſis jure par Acinax & Zamolxis; il jure encore ici par l'Air ou le Vent. Lucien tourne avec raiſon ces juremens en ridicule; peut-être avoit-il intention de faire retomber indirectement ce ſarcaſme ſur les juremens des Héros d'Homere, par leurs ſceptres, leurs lances & leurs armes.

mes, que la vie & la mort? N'eſt-ce point le Vent ou l'Air qui conſerve la vie, & Acinax qui donne la mort (*)?

MNÉS. Oh! ſi c'eſt par cette raiſon, elle doit vous faire adopter beaucoup d'autres Dieux de la même nature; la fleche, la lance, la ciguë, le nœud coulant, & une infinité de choſes ſemblables; car cette Divinité, dont le pouvoir eſt ſi varié, c'eſt la Mort, qui nous préſente mille voies pour arriver à elle.

TOX. Ce n'eſt que pour me faire de mauvaiſes chicanes que vous m'interrompez. Tant que vous avez parlé, je vous ai laiſſé dire.

MNÉS. Eh bien, j'avoue mon tort, & cela ne m'arrivera plus. Vous pouvez continuer ſans crainte. Je vais reſter auſſi muet que ſi vous ne diſiez rien.

(*) Acinax veut dire *glaive* ou *épée*. Lucien met une aſſez mauvaiſe plaiſanterie dans la bouche de Toxaris.

Tox. Il y avoit quatre jours que Dandamis & Amizocus avoient goûté le sang l'un de l'autre, lorsque les Sarmates firent irruption dans nos campagnes, avec dix mille hommes de cavalerie, & une infanterie qu'on disoit trois fois aussi nombreuse. Comme ils tomberent sur nous à l'improviste, nous fîmes très-mauvaise contenance; ils nous mirent en fuite, tuerent beaucoup de nos gens d'armes, & parmi ceux qui étoient armés à la légere, ils firent beaucoup de prisonniers. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre, qui passa à la nage de l'autre côté du Tanaïs, où étoit la moitié de notre armée & une partie de nos chariots; car nos Chefs nous avoient ainsi divisés en deux camps, je ne sais pourquoi, sur les deux bords du fleuve (*). Ils firent,

(*) Le Tanaïs, aujourd'hui le Dou, prend sa source dans la Sarmatie, & se jette dans le Palus Méotide ou mer d'Azof. Les Sarmates

un grand butin, pillerent nos tentes, enleverent nos chariots & leurs conducteurs, &, ce qui nous parut le comble du malheur, ils firent, sous nos yeux, les derniers outrages à nos concubines & à nos épouses. Amizocus, qu'on avoit fait prisonnier, & qui se voyoit emme-

---

habitoient des deux côtés de ce fleuve, une partie en Europe, & l'autre partie en Asie, depuis ce qu'on appelle aujourd'hui la Petite-Russie, ou à peu près, jusqu'à la mer Caspienne.

La Scythie Asiatique dont il est ici question, étoit une grande contrée qui occupoit une partie de la Russie orientale d'aujourd'hui, c'est-à-dire, un certain canton de ce qu'on désigne en général sous le nom de Tartarie, ou à peu près depuis la Chine jusqu'au Volga, ou à la mer Caspienne. Comme les Getes & les Daces étoient Scythes d'origine, on a étendu en différens temps le nom de Scythie aux diverses Nations qui habitoient le nord du Palus Méotide & du Pont-Euxin, jusqu'à l'embouchure de l'Ister. Voyez tome I de cette traduction, pag. 75; mais ici il faut distinguer les Sarmates des Scythes proprement dits.

ner chargé de fers, réclame en ce moment ſon ami, & lui rappelle la coupe de l'amitié & le ſang qu'ils y ont bu. Dandamis l'entend, ſe jette à la nage, & paſſe du côté de l'ennemi à la vue des deux armées. Les Sarmates font pleuvoir ſur lui une grêle de traits; mais il prononce le mot *ziris*, qui annonce qu'on vient pour racheter quelqu'un, & à l'inſtant les traits ceſſent. On le conduit vers le Chef, à qui il redemande ſon ami; l'autre répond qu'il ne le rendra qu'avec une groſſe rançon. Tout ce que j'avois, répliqua Dandamis, eſt tombé en votre pouvoir; je n'ai que mon corps; mais ſi, dans l'état où vous me voyez, il eſt quelque choſe en moi que vous vouliez accepter, parlez; je ſuis prêt à vous ſatisfaire; échangez-moi contre mon ami, & faites de ma perſonne ce qu'il vous plaira. Nous ne voulons point tout ce qui te reſte, reprit le Barbare; il ſuffira que tu en donnes

une partie pour remmener ton ami. — Qu'exigez-vous ? — Tes yeux. A l'instant Dandamis les présente pour qu'on les lui arrache ; & quand les Sarmates furent satisfaits, il prit Amizocus par le bras, & ils repasserent ensemble le fleuve à la nage pour se rendre vers nous. Ce fait ranima l'espérance dans tous les cœurs, & les Scythes ne se crurent point vaincus en voyant que l'ennemi ne leur avoit point enlevé le plus précieux de tous les biens, & qu'il restoit encore parmi eux des cœurs généreux & des amis fideles. Cette résolution héroïque répandit aussi la terreur parmi les Sarmates, & ils virent à quels hommes ils auroient à faire, s'ils nous donnoient le temps de nous préparer au combat, quoiqu'ils nous eussent battus une fois par surprise. Dès la nuit suivante, ils abandonnerent la plus grande partie des troupeaux qu'ils avoient pris, mirent le feu aux chariots, & s'enfuirent à la

hâte. Cependant Amizocus ne voulut point jouir de l'avantage de la vue dont son ami étoit privé pour lui, & il se creva lui-même les yeux. Ils passent leur vie assis l'un à côté de l'autre; ils sont nourris aux dépens du Public, & comblés d'honneurs par toute la Nation.

Quand je vous laisserois le maître d'ajouter dix exemples nouveaux à vos cinq premiers, sans même vous astreindre à la loi du serment, & sans gêner l'essor de votre imagination, pourriez-vous m'en citer un semblable parmi les Grecs? Je n'ai fait que vous exposer la chose tout simplement. Mais vous, comme vous auriez enjolivé la narration! Que de belles supplications vous auriez mises dans la bouche de Dandamis! que d'apprêts pour raconter son aveuglement, ses réponses, son retour, sa réception parmi les Scythes, & leurs applaudissemens! Comme vous auriez fait usage de tous les artifices que

vous employez pour flatter l'oreille !

Voici un second ami aussi estimable; c'est Belitta, cousin d'Amizocus. Il étoit à la chasse avec Basthès son ami; un lion venoit de renverser celui-ci de son cheval, le déchiroit entre ses griffes, & étoit prêt à le dévorer. Belitta met à l'instant pied à terre, se précipite sur le lion, qu'il saisit par-derriere, l'arrache de dessus son ami, l'irrite, détourne sa fureur contre soi-même, & enfonce ses doigts dans la gueule du monstre, pour délivrer, autant qu'il le peut, Basthès de ses morsures. Il fit tant, que le lion l'abandonne à demi-mort, pour se jeter sur Belitta, qu'il tue à son tour. Cependant, avant de mourir, il avoit eu l'adresse de lui plonger son épée dans le cœur; de sorte qu'ils périrent tous trois ensemble. Ils ont été inhumés sous deux monumens que nous avons élevés l'un à côté de l'autre, le premier pour les deux amis, le second pour le lion.

Mon troisième exemple sera l'amitié de Macentes, de Lonchates & d'Arsacomas. Ce dernier avoit été envoyé en ambassade auprès de Leucanor, Roi du Bosphore (*), qui nous payoit un tribut annuel, & dont le terme étoit expiré depuis trois mois. Dans son séjour auprès de lui, il devint éperdument amoureux de sa fille Mazée. Il la vit à table, la trouva grande & belle, & de ce moment il devint triste & rêveur. L'affaire du tribut étant terminée, &

(*) C'est le Bosphore Cimmérien ; voyez tome I, p. 81. Des Grecs étant venus s'établir dans la Chersonese Taurique, aujourd'hui la Crimée, s'y cantonnerent aux environs du Bosphore ; & un petit État qu'ils y avoient formé ayant été cédé à Mithridate, Roi de Pont, ce Prince réduisit à l'obéissance les Scythes, qui étoient demeurés maîtres de la plus grande partie de la Chersonese. Après lui, le Bosphore eut une suite de Rois, qui reconnoissoient la supériorité de l'Empire Romain. Danv. Géogr. ancienne, tome I, p. 337 & 338.

le Roi lui ayant fait sa réponse, ce Prince lui donna un festin avant son départ. C'est l'usage chez les peuples du Bosphore, que ceux qui recherchent une fille en mariage, disent, en pleine table ce qu'ils sont, & à quel titre ils prétendent à la main de la personne. Le hasard voulut que plusieurs prétendans fussent de ce festin; ils étoient tous Rois ou fils de Rois, entre autres Tigrapate, Roi des Lazi (*), Adyrmaque, Prince des Machlyniens (**),

(*) Les Lazi, selon M. Danville, tome II, p. 112, étoient une Nation particuliere entre plusieurs autres que renfermoit la Colchide, qui borde le fond du Pont-Euxin à l'orient. Ce peuple étoit compris dans les limites de ce qu'on nomme aujourd'hui Guria, sur la rive méridionale du Phase.

(**) M. Danville ne fait aucune mention de ce peuple, ni dans ses Cartes anciennes, ni dans sa Géographie. Lucien dit positivement que c'étoit une des Nations qui habitoient les bords du Palus Méotide, mais sans désigner plus précisément leur position.

& plusieurs autres. Quand chacun s'est fait connoître, & qu'il a exposé les motifs de sa démarche, il faut qu'il mange avec les autres, & qu'il passe paisiblement avec eux tout le temps du repas; lorsqu'on a fini, il demande une coupe, la verse sur la table, en forme de libation, se déclare l'Amant de celle qu'il recherche, se fait valoir le plus qu'il peut, vante sa générosité, ses richesses, sa puissance. Tous ceux qui étoient à table avoient satisfait à cet usage, excepté Arsacomas, qui à son tour demanda une coupe, non pour en faire de libation, car nous regardons la coutume de répandre du vin comme une injure faite aux Dieux, mais pour l'avaler tout d'un trait; ce qu'ayant fait, il dit au Roi: Donnez-moi votre fille en mariage; j'en suis beaucoup plus digne que tous les autres par mes richesses & ma puissance. Leucanor, qui connoissoit Arsacomas pour un homme sans fortune & sans

aucune distinction parmi les Scythes, ne fut pas peu surpris de l'entendre, & lui demanda en riant combien il avoit de troupeaux & de chariots; car ce sont-là, ajoutoit-il, les richesses de votre pays. Je n'ai rien de tout cela, répondit Arsacomas, mais j'ai deux amis, & des meilleurs que puisse avoir un Scythe. La compagnie ne fit que rire de lui & de ses prétentions; on le prit même pour un homme ivre. Le lendemain, Adymaque fut préféré à tous les autres, & il emmena son épouse au pays des Machlyniens sur le Palus Méotide. Arsacomas de retour en Scythie, raconte à ses amis le mépris que le Roi a fait de lui, & le ridicule dont on l'avoit couvert dans le repas, parce qu'il étoit pauvre; cependant, dit-il, je n'ai pas manqué de leur faire connoître l'étendue de mes richesses, c'est-à-dire, vous & votre amitié, que je regarde comme des biens infiniment plus solides & plus précieux que toutes

les possessions des habitans du Bosphore. Il vous a mépriſés, il s'eſt moqué de vous, & il a donné ſa fille à Adyrmaque le Machlynien, parce qu'il ſe vantoit d'avoir dix coupes d'or, quatre-vingts chariots à quatre lits chacun (*), & grand nombre de troupeaux. Ainſi de vils beſtiaux, quelques vaſes de vain apparat & de lourds chariots ſont plus à ſes yeux que des gens de bien comme vous. Cependant, mes amis, j'ai contre lui un double ſujet de reſſentiment; j'aime Mazée, & l'injure que j'ai reçue en préſence de tant de gens a laiſſé une plaie profonde dans mon cœur. Je crois que vous n'en ſerez pas moins affectés que moi; chacun de vous deux a ſa part dans cet affront, puiſque nous ne faiſons qu'un, & qu'il ne peut y avoir qu'un même

(*) Les peuples Nomades de ces contrées avoient ſur leurs chariots des cabanes de bois, qui étoient pour eux des maiſons ambulantes.

bonheur ou un même malheur pour tous les trois. Chacun de nous a reçu l'affront tout entier, dit Lonchates. Eh bien, ajouta Macentes, quel parti prendrons-nous? Partageons l'entreprise entre nous, reprit Lonchates. Moi je promets d'apporter à Arsacomas la tête de Leucanor; toi, tu lui ameneras son épouse. Pour lui, comme nous aurons infailliblement une guerre à soutenir, il restera ici pour rassembler des armes, des chevaux, & le plus de troupes qu'il pourra. Il ne peut manquer d'en avoir beaucoup; il est estimé, beaucoup de gens nous sont attachés, & d'ailleurs il peut s'asseoir sur la peau de bœuf. On s'en tint à cette résolution, & à l'instant même Lonchates partit, sans autre préparatif, pour le Bosphore, & Macentes pour le pays des Machlyniens, montés chacun sur un cheval. Arsacomas resta; & de concert avec ses parens, il s'occupa de lever une armée parmi ses compatriotes,

Il faut vous expliquer l'usage de la peau de bœuf dont je viens de parler. Quand un homme a reçu quelque affront d'un autre, & qu'il ne peut par lui-même en tirer vengeance, il sacrifie un bœuf, le coupe par morceaux & les fait cuire; il en étend la peau à terre, s'assit dessus, les mains liées derriere le dos. C'est là posture de suppliant la plus sacrée parmi nous. Ses parens & tous ceux qui jugent à propos, s'approchent, prennent un morceau du bœuf, mettent le pied droit sur la peau, & promettent de lui fournir chacun selon son pouvoir, l'un cinq cavaliers, qu'il entretiendra & qu'il payera, l'autre dix, l'autre davantage. Celui-là promet des gens d'armes ou des fantassins autant qu'il lui est possible; tel autre qui est pauvre offre sa personne. Quelquefois une nombreuse armée se trouve ainsi rassemblée sur cette peau; il n'est point à craindre qu'il en déserte un seul soldat, ou qu'elle n'oppose point un front

invincible à l'ennemi ; car chacun eſt enrôlé ſur la foi du ſerment, & ce ſerment n'eſt autre que la cérémonie de mettre le pied ſur la peau. Aſſacomas réunit donc ainſi cinq mille hommes de cavalerie, & vingt mille archers & fantaſſins. Cependant Lonchates arrivé dans le Boſphore ſans y être connu, va trouver le Roi qui étoit occupé de quelque affaire d'État, lui dit qu'il eſt député vers lui par les Scythes, & qu'il a des choſes très-importantes à lui dire en particulier. Quand le Prince lui eut commandé de s'expliquer : Je ſuis chargé, lui dit-il, de la part de tout le peuple Scythe en général, de vous ſignifier que vos Pâtres ſe retirent ſur leur terrein, & ſe renferment dans leurs montagnes (*) ; quant aux brigands

(*) Le grec dit dans le pays de *Trachon*. Ce mot ſignifie un pays âpre & montueux ; & pluſieurs Commentateurs paroiſſent fondés à ne le point prendre ici pour le nom propre d'une

qui se répandent dans vos contrées & dont vous avez à vous plaindre, ils ne sont point avoués par la Nation, & elle vous déclare que vous êtes maître de faire punir ceux que vous pourrez prendre. Je vous annonce en particulier que vous êtes menacé d'une incursion redoutable par Arsacomas, fils de Mariante, qui fit, il y a quelque temps, auprès de vous la fonction d'Ambassadeur, & qui a, je crois, du ressentiment contre vous, de ce que vous lui avez refusé votre fille qu'il vous avoit demandée. Voilà le septieme jour qu'il est assis sur la peau de bœuf, & il a déjà rassemblé une armée nombreuse. J'avois aussi entendu dire, répondit Leucanor, qu'on rassembloit des troupes; mais j'ignorois que ce fût contre nous, & qu'Arsacomas en fût le Chef.

---

contrée. Il ne peut être ici question du pays appelé Trachonitis en Syrie, & l'on ne trouve aucune contrée de ce nom dans le Bosphore.

C'eſt contre vous, reprit Lonchates, que ſe font ces préparatifs. Arſacomas eſt mon ennemi; il eſt jaloux de la préférence que me donnent ſur lui les premiers de la Nation, & de ce que je l'emporte en toutes circonſtances. Si vous voulez me promettre la main de votre ſeconde fille, à laquelle je puis prétendre à tous égards, je vous réponds de vous apporter, avant peu, la tête de notre ennemi commun. Je vous la promets, dit le Roi, effrayé d'apprendre que le refus de la premiere lui mettoit Arſacomas ſur les bras, avec les Scythes qu'il redoutoit beaucoup. Jurez-moi donc, répliqua Lonchates, que vous tiendrez fidélement votre parole & nos conventions. Le Roi élevant auſſi-tôt la main vers le ciel, alloit proférer le ſerment. Que ce ne ſoit point ici, dit l'autre, de peur qu'en vous voyant on ne ſoupçonne l'objet de vos promeſſes; entrons ſeuls dans ce temple de Mars; nous en fermerons les portes derriere

nous, & perſonne ne pourra vous entendre; car ſi Arſacomas venoit à ſavoir quelque choſe, je craindrois qu'il ne me fît périr avant la guerre; il a déjà de grandes forces en ſa diſpoſition. Entrons, dit le Roi; j'ordonne à tout le monde de s'éloigner, & je défends à qui que ce ſoit d'entrer dans le temple, à moins que je ne l'y appelle. Quand ils furent dans l'intérieur, ſans gardes & ſans témoins, Lonchates prend ſon épée d'une main, de l'autre ferme la bouche du Roi pour l'empêcher de crier, lui plonge le glaive dans le ſein, lui coupe la tête, la cache ſous ſa robe, & ſort en prononçant quelques paroles, comme s'il eût converſé avec lui, & il ajoute qu'il va revenir dans l'inſtant, pour faire accroire que le Prince l'avoit envoyé quelque part. Il gagne ainſi l'endroit où il avoit attaché ſon cheval, remonte deſſus & revient à toutes jambes en Scythie. Perſonne ne le pourſuivit, parce qu'on

ignora long-temps ce qui s'étoit passé dans le temple ; & quand même on l'auroit découvert plus tôt, toute la ville en rumeur n'auroit été occupée que de factions pour lui donner un successeur. Ainsi Lonchates remplit sa promesse, en apportant à son ami la tête de Leucanor. Macentes ayant appris en chemin le succès de cette premiere entreprise, arrive chez les Machlyniens, où il commence à annoncer la mort de ce Prince. Adymarque, dit-il, la Nation vous appelle au trône, comme gendre du Roi ; hâtez-vous d'y monter, & d'opposer l'autorité aux factions du premier moment ; que votre épouse vous suive sur des chariots ; le peuple, en voyant la fille de son Roi, vous sera plus favorable. Je suis moi-même du pays des Alains (*), & son

(*) Les Alani étoient un peuple de la Sarmatie, qui, sans être fixé plus que les autres habitans de ces contrées, restoit plus parti-

parent du côté de sa mere. Mastira, épouse de Leucanor, étoit de notre famille; je viens de la part de ses freres qui sont en Alanie, & vous engagent à vous rendre promptement dans le Bosphore, & à ne point laisser passer la couronne sur la tête d'Eubiotus, frere bâtard de Leucanor, allié des Scythes dans tous les temps, & ennemi des Alains. Macentes avoit l'armure & le langage des Scythes; parce que l'un & l'autre sont les mêmes chez les deux peuples; la seule chose qui les distingue, c'est leur chevelure qui n'est pas tout-à-fait disposée de la même maniere; mais Macentes avoit fait couper la sienne, pour la porter un peu plus courte, comme les Alains. D'après cela, on le crut en tout, & on le regarda comme un parent de Mastira & de Mazée.

---

culiérement au nord du Corax, branche du Caucase, vers le haut de l'Hypanis. Voyez Danville, Géogr. anc. tome II, p. 313.

Adymaque, dit-il, je suis prêt à aller avec vous, si vous le voulez, dans le Bosphore, ou à rester, s'il est nécessaire, pour vous conduire votre épouse. J'aime mieux ce dernier parti, répondit Adymaque; il convient que ce soit un de ses parens qui l'accompagne. Si vous venez en même temps que moi, ce ne sera qu'un cavalier ajouté à mon cortége, au lieu qu'avec elle, vous en vaudrez plusieurs à vous seul. Les choses ainsi convenues, Adymaque part, après avoir laissé Mazée encore vierge, entre les mains de Macentes, pour la lui amener. Pendant tout le premier jour il la fait voyager sur un chariot; dès que la nuit fut venue, il la fit monter sur un cheval qu'un cavalier tenoit tout prêt à sa suite; il y monte lui-même avec elle, & dirige sa course, non pas vers le Palus Méotide, mais vers les contrées méditerranées, & laisse à sa droite les monts Mitréens. Après avoir fait quelques haltes, pour

laisser

laisser reposer la jeune personne, il arrive en trois jours du pays des Machlyniens en Scythie. Son cheval ne vécut que peu d'instans depuis son retour. En remettant Mazée entre les mains d'Arsacomas : Reçois aussi de moi, lui dit-il, ce que je t'ai promis. Saisi d'étonnement à la vue de ce présent inattendu, il se répandoit en actions de graces : Cesse, dit Macentes, de me regarder comme un autre que toi ; quand tu me remercies de ce que j'ai fait, c'est comme si ma main gauche blessée, remercioit ma main droite de l'avoir pansée & guérie. Il ne seroit pas moins ridicule pour nous, qui ne faisons en quelque sorte qu'un corps & une ame, de mettre tant d'importance à ce qu'une partie de nous-mêmes aura fait pour l'autre ; elle n'a travaillé que pour son bien particulier, en faisant celui de tout le corps. C'est ainsi que Macentes reçut les marques de reconnoissance d'Arsacomas. Adyrmaque

ayant appris qu'on l'avoit trompé, ne continua pas ſon voyage du Boſphore, où régnoit déjà Eubiotus, qu'on avoit fait venir de chez les Sarmates, parmi leſquels il avoit vécu juſqu'alors. Il retourna dans ſes Etats, leva une nombreuſe armée, & s'avança en Scythie, où il pénétra par-deſſus les montagnes. Eubiotus, quelque temps après, y fit une autre irruption de ſon côté avec tous les Grecs de ſon Empire, & vingt mille hommes de troupes auxiliaires des Alains & autant de Sarmates. Les deux armées d'Eubiotus & d'Adyrmaque, qui ſe réunirent, compoſoient enſemble quatre-vingt-dix mille hommes, dont un tiers étoit d'archers à cheval. Pour nous, car je fus moi-même de cette expédition, & j'avois promis par la cérémonie de la peau, de fournir cent cavaliers à mes dépens, nous n'étions guere moins de trente mille, y compris la cavalerie, & avec ce nombre nous fûmes à leur rencontre, ſous la con-

fuite d'Arſacomas. Quandnous les vîmes approcher, nous envoyâmes d'abord contre eux nos cavaliers. Après un combat long & opiniâtre, les nôtres commencerent à plier, notre phalange fut rompue & notre armée partagée en deux; une partie lâcha pied, ſans être préciſément vaincue, & ſa fuite avoit l'air d'une retraite, de maniere que les Alains n'oſoient pas trop la pourſuivre. L'autre diviſion, beaucoup moins forte, étoit environnée par les Alains & les Machlyniens, qui en faiſoient un grand carnage & les accabloient d'une grêle de traits & de javelots; ils étoient dans la plus grande détreſſe, & la plupart d'entre eux avoient déjà rendu les armes. Le haſard voulut que Lonchates & Macentes fuſſent de ce côté; & comme ils étoient expoſés des premiers au danger, l'un avoit eu la cuiſſe brûlée d'un javelot enflammé, l'autre avoit reçu un coup de hache à la tête, & un coup de lance à l'épaule. Arſacomas, qui

ſe trouvoit dans notre corps de bataille, croyant qu'il ſeroit indigne de lui d'abandonner ſes amis, précipite ſon cheval ſur l'ennemi, &, ſon cimeterre en main, ſe fait jour à travers les Machlyniens, qui ne peuvent réſiſter à l'impétuoſité de ſa courſe. A la vue de ſes amis, il montre une ardeur qui ranime toute la troupe, fond ſur Adyrmaque, lui décharge un coup de cimeterre ſur la tête, & l'ouvre en deux juſqu'à la ceinture. Lui tué, tous les Machlyniens prennent la fuite, les Alains ſe débandent après eux, & les Grecs ſuivent ces derniers. Devenus vainqueurs à notre tour, nous les aurions pourſuivis plus long-temps, & nous en aurions défait un plus grand nombre, ſi la nuit ne nous eût ſurpris. Le lendemain, les ennemis nous députerent pluſieurs des leurs, pour nous ſupplier de leur accorder notre amitié; les habitans du Boſphore promirent de payer un double tribut, & les Machlyniens of-

firent des otages. Les Alains, pour nous dédommager de cette invasion, s'engagerent à faire rentrer sous notre puissance les Sindians, qui depuis long-temps s'étoient soustraits à notre obéissance. A ces conditions, nous nous laissâmes persuader; mais nous ne voulûmes rien faire que de l'agrément d'Arsacomas & de Lonchates, ou plutôt ils furent chargés de cette négociation, & firent eux-mêmes la paix.

Voilà, Mnésippe, ce que les Scythes sont capables d'entreprendre pour leurs amis.

MNÉS. Je ne sais rien de plus tragique, ni de plus incroyable. J'en demande pardon aux Dieux par lesquels vous avez juré; mais en vérité, l'on est excusable de douter de faits aussi merveilleux.

TOX. Ne seroit-ce pas un peu par jalousie, que vous faites tant le difficile? Au reste, soyez incrédule tant qu'il vous plaira, cela n'empêchera pas de vous

rapporter d'autres merveilles toutes ſemblables, que je ſais être l'ouvrage des Scythes.

MNÉS. Pourvu que le récit n'en ſoit pas ſi long, & que vous ne me faſſiez pas voyager par monts & par vaux, du pays des Scythes chez les Machlyniens, de là au Boſphore, & du Boſphore en Scythie; car vous avez un peu abuſé de ma conſtance à me taire.

TOX. Il faut encore me ſoumettre à cette loi que vous m'impoſez, & rendre mes récits plus courts, pour ne point fatiguer votre attention à me ſuivre. Ecoutez donc ce qu'a fait pour moi un de mes amis, nommé Siſinnès.

En partant de chez moi pour aller m'inſtruire à Athenes dans les ſciences des Grecs, je navigeai vers Amaſtris, ville du Pont (*). Cette ville, qui n'eſt

(*) Voy. la vie d'Alexandre, tome IV, p. 511. Le Carambis étoit un Promontoire de la même Province, un peu au-delà d'Amaſtris, vers

pas *fort* éloignée de Carambis, pré-*ſente* une ſtation commode pour les navigateurs qui viennent de Scythie. Siſinnès qui étoit mon ami depuis l'enfance, me ſuivoit dans mon voyage. Nous cherchâmes, en arrivant, une hôtellerie près du port ; nous y fîmes tranſporter nos bagages du vaiſſeau, & ſans prévoir le moindre accident, nous fûmes nous promener ſur la place. Pendant ce temps-là, des voleurs forcerent nos malles, & nous laiſſerent à peine ce qui nous étoit néceſſaire pour un jour. A notre retour, nous apprenons cette nouvelle ; mais nous ne jugeâmes pas à propos de citer en Juſtice une foule de voiſins, ni même notre hôte, dans la crainte qu'on ne nous prît pour des calomniateurs, quand nous di-

---

l'orient. Il eſt directement vis-à-vis le Criu-Metopon, autre Promontoire de la Cherſonese Taurique, & l'intervalle entre les deux eſt l'endroit le plus étroit du Pont-Euxin. V. *id. ibid.*

rions qu'on nous avoit volé quatre cents dariques, beaucoup d'habits, quelques tapis, en un mot tout ce que nous poſſédions. Nous ne ſavions quel parti prendre dans l'état miſérable où nous nous trouvions réduits en pays étranger. Ma premiere penſée fut de me paſſer mon cimeterre à travers le corps, plutôt que de rien faire d'humiliant pour vivre; mais Siſinnès n'épargnoit rien pour me conſoler, & me conjuroit de ne point prendre ce parti violent. Il m'aſſuroit qu'il imagineroit quelque moyen ſuffiſant pour nous procurer à tous deux le néceſſaire; & dès ce moment il ſe mit à porter du bois ſur le port, & revint avec les vivres que lui avoit procurés ſon ſalaire. Le lendemain matin, en paſſant ſur la place, il apperçut une troupe de jeunes gens qui annonçoient beaucoup de courage & de réſolution, & venoient, diſoit-on, pour une ſomme convenue, de s'engager à ſe battre, trois jours après,

comme Gladiateurs. Il s'informe de *tous les* détails à cet égard; il accourt vers moi, & me dit: Toxaris, ne vous plaignez plus d'être réduit à la mendicité; dans trois jours je vous ferai riche. Nous paſſâmes aſſez durement cet intervalle de temps. Cependant le moment du combat arriva, & il fallut y aſſiſter, ſur les inſtances que me fit mon ami. Il me repréſenta que je ſerois bien aiſe de voir un ſpectacle Grec, dont je n'avois encore aucune idée, & nous prîmes ſéance parmi les ſpectateurs. Nous vîmes d'abord des bêtes contre leſquelles on lâchoit des chiens; on les irritoit auſſi en leur décochant des fleches, & on les pouſſoit contre des malheureux chargés de fers, qui avoient l'air de malfaiteurs. Au moment où entrerent les Gladiateurs, le Héraut montrant un jeune homme d'une haute taille, annonça que ſi quelqu'un vouloit combattre contre lui, il n'eût qu'à s'avancer, & qu'il recevroit dix

drachmes pour prix du combat. Sisinnès se leve aussi-tôt, saute dans l'arene, dit qu'il accepte le défi, & demande des armes. On lui compte la somme promise; il revient à moi, & me la remet en main, en ajoutant: Si je suis vainqueur, nous aurons assez pour nous deux, & nous continuerons nos voyages; si je succombe, vous me donnerez la sépulture, & vous retournerez en Scythie. En l'écoutant, je versois un torrent de larmes. Il prit les armes ordinaires en pareille circonstance, à l'exception du casque, & il voulut combattre nu-tête. Il fut blessé le premier au genou: son adversaire, dont l'épée étoit recourbée, lui fit une large plaie, d'où le sang couloit en abondance, & je pensai mourir de frayeur; cependant, observant son ennemi qui se précipitoit de nouveau sur lui avec violence, il le frappe droit au cœur, & le fait tomber mort à ses pieds. Lui-même, affoibli de sa blessure,

s'assit sur le corps de son rival, & peu s'en falloit qu'il n'expirât. Je courus à lui, & je tâchai de le ranimer & de le consoler. Quand il eut été proclamé vainqueur, je le portai moi-même à notre demeure. Il fut assez long-temps à guérir; mais il vit encore aujourd'hui en Scythie, où il a épousé ma sœur. Il boite cependant de sa blessure. Ce fait ne s'est point passé chez les Machlyniens où les Alains; il ne seroit pas difficile d'en citer une foule de témoins oculaires, & l'on ne peut en suspecter la vérité. Il est attesté par un grand nombre d'Amastriens qui se souviennent du combat de Sisinnès.

Encore un exemple, & je finis; ce sera la belle action d'Abauchas. Cet homme vint un jour dans une ville des bords du Boryssthene (*), avec sa

(*) Le Boryssthene, nommé depuis Danapris, est formé de plusieurs rivieres, qui prennent leur source, les unes dans la Lithuanie actuelle,

femme qu'il aimoit beaucoup, & deux enfans, dont l'un étoit un fils encore à la mamelle, & une fille âgée de sept ans. Il avoit pour compagnon de voyage, un ami nommé Gyndanes, qui étoit malade d'une blessure qu'il avoit reçue en se défendant contre une troupe de voleurs qui les avoient attaqués en chemin. Il fut tellement blessé à la cuisse, que la douleur l'empêchoit de se tenir debout. Ils étoient logés par hasard au plus haut d'une maison, & le feu y prit au milieu de la nuit, lorsqu'ils étoient tous profondément endormis. Tout étoit fermé autour d'eux, & les flammes les environnoient de toutes parts. Abauchas, réveillé en sursaut, laisse ses enfans qui jetoient les hauts cris, se débarrasse de son épouse qui le tenoit étroite-

---

les autres dans la Petite-Russie & l'Ukraine; il se jette dans la mer Noire, au milieu de la Petite-Tartarie, sous le nom de Dniéper ou Niéper.

ment embraſſé, lui commande de veiller elle-même à ſon ſalut, charge ſon ami ſur ſes épaules, & deſcend avec lui par l'endroit où la flamme donnoit avec moins de violence; ſon épouſe le ſuivit avec ſon fils dans les bras, & ſa petite fille vint après elle. Sa mere, à moitié brûlée, laiſſa tomber ſon enfant dans le feu; elle courut elle-même le plus grand danger, & elle échappa à peine avec ſa fille. Comme elle reprochoit enſuite à Abauchas d'avoir abandonné ſa femme & ſes enfans pour ſauver Gyndanes: Je puis aiſément, répondit-il, avoir d'autres enfans, & je ne ſuis pas ſûr qu'à l'avenir, ceux que j'ai déjà ſoient gens de bien; mais je ne trouverai pas aiſément un ami tel que Gyndanes, ni les preuves certaines d'attachement qu'il m'a données.

Telles ſont, Mnéſippe, mes cinq hiſtoires, choiſies dans beaucoup d'autres. Il eſt facile maintenant de

décider si c'est moi qui aurai la main coupée, ou si c'est vous qui perdrez la langue. Mais qui prononcera entre nous ?

MNÉS. Personne, car nous n'avons pas établi de Juge de notre dispute. Mais savez-vous ce que nous avons à faire ? puisque nous avons lancé nos fleches au hasard & sans but fixe, choisissons un arbitre, & nous rapporterons devant lui de nouveaux exemples d'amitié. Alors le vaincu perdra la langue, si c'est moi, ou la main, si c'est vous..... Cependant ce parti n'est-il pas trop dur ? Vous m'avez paru faire cas de l'amitié ; de mon côté, je pense qu'il n'est point dans la vie de bien plus précieux, ni plus honorable ; convenons dès à présent d'être amis vous & moi, & de l'être pour toujours. Par-là nous serons tous deux vainqueurs ; tous deux nous aurons une superbe récompense ; nous aurons trouvé deux langues & deux mains,

au lieu d'une, & pour deux yeux &, deux pieds, nous en aurons quatre; en un mot tout notre être ſera doublé. Oui, deux ou trois amis ſont enſemble, comme le Géryon, que les Peintres repréſentent avec ſix mains & trois têtes; & il me ſemble que ce Géryon n'étoit que l'emblême de trois amis dont toutes les actions ſe faiſoient de concert & en commun.

TOXAR. Vous avez raiſon, Soyons amis.

MNÉS. Nous n'avons beſoin ni de ſang, ni d'épée, pour cimenter notre amitié. La converſation que nous venons d'avoir, & notre façon de penſer, valent bien mieux que votre coupe enſanglantée. C'eſt le cœur & non pas la contrainte qu'il faut en pareil cas.

TOX. Je vous approuve en tout. Encore une fois ſoyons amis, & donnons-nous l'hoſpitalité; je l'accepte de vous tant que je ſerai en Grece,

& vous l'accepterez de moi, ſi vous venez en Scythie.

MNÉS. Comptez que je ne balancerois pas à entreprendre la route la plus longue, ſi j'étois ſûr de trouver des amis tels que celui que vos diſcours m'ont fait connoître en vous.

LE MAITRE D'ÉLOQUENCE.

Vous me demandez, mon jeune ami, comment vous pourrez devenir Orateur & mériter le beau nom de Sophiſte, auquel tout le monde aſpire. Votre exiſtence, dites-vous, ſera pour vous inſupportable, tant que vous n'aurez point acquis par la parole cette ſupériorité qui vous rende invincible & vous place au deſſus de tous vos rivaux, de maniere que toute la Grece vous admire & déſire de vous entendre à l'excluſion de tout autre. Vous avez pris en conſéquence la réſolution de bien étudier les moyens qui peuvent vous conduire à ce but. Aux Dieux ne plaiſe que je refuſe des ſecours à un jeune homme qui, comme vous, jaloux

d'acquérir un auſſi beau talent, demande de bonne foi des avis & des conſeils pour embraſſer la voie la plus ſûre, qu'il ne connoît pas ! Ecoutez donc ce que je vais vous dire, & croyez qu'en peu de temps vous ſaurez ce que vous avez à faire ; vous le mettrez en pratique, ſi vous êtes fidele à mes leçons, ſi vous les méditez avec ſoin, & ſi vous ſuivez la route juſqu'à ce que vous touchiez le but. Ce que vous pourſuivez n'eſt point une choſe indifférente ; il exige beaucoup de travail & d'ardeur, & on ne doit rien négliger pour l'obtenir. Voyez en effet combien d'hommes obſcurs ſont parvenus par l'éloquence au comble de la gloire, de la fortune & de la grandeur. N'allez pas toutefois vous laiſſer décourager par la difficulté de l'entrepriſe, ni croire qu'il faille des travaux inſurmontables pour réaliſer d'auſſi belles eſpérances. Je ne veux point vous engager dans un ſentier épineux, où vous ſoyez forcé de

revenir sur vos pas; ce seroit faire comme le commun des guides qui ne connoissent qu'une route longue, escarpée, impraticable; celle que je vous indiquerai est à la fois la plus agréable, la plus courte, la plus large; une pente douce & insensible vous menera sans peine, dans des prairies émaillées de fleurs & sous des ombrages frais; vous vous trouverez sans sueur & sans fatigue au terme du voyage. Là, tranquillement assis à une table délicieuse, vous verrez de loin tous ceux qui auront pris un chemin différent, se traînant à peine essoufflés au bas d'une montagne escarpée, gravissant avec effort dans des sentiers glissans & environnés de précipices, faisant des chutes funestes à chaque pas, & se brisant la tête contre les rochers. Pour vous, heureux & couronné depuis long-temps sur le sommet, vous jouirez, presque en dormant, de tous les fruits de l'éloquence. Je vous promets beaucoup, j'en conviens; mais

au nom de l'amitié que je vous porte, ayez confiance en moi, & ne croyez pas que je vous abuse en vous annonçant la plus facile de toutes les voies. S'il a suffi à Hésiode de cueillir quelques feuilles sur l'Hélicon, pour devenir tout-à-coup Poëte, de simple Pasteur (*), & chanter, à l'aide des Muses dont il étoit rempli, l'origine des Dieux & des hommes; croira-t-on que celui qui aura trouvé le moyen le plus prompt de réussir, ne pourra pas, en peu de temps, former un Orateur dont le langage est moins sublime & moins élevé que celui de la Poésie? Je veux à cette occasion vous faire connoître le projet d'un Marchand Sidonien; ses conseils furent inutiles, parce qu'on manqua de confiance en lui, & celui qu'ils intéressoient n'en put profiter. Alexandre, après la défaite de Darius à la bataille d'Arbelles, étoit

(*) Théogon. v. 29 & suiv.

maître de la Perſe, il lui falloit des courriers dans toutes les parties de ſon Empire pour y porter ſes ordres ; la route de Perſe en Egypte étoit fort longue ; pluſieurs chaînes de montagnes obligeoient à de grands détours, après leſquels on étoit obligé de traverſer la Babylonie pour arriver en Arabie, de là on parcouroit d'immenſes déſerts, & l'on parvenoit enfin en Egypte. Le plus habile courrier ne pouvoit faire un pareil voyage ſans s'arrêter au moins vingt fois & ſe repoſer à chaque halte. Cela contrarioit Alexandre, qui avoit appris que les Egyptiens remuoient contre lui, & il ne pouvoit aſſez tôt faire connoître ſes intentions à ſes Satrapes. Prince, lui dit le Marchand, je vous indiquerai, à travers les montagnes, un chemin par lequel on peut ſe rendre en trois jours de Perſe en Egypte. Il diſoit vrai ; mais le Monarque ne voulut pas le croire, & le regarda comme un impoſteur. Ainſi, parce que cette pro-

meſſe annonçoit quelque choſe d'extraordinaire, la multitude la jugea téméraire. Pour vous, ne faites pas de même, & vous éprouverez qu'en moins d'un jour vous ferez un immenſe trajet dans la carriere de l'éloquence. Vous êtes véritablement paſſionné pour elle, & je vais, avant tout, dans un tableau allégorique comme celui de Cébès, vous tracer les deux routes qui peuvent y conduire.

La Rhétorique eſt placée ſur une éminence; ſa beauté eſt parfaite, & elle tient en ſa main droite la corne d'Amalthée remplie de fruits de toute eſpece. Imaginez à ſa gauche l'aimable Plutus tout couvert d'or, la Gloire, la Force, les Louanges qui voltigent autour d'elle ſous la figure d'autant de petits Cupidons qui ſe tiennent embraſſés; ils rappellent ces Génies qu'on voit ordinairement dans les tableaux qui repréſentent le Nil aſſis ſur un crocodile ou un hyppopotame, & que les Egyp-

tiens *désignent* sous le nom de *coudées* (*). Approchez, tendre Amant, de la beauté dont vous êtes épris; hâtez-vous de monter sur la colline pour recevoir sa main, & avec elle Plutus, la Gloire & les Louanges. Tout cela vous appartient par le droit de l'hyménée. En faisant les premiers pas vers la montagne, ne désespérez pas d'atteindre au sommet; elle est pour vous ce que fut le rocher d'Aorne pour les Macédoniens, c'est-à-dire, inaccessible aux oiseaux mêmes, imprenable pour tout autre qu'un Bacchus ou un Hercule. D'abord vous êtes affecté comme eux; mais bientôt vous

(*) Ce sujet est magnifiquement exécuté en groupe dans les Tuileries. Le Nil, sous la figure d'un Vieillard, est appuyé sur le coude, & tient en main une corne d'abondance; seize petites figures d'enfans, hauts d'une coudée, sont placés sur ses épaules, ses bras & ses cuisses; ce sont évidemment *les coudées* des Égyptiens, qui marquent la hauteur du Nil, quand il déborde pour fertiliser toute l'Égypte.

découvrez deux sentiers : l'un est étroit, escarpé, hérissé d'épines ; il faut suer & souffrir la soif pour le gravir ; Hésiode en a déjà montré les moyens, & par conséquent vous n'aurez pas besoin pour celui-là de mon secours (*) : l'autre est large, émaillé de fleurs, arrosé de clairs ruisseaux, &, pour ne pas vous retarder inutilement, tandis que vous pouvez toucher au terme, il est tel que je vous le représentois il y a un instant. Il faut vous prévenir que le premier, c'est-à-dire, le plus difficile, a été fort peu fréquenté, & si l'on y apperçoit quelques traces, elles sont fort anciennes & à demi effacées. C'est celui-là que j'ai eu le malheur de choisir, & je me suis imposé beaucoup de peines inutiles. Je n'ai vu que de loin le chemin droit & uni, & je n'ai pas voulu le prendre. J'étois jeune alors ; mon peu d'expérience m'empêchoit de voir le mieux

(*) Voy. tome I, p. 339, & tome II, p. 438.

possible,

possible, & j'en croyois le Poëte, qui dit que les biens sont le fruit du travail (*). Mais cela n'étoit pas vrai; car je vois tous les jours une infinité de gens devenir opulens sans peine & sans soin, uniquement parce qu'ils ont eu le bonheur de choisir les moyens les plus sûrs pour y arriver. Je ne doute point qu'au moment de vous mettre en marche, vous ne soyez indécis sur la route que vous devez préférer. Mais je vais vous dire ce que vous avez à faire pour parvenir aisément au sommet, obtenir votre amante, être heureux & admiré. C'est bien assez que je me sois trompé & que mes peines ayent été perdues; je veux que vous recueilliez, vous, sans avoir labouré ni semé, comme au temps de Saturne. Vous verrez d'abord venir à votre rencontre un homme robuste & nerveux, ferme dans sa démarche, hâlé du soleil, d'une physionomie mâle,

(*) Héſiode, Théogonie.

actif & léger, qui s'offrira de vous ſervir de guide dans cette route épineuſe. Il employera beaucoup de paroles pour vous engager à le ſuivre ſur les traces de Démoſthene, de Platon & de quelques autres, dont l'empreinte eſt plus grande que celles des hommes d'aujourd'hui, mais que le temps a preſque entiérement effacées. Il ajoutera que vous deviendrez l'heureux époux de l'Eloquence, ſi vous ſuivez ces veſtiges auſſi exactement que ceux qui marchent ſur la corde, & qu'au contraire vous perdrez toute eſpérance d'obtenir ſa main, ſi vos pas s'écartent tant ſoit peu à droite ou à gauche. Il vous preſcrira enſuite d'imiter ces anciens Orateurs, en vous propoſant des exemples de diſcours ſurannés & fort difficiles à ſuivre, tels qu'il en eſt ſorti de la vieille manufacture d'Hégéſias (*),

(*) Cet Orateur étoit de Magnéſie. Cicéron dit de lui dans le Traité *De claris Oratoribus* ;

de Cratès (*), & du Sicilien (**), dont le ſtyle eſt ſerré, nerveux, dur, & compaſſé avec une exactitude affectée. Il vous dira que le travail, les veilles, la frugalité, la perſévérance ſont néceſſaires, & tellement indiſpen-

---

Chariſii volait ſimilis eſſe, ac ſe ita putavit Atticum, ut viros illos penè agreſtes putaret. At quid eſt tam fractum, tam immitutum, tam in ipſâ quam tamen conſequitur concinnitate puerile?

(*) Cratès fut un Orateur de Trallia en Phrygie, dont Diogene de Laërce fait mention, en parlant de dix perſonnages illuſtres de ce nom. Les Critiques penſent qu'au lieu du nom de Cratès, il faut lire ici celui de Critias, fameux Orateur, dont parle Cicéron dans le Traité des Orateurs illuſtres, & qui vivoit du temps de Thucydide, dont il avoit pris la conciſion & l'obſcurité.

(**) Lucien, par le nom d'*Inſulaire* qu'on lit dans le Texte, déſigne Gorgias le Léontin, natif de Léontium en Sicile, qu'on appeloit l'*Iſle* par excellence. Gorgias fut diſciple d'Empedocle. Plutarque & Philoſtrate en parlent comme d'un des plus célebres Orateurs de ſon temps.

fables, que vous n'arriverez jamais autrement. Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'il ajoutera que la courſe demande un temps infini; il vous faudra compter non pas par jours & par mois, mais par Olympiades, de ſorte qu'avant d'être à moitié chemin, vous ſuccomberez à la peine & renoncerez à vos eſpérances. Outre cela, pour prix de tant de maux, il n'exigera pas de petites marques de votre reconnoiſſance; il ne conſentira pas à vous ſervir de guide, que vous ne l'ayez payé généreuſement d'avance. Tels ſeront à peu près les propos avantageux de ce vieux radoteur du temps de Saturne, qui ne vous offrira que des mots ſurannés pour modeles, exigera que vous ſuiviez de vieilles rubriques abandonnées, & voudra vous faire accroire que le grand ſecret conſiſte à prendre la maniere de ce fils de Fourbiſſeur, ou de celui qui avoit pour pere le Scribe Atromete (*), & cela dans un

(*) On ſait que le fils du Fourbiſſeur eſt

temps où nous jouissons d'une paix profonde, & où nous n'avons à craindre ni invasion de Philippe, ni tyrannie d'Alexandre. Il ne voit pas que ce ton ne convenoit que dans les circonstances où ils se trouvoient, & il ignore que l'on a trouvé depuis une marche bien plus courte, bien plus facile & bien plus sûre. Ainsi n'allez ni le croire ni le suivre, de peur de vous voir renverser au moment d'arriver, ou de succomber à la peine avant le terme. Si vous aimez véritablement l'Eloquence, & que vous désiriez d'en jouir à la fleur de votre âge, de maniere qu'elle vous trouve aimable elle-même, dites un éternel adieu à ce guide rébarbatif & rebutant; laissez-le monter avec tous ceux qu'il aura pu séduire, & vous les verrez bientôt derriere

---

Démosthene. Cet Orateur, dans le Discours pour la Couronne, reproche à Eschine d'avoir changé le nom de son pere Τρόμητος, *trembleur, poltron*, en Ἀτρόμητος, *brave, intrépide.*

vous hors d'haleine & ſuants à groſſes gouttes.

En vous préſentant à l'autre route, vous appercevrez un grand nombre de voyageurs, entre autres un Savant univerſel, d'une figure ſéduiſante, dont la démarche eſt flottante, la tête penchée, la voix miellée, l'air efféminée, le corps parfumé, paſſant légèrement le bout du doigt ſur l'économie de ſa friſure. Il n'a pas beaucoup de cheveux, mais les différentes boucles en ſont ajuſtées avec art, & peintes couleur d'hyacinthe; en un mot, il eſt auſſi voluptueux, auſſi recherché que Sardanapale, Cinyre (*), ou l'aimable Poëte Tragique Agathon (**). J'ai voulu vous le faire con-

(*) Cinyre, ſelon la Fable, avoit été Prêtre de Vénus; il fut fort aimé de ſa propre fille Myrrha, avec laquelle il eut commerce ſans la connoître, & en eut Adonis.

(**) Agathon, Poëte Tragique, étoit connu par ſes vers moux & efféminés, & Ariſtophane le tourne en ridicule par cette raiſon.

noître par ces traits, de peur qu'un être auſſi divin, auſſi chéri de Vénus & des Graces, n'échappât à votre obſervation. Que dis-je ? quand vous auriez les yeux fermés au moment où il s'approcheroit de vous, pour vous faire entendre ſa voix enchantereſſe, & faire ſortir quelques paroles de ſes levres où repoſent les abeilles du mont Hymette, vous ſentiriez bientôt qu'il n'eſt point né parmi le profane vulgaire, qui comme nous ſubſiſte des productions de la terre; mais que c'eſt un être extraordinaire & merveilleux, nourri de roſée & d'ambroiſie. Si vous vous livrez d'abord à lui, vous deviendrez, & bientôt & ſans peine, célebre Orateur, & comme il le dit lui-même, Roi de la parole; il vous fera monter ſur le char de l'Eloquence, & vous apprendra tout dès les premiers momens; mais je vais le laiſſer parler lui-même, car il ſeroit ridicule de ſe donner pour l'interprete d'un tel Orateur; ce ſeroit déshonorer un auſſi

grand Héros, que de se charger de son personnage. Qu'il vous adresse donc la parole, après avoir légérement caressé le peu de cheveux qui lui reste, avoir minaudé quelques instans par un sourire enfantin & gracieux, affecté la voix efféminée de la Comédienne Thaïs, de Malthace, ou de Glycere. Un air mâle seroit trop grossier, & ne conviendroit nullement à un Orateur aimable & délicat. Il vous dira donc de lui-même, & du ton le plus modeste : N'est-ce pas l'Oracle d'Apollon qui vous envoie vers moi? ne vous a-t-il pas appris que j'étois le plus grand des Orateurs, comme autrefois il apprit à Chéréphon quel étoit le plus sage des hommes? Si vous êtes seulement animé par l'amour de la gloire, & que vous veniez de votre propre mouvement, après avoir entendu tout le monde me vanter d'une voix unanime, admirez ma supériorité & me cédez la palme; vous allez bientôt savoir quel est le divin personnage auquel vous vous

adreſſez. N'eſpérez pas trouver en lui quelque terme de comparaiſon d'après lequel vous puiſſiez le rapprocher d'aucun autre; mais attendez de lui des faits auſſi frappans que ceux d'un Tityus, d'un Otus & d'un Ephialte (*). Ma voix l'emporte autant ſur toute autre, que la trompette ſur la flûte, la cigale ſur l'abeille, & un chœur entier ſur un ſeul chanteur. Puiſque vous voulez être Orateur (& perſonne ne vous le rendra plus aiſément que moi), ayez ſoin, jeune favori du Dieu de l'Eloquence, de faire attention à ce je vous dirai; obſervez exactement les loix que je vous preſcrirai; avancez d'un pas ferme & ſans délai; ne vous découragez point de ce que vous n'avez pas été initié dans toutes les futilités préliminaires, par leſquelles tant de guides aveugles ou préſomptueux vouloient vous frayer une

(*) Ce ſont des noms de Géans. Voy. l'Odyſſée, Chant XI, vers 307.

route différente & pénible. Vous n'aurez pas besoin de tant d'apprêts; entrez sans autre précaution; quand vous ne sauriez pas écrire votre nom, vous ne serez pas moins bien reçu. Qui dit un Orateur, ne dit-il pas un homme au dessus de tout cela? Il est essentiel de vous indiquer d'abord les provisions que vous devez faire avant de vous mettre en marche, pour arriver plus promptement. Les conseils & les éclaircissemens que je vous donnerai en chemin, vous rendront, avant la fin du jour, aussi grand Orateur que moi, parce que je sais ce qui convient au commencement, au milieu & au terme de la carriere, pour quiconque aspire à l'éloquence. Munissez-vous donc d'un grand fonds d'ignorance, armez-vous ensuite d'audace, de confiance & d'impudence. Pour la pudeur, l'équité, la modestie, la rougeur, laissez tout cela chez vous, comme choses inutiles & contraires à vos desseins. Accoutumez-

vous à crier bien haut, & prenez le ton le *plus* impudent, avec la contenance & l'air que vous me voyez. Cela eſt abſolument néceſſaire, & ſouvent tient lieu de tout. Portez une robe blanche brodée en fleurs, tiſſue à la façon de Tarente (*), & qui ſoit tranſparente. Ayez des mules Attiques auſſi finement travaillées que celles des femmes, ou des fouliers de Sicyone (**), qui font un effet charmant ſur des brodequins blancs (***). Ayez toujours à votre ſuite un nombreux domeſtique, & un livre en main; telles doivent être vos munitions. Apprenez maintenant ce que vous avez à faire dans le cours même du voyage. C'eſt en vous conformant aux regles que je vais vous donner, que vous ſerez reconnu &

(*) Voy. le Dial. VI des Courtiſanes, p. 8.

(**) Voy. le Dial. XIII des Courtiſ. p. 20.

(***) Lucien parle ici d'une eſpece de chauſſons faits de laine.

bien reçu de l'Eloquence. Elle ne vous rejettera pas comme un profane qui seroit intrus dans les mysteres. Souvenez-vous d'abord que votre extérieur doit être propre & soigné. Après cela mettez-vous bien dans la tête quinze ou vingt mots Attiques, que vous aurez soin d'avoir souvent à la bouche, & dont vous assaisonnerez tous vos discours (*). Ne vous inquiétez pas du reste de votre style ; que vos expressions cadrent avec celles-là ou non, qu'elles soient du dialecte Athénien ou qu'elles n'en soient pas, peu importe ; que votre habit, si vous voulez, soit du drap le plus grossier, pourvu que votre pourpre soit belle & garnie de fleurs. Parlez un langage inusité, étranger, inconnu même aux Anciens, pourvu que vous mêliez dans le discours les mots en question, vous serez considéré, admiré du vulgaire, comme

(*) Lucien en cite plusieurs qui n'auroient produit aucun effet dans la traduction.

un homme dont les connoiſſances ſont au deſſus de ſa portée. Si vous faites des ſoléciſmes ou des barbariſmes, la ſeule maniere de vous en tirer eſt de payer d'effronterie, & de citer hardiment un Poëte ou un Proſateur qui n'aura jamais exiſté, mais que vous donnerez comme très-habile dans la Langue, & dont l'autorité juſtifiera votre façon de parler. Vous ne lirez aucun des Anciens, ni le verbeux Iſocrate, ni le brut Démoſthene, ni le froid Platon. Attachez-vous aux Ouvrages publiés dans ces derniers temps & connus ſous le nom de déclamations; ce ſera pour vous un riche fonds, où vous pourrez puiſer toutes les fois que vous en aurez beſoin. Si vous êtes obligé de parler ſur le champ, & que les aſſiſtans vous propoſent un ſujet à traiter, quelque difficile qu'il ſoit, dites-leur hautement & d'un air dédaigneux: Bon! n'eſt-ce que cela? En vérité, Meſſieurs, vous n'êtes pas heureux dans votre choix; & à l'inſtant même débitez tout

ce qui vous viendra à la bouche. Ne vous embarraſſez pas de mettre chaque choſe en ſa place ; dites ce qui ſe préſentera d'abord à votre eſprit ; duſſiez-vous, par exemple, coëffer une tête avec des brodequins, ou chauſſer une jambe avec un caſque. Si vous avez à parler dans Athenes d'un corrupteur ou d'un adultere, rapportez ce qui ſe pratique en pareil cas en Perſe & aux Indes. N'oubliez pas les grands mots de Marathon & de Cynégire, qui doivent ſe montrer par-tout. Faites paſſer les vaiſſeaux à travers le mont Athos, traverſer l'Helleſpont à pied ſec ; éclipſez le ſoleil ſous les fleches des Perſes ; mettez Xerxès en fuite, faites admirer Léonidas, liſez l'inſcription qu'Otryade traça de ſon propre ſang (*) ; faites entendre les noms de Salamine, d'Artémiſe & de Platée, & faites-les entendre ſouvent ; qu'on les voye, pour ainſi dire, nager à la ſurface, ou briller comme les fleurs

(*) Voyez tome I, p. 416.

dans une prairie. Sur-tout rappelez vous les petits mots dont nous avons parlé; néceſſaires ou non, ils ſont toujours beaux, lors même qu'ils ſont jetés au haſard. Si quelquefois vous avez occaſion de chanter, que votre déclamation ſoit par-tout un chant mélodieux; ſi les circonſtances ne le permettent pas, contentez-vous d'apoſtropher les Juges d'un ton muſical, & croyez que vous aurez atteint la perfection de l'harmonie. Répétez ſouvent, *hélas! hélas!* frappez-vous la cuiſſe; que votre voix ſoit entrecoupée; crachez ſouvent en parlant, & promenez-vous en vous pavanant. Si on ne vous loue pas, fâchez-vous, dites des injures; ſi vous voyez les aſſiſtans un peu confus & prêts à partir, ordonnez-leur de s'aſſeoir; en un mot, régnez en maître abſolu ſur votre auditoire. Mais il faut auſſi que la multitude admire vos diſcours; & pour cela, commencez toujours par le ſiége de Troie, ou, ſi vous l'aimez mieux, par les noces

de Deucalion & de Pyrrha ; parlez de tout ſans rien oublier, juſqu'à l'hiſtoire de nos jours incluſivement. Bien peu d'auditeurs vous comprendront, & parmi ceux-là même, le plus grand nombre ſe taira par bonté d'ame, ou, s'ils s'aviſſent de gloſer, ils auront l'air de le faire par jalouſie. Mais le commun admirera votre maintien, votre voix, votre démarche, votre chant, votre élégante chauſſure, vos mots recherchés; quand ils vous verront tout hors d'haleine & couvert de ſueur, ils ne pourront s'empêcher de vous regarder comme un redoutable adverſaire dans l'art de la parole. Cette facilité de s'exprimer ſur le champ & ſans préparation, n'eſt pas une petite excuſe auprès du vulgaire, & ne contribue pas peu à exciter l'admiration. Ainſi donnez-vous de garde de jamais vous annoncer pour écrire ou méditer d'avance ce que vous direz; ce ſeroit une mal-adreſſe qui vous trahiroit. Que vos amis ne manquent

pas d'applaudir en frappant des pieds ; qu'ils vous rendent par-là les repas que vous leur aurez donnés ; qu'ils vous tendent la main, s'ils vous voyent trébucher, & vous laiſſent le temps de vous remettre, en prolongeant leurs applaudiſſemens. Ceci eſt une choſe bien eſſentielle, & il ne faut pas manquer d'avoir toujours un chœur qui vous réponde ; point de harangue prononcée ſans cette précaution. Qu'ils vous reconduiſent chez vous en grand cortége, & s'entretenant du ſujet de votre diſcours. Si vous rencontrez quelqu'un, louez-vous à outrance & ſans réſerve, juſqu'à vous rendre inſupportable ; dites hardiment : Qu'y a-t-il de commun entre moi & votre Démoſthene ? eſt-il un ſeul de vos Anciens qui pût me le diſputer, & autres propos de ce genre ? Mais j'allois preſque oublier le point le plus important & qui fait le plus pour la réputation ; c'eſt de dénigrer quiconque parle en public ;

s'il a du succès, ce qu'il aura dit ne sera pas de lui; s'il réussit médiocrement, tout en lui sera déteſtable. Ne vous rendez jamais que le dernier dans un auditoire, afin qu'on vous remarque; & dans le moment où tout le monde gardera le ſilence, entamez un éloge d'un genre tout nouveau, qui détourne l'attention des aſſiſtans, & les dégoûte de l'Orateur & de ſa harangue. Ne levez pas ſouvent la main pour applaudir; rien n'eſt ſi commun. Ne vous levez auſſi qu'une fois ou deux tout au plus. Souriez fréquemment, de maniere à montrer que ce qu'on dit n'eſt pas de votre goût. Il n'eſt rien qui ne prête en quelque choſe à qui veut critiquer. Du reſte il faut toujours de la ſuffiſance, de l'audace, de l'impudence, du menſonge, toujours quelque jurement ſur les levres. Vous ne ſauriez croire auſſi combien on entraîne de ſuffrages, par l'envie qui n'épargne perſonne, par la haine, la médiſance, la calomnie; ce ſont des

moyens infaillibles d'avoir de la célébrité & de la conſidération. Tel eſt le ſyſtême de votre conduite extérieure & publique. Dans le particulier, il faut vous réſoudre à donner dans tous les vices, aimer le jeu, le vin, les filles, les femmes mariées; & quand vous n'en auriez aucun, vantez-vous hautement de les réunir tous; dites-le à tout le monde; montrez les billets doux que vous aurez reçus de toutes parts; prétendez paſſer pour un Adonis, & faites en ſorte que toutes les femmes courent après vous. Le Public ne manquera pas d'en attribuer le mérite à votre éloquence, & l'on croira que vous lui êtes redevable des faveurs du beau ſexe. Fuſſiez-vous barbu, fuſſiez-vous chauve, n'allez pas rougir d'inſpirer par d'autres cauſes, un amour moins naturel & moins permis que celui-là. Ayez ſoin de vous faire toujours ſuivre de quelques partiſans de votre ſexe; à leur défaut, ſubſtituez des eſclaves, cela reviendra au même. Il en

réſulte une infinité d'avantages pour l'Orateur ; cela montre toujours plus d'impudence & d'audace. Vous ſavez que les femmes parlent beaucoup plus que les hommes, & qu'elles médiſent beaucoup davantage ; plus vous leur reſſemblerez à cet égard, plus vous acquerrez de ſupériorité. Epilez-vous par tout le corps, ou du moins en certaines parties. Ayez la bouche ouverte en toutes circonſtances, & que ſans ceſſe votre langue ſoit prête à vous ſervir pour toutes ſortes d'uſages, comme pour la parole. Elle peut non ſeulement prononcer des barbariſmes, des ſoléciſmes, des ſottiſes, des juremens, des médiſances, des calomnies, des menſonges ; mais encore remplir une autre tâche pendant la nuit, ſur-tout ſi vous ne pouvez d'ailleurs ſuffire à tous vos amours. Qu'elle ſoit habile dans ces divers genres ; elle ſera plus féconde & plus propre à tout. Si vous avez ſoin de vous y former de bonne heure, & vous

le pouvez, puiſque rien n'eſt ſi facile, je vous réponds que bientôt vous ſerez auſſi excellent Orateur que moi. Je n'ai pas beſoin de vous dire combien l'éloquence vous rendra opulent en peu de temps. Vous voyez ma fortune, quoique je ſois né d'un pere obſcur, dont on peut même dire qu'il n'étoit pas parfaitement libre, puiſqu'il avoit ſervi dans l'Egypte inférieure (*), & que j'euſſe pour mere une ravaudeuſe des rues. J'étois d'une figure aſſez paſſable, & je m'attachai d'abord, pour mon pain, à un malheureux qui regardoit de près à ſa dépenſe. Mais voyant que le chemin de l'éloquence étoit ſi facile, je parvins promptement au terme avec les reſſources que je vous ai indiquées,

(*) Le Texte ajoute : *au de là de Xoïs & de Tmoïs.* Ce ſont des villes de l'Égypte inférieure dans le Delta, & ſur les bords de pluſieurs des canaux formés par le Nil. Voy. Géogr. de Danville, tome III, p. 15.

la confiance, l'ignorance, l'impudence : je ne m'appelai plus Photin ; mais je pris le surnom des fils de Jupiter & de Léda (*). Je devins ensuite le tenant d'une vieille septuagénaire qui n'avoit plus que quatre dents à la bouche, encore étoient-elles retenues par un fil d'or. Elle me traitoit à souhait, pour me payer de l'amour que je lui montrois. La misere me faisoit supporter cette triste position, & la faim me rendoit agréables les froids baisers que me donnoit ce squelette du fond de son tombeau. Je me voyois au moment d'être son légataire universel, sans un pendard d'esclave qui lui apprit que j'avois acheté du poison pour elle. Malgré ce terrible revers, je ne fus point dénué de toute ressource. Je passe pour Rhéteur, je me montre dans tous les Tribunaux ; je ne me pique pas d'une exacte probité, & je persuade souvent à mes Cliens

(*) Castor & Pollux.

que je viendrai à bout de corrompre les Juges. Je perds ſouvent des cauſes ; mais ma porte n'eſt pas moins décorée de guirlandes & de couronnes. C'eſt le leurre innocent que j'emploie pour appaiſer les plaideurs. Je ſuis d'ailleurs en horreur à tout le monde ; mes mœurs déteſtables, & mes diſcours plus déteſtables encore, m'ont rendu fameux & me font montrer au doigt. On me connoît pour un maître paſſé en tout genre de ſcélérateſſe ; mais je ne m'en eſtime pas moins. Tels ſont, par Vénus, les conſeils que je vous donne ; je les ai ſuivis moi-même long-temps avant vous, & je leur dois toute ma vogue.

Voilà, mon ami, où ce brave homme terminera ſon diſcours. Imaginez, s'il vient à bout de vous perſuader, que vous touchez à l'inſtant même au terme où vous aſpiriez d'abord ; en vous conformant à ſes avis, vous vaincrez dans les Tribunaux ; vous ſerez eſtimé, chéri du Public ; vous épouſerez, non

pas une vieille duegne de Comédie, comme votre maître ; mais une beauté raviſſante, la Rhétorique elle-même ; vous aurez plutôt droit de dire que vous êtes porté ſur le char rapide de Platon, que lui ſur le char de Jupiter. Pour moi, pauvre & timide diſciple, j'abandonnerai la route & ceſſerai d'aſpirer à l'éloquence, parce qu'il me ſeroit impoſſible de ſuivre les mêmes préceptes ; que dis-je ? hélas ! je les ai déjà perdus de vue. Obtenez donc de la célébrité ; faites-vous admirer ſans travail & ſans peine. Souvenez-vous ſeulement que vous devez la palme, non pas à la légéreté de votre courſe, quoique vous en ayez la réputation, mais au choix que vous avez fait du chemin le plus facile & le plus uni.

ÉLOGE

ÉLOGE
DE DÉMOSTHENE,
DIALOGUE.

LUCIEN, THERSAGORAS, ANTIPATER.

LUCIEN. LE seizieme jour du mois avant dîné, j'étois à me promener dans le portique à main gauche en sortant, lorsque je rencontrai Therſagoras, que quelques-uns de vous, Meſſieurs, connoiſſent peut-être (*). Comme il s'a-

(*) On voit par le début de cet entretien, que l'Auteur y a employé la double forme du récit & du diſcours & du Dialogue. C'eſt, ſi l'on veut, une converſation dont on rend compte à une aſſemblée, comme ſi l'on vouloit prononcer une harangue dans laquelle on ſuppoſeroit des Interlocuteurs. C'eſt une ma-

vançoit vers moi, je lui adreſſai la parole, & j'eus avec lui la converſation ſuivante.

D'où vient le Poëte Therſagoras, & où va-t-il ?

THERSAGORAS. Je viens de chez moi ici.

LUC. Pour vous promener ?

THERS. Oui, car j'en ai beſoin. Je me ſuis levé au milieu de la nuit, & j'ai voulu conſacrer les prémices de mes vers à célébrer le jour natal d'Homere.

---

niere d'Éloge fort ingénieuſe, & qui nous ſemble aſſez dans le goût de Lucien. Cependant la plupart des Commentateurs préſument qu'il n'eſt point Auteur de cet Ouvrage. Le ſtyle & la maniere ne paroiſſent pas répondre à l'idée que nous en donnent ſes autres Dialogues. Quoi qu'il en ſoit, il eſt fort intéreſſant, & par le ſujet, & par la maniere dont il eſt traité.

Quant à l'époque du ſeizieme jour du mois, Plutarque, dans la vie de Démoſthene, dit que cet Orateur mourut le ſeizieme du mois Pyanepſion.

LUC. C'eſt très-bien fait. Un diſciple ne peut mieux marquer ſa reconnoiſſance à ſon Maître.

THERS. J'ai travaillé ſans m'en appercevoir juſqu'à ce moment, & encore une fois, je ſens que la promenade m'eſt néceſſaire; mais ma premiere intention a été de lui faire ma priere.

(LUC. Il me montroit alors la ſtatue de ce Poëte, qu'on voit, comme vous ſavez, repréſenté en cheveux blancs, au côté droit du Temple des Ptolémées.)

THERS. Je viens lui demander une verve féconde.

LUC. S'il ſuffiſoit, en pareil cas, de demander pour obtenir, il y a long-temps que j'aurois importuné Démoſthene, afin qu'il m'aidât auſſi à célébrer le jour de ſa naiſſance. Si je croyois qu'il n'y eût qu'à faire des vœux, je me joindrois à vous pour obtenir une faveur du même genre.

THERS. Je crois devoir à Homere

l'abondante facilité avec laquelle j'ai travaillé cette nuit & ce matin. Je me ſuis ſenti tranſporté, pour ainſi dire, comme les Devins, par une inſpiration toute divine. Au reſte, vous en jugerez vous même; j'ai mon Poëme ſur moi, & je l'ai apporté pour le lire à ceux de mes amis que je pourrois rencontrer. Je ſuis aſſez heureux, pour vous aborder, ce ſemble, dans un moment où vous êtes libre.

Luc. En effet, je vous trouve un heureux mortel. Je vous compare à ce vainqueur de la courſe, qui, ſorti de la carriere, vouloit s'amuſer à voir les autres jeux, & à l'inſtant du combat de la lutte, amuſoit par des contes l'un des Athletes qui alloient entrer en lice. Vous ne penſeriez pas, lui dit le dernier, à faire des contes, ſi vous étiez encore à l'entrée de la carriere. Ainſi, vainqueur en poéſie, vous vous amuſez aux dépens d'un infortuné qu'effrayent encore les haſards de l'arene.

THERS. Vous me faites rire ; on diroit, en vérité, que votre entrepriſe eſt inſurmontable.

LUC. Vous imaginez peut-être que l'éloge de Démoſthene ne préſente pas plus de difficultés que celui d'Homere? Vous croyez avoir beaucoup de mérite, parce que vous avez fait celui-ci, & vous penſez que l'autre n'eſt rien.

THERS. Vous avez tort. Je ne me permets aucun parallele entre ces deux grands hommes, quoique le Poëte ſoit plus de mon goût.

LUC. Fort bien ; & croyez-vous que Démoſthene n'eſt pas plus du mien ? Vous n'avez pas, il eſt vrai, un mépris marqué pour mon genre ; mais on voit cependant que la Poéſie l'emporte ſur tout dans votre eſprit, & que vous ne faites pas grand cas de l'éloquence ; à peu près comme un cavalier qui dédaigne un ſimple piéton.

THERS. Aux Dieux ne plaiſe que je montre jamais une telle folie, quoi-

qu'on ne puiſſe pas être bon Poëte ſans en avoir beaucoup d'une certaine eſpece.

Luc. Mais il n'en faut pas moins aux Orateurs qui veulent s'élever au deſſus du commun.

Thers. Je le ſais, & je me plais ſouvent à comparer certains endroits des Orateurs, & ſur-tout de Démoſthene, avec des morceaux analogues dans Homere; j'aime à retrouver la même véhémence, la même vigueur, le même feu. Je mets en parallele les reproches d'Achille à Agamemnon (*), avec le détail des Orgies, des danſes & des lubricités de Philippe (**); ce beau vers:

Défendre ſon pays eſt le meilleur augure (***).

Avec cette penſée de la harangue pour la couronne: *Il faut que tous les*

(*) Iliad. Chant I, vers 225.

(**) Démoſth. 2e. Olynthienne.

(***) Iliad. Chant XII, vers 243, trad. de M. D. R. vers 208.

Citoyens vertueux prennent la défense de leur Patrie, sans jamais se laisser décourager. Cet autre vers :

Dieux ! quel cruel dépit
S'allumeroit au sein du généreux Pélée ! ... (*)

Avec ce passage : *Quels gémissemens feroient entendre ces généreux Citoyens, qui sont morts pour la gloire & la liberté* (**) ? Je compare le *coulant Python* (***), avec *les flocons de paroles* d'Ulysse (****) ; ces vers :

(*) Iliad. Chant VII, vers 125, trad. de M. D. R. vers 122.

(**) Démosth. Disc. contre Aristocrate.

(***) Expression de Démosthene, en parlant d'un Orateur de Philippe, dans le Discours pour la Couronne.

(****) Expression d'Homere, Iliad. Ch. III, vers 212. M. D. R. rend ainsi la comparaison du Poëte :

Mais de sa bouche à peine échappoit sa parole,
Comme dans les hivers la neige tombe & vole.

Le Traducteur fait à ce sujet l'observation suivante. « Une éloquence comparée à la neige !

Certes, ſi loin de Mars livrés à la molleſſe,
Nous pouvions éviter la mort & la vieilleſſe (*).

Avec cette penſée : *La fin de tous les hommes eſt la mort, quand ils vivroient retirés dans la caverne la plus profonde* (**) ; & mille autres endroits où les penſées des deux Auteurs ſont abſolument les mêmes. J'aime à obſerver leurs mouvemens, leurs figures, leurs tranſitions, leur adreſſe à prévenir l'ennemi par la variété des tours, l'art avec lequel ils rentrent dans leur ſujet, leur douceur & leur force, en un mot ce goût exquis, ennemi de tout ce qui ſent la barbarie. Je dirai

» cela paroîtra bizarre à bien des gens. Que leur » dire ? Cette expreſſion tient à un ſentiment » délicat & vague, qui ne donne point de priſe » aux Commentaires «. On voit que Lucien ou l'Auteur de ce Dialogue n'y trouvoit rien de bizarre.

(*) Iliad. Chant XII, vers 323, M. D. R. vers 279 & 280.

(**) Démoſth. Diſc. pour la Couronne.

même, car il faut être vrai, que ce Démoſthene qui ne gardoit aucun ménagement dans ſes diſcours, montre plus de dignité, lorſqu'il reproche aux Athéniens leur indolence, qu'Homere lorſqu'il traite les Grecs *de femmelettes timides;* il met plus d'ame & de feu dans le récit de leurs malheurs, que le Poëte qui s'amuſe à faire parler ſes guerriers dans la chaleur de la mêlée, & ralentit leur courage par des contes & des fables. J'aime en Démoſthene l'exacte proportion, le nombre & la cadence preſque poétique de ſes phraſes, comme dans Homere les antitheſes oratoires, les compartimens de membres, & les figures pleines de force ou de grace; il réunit, à mon gré, toutes les reſſources de la Nature & de l'Art. Comment donc mépriſerois-je votre Muſe (*), lorſque j'en juge auſſi

(*) Le grec dit, *votre Calliope.* Cette Muſe préſidoit à la fois à l'Éloquence & à la Poéſie héroïque.

favorablement ? Néanmoins entre les deux éloges qui font la matiere de cette discussion, celui d'Homere me paroît beaucoup plus difficile que celui de Démosthene, non pas parce que le premier a écrit en vers, mais par la nature même du sujet. Le mérite de la Poésie à part, je ne vois rien de positif à dire de mon Héros ; sa patrie, sa naissance, le temps de son existence, tout est incertain. Si l'on avoit quelques connoissances exactes sur ces divers objets, on ne verroit point tant de sentimens différens sur son compte. On lui donne indifféremment pour patrie Colophon, Cumes, Chio, Smyrne, Thebes en Egypte, & mille autres endroits ; pour pere, Méon de Lydie, ou le fleuve de ce nom ; pour mere, Ménalope, ou même une Nymphe de la classe des Dryades, sans doute parce qu'on ne sait à quel mortel attribuer sa naissance. On veut qu'il ait vécu dans les temps héroïques, ou

lors de l'émigration des Grecs en Ionie (*). On ignore également s'il étoit contemporain d'Héſiode, s'il vivoit avant ou après; on lui donne même le nom de Mélégiſene (**),

(*) L'époque de cette émigration eſt bien poſtérieure au temps des anciens Héros; elle ſe fit cent ſoixante-trois ans après la priſe de Troie, l'an 536 de la fondation d'Athenes. Homere, ſelon les Marbres d'Arondel, vivoit cent ſoixante-huit ans après la guerre de Troie.

(**) Ce mot veut dire *né du fleuve Mélès*. On ſuppoſe qu'Homere fut ainſi nommé, parce qu'à la ſource de ce fleuve qui coule dans les vallées de Smyrne en Ionie, on trouve un ſouterrain où le Poëte compoſa, dit-on, ſes Ouvrages. Madame Dacier dit que Crithéis ſa mere étant ſur ſon terme, alla un jour à la fête que Smyrne célébroit ſur les bords du fleuve Mélès, que les douleurs la ſurprirent, qu'elle accoucha d'Homere, & le nomma *Mélégiſene*: il perdit ce dernier nom depuis qu'un Magiſtrat de Cumes eut refuſé de lui accorder ſon entretien ſur le Tréſor public, ſous prétexte que ſi l'on vouloit nourrir tous les Aveugles, la ville en ſeroit accablée; à cette époque, on le

plutôt que celui d'Homere ; enfin on dit qu'il fut à la fois aveugle & mendiant. Or tous ces faits ſont ſi obſcurs, qu'il vaut mieux n'en faire aucun uſage, & s'en tenir à ſes Poëmes & aux préceptes de ſageſſe qu'ils renferment. Votre ouvrage, au contraire, préſente une matiere abondante en faits certains & connus ; vous n'avez beſoin que de mots pour les rendre. C'eſt un mets auquel il ne manque que l'aſſaiſonnement. Dans quelles heureuſes circonſtances la fortune ne plaça-t-elle pas Démoſthene ? Elle réunit en ſa faveur tout ce qu'il y a de grand & d'illuſtre aux yeux des hommes. N'eut-il pas pour patrie Athenes, chantée par tous les Poëtes, & le rempart éternel de la Grece ? Si j'avois à louer cette ville fameuſe, je raconterois, par un écart poétique, les amours des Dieux, leurs

---

nomma *Homere*, c'eſt-à-dire, l'*Aveugle*. Voyez Vie d'Homere, par Madame Dacier.

jugemens, leur séjour dans ses murs, les présens qu'ils lui ont faits, & les mysteres d'Eleusis. Si l'on vouloit encore s'étendre sur ses Loix, ses Tribunaux, ses Assemblées solennelles, le Pyrée, ses Colonies, ses victoires sur mer & sur terre, un seul homme, comme dit Démosthene, ne pourroit jamais parler dignement de tant de choses. Vous voyez que j'aurois un vaste sujet à traiter; & je ne regarderois point ces détails comme un hors-d'œuvre, puisque les regles de l'éloge prescrivent de louer par leur Patrie, ceux dont on veut faire le panégyrique (*). Isocrate a fait entrer Thésée

(*) Il faut regarder tout ce commencement comme une censure assez insipide des mauvais Orateurs du temps de l'Auteur. Mais on est bien dédommagé par la seconde partie du Dialogue, où l'on met adroitement un bel éloge de Démosthene dans la bouche d'Antipater. Cette bigarrure est une des raisons qui ont fait croire que cet Ouvrage n'est pas de Lucien.

dans l'éloge d'Hélene. Vous savez que tout est permis aux Poëtes ; mais vous craignez peut-être qu'on ne vous applique la plaisanterie qu'on fait ordinairement contre ceux qui ne savent point garder de justes proportions, & qu'on ne vous reproche *d'avoir fait l'étiquette plus grande que le sac.* Sans nous arrêter plus long-temps sur Athenes, nous ne devons point oublier le pere de notre Orateur, qui avoit eu le commandement de la flotte des Athéniens, la premiere dignité de la République. S'il le perdit dès sa plus tendre enfance, ce fut moins un malheur qu'un nouveau mérite pour lui, puisqu'il dut à lui-même le développement de son heureux naturel. Nous ne savons rien sur l'éducation d'Homere, ni la maniere dont il s'est formé ; & le silence de l'Histoire à cet égard, force son Panégyriste à commencer son éloge par celui de ses ouvrages ; il n'a pas même la ressource du laurier d'Hé-

ſiode, qui inſpire des vers aux Bergers mêmes, ſans autres ſoins de leur part. En parlant des premiers efforts de Démoſthene, on ſe rappelle une foule de grands Orateurs, Calliſtrate, Alcidamas, Iſocrate, Iſée, Eubulides, qui furent ſes Maîtres & ſes modeles. Malgré l'affluence des plaiſirs qui entraînent dans une ville comme Athenes, ceux mêmes qui ſont retenus par l'autorité paternelle, malgré le penchant naturel des jeunes gens vers la volupté, quoique d'ailleurs Démoſthene eût des Tuteurs qui lui permettoient de ſe livrer à ſon gré à tous les attraits du vice, l'amour de la Philoſophie & des talens qui font l'homme d'Etat, prévalut dans ſon eſprit, & le conduiſit, non pas à la porte de Phryné, mais à celle d'Ariſtote, de Théophraſte, de Xénocrate & de Platon. Vous pourriez, mon ami, diſtinguer en cet endroit deux ſortes d'amour qui agitent le cœur humain: l'un inconſtant, furieux, ſuſcitant dans

l'ame des jeunes gens les orages les plus terribles, en tout ſemblable à la Vénus ſortie du ſein des flots : l'autre eſt comme un anneau de la chaîne d'or, qui deſcend du ciel en terre ; il n'a ni flamme, ni traits qui faſſent des bleſſures mortelles ; mais il inſpire un ſage enthouſiaſme qui éleve vers la forme incorruptible & pure du vrai beau, ces ames privilégiées qui, comme le diſent les Poëtes tragiques, *approchent de Jupiter, & ſont les compagnes inſéparables des Dieux.* Avec cet amour, tout devint facile à Démoſthene ; on le vit ſe raſer la tête, vivre dans un ſouterrain, déclamer devant ſon miroir & ſous une épée ſuſpendue (*), corriger les défauts de ſa langue dans un âge déjà avancé, exercer ſa mémoire, braver les cris tumultueux de la

(*) Pour corriger un mouvement déſagréable de ſes épaules, qu'il levoit toujours malgré lui en déclamant.

populace, en un mot, travailler nuit & jour ſans aucun relâche. Qui ignore juſqu'à quel degré de ſupériorité tant de moyens réunis l'ont élevé dans l'art de l'éloquence? qui eſt à la fois plus riche & plus ſage en expreſſions comme en penſées? qui ſait mieux parler le langage des paſſions? qui a plus d'éclat & d'élévation, plus de vigueur & de nerf, plus de variété dans l'emploi des figures? C'eſt, comme l'a oſé dire Léoſthene, le ſeul des Orateurs dont l'éloquence eſt pleine de vie, ſemblable à une belle ſtatue qui n'a pas l'air d'avoir été faite à coups de marteau. Il n'avoit pas beſoin de recourir au moyen d'Eſchyle, dont Calliſthene raconte que pour monter ſon eſprit & ſa verve, il compoſoit ſes Tragédies dans le vin. Loin de faire ſes diſcours dans l'ivreſſe, il buvoit de l'eau en les écrivant, ce qui a donné lieu au bon mot de Démades, qui

disoit : Les autres parlent à l'eau (*), mais Démosthene y compose. Pythéas prétendoit aussi que ses Harangues sentoient l'huile. En tout ceci j'ai autant d'avantage que vous ; car on peut dire les mêmes choses de la Poésie d'Homere. Si vous parlez de la bonté naturelle de votre Orateur, de la droiture de son cœur, de sa fidélité dans l'administration des deniers publics, de la pureté de son zele dans les affaires de la République.....

Luc. Mais, mon ami, vous êtes intarissable ; vous voulez donc épuiser la matiere, & me faire entendre un éloge complet ?

Thers. Oui, je veux vous parler des festins & des jeux publics qu'il a donnés à ses dépens, des galeres qu'il

(*) Par allusion aux clepsidres ou horloges d'eau, qui régloient le temps pendant lequel un Orateur pouvoit parler.

à miſes en mer, des remparts qu'il a élevés, des foſſés qu'il a faits, des priſonniers de guerre qu'il a rachetés, des filles qu'il a dotées, de ſon excellente adminiſtration, de ſes ambaſſades, de ſes loix. Enfin, lorſque je réfléchis à tous les ſervices qu'il a rendus à ſa Patrie, je ne puis m'empêcher de rire de mon ami qui craint que la matiere ne lui manque dans l'éloge de Démoſthene.

LUC. Je ſerois donc, ſelon vous, le ſeul des Orateurs qui ne ſeroit point familiariſé avec les belles actions de ce grand homme?

THERS. Je ſerois tenté de le croire, puiſque vous prétendez avoir beſoin d'un ſecours particulier pour cet ouvrage. Peut-être auſſi eſt-ce par une raiſon différente, & que l'éclat de cet illuſtre Orateur vous éblouit au point, que vous n'oſez fixer les rayons de ſa gloire. Celle d'Homere m'a d'abord affecté de cette maniere, & peu s'en

eſt fallu que je n'aye abandonné un ſujet dont mes yeux ne pouvoient ſupporter la lumiere ; mais je me ſuis aguerri, je ne ſais trop comment ; je me ſuis accoutumé peu à peu à regarder le Soleil en face, & je crois ne plus être tout-à-fait un indigne partiſan de ce grand Poëte. Votre entrepriſe me ſemble donc plus facile que la mienne ; car quand on a parlé de la Poéſie d'Homere, on a épuiſé tout ce qu'on peut dire à la louange de ſon Auteur. Pour celle de Démoſthène, on n'eſt embarraſſé que du choix, tant la matiere eſt abondante ; c'eſt le luxe des tables de Sicile, ou bien la variété d'un grand & magnifique ſpectacle, qui réjouit les ſens de mille manieres différentes, ſans qu'on ſache ſur quoi fixer ſon admiration & ſon goût ; l'imagination s'y porte ſans ceſſe d'un objet à un autre. L'élévation de ſon génie, le feu de ſon éloquence, ſon empire ſur ſes propres paſſions, ſon courage

à parler & à agir, ſon mépris pour les plus grandes richeſſes, ſa juſtice, ſon humanité, ſa bonne foi, ſon grand ſens, ſa prudence, & toutes les belles actions que l'amour de la Patrie lui a inſpirées; ſes décrets, ſes ambaſſades, ſes harangues, ſes loix, ſes flottes, l'Eubée, Mégare, la Béotie, Chio, Rhodes, l'Helleſpont, Byzance, on ne ſait à quoi s'arrêter au milieu de tant de faits éclatans. C'eſt l'incertitude de Pindare, ſur les divers ſujets qui s'offrent à ſon eſprit : *Chanterai-je Iſmene, ou Mélie à la quenouille d'or, ou Cadmus, ou les Enfans de Sparte ſi renommés, ou la ville de Thebes, ou les travaux d'Hercule, ou les Fêtes joyeuſes de Bacchus, ou l'Hyménée de la jeune Harmonie* (*) ? Sans doute vous balancez de même entre les harangues, les actions, l'éloquence, la philoſophie,

(*) Ceci eſt un fragment d'une Piece qui ne ſe trouve plus dans les Œuvres de Pindare.

les talens politiques & la mort de Démosthene. Mais qu'importe par où vous commenciez ? Parlez d'abord de son éloquence, par exemple; vous pourrez très-bien la comparer à celle de Périclès. On nous a souvent entretenus de ses foudres, de ses tonnerres, & des traits aigus qu'il laissoit dans l'ame de l'auditeur : mais nous ne pouvons juger de son éloquence par nous-mêmes ; la renommée ne nous en donne qu'une idée foible & passagere, que le temps n'a fait qu'obscurcir de plus en plus. En vous arrêtant au mérite oratoire de Démosthene, vous pourrez négliger d'autres détails ; il est cependant indispensable, quand vous en serez à ses vertus & à ses grandes actions, de dire quelques mots qui les comprennent toutes, ou, si vous voulez en parler avec plus d'étendue, choisissez-en deux ou trois ; chacune d'elles est assez belle pour fournir un ample discours. Si vous aimez mieux les louer l'une après l'autre, faites comme Ho-

mere, qui loue ſes Héros par parties, tantôt la tête, tantôt les pieds, tantôt la chevelure, tantôt les armes ou les boucliers. Les Dieux eux-mêmes permettent aux Poëtes de chanter ainſi les louanges, je ne dis pas ſeulement d'une partie de leur corps, ou de quelqu'un de leurs attributs; mais de leur carquois, de leurs fleches, de leur égide; il n'eſt donné à perſonne de célébrer à la fois toutes leurs perfections. Ainſi Démoſthene ne trouvera pas mauvais que ſon Panégyriſte ſe borne à quelqu'une des ſiennes; ſon éloquence même ne ſuffiroit peut-être pas pour les rendre toutes d'une maniere digne de lui.

Luc. Vous ne m'avez pas ſeulement prouvé, mon ami, que vous étiez très-bon Poëte, comme vous vous le propoſiez d'abord; mais cet éloge de Démoſthene me montre que vous n'êtes pas moins habile en proſe.

Thers. Et moi, en vous mettant ſous les yeux le canevas de votre ouvrage,

pour vous faire voir qu'il n'eſt pas difficile, je n'ai eu en vue que de vous diſpoſer à écouter mon Poëme.

LUC. Eh bien, je trouve mon entrepriſe moins facile que jamais.

THERS. Cela étant, je me ſuis donc ſervi d'une excellente recette.

LUC. Vous avez, comme on dit, appliqué le remede à côté du mal.

THERS. Et pourquoi donc?

LUC. Vous m'avez donné des conſeils qui conviendroient à un jeune Candidat; & il y a long-temps que je ſuis au deſſus de pareilles leçons.

THERS. Peut-être la route la plus battue eſt-elle la plus ſûre.

LUC. J'ai pris une marche différente d'Anniceris de Cyrene. On dit que pour montrer à Platon & aux amis de ce Philoſophe, ſon habileté à conduire des chars, il en fit tourner pluſieurs autour du Cirque, ſans jamais s'écarter de la même orniere; moi j'aime au contraire à éviter les traces de ceux qui m'ont

m'ont précédé, & je penſe que ce n'eſt pas une choſe ſi facile.

THERS. Mais c'eſt-là le ſecret de Pauſon (*).

LUC. Quel eſt-il? je ne le connois pas.

THERS. On avoit chargé ce Peintre de repréſenter un cheval qui ſe roulât à terre; il en peignit un environné d'un nuage de pouſſiere, & courant à toutes jambes. Celui qui avoit commandé le tableau arrive, & ſe plaint de ce qu'on n'avoit pas rempli ſon deſſein; Pauſon ordonne à ſon apprentif de tourner le tableau de haut en bas, & l'on vit alors un cheval qui ſe rouloit ſur le dos.

LUC. Et vous croyez bonnement qu'après tant d'années de travail, je n'aurois appris qu'une maniere de me retourner? Peu s'en faut, mon cher,

(*) C'étoit un Peintre célebre, dont parlent Élien, Plutarque, & d'autres Écrivains.

que je ne prisse bientôt autant de formes que Protée lui-même, pour finir ensuite comme lui.

THERS. Et comment finit-il ?

LUC. Après avoir épuisé toutes les formes des animaux, des plantes, des élémens, n'en trouvant plus dans la Nature pour être différent de lui-même, il fut obligé de reprendre la sienne, & de redevenir Protée.

THERS. Ma foi, vous êtes plus adroit que lui pour éluder la lecture de mes vers.

LUC. Ce n'est pas mon intention ; j'oublierai volontiers ce qui m'occupe, pour vous entendre. J'espere qu'après cela vous m'aiderez à votre tour.

(Il me le promit ; nous nous assîmes sur une éminence voisine ; il me lut ses vers, que je trouvai fort beaux. Au milieu de sa lecture, je le vis comme transporté tout-à-coup par une inspiration divine, & il me dit :)

THERS. Je veux, mon ami, vous

dédommager de votre complaisance, comme on fait à Athènes pour ceux qui ont assisté aux assemblées & aux jugemens. J'espere que vous m'en saurez gré.

Luc. Assurément; mais je ne sais ce que voulez dire; de quel dédommagement voulez-vous parler?

Thers. Dernièrement je suis tombé par hasard sur des Mémoires des Rois de Macédoine, qui m'ont fait si grand plaisir, que je les ai achetés. Je viens de me rappeler que je les avois chez moi. On y trouve des anecdotes sur la vie particuliere d'Antipater, & quelque chose sur Démosthene, que vous serez bien aise d'apprendre.

Luc. Pour vous remercier de cette bonne nouvelle, je veux entendre le reste de vos vers, & je ne vous quitterai plus que vous ne m'ayez tenu votre promesse. Vous m'avez fait une grande fête pour la naissance d'Homere, & vous m'en préparez une aussi belle pour celle de Démosthene.

(Il acheva ſa lecture, & après que je lui eus fait les complimens qu'il méritoit, nous fûmes chez lui. Il fut d'abord long-temps à chercher ſon livre, mais enfin il le trouva; je le pris & me retirai. Quand je l'eus parcouru, je me ſuis propoſé de vous le lire mot à mot, ſans y changer une ſyllabe. Eſculape, le jour de ſa fête, n'eſt pas moins honoré de ce qu'on lit des vers d'Aliſodème & de Sophocle, que ſi l'on compoſoit des hymnes exprès pour lui : on n'eſt plus dans l'uſage de faire des Pieces nouvelles pour la fête de Bacchus; on ſe contente des anciennes Tragédies & Comédies, & ceux qui les débitent ont également rendu leurs hommages au Dieu. L'endroit des Mémoires que je veux vous réciter, revient parfaitement au ſujet qui nous raſſemble; c'eſt une converſation entre Antipater & Archias, dont on a annoncé le retour au premier. Cet Archias, pour l'apprendre à ceux de mes jeunes

auditeurs qui pourroient l'ignorer, avoit été chargé de ſe ſaiſir des Orateurs Athéniens exigés par Antipater, & d'engager Démoſthene, par perſuaſion plutôt que par contrainte, à ſe rendre de Calaurie en Macédoine. Ce Prince l'attendoit de jour en jour avec impatience; dès qu'on l'eut informé de l'arrivée d'Archias, il le fit venir dans ſon appartement. Celui-ci en entrant..... Mais le Mémoire vous apprendra le reſte) (*).

(*) Alexandre, en partant pour l'Aſie, avoit laiſſé Antipater en qualité de Lieutenant ou Vice-Roi en Macédoine, avec douze mille hommes de pied & deux mille cinq cents chevaux. Léoſthene, diſciple de Démoſthene, homme de tête & de courage, avoit été nommé Chef des troupes confédérées de la Grece; il avoit battu Antipater, s'étoit ſaiſi des Thermopyles, & aſſiégeoit les Macédoniens dans la ville de Lamia, qu'il auroit priſe, ſi un coup de pierre ne l'eût tué, comme il viſitoit les travaux. Après lui, Antipater eut bon marché des Grecs; ils ſe ſoumirent tous, & il n'accorda la paix aux

ARCHIAS. Bon jour, Antipater.

ANTIPATER. Ce jour en effet sera des plus heureux pour moi, si vous m'amenez Démosthene.

ARC. Je vous l'amene comme j'ai pu le faire. Voici l'urne qui renferme ses cendres.

ANT. Ah! ce n'est pas là ce que j'attendois de vous. Qu'ai-je besoin de

---

Athéniens, qu'à condition, entre autres, qu'on lui livreroit à son choix dix Orateurs, à la tête desquels étoit Démosthene. Celui-ci, que ses concitoyens avoient toujours refusé aux menaces d'Alexandre, ne remarqua pas en eux la même disposition dans cette conjoncture, & résolut de leur épargner la honte d'une lâcheté. Il se retira à Calaurie, Isle fort obscure avant qu'elle fût connue par sa retraite & sa mort; il s'y réfugia dans un temple de Neptune; là, investi par les gardes d'Antipater, qui le pressent de se fier à la clémence de leur Maître: *Il ne sera pas dit*, répondit-il, *que je doive rien au Tyran de ma Patrie*; & sur l'heure il avala du poison. Voyez Préface de la traduct. de Démosthene, par Tourreil, *in-4°*. p. 107.

cendres & d'urne, quand je n'ai pas Démosthene ?

ARCH. Prince, je n'ai pu le forcer à vivre.

ANT. Pourquoi ne l'avez-vous pas pris vivant ?

ARCH. Nous l'avons fait.

ANT. Il est donc mort en chemin ?

ARCH. Non, mais à Calaurie, où il étoit.

ANT. Vous ne l'avez donc pas veillé d'assez près ?

ARCH. Cela n'étoit pas en notre pouvoir.

ANT. Que dites-vous donc ? je ne conçois rien à tout ceci. Vous l'avez pris vivant, & vous ne me l'amenez pas ?

ARCH. Ne nous aviez vous pas prescrit de ne lui faire aucune violence ? d'ailleurs, quand nous l'aurions employée, comme nous avons été sur le point de le faire, cela n'auroit servi à rien.

ANT. Comment ! vous étiez prêts à lui faire violence ? Ce ſont peut-être vos mauvais traitemens qui l'ont fait mo[illegible] ?

ARCH. Non, Prince ; nous avons ſeulement voulu uſer de contrainte, quand nous avons vu que la perſuaſion étoit inutile. D'ailleurs, qu'auriez-vous gagné à l'avoir vivant ? votre intention n'étoit-elle pas de le faire mettre à mort ?

ANT. A mort ! Je vois bien, Archias, que vous n'avez connu ni mes intentions, ni quel homme étoit Démoſthene. Vous croyez peut-être qu'il m'étoit auſſi indifférent de l'avoir en mon pouvoir, que des traîtres tels qu'un Himere, un Ariſtonique, un Eucrate (*), ces vils perſonnages qui,

(*) Himere de Phalere étoit frere de Démétrius de Phalere ; Ariſtonique étoit de Marathon ; Eucrate & Hypéride avec ces deux premiers, furent compris parmi les Orateurs demandés

comme un torrent rapide, obéiſſoient à l'impulſion momentanée des orages populaires, levoient inſolemment la tête à la moindre apparence de trouble, puis tomboient tout-à-coup comme le vent du midi. Vous croyez que je ne faiſois pas plus de cas de Démoſthene que d'un Hypéride (*); cet homme ſans foi, ce perfide ami, ce bas adulateur du peuple, qui, pour faire ſa cour à la multitude, n'a pas rougi de calomnier ce grand homme, & d'être le miniſtre des injuſtices

---

par Antipater. Plutarque, dans la Vie de Démoſthene, dit qu'ils ſe réfugierent à Égine dans le tombeau d'Ajax, d'où Archias les tira pour les envoyer à Cléone, où ſe trouvoit Antipater, qui les fit mourir. Voyez Hiſt. anc. de Rollin, tome VII, p. 60.

(*) Plutarque dit que ce fourbe avoit accuſé Démoſthene, dont il affectoit de paroître l'ami; il le calomnia une ſeconde fois auprès du peuple, quoique l'autre lui eût pardonné ſa premiere perfidie & ſe fût réconcilié avec lui.

de ſes concitoyens, qui bientôt s'en repentirent eux-mêmes. En effet, Démoſthene ne fut pas long temps victime de la calomnie, & peu de temps après qu'il eut été exilé de ſa patrie, il y rentra par un rappel auſſi glorieux que celui d'Alcibiade. Mais ce fut toujours contre ſes meilleurs amis, que l'infame Hypéride fit ſervir ſa langue parjure, qu'on auroit dû lui arracher (*).

ARCH. Et Démoſthene n'étoit-il donc pas le plus acharné de nos ennemis?

ANT. Non pas aux yeux de qui ſait apprécier un homme vrai, un ami fidele, un cœur ferme & incorruptible. Ce qui eſt honnête, l'eſt dans un ennemi même, & la vertu eſt eſtimable par tout où elle ſe trouve. Je ne veux point être au deſſous de Xerxès, qui,

(*) Selon Plutarque, on croyoit qu'en effet Antipater lui avoit fait couper la langue. Voy. Hiſt. ancienne, tome VII, p. 60.

plein d'admiration pour les Lacédémoniens Bulis & Sperchis, les renvoya libres dans leur patrie, quoiqu'il fût maître de leur ôter la vie. Démosthène, que je n'ai vu que deux fois à Athenes, sans avoir eu occasion de lui parler, mais dont je connois le mérite par ses actions & par la voix publique, m'a inspiré plus que personne la plus haute estime, non pas, comme on pourroit le croire, à cause de son éloquence, quoique Python & les autres Orateurs Athéniens ne fussent rien en comparaison de lui (*), pour l'élégance, l'harmonie & la précision du style, pour la suite & le choix des pensées, pour l'art de convaincre & de persuader. Aussi, lorsque sur les belles paroles & les promesses de ce Python, j'eus assemblé les Grecs à Athenes pour réfuter les Athéniens, je m'en repentis en

(*) Python de Byzance passoit pour un des plus éloquens de son temps, après Démosthene.

me voyant en butte aux raisonnemens & à l'éloquence invincible de Démosthene. Mais ce talent, selon moi, n'étoit en lui qu'une qualité secondaire, & un instrument dans ses mains; ce que j'admirois, c'étoit son grand sens, sa prudence consommée, la grandeur d'ame, & l'intrépidité inébranlable qu'il conservoit dans les revers les plus terribles, sans jamais se laisser abattre. Je sais que Philippe avoit conçu de lui la même opinion. Un jour on lui annonçoit qu'il venoit de prononcer contre lui une harangue pleine de déclamations vigoureuses. Parménion indigné, se répandoit en invectives contre l'Athénien; Démosthene, dit le Prince, a droit de parler en toute liberté; il est le seul des Orateurs de la Grece qui ne soit point inscrit sur mes tablettes de dépenses, & cependant j'aurois plus de confiance en lui, que dans la liste de mes vaisseaux. Je vois qu'il n'est aucun décla-

mateur d'Athenes à qui je n'aye donné de l'or, des bois, des penſions annuelles, des troupeaux, des métairies, tant en Béotie qu'en Macédoine; mais il me ſeroit plus facile de prendre Byzance d'aſſaut (*), que Démoſthene avec de l'argent. Qu'un Athénien, continue-t-il, me donne la préférence ſur ſa Patrie dans ſes harangues, je lui offre mon argent, mais non pas mon amitié. Que par amour de ſon pays, un autre ſe déclare contre moi, je crois

(*) Cette ville étoit regardée comme la clef de toute la Grece; l'éloquence de Démoſthene & ſes conſeils aux Républiques Grecques, avoient empêché Philippe de s'en rendre maître. Cet Orateur, dans la harangue pour Ctéſiphon, rapporte un décret des Byzantins & des Périnthiens, qui atteſte la reconnoiſſance de leurs villes envers les Athéniens, parce que ceux-ci les avoient délivrées de l'entiere deſtruction dont les menaçoit Philippe, en leur envoyant une flotte de ſix vingt voiles, chargée de vivres, d'armes & de troupes.

devoir l'attaquer comme on attaque une citadelle, des remparts, des flottes & des fossés ennemis ; mais j'admire sa vertu, & je félicite sa Patrie d'avoir de pareils citoyens. Quand je n'ai plus besoin des premiers, je les traite volontiers en ennemis : mais pour celui-ci, j'aimerois mieux l'avoir auprès de moi, que toute ma cavalerie d'Illyriens, de Triballes, & toutes les troupes qui sont à ma solde ; car il s'en faut de beaucoup que je mette la force des armes avant celle de la parole & du raisonnement. Ce Prince me tint, à moi-même, à peu près le même langage ; je lui marquois de l'inquiétude de ce que les Athéniens avoient envoyé Diopithe avec des troupes (*)

(*) Diopithe, Général Athénien, fut chargé de défendre la Quersonnese contre Philippe, & fit même quelques excursions dans les Etats de ce Prince. La harangue de Démosthene pour la Quersonnese, n'a point d'autre but que de

contre lui : Croyez-vous, me dit-il, que nous ayons à craindre d'un Général Athénien ou de ses soldats ? Leurs flottes, leurs ports ne sont rien à mes yeux ; & que peuvent des gens qui passent leur vie dans les fêtes, les danses & la bonne chere ? Retirez-leur le seul Démosthene, il nous sera plus aisé de prendre leur ville par force, par ruse ou par argent, que de vaincre les Thébains & les Thessaliens (*). Lui seul veille sur nous, il étudie les momens, suit nos démarches & renverse nos entreprises. Nos résolutions, nos efforts, nos projets, rien ne lui échappe ; en un mot, lui seul est un rempart in-

déterminer les Athéniens à faire passer des secours d'hommes & d'argent, sous la conduite de ce Général. Il étoit pere du Poëte comique Ménandre.

(*) Les uns & les autres se déclarerent souvent par grossiéreté, par inconstance ou par foiblesse, contre les autres Républiques de la Grece.

surmontable qui nous arrête au milieu de nos expéditions. S'il eût été sur les lieux, assurément nous n'aurions jamais pris Amphipolis, Olynthe, les Thermopyles, la Quersonnese, ni rien de ce que nous possédons aux environs de l'Hellespont. Il réveille malgré eux ses concitoyens plongés dans une profonde léthargie; il emploie le fer & le feu pour les guérir de leur indolence, & peu inquiet de leur plaire, il leur parle en toute liberté. C'est lui qui fait changer pour l'entretien des troupes, la destination des deniers publics dissipés en spectacles; c'est lui qui, par des Loix sages, retablit la Marine presque anéantie par la déprédation des Finances; c'est lui qui rend à l'Etat son ancien lustre, flétri par une foule d'Orateurs mercenaires; lui qui rappelle les Grecs aux grands exemples de leurs ancêtres, & leur inspire le désir de faire ce qu'ils ont fait Salamine & à Marathon; c'est lui

qui forme ſans ceſſe des alliances & des Traités entre les différens Etats de la Grece. On ne peut lui rien cacher, ni le tromper, ni le gagner; c'eſt Ariſtide que le Roi de Perſe ne put jamais corrompre. Tel eſt l'homme que nous devons plus redouter que les flottes & les armées; il eſt aujourd'hui ce que Thémiſtocle & Périclès furent autrefois pour les Athéniens; il a la prudence du premier, & la profonde politique du ſecond. Auſſi a-t-il gagné à ſa Patrie, l'Eubée, Mégare, les bords de l'Helleſpont, la Béotie. Les Athéniens travaillent pour moi, lorſqu'ils m'oppoſent un Charès, un Diopithe, un Proxene, & d'autres Généraux de cette eſpece, & qu'ils gardent Démoſthene dans leur Tribune. S'ils le laiſſoient maître de l'équipement des troupes, des armées de terre & de mer, des momens où il faut agir, & de l'adminiſtration des Finances, je ſerois bientôt réduit à trembler pour

mes propres Etats, puiſque ſes décrets ſeuls m'embarraſſent, m'arrêtent & me ſurprennent de tous côtés. Il trouve de l'argent, des armées, des flottes, & fait naître ſans ceſſe mille obſtacles ſur mes pas.

C'eſt ainſi que Philippe me parloit ſouvent de Démoſthene; & il regardoit comme un très-grand bonheur pour lui, qu'on ne chargeât pas du commandement des armées ennemies, un Orateur dont les harangues, comme autant de machines de guerre lancées du milieu d'Athenes, renverſoient tous ſes projets de fond en comble. Même après la victoire de Chéronée, il parloit ſans ceſſe de l'extrême danger où l'avoit expoſé Démoſthene. Quoique nous ayons vaincu, diſoit-il, contre toute eſpérance, grace à l'incapacité des Chefs, au déſordre des troupes, & ſur-tout aux faveurs inattendues de la fortune, qui a preſque tout fait, encore eſt-il vrai que ma cou-

ronne & ma vie n'ont jamais été dans un si grand péril, que dans le jour où Démosthene avoit su réunir les villes les plus puissantes, & toutes les forces de la Grece. Athenes, Thebes & le reste de la Béotie, Corinthe, l'Eubée, Mégare, ne craignirent point de partager les hasards de cette rencontre, & m'empêcherent de pénétrer dans l'intérieur de l'Attique.

Ce Prince parloit toujours de l'Orateur dans les mêmes termes; quand quelqu'un lui disoit qu'il avoit un ennemi redoutable dans le peuple d'Athenes: mon seul ennemi, répondoit-il, est Démosthene, & les Athéniens sans lui ne seroient que des Eniens & des Thessaliens (*). Ses ambassades aux villes de la Grece lui réussissoient toujours, quand les Athéniens opposoient

(*) Les Éniens étoient habitans d'une ville située vers le nord de la Mygdonie, sur le golfe au dessous de Thessalonique.

à ſes Députés d'autres Orateurs que Démoſthene ; mais quand c'étoit celui-ci, le fruit de notre ambaſſade, diſoit-il, eſt perdu ; il n'y a point de trophée à élever contre les harangues de Démoſthene.

Pour moi, Archias, qui ſuis ſi loin de Philippe, que penſes-tu que j'euſſe fait d'un tel homme, ſi je l'avois eu en mon pouvoir ? L'aurois-je envoyé comme un bœuf ſous le couteau du ſacrificateur, ou bien l'aurois-je pris pour l'ame de mes Conſeils dans le Gouvernement de la Grece & de mes autres Etats ? Je me ſentois un penchant naturel pour lui, d'après les ſervices ſignalés qu'il avoit rendus à ſa Patrie, & ſur-tout d'après le témoignage d'Ariſtote qui l'avoit diſtingué dans la foule nombreuſe de ſes éleves (*), au

(*) Quelques Commentateurs obſervent que Démoſthene devoit être auſſi âgé qu'Ariſtote, & que par conſéquent il avoit dû être ſon con-

point qu'il ne balançoit pas à le mettre infiniment au deſſus de tous ceux qui avoient fréquenté ſon école, pour le génie, la ſageſſe, la dignité, la pénétration, le courage & l'éloquence. Vous le prenez, diſoit-il, pour un Eubullus, un Phrinon, un Philocrate (*), & vous croyez gagner par des préſens un homme qui a ſacrifié ſon patrimoine aux beſoins de ſa Patrie, & au ſoulagement de ſes concitoyens indigens; déſeſpérant de le corrompre, vous croyez pouvoir lui en impoſer par les menaces, quand il a réſolu depuis longtemps de ne pas ſurvivre au malheur de ſon pays; vous vous fâchez de ce

diſciple plutôt que ſon éleve. C'eſt une choſe, ajoutent-ils, que Lucien n'auroit pas ignorée, & cette erreur ſemble annoncer que ce Dialogue eſt d'un Écrivain mal inſtruit, ou poſtérieur de bien des années au temps dont on parle.

(*) Démoſthene, dans ſa Harangue de la *fauſſe Ambaſſade*, les repréſente comme des traîtres qui vendoient leur Patrie au Roi de Macédoine.

qu'il déclame contre vous, quand il ne ménage pas plus les Athéniens. Vous ne voyez pas que l'amour de la Patrie dirige toutes ſes démarches, & qu'elle eſt pour lui comme une école de Philoſophie. Jugez donc, Archias, avec quel empreſſement j'aurois déſiré de l'entendre lui-même, & d'avoir ſon opinion ſur l'état préſent des affaires; Que j'aurois quitté volontiers cette foule de flatteurs dont je ſuis obſédé, pour écouter le langage ſimple & vrai d'une ame libre, dont les conſeils auroient été dictés par la franchiſe! J'aurois cru devoir lui repréſenter, qu'en dévouant ſa vie entiere aux Athéniens, il n'avoit travaillé que pour des ingrats, tandis qu'il auroit pu trouver des amis fideles & reconnoiſſans.

ARCH. Peut-être auriez-vous réuſſi à tout autre égard; mais contre ſa Patrie, jamais vous n'auriez rien gagné; il aimoit Athenes juſqu'au fanatiſme.

ANT. J'en conviens avec vous. Mais comment eſt-il mort?

ARCH. Vous allez bien plus l'admirer encore. Nous avons été témoins de ſa fin; mais la vue nous en a paru auſſi ſurprenante que le ſera pour vous le ſimple récit; à peine en pouvions-nous croire nos yeux. D'après les précautions qu'il avoit priſes, il eſt certain que depuis long-temps il étoit décidé à mourir. Nous l'avions trouvé aſſis dans le temple, & depuis trois jours nous tentions vainement auprès de lui la voie de la perſuaſion,

ANT. Que lui avez-vous dit?

ARCH. Je lui avois beaucoup parlé de votre clémence, & j'avois tâché de lui faire eſpérer grace auprès de vous, uniquement pour le déterminer, car je n'y comptois pas beaucoup, & vous croyois irrité contre lui.

ANT. Que répondoit-il à tout cela? ne me cachez rien, je vous prie; j'au-

rois voulu entendre moi-même tout ce qu'il a dit; faites-m'en le récit exact; il eſt beau de connoître les ſentimens d'un grand homme dans ſes derniers momens. A-t-il paru abattu, déſeſpéré, ou a-t-il conſervé toute ſa fermeté d'ame?

ARCH. Il n'en a rien perdu; au contraire il ſourioit gracieuſement, & plaiſantant ſur mon ancien état, il me diſoit que j'étois un mauvais Comédien de vos impoſtures (*).

ANT. C'eſt donc la méfiance qui l'a décidé à mourir?

ARCH. Non, Prince; vous allez voir par ce qui me reſte à vous raconter, que ce ne fut pas le ſeul motif de ſa réſolution. Il n'eſt point de forfait, dit-il, qu'on ne doive attendre des Macédoniens, & il n'eſt pas étonnant qu'ils prennent Démoſthene, par les

(*) Archias avoit d'abord été Comédien.

mêmes

mêmes moyens qu'Amphipolis, Olynthe & Orope. Puis il ajouta beaucoup d'autres déclamations de ce genre. Au reſte, j'ai fait écrire toutes ſes paroles, pour vous en rendre un fidele compte. La crainte des ſouffrances & d'une mort douloureuſe eſt bien ſuffiſante, continua-t-il, pour m'empêcher de paroître devant Antipater; mais ſi ce que vous me dites de ſes diſpoſitions à mon égard eſt vrai, c'eſt une raiſon de plus pour que je veille à ne point me laiſſer corrompre par l'obligation que je lui aurois de la vie; je ne m'expoſerai point à quitter lâchement le poſte honorable que j'occupe dans ma patrie, pour paſſer du côté des Macédoniens. Il me ſeroit beau de vivre, Archias, ſi je le devois au Pirée, au vaiſſeau que j'ai équipé, aux remparts & aux foſſés dont j'ai fait les frais, à la Tribu de Pandion, qui m'eſt redevable de la pompe des ſacrifices, à Solon, à Dracon, au courage que j'ai

montré dans la Tribune, à la liberté du peuple, aux décrets militaires & aux loix de la Marine, aux vertus & aux trophées de mes ancêtres, à la bienveillance de mes concitoyens qui m'ont couronné tant de fois, à la puiſſance de la Grece que j'ai ſoutenue juſqu'à ce jour. Il eſt humiliant ſans doute de tenir la vie de la compaſſion d'autrui ; mais s'il le falloit, j'y conſentirois, pourvu que je la duſſe aux amis des priſonniers dont j'ai payé la rançon, aux peres dont j'ai doté les filles, aux débiteurs que j'ai délivrés de leurs créanciers. Mais ſi les iſles & la mer ne peuvent me ſauver, je demanderai la vie à Neptune, à ſon autel, & aux Loix ſacrées de la Religion. Si Neptune lui-même ne peut me garantir l'aſile de ſon temple, & qu'il ne rougiſſe point de livrer Démoſthene à Archias, je mourrai plutôt que de reconnoître en vil adulateur un Dieu dans Antipater. Si j'avois été homme à me confondre avec les Callimédonte, les Pythéas &

les Démade, il ne tiendroit qu'à moi en ce moment d'être plus aimé des Macédoniens que des Athéniens, & de prendre part à votre prospérité. Je pourrois même, après nos revers, changer de sentimens & de conduite, si je ne révérois la mémoire de Codrus & des filles d'Érectée (*). Mais parce que la fortune nous abandonne, je ne veux pas être transfuge avec elle; la mort est le meilleur asile, quand elle nous sauve du déshonneur. Je ne ferai point la honte de ma Patrie, en préférant la servitude à la liberté, qui est le plus beau monument qui puisse couvrir nos cendres. Je ne sais rien de mieux que ce mot du Poëte tragique, que je puis citer en ce moment :

En mourant, elle pense à tomber décemment (**).

(*) Les quatre filles d'Érectée, Roi d'Athenes, furent mises avec leur pere au rang des Dieux, parce qu'elles se dévouerent, étant vierges, pour le salut de la Patrie.

(**) Euripide, Tragédie d'Hécube, vers

Si une ſimple vierge s'occupe de ce ſoin, croyez-vous que Démoſthene, au mépris de ce que Platon & Xénocrate ont écrit ſur l'immortalité, voudra préférer une vie honteuſe à la mort? Il ſe répandit encore quelque temps avec amertume contre ceux qui s'enorgueilliſſent de leur bonne fortune; puis, comme j'employois de mon côté tantôt les prieres & tantôt les menaces, tantôt la crainte & tantôt la douceur: Cela me toucheroit, dit-il, ſi j'étois Archias; mais comme je ſuis Démoſthene, vous m'excuſerez, mon ami, de ce que la Nature n'a point fait de moi un lâche. En ce moment je tentai de l'arracher par force du pied de l'autel; il ne fit que rire de mes efforts, & ſe tournant vers le Dieu: Archias, dit-il, m'a l'air de croire que les armes, les flottes, les remparts, & les ſoldats, ſont l'unique reſſource des humains &

568. Il eſt queſtion en cet endroit, de Polyxene mourante.

le seul refuge de notre ame ; il mépriſe ma défenſe, contre laquelle cependant les Illyriens, les Triballes & les Macédoniens ne pourroient rien ; elle eſt plus invincible que ce rempart de bois, que l'oracle d'Apollon avoit déclaré inexpugnable. J'y comptois en me montrant intrépide dans l'adminiſtration des affaires publiques ; avec elle j'étois ſans crainte dans tout ce que j'ai oſé contre les Macédoniens. Je n'ai jamais redouté Euctémon, Ariſtogiton, Pythéas, Callimédonte, ni Philippe lui-même, plus qu'Archias en ce moment. Ne me faites point violence, ajouta-t-il, car, autant qu'il ſera en moi, ce temple ne ſera point profané. Je ne veux que faire ma priere au Dieu, & je vous ſuis ſans contrainte. Comptant ſur ſa parole, je le vis porter ſa main à ſa bouche (*), & n'imaginois

(*) Les Grecs adoroient les Dieux en baiſant la main. Voyez le Dialogue de la Danſe, p. 5.

rien autre choſe, ſinon qu'il prioit.

ANTIP. Eh bien !

ARCH. Nous avons ſu enſuite de ſon eſclave, que nous avons miſe à la torture, que depuis long-temps il portoit du poiſon ſur lui pour mourir avec ſa liberté. En effet, à peine étions-nous ſortis du temple : Porte ceci à Antipater, s'écria-t-il, car pour Démoſthene tu ne l'y conduiras pas ; j'en jure par.... il alloit dire, je crois, par les Héros de Marathon ; mais après avoir prononcé le mot *adieu*, il expira.

Voilà, Prince, ce que je puis vous apprendre de la mort de Démoſthene, & de la maniere dont nous l'avons attaqué & vaincu.

ANT. Ah ! c'eſt bien là Démoſthene. Quelle ame indomptable ! quel caractere ! quel courage ! quel noble prévoyance d'avoir toujours dans ſes mains la ſauve-garde de ſa liberté ! Il a quitté la vie ſans doute pour jouir d'un ſort plus heureux dans ces Iſles fortunées

qu'habitent les Héros; ou il a pris la route que ſuivent, dit-on, les ames deſtinées au Ciel, où elles ſont aſſiſes aux côtés de Jupiter Libérateur. Je veux envoyer ſon corps à Athenes; c'eſt un préſent plus précieux pour cette ville, que les cendres mêmes des guerriers morts à Marathon.

LES CENTENAIRES.

ACCEPTEZ en préſent (*), illuſtre Quintillus (**), cette liſte de ceux qui ont long-temps vécu. J'ai reçu l'ordre de vous l'offrir, dans un ſonge que j'eus autrefois, le jour même que vous célébrâtes la naiſſance de votre ſecond fils, & que je racontai dans le temps à mes amis. Comme je ne pouvois pas conjecturer alors quels étoient les Cente-

(*) C'étoit un uſage chez les Grecs & les Romains d'envoyer des préſens, particuliérement le jour de l'anniverſaire de la naiſſance; & ſouvent ces préſens étoient des Livres.

(**) Les Quintillus ou Quintilius étoient deux freres, qui obtinrent l'un & l'autre la Préfecture de Grece, ſous Marc-Aurele. L'un fut Conſul deux fois, d'abord l'an 159, enſuite l'an 177 de J. C.; l'autre le fut l'an 180. Rien ne peut faire conjecturer auquel des deux ce Traité eſt adreſſé.

naires que le Dieu m'ordonnoit de vous faire connoître, je me contentai de former des vœux pour la prolongation de vos jours & de ceux de vos enfans, bien convaincu qu'ils étoient précieux au genre humain, & sur-tout à moi & aux miens, car je présumai qu'il y avoit aussi dans ce songe quelque pronostic heureux pour moi. En y réfléchissant depuis, j'ai pensé qu'un tel ordre, donné à un homme de Lettres, sembloit lui prescrire une offrande dans son genre. Je choisis donc l'anniversaire de votre naissance comme le plus favorable, pour vous envoyer les noms de ceux qui sont parvenus, sains de corps & d'esprit, à une vieillesse très-avancée. Vous en pourrez retirer un double avantage; le premier sera le plaisir que vous éprouverez à cette lecture, & l'espérance qu'elle vous fera concevoir de fournir vous-même une longue carriere; le second, c'est le régime que vous pourrez vous prescrire,

d'après ceux qui ont obtenu de longs jours & conservé une santé parfaite, par le soin parsiculier qu'ils ont pris de leur esprit & de leur corps.

Nestor, qu'Homere nous donne comme un modele à suivre à cet égard, & qui fut d'ailleurs le plus sage des Grecs (*), vécut trois âges d'homme, & le Devin Tirésias une fois autant, si l'on en croit les Poëtes tragiques: au reste, cela est assez probable d'un Philosophe qui, comme celui-ci, s'étoit consacré tout entier au service des Dieux, & s'étoit fait une longue habitude de la tempérance & de la sobriété. On cite chez divers peuples, des especes d'hommes qui ont vécu fort long-temps, à cause du genre d'occupations qu'ils avoient embrassé; tels sont les *Écrivains sacrés* (**) en Égypte,

(*) Voyez Iliad. Chant I, vers 250.

(**) Voy. Diod. de Sicile, Chap. xvj, n°. 26. Ce sont ceux qui étoient chargés des Hiéroglyphes & de leur interprétation.

les Interpretes des Myſteres religieux en Aſſyrie & en Arabie, les Brachmanes de l'Inde, qui ne s'occupent que de contemplations, les Mages des Perſes, des Bactriens, des Choraſmiens, des Ariens, des Saces (*), des Medes, & de beaucoup d'autres Barbares qui doivent leur ſanté & leur longue vie probablement à la ſageſſe & aux privations auxquelles les oblige l'étude de la Magie. On cite même des Nations entieres, comme les Seres (**), qui parviennent

(*) Les Choraſmiens faiſoient partie de l'ancienne Sogdiane, & habitoient le pays que traverſe l'Oxus, vers le bas de ſon cours; on le connoît aujourd'hui ſous le nom de Kharaſm ou Khoareſm. Voyez Danville, Géogr. anc. tome II, p. 306. Les Ariens ou Arii habitoient une Province, nommée Aria, voiſine de la Bactriane & de la Sogdiane. *Id. ib.* p. 285, 286. Les *Sacæ* formoient une grande Nation de Nomades ou Pâtres qui n'avoient point de villes. Ils faiſoient partie de l'ancienne Scythie. *Id. ib.* p. 319.

(**) Voyez tome I de cette Trad. p. 319.

juſqu'à trois cents ans, ce que les uns attribuent à l'air, les autres à la nature du ſol, & d'autres à leur maniere de vivre; ils ne boivent, dit-on, que de l'eau. L'Hiſtoire nous apprend auſſi que les habitans du Mont Athos vont juſqu'à cent trente ans, & les Chaldéens au delà d'un ſiecle, parce qu'ils ſe nourriſſent de pain d'orge, ce qui leur conſerve la vue & l'uſage des autres ſens beaucoup plus long-temps que n'en jouit le commun des hommes. Après vous avoir parlé de ceux qui doivent leur longue vie à l'air & au ſol, ou à leur régime, ou à l'un & l'autre réunis, je veux vous faire eſpérer le même avantage, en vous parlant de ceux qui l'ont obtenu en tout pays & en tout climat, par des exercices convenables, & la maniere de vivre la plus analogue à leur ſanté. Je ſuivrai en cela l'ordre & le rang que le haſard met entre les divers états. Je commencerai par les Rois & les Généraux d'armée, parmi

leſquels je dois compter notre auguſte & religieux Prince (*), dont l'élévation au rang ſuprême eſt le plus grand des bienfaits de la fortune pour l'Univers qui lui eſt ſoumis. En vous rappelant ſouvent ces illuſtres modeles, vous ſerez plus encouragé à compter vous-même ſur une vieilleſſe longue & ſaine, & en les imitant, vous acquerrez auſſi un tempérament robuſte & inaltérable.

Numa Pompilius, le plus heureux des Rois de Rome, & qui eut particuliérement à cœur le culte des Dieux, vécut, dit-on, plus de quatre-vingts ans, ainſi que Servius Tullius, l'un de ſes ſucceſſeurs. Tarquin, le dernier d'entre eux, jouit de la plus parfaite ſanté juſqu'au de là de quatre-vingt-

(*) C'eſt probablement Marc-Antonin le Pieux. Il y a apparence que Lucien écrivoit ceci vers la fin de ſon regne, & quelques expreſſions de l'Ouvrage ſemblent indiquer qu'il l'écrivoit à Rome.

dix ans, dans ſon exil à Cumes. Je vous citerai d'autres Rois avec ceux-là, & vous ferai connoître leur maniere de vivre; j'y joindrai un grand nombre de Particuliers de Rome & du reſte de l'Italie, qui ſont parvenus à une extrême vieilleſſe; les faits hiſtoriques ſont une bonne réfutation de ceux qui penſent que l'air de ce pays-ci n'eſt pas ſain. Cela ne fera qu'augmenter la douce eſpérance où nous ſommes de voir confirmer nos vœux pour la conſervation du Maître ſouverain de la mer & de la terre, qui nous dicte ſes loix dans un âge déjà fort avancé, & à qui nous ſouhaitons des jours longs & heureux.

Arganthonius, Roi des Tartéſiens, ne mourut qu'à cent cinquante ans (*),

(*) Le Texte d'Hérodote, dans les éditions connues de cet Hiſtorien, ne porte que cent vingt ans; Cicéron n'en donne pas davantage à ce Roi; les Fragmens d'Anacréon portent en effet cent cinquante, & Valere-Maxime dit que

ſi l'on en croit Hérodote & Anacréon. Mais quelques-uns regardent ce récit comme une fable. Démocharès & Timée diſent qu'Agathocles, Tyran de Sicile, mourut à quatre-vingt-quinze ans; Hiéron, Tyran de Syracuſe, mourut de maladie à quatre-vingt-douze, après en avoir régné ſoixante & dix, à ce qu'aſſurent Démétrius de Calathis & d'autres (*). Antée, Roi des

---

ce Prince commença à régner à l'âge de ſoixante ans, & que ſon regne en dura quatre-vingts, ce qui feroit cent quarante ans de vie. Ce dernier Auteur cite un Ouvrage d'Aſinius Pollion, qui ne porte que cent trente ans. Voyez Val. Max. Liv. 8, Chap. xiv.

Les Tartéſiens habitoient dans la Bétique, aujourd'hui l'Andalouſie en Eſpagne. Leur territoire étoit une iſle formée par le fleuve Bœtis, qui ſe diviſoit alors en deux bras, à commencer un peu au deſſous de Séville juſqu'à la mer. Aujourd'hui ce fleuve n'a plus qu'une ſeule embouchure.

(*) Lucien cite dans ce Traité beaucoup d'anciens Hiſtoriens, dont les écrits ne ſont point

Scythes, périt plus que nonagénaire sur les bords de l'Iſter, dans un combat contre Philippe. On prétend que Bardylis, Roi d'Illyrie, combattit au même âge & à cheval dans une autre guerre contre Philippe. Térès, Roi des Odryſes, au rapport de Théopompe, mourut à quatre-vingt-douze ans. Antigone le *Borgne*, fils de Philippe & Roi de Macédoine, périt couvert de bleſſures, en combattant en Phrygie contre Séleuchus & Lyſimaque, âgé de quatre-vingt-un an, comme on le voit dans le récit qu'Hiéronyme fait de cette action, où il ſe trouva lui-même. Il ajoute que Lyſimaque, devenu Roi de Macédoine, périt auſſi à quatre-vingts ans dans un combat contre Séleuchus. Antigone, fils de Démétrius & petit-fils d'Antigone le *Borgne*, régna quarante-quatre ans en Macédoine, &

parvenus juſqu'à nous, & ſur chacun deſquels il ſeroit inutile de nous arrêter.

mourut à quatre-vingts, ſelon Médius & d'autres Hiſtoriens. Antipater, fils d'Iolaüs, qui ſut ſe rendre fort puiſſant & gouverner pluſieurs Rois de Macédoine, paſſa ce dernier terme. Ptolémée, fils de Lagus, le plus heureux des Rois de ſon temps, fut maître de l'Égypte juſqu'à quatre-vingt-quatre ans; & deux ans avant ſa mort, il céda le trône à ſon fils Ptolémée, ſurnommé Philadelphe, le ſeul de ſes enfans qui lui ſuccéda. Philetere l'eunuque, Fondateur & premier Roi de la Monarchie de Pergame, quitta la vie à quatre-vingts ans, & Attalus, ſurnommé Philadelphe, autre Roi de Pergame, à qui Scipion, Général Romain, rendit viſite, mourut à quatre-vingt-deux. Mithridate, Roi de Pont, ſurnommé le *Bâtiſſeur*, mourut dans ſes États, en fuyant Antigone le *Borgne*, à quatre-vingt-quatre ans, d'après le témoignage d'Hiéronyme & d'autres Écrivains. Le même Auteur donne auſſi

quatre-vingt-deux ans de vie au Roi de Cappadoce Ariarathes; encore eût-il pouſſé ſa carriere plus loin, s'il n'eût pas été mis en croix, après avoir été pris dans un combat contre Perdiccas. Le vieux Cyrus, Roi des Perſes, comme l'atteſtent les monumens & les inſcriptions publiques du pays, & comme le confirme Onéſicrite, qui a écrit la vie d'Alexandre, voulut faire, à l'âge de cent ans, la recherche de tous ſes amis. On lui rapporta que la plupart d'entre eux avoient été mis à mort par Cambyſe ſon fils, qui diſoit ne l'avoir fait que ſur les ordres de ſon pere. Le Prince, déſeſpéré de la cruauté de ce fils, & de l'idée de paſſer pour ſon approbateur, conſentit à ſe laiſſer mourir. Artaxerxe Memnon, contre lequel Cyrus avoit levé une armée, mourut à quatre-vingt-ſix ans, & ſelon Dinon à quatre-vingt-quatorze. Un autre Artaxerxe, également Roi des Perſes, que les ancêtres de l'Hiſtorien Iſidore

avoient vu ſur le trône, périt à quatre-vingt-treize ans, ſous les piéges que lui tendit ſon frere Goſithris. Sinarthocle, à ſon retour de Scythie, avoit quatre-vingts ans; il commença à régner alors ſur les Parthes, & vécut ſept ans. Tigrane, Roi d'Arménie, à qui Lucullus fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingt-cinq ans. Hyſpaſine, Roi de Characene & des autres contrées qui bordent la mer Rouge, finit de même à quatre-vingt-cinq ans, ainſi que Térée ſon troiſieme ſucceſſeur, qui en vécut quatre-vingt-douze. Artabaze, le ſeptieme Roi du même pays après Térée, revint de chez les Parthes à quatre-vingt-ſix ans pour monter ſur le trône; & Mnaſcirès, Roi des Parthes, prolongea ſes jours juſqu'à quatre-vingt-ſeize ans. Maſiniſſa, Roi de Mauritanie, en vécut quatre-vingt-dix. Au même âge, Aſandre, que le divin Auguſte fit Roi du Boſphore, dont il n'étoit qu'Ethnarque, ne le

cédoit à perſonne dans les combats à pied ou à cheval. Quand il vit que ſes ſujets paſſoient du côté de Scribonius, dans la bataille qu'il lui livra, il ſe laiſſa mourir de faim à quatre-vingt-treize ans. Iſidore le Characénien dit que Goëſe, ſon contemporain, & Roi des Omaniens dans l'Arabie-Heureuſe, vécut cent quinze ans, & mourut de maladie.

Tels ſont à peu près les Princes dont l'Hiſtoire fait mention pour leur grand âge. Mais on peut compter auſſi un certain nombre de Philoſophes & de Gens de Lettres, qui, grace aux ſoins qu'ils ont eus de leur ſanté, ſont parvenus à une extrême vieilleſſe. Nous citerons ceux dont l'âge eſt garanti par les Écrivains, & nous commencerons par les Philoſophes. Démocrite d'Abdere ſe laiſſa mourir de faim à cent quatre ans. Le Muſicien Xénophile, qui d'ailleurs, ſelon Ariſtoxene, excelloit dans la Philoſophie de Pytha-

gore, vécut à Athènes cent cinq ans & au delà. Solon, Thalès & Pittacus, tous trois du nombre des sept Sages, en ont vécu autant. Zénon, le Fondateur & le Chef de la Philosophie Stoïcienne, se présentant dans une assemblée à quatre-vingt-dix-huit ans, fit un faux pas, & s'écria : Pourquoi m'appelles-tu (*) ? Puis revenant chez lui, se refusa toute nourriture, & finit de cette maniere. Cléanthes, disciple & successeur de Zénon, ayant eu, à quatre-vingt-dix-neuf ans, un apostême à la levre, résolut aussi de se laisser mourir ; mais ayant reçu des lettres de ses amis, il consentit à manger, pour se soutenir jusqu'à ce qu'il eût fait ce qu'on lui demandoit ; puis il revint à son premier dessein, & termina sa carriere. Xénophanes, fils de Dexinus, & disciple d'Archélaüs le Physicien, prolongea la sienne jusqu'à quatre-vingt-onze ans ;

(*) En apostrophant la Terre.

Xénocrate, disciple de Platon, jusqu'à quatre-vingt-quatre; Carnéades, Chef de la nouvelle Académie, jusqu'à quatre-vingt-cinq; Chrysippe, jusqu'à quatre-vingt-un; Diogene de Séleucie sur le Tigre, & Philosophe Stoïcien, jusqu'à quatre-vingt-huit; Posidonius, Philosophe & Historien, natif d'Apamée en Syrie, mais devenu citoyen de Rhodes, jusqu'à quatre-vingt-quatre; Critolaüs, Péripatéticien, au delà de quatre-vingt-deux; le divin Platon, jusqu'à quatre-vingt-un; Athénodore de Tarses, Philosophe Stoïcien, qui fut Précepteur d'Auguste, & obtint de ce Prince exemption de tout impôt pour sa Patrie, y mourut à quatre-vingt-deux ans; les habitans de cette ville lui rendent tous les ans des honneurs publics comme à un Héros. Nestor, Stoïcien de cette même ville, & Précepteur de Tibere, vécut quatre-vingt-douze ans; & Xénophon, fils de Grillus, quatre-vingt-dix & plus.

Voilà les Philoſophes célebres qui ont joui d'une longue vie. Parmi les Hiſtoriens, Ctéſibius, ſelon Apollodore dans ſes Chroniques, mourut à la promenade à cent vingt-quatre ans (*). Hiéronyme, qui avoit fait la guerre toute ſa vie, reçu beaucoup de bleſſures & eſſuyé de grandes fatigues, vécut cent quatre ans, au rapport d'Agatharchides, au neuvieme Livre de ſon Hiſtoire d'Aſie; il admire l'excellente conſtitution de cet homme, qui fut en état de ſuffire à la Société, & conſerva l'uſage parfait de ſes ſens juſqu'au der-

(*) Phlégon, ſurnommé Trallien, Écrivain qui vivoit ſous Antonin, a fait, comme Lucien, un Traité ſur ceux qui ont long-temps vécu; il cite auſſi ce paſſage des Chroniques d'Apollodore; mais au lieu de cent vingt-quatre ans, il n'en met que cent quatre; ἑκατὸν τέσσαρα, & non pas ἑκατὸν εἴκοσι τέσσαρα. Sur quoi Meurſius, ſon Éditeur, obſerve qu'il faut abſolument corriger le Texte de Lucien.

nier moment (*). Hellanicus de Leſbos & Phéricide de Syrie vécurent chacun quatre-vingt-cinq ans; Timée de Tauromene en Sicile, parvint à quatre-vingt-ſeize, & Ariſtobule de Potidée, mourut, dit-on, au delà de quatre-vingt-dix; il avoit commencé à écrire l'Hiſtoire à quatre-vingt-quatre, comme il l'aſſure lui-même au commencement de ſon Ouvrage. Polybe mourut à quatre-vingt-deux ans, d'une maladie occaſionnée par une chute de cheval, qu'il fit en revenant de la campagne. Hypſicrate, Écrivain d'Amiſus, & très-verſé en pluſieurs Sciences, vécut quatre-vingt-douze ans.

Parmi les Orateurs, Gorgias, appelé le Sophiſte par quelques-uns, mourut volontairement d'inanition à cent huit ans. On lui demandoit par quel moyen

(*) Le même Phlégon dit aſſez clairement qu'Hiéronyme mourut de ſes bleſſures à l'armée.

il

il étoit parvenu à une vieilleſſe auſſi longue & auſſi ſainé : C'eſt, répondit-il, en ne fréquentant jamais les tables des autres. Iſocrate compoſa la Harangue intitulée le *Panégyrique*, à quatre-vingt-ſeize ans (*), & apprenant à près de cent ans la défaite des Athéniens par Philippe, à la bataille de Chéronée, il récita d'un ton lamentable ce vers d'Euripide, qu'il s'appliquoit à lui-même :

Cadmus quittant jadis la ville de Sidon (**);

(*) M. l'Abbé Auger, dans le ſommaire de cette Harangue, met quatre-vingt-quatorze, en citant ce paſſage de Lucien, & cependant toutes les éditions de notre Auteur portent quatre-vingt-ſeize. M. Auger ajoute que c'eſt le Panathénaïque qu'Iſocrate compoſa à cet âge, & que Lucien ſe trompe à cet égard, & en cela le ſavant Traducteur a raiſon. Voyez Traduct. d'Iſoc., tome II, p. 60.

(**) Ce vers ſe retrouve dans les fragmens qui reſtent d'Euripide ; & il étoit tiré d'une Tragédie, intitulée *Phrixus*, qui eſt perdue.

puis ajoutant que la Grece alloit devenir esclave, il expira (*). Apollodore de Pergame, Rhéteur & Précepteur d'Auguste, avec Athénodore de Tarses, vécut, comme ce dernier, quatre-vingt-deux ans; & Potamon, autre Rhéteur assez distingué, quatre-vingt-dix. Sophocle le Tragique fut suffoqué à quatre-vingt-quinze ans, par un pepin de raisin qu'il avoit avalé. Dans ses dernieres années, son fils Jophont l'avoit accusé de démence en Justice; pour sa défense il récita son *Œdipe à Colonne*, & cette Piece fut une preuve si convaincante qu'il avoit conservé toute sa tête, que les Juges lui marquerent la plus haute admiration, & trouverent de la folie dans l'accusation intentée par son fils. Le Poëte comique Cratinus vécut quatre-vingt-dix-sept ans, & mourut peu de temps après avoir

(*) Plutarque dit qu'il refusa de manger pendant quatre jours.

donné sa Piece, intitulée *Pytine*, qui remporta le Prix dans les Jeux. Philémon, aussi Poëte comique, parvenu au même âge, se reposoit sur un lit, lorsqu'ayant apperçu un âne manger des figues qu'on devoit lui servir à lui-même, il appela un de ses esclaves en éclatant de rire, & lui ordonna d'apporter aussi un peu de vin à l'âne; son rire fut si inextinguible, qu'il en fut suffoqué. Un troisieme Comique, Epicharme, vécut aussi long-temps que les deux autres. Anacréon, si connu par ses chansons, mourut à quatre-vingt-cinq ans; & Stésichore, qui ne l'est pas moins par ses Poésies lyriques, avoit plus de quatre-vingt-dix ans à sa mort. Parmi les Grammairiens, Eratosthenes de Cyrene, qu'on pourroit également citer parmi les Poëtes & les Géometres, vécut quatre-vingt-deux ans. On en donne quatre-vingt-cinq à Lycurgue, Législateur des Lacédémoniens.

Telle est, respectable Quintillus, la

liſte des Rois & des Savans que j'ai pu raſſembler. Je vous ai promis d'y joindre celle de quelques Romains & d'autres habitans d'Italie, qui ont fourni une longue carriere ; mais je me propoſe, ſi les Dieux le permettent, de vous la donner dans un autre Ouvrage.

CONTRE LA CALOMNIE.

L'IGNORANCE eſt aſſurément un grand mal, & la ſource de beaucoup d'autres maux parmi les hommes. Elle nous couvre ſans ceſſe de ténebres, obſcurcit la vérité à nos yeux, & répand une ombre épaiſſe ſur toute notre vie. Nous reſſemblons à des gens qui errent au haſard pendant la nuit, ou plutôt à des aveugles qui trébuchent à chaque pas, vont au delà du terme ſans voir ce qui eſt à leurs pieds, & ſe font des monſtres de ce qui eſt dans l'éloignement. En un mot, nous faiſons de

fauſſes démarches à chaque inſtant & en toutes circonſtances, quoique ce triſte apanage de notre condition ait déjà fait la matiere d'une infinité de Tragédies, telles que les fils de Labdacus, les Pélopides, & beaucoup d'autres (*). Pour qui voudra réfléchir, l'ignorance eſt comme le génie fécond qui fournit des ſujets au théatre.

Ces réflexions ſont applicables à toutes les actions humaines, mais ſurtout à la calomnie & aux fauſſes délations contre nos amis & nos connoiſſances. Ce ſont les faux rapports qui ont anéanti des maiſons entieres, renverſé des villes de fond en comble, excité la fureur des peres contre les enfans, celle des freres contre les freres,

(*) Labdacus étoit pere de Laïus, mari de Jocaſte, & aïeul d'Œdipe. Les Pélopides ſont, comme on ſait, Atrée & Thieſte. L'hiſtoire de ces familles infortunées eſt aſſez connue par la Fable & les Tragédies anciennes & modernes.

celle des amans contre les amans. C'eſt là facilité à croire les mauvais propos, qui a déſuni les meilleurs amis, & porté la diviſion dans les familles. Pour nous garantir, autant qu'il eſt poſſible, de cette funeſte erreur, je veux ici montrer comme dans un tableau, ce qu'eſt la calomnie, ſes cauſes & ſes effets. Ce tableau, Apelles d'Épheſe (*) l'a déjà exécuté autrefois; car on l'avoit calomnié lui-même auprès de Ptolémée (**), en l'accuſant d'avoir trempé dans la conjuration de Théodote, formée à Tyr contre ce Prince (***). Apelles

(*) Ce n'eſt point le célebre Apelles, Peintre d'Alexandre, qui étoit de Cos; celui-ci, ſelon Suidas, étoit de Colophon, mais il avoit adopté Épheſe pour ſa patrie.

(**) C'eſt Ptolémée Philopator, fils de Ptolémée Évergetes, le quatrieme Roi d'Égypte du nom de Ptolémée.

(***) Ce Théodote, ſelon Polybe, Liv. v, étoit un homme entreprenant, qui trahit la fidélité qu'il devoit à Ptolémée, & livra la ville de Tyr à Antiochus.

n'avoit jamais mis le pied dans cette ville, & ne connoiſſoit Théodote que pour avoir entendu dire qu'il étoit Gouverneur de Phénicie ſous Ptolémée. Un de ſes rivaux, nommé Antiphile (*), jaloux de la conſidération dont il jouiſſoit à la Cour, ainſi que de ſa ſupériorité dans ſon art, l'accuſa d'avoir eu part à tout ce qui s'étoit paſſé, prétendoit qu'on l'avoit vu ſouper en Phénicie avec Théodote, & tramer ſecrétement avec lui la conjuration pendant ce repas. A l'en croire, la défection de Tyr & la priſe de Péluſe n'avoient été que le fruit des menées ſecretes d'Apelles. Ptolémée, qui étoit d'un caractere aſſez inconſidéré, & d'ailleurs élevé dans la flatterie des Cours, entra dans une telle fureur à cette abſurde nouvelle, que le trouble

(*) Ce Peintre n'étoit point ſans mérite. Pline en parle en pluſieurs endroits, & cite quelques-uns de ſes tableaux comme des chef-d'œuvres.

où il étoit ne lui permit de réfléchir à rien ; il ne pensa pas que l'accusateur étoit rival de l'accusé, qu'il n'y avoit nulle apparence qu'un Peintre formât pareille entreprise, particuliérement un Peintre comblé de ses bienfaits, & préféré par lui à tous ceux qui cultivoient le même talent ; que d'ailleurs il n'étoit pas sûr si Apelles avoit jamais été à Tyr ou non. Il se livra donc aussitôt aux transports de sa colere, remplit le palais de ses plaintes, & traita cet infortuné, d'ingrat, de traître, & de conspirateur. Si l'un des conjurés, indigné de l'impudence d'Antiphile & touché de compassion pour Apelles, n'eût déclaré qu'il n'étoit nullement coupable, cet innocent eût payé de sa tête le crime des Tyriens. Ptolémée, dit-on, fut alors si affligé de sa crédulité précipitée, qu'il donna cent talens à Apelles, & condamna Antiphile à lui servir d'esclave. Le Peintre, frappé du danger qu'il avoit couru, se vengea de

cette calomnie par le tableau que je vais décrire.

A droite, on voit un homme assis, dont les oreilles sont presque aussi longues que celles de Midas; il tend la main à la Calomnie, qui est dans le lointain, & qui s'avance vers lui. A ses côtés sont deux femmes, dont l'une paroît être l'Ignorance, & l'autre la Suspicion. Vers la gauche, on apperçoit la Délation, qui s'approche sous la figure d'une petite femme; elle est d'une rare beauté; ses traits sont animés, & l'émotion de sa physionomie annonce la colere & le ressentiment. D'une main elle tient une torche enflammée; de l'autre elle tire par les cheveux un jeune homme, qui leve les mains au ciel & prends les Dieux à témoin de son innocence. Sur le devant, est une autre femme pâle, hideuse, à l'œil vif & perçant; sa maigreur est extrême, & l'on diroit qu'elle sort d'une grande maladie. On la reconnoît aisément

pour l'Envie (*). Elle a deux Suivantes, qui ſemblent occupées à l'aider, l'habiller & la parer. L'une eſt la Trahiſon, & l'autre la Fourberie, à ce que me dit le conducteur chargé de m'expliquer cette peinture. On voyoit encore dans l'enfoncement un homme en habits funebres, tout déchirés, & dont la couleur étoit entiérement paſſée. On me l'a nommé le *Repentir* (**). En effet, il détournoit le viſage en pleurant, & regardoit d'un air confus la Vérité qui approchoit. Ce fut ainſi qu'Apelles exprima ſur la toile ſa périlleuſe aventure.

Continuons, je vous prie, à décrire à ſon exemple la Calomnie, dont nous n'avons qu'ébauché les traits. Je la définis une accuſation intentée contre

(*) Dans l'original l'Envie eſt repréſentée ſous la figure d'un homme, parce que le terme grec qui déſigne ce vice eſt maſculin.

(**) Le Texte dit une femme, parce que le mot *repentir* en grec eſt féminin.

une personne absente, à son insçu, & qui est crue par une autre, sans contradiction ; c'est ce qui fera la matiere de cet écrit. Ici, comme dans les Comédies, on peut reconnoître trois principaux personnages ; l'accusateur, l'accusé, & celui qui écoute l'accusation. Examinons-les l'un après l'autre, & voyons en quoi consiste le rôle de chacun. Commençons par le premier, c'est-à-dire, l'auteur de la calomnie. Il est évident que ce ne peut être un honnête homme ; il n'est personne, je crois, qui n'en convienne : car un homme de bien ne fait de mal à qui que ce soit ; il cherche au contraire à donner bonne opinion de lui-même, à montrer des dispositions de bienveillance en obligeant ses amis, en évitant de faire remarquer les défauts d'autrui, ou de les rendre odieux. Il est aisé de voir combien le calomniateur est injuste, criminel, barbare & dangereux pour ceux qui ont des relations avec

lui. On ne peut nier que l'égalité parfaite en toutes choſes ne ſoit le fruit de l'exacte juſtice, & qu'au contraire il n'y ait de l'injuſtice à en paſſer les bornes. Or, ſe permettre des délations ſecretes contre les abſens, n'eſt-ce pas ſe donner tout avantage contre ſon adverſaire, en obſédant celui qui nous écoute ? n'eſt-ce pas prévenir ſon ſuffrage, lui boucher les oreilles & l'indiſpoſer d'avance contre les raiſons de l'abſent ? C'eſt une injuſtice ſi criante, que les plus grands Légiſlateurs, tels que Solon & Dracon, n'ont pas manqué d'obliger, par la loi du ſerment, les Juges à entendre les deux Parties avec des diſpoſitions également favorables, juſqu'à ce que par la comparaiſon des deux cauſes, ils puſſent décider laquelle eſt la meilleure ; ils ont penſé que tout jugement rendu avant la défenſe de l'accuſé, ſeroit un jugement impie & ſacrilége. Si l'on permettoit à un accuſateur de dire ſans crainte tout

ce qui lui plairoit, qu'on fermât l'oreille aux réponſes de l'accuſé, ou que perſuadé par les raiſons alléguées contre lui, on le condamnât en ſilence, les Dieux eux-mêmes en ſeroient indignés. La calomnie eſt donc également contraire au droit des gens, aux Loix, & à la foi du ſerment qui engage les Juges. Si quelqu'un ne croyoit pas devoir déférer au ſentiment des Légiſlateurs qui ont preſcrit cette équité rigoureuſe, & défendu aux Magiſtrats de favoriſer un parti contre l'autre, je lui citerois le vers, ou plutôt la loi d'un excellent Poëte :

Entend les deux Parties avant de les juger (*).

Je crois qu'il voyoit que de tous les crimes que les hommes peuvent commettre, il n'en eſt point de plus grand ni de plus révoltant, que de condam-

(*) Les Commentateurs attribuent ce vers à Phocylides, & cependant on ne le trouve nulle part dans les fragmens reſtés de ce Poëte.

ner quelqu'un ſans l'avoir entendu. Or c'eſt ce que fait le délateur autant qu'il eſt en lui ; il expoſe celui qu'il accuſe à la haine de celui qui l'écoute ; il lui enleve par une accuſation clandeſtine tout moyen de ſe défendre. Cette eſpece d'ennemis, toujours timides & lâches, n'attaquent jamais à force ouverte ; ils portent toujours leurs coups dans l'obſcurité, comme des gens placés en embuſcade, de maniere qu'on ne puiſſe ni ſe mettre en état de défenſe, ni leur réſiſter ; il faut périr infailliblement, faute de connoître leur façon de combattre. Et c'eſt, à mon avis, un indice certain que les délateurs ne ſont jamais fondés en raiſons dans ce qu'ils avancent. S'ils en étoient eux-mêmes bien perſuadés, ils ne balanceroient pas à convaincre l'accuſé en face ; ils le citeroient pour plaider ſa cauſe, & ne craindroient point de réfuter ſes réponſes. Quand on a la confiance de vaincre par la force des armes,

penſe-t-on à uſer de fraude ou d'adreſſe avec ſon adverſaire ? C'eſt ſur-tout à la Cour des Rois, dans les maiſons des Grands & des hommes puiſſans, que fourmillent les délateurs, parce que c'eſt là, plus qu'ailleurs, que regnent l'Envie, les Soupçons, la Calomnie & les Délations. C'eſt là que l'on nourrit les plus grandes eſpérances ; là ſont également les déſirs les plus vifs, les haines les plus dangereuſes, les médiſances les plus malignes. On a ſans ceſſe les yeux fixés ſur ſes rivaux ; on s'obſerve comme des gladiateurs, pour reconnoître la partie du corps qui eſt ſans défenſe. Chacun aſpire au premier rang, coudoye ſon voiſin, l'écarte, & tâche de ſupplanter celui qui eſt devant, en le faiſant paſſer derriere ſoi. Celui-ci, homme de bien, recule bientôt, & ſe voit enfin exclus avec ignominie. Le plus adroit flatteur, le plus adroit à conduire ces divers manéges, a tout l'avantage, & l'aſſaillant eſt tou-

jours vainqueur ; tant eſt vrai ce mot d'Homere :

Mars entre les Guerriers partage ſes faveurs,
Et parmi les vaincus fait tomber les vainqueurs (*).

Comme ce qu'ils ſe diſputent eſt de la plus grande importance à leurs yeux, ils ont recours à toutes ſortes de moyens pour ſe nuire. Le plus prompt & le plus infaillible eſt la Calomnie. Elle a pour but la jouiſſance du bonheur d'autrui ; mais elle entraîne toujours à ſa ſuite les plus funeſtes déſaſtres. Ce n'eſt point une petite entrepriſe ni une choſe aiſée, que de faire naître des ſoupçons contre quelqu'un ; rien n'exige plus de ſoins, d'art & d'adreſſe : car la délation ne feroit pas ſi nuiſible, ſi elle ne s'appuyoit au moins ſur des probabilités ; elle ne pourroit rien contre la force de la vérité, ſi elle ne mettoit en uſage la ſéduction, la vraiſemblance, & mille

(*) Iliad. Chant XVIII ; vers 509, trad. de M. D. R.

autres artifices capables d'en impoſer. Elle s'adreſſe de préférence à celui qui eſt le plus élevé en dignité ; il eſt en butte à l'envie de ceux qu'il laiſſe après lui, préciſément parce qu'il eſt au deſſus d'eux. Tous les traits ſe dirigent contre lui, comme ſur un obſtacle que chacun veut renverſer. Il n'eſt perſonne qui n'eſpere occuper la premiere place, s'il vient à bout d'en exclure l'autre, de le terraſſer, & de lui faire perdre la faveur du maître. En un mot, c'eſt à peu près la même choſe que dans les courſes des jeux publics ; un bon coureur, dès que la barriere eſt ouverte, s'élance & court de bonne foi ; il ne penſe qu'au but, n'attend la victoire que de la célérité de ſes jambes, ne nuit en rien à ſes rivaux, & n'emploie aucun artifice contre eux. Celui au contraire qui ne peut compter ſur ſes propres avantages, a recours à la ruſe, & ne s'occupe que des moyens d'arrêter ſes concurrens au milieu de la carriere,

bien convaincu que ſans les piéges & les obſtacles, la victoire va lui échapper. C'eſt ce qui ſe paſſe entre les amis de Cour. Le premier en crédit eſt expoſé aux piéges de tous les autres; & ſi au milieu de tant d'adverſaires, il s'oublie un inſtant, c'eſt fait de lui, il ſuccombe. Enſuite on fait ſouvent le plus de careſſes à ceux qui ont été les plus ingénieux à nuire aux autres. Ils n'ourdiſſent point à la hâte la trame de leurs calomnies; ils prennent bien garde de ne rien avancer d'inconſidéré ou d'invraiſemblable. Ils obſervent en quoi l'ennemi leur prête le flanc; ils en profitent en l'envenimant, & lui font des crimes qui ne paroiſſent pas dépourvus de vraiſemblance. Ils diront, par exemple, d'un Médecin, qu'il eſt un empoiſonneur; d'un homme riche, qu'il aſpire à la tyrannie; d'un Miniſtre, qu'il trahit ſon Prince. Outre cela, les calomniateurs trouvent de nouvelles reſſources dans le caractere ou la façon

de penſer de celui qui les écoute; s'il eſt jaloux : Un tel, lui diſent-ils, a lancé des œillades & fait des ſignes à votre épouſe pendant tout le repas; il l'a regardée en ſoupirant; elle y a répondu avec complaiſance, & d'un air tout-à-fait aimable qu'on liſoit ſur ſon viſage. Ils ajoutent mille autres circonſtances, qui ne tendent à rien moins qu'à la faire ſoupçonner, ainſi que l'autre, de projets d'adultere. Si le Maître donne dans la Poéſie, & qu'il montre des prétentions en ce genre : Philoxene, diſent-ils, s'eſt moqué de vos vers, il les a dénigrés; il les trouve durs & ſans harmonie. Si c'eſt un homme religieux, ſon ami eſt traduit auprès de lui comme un athée & un profane, qui rejette l'exiſtence de la Divinité & nie la Providence. Dans toutes ces circonſtances, celui à qui l'on parle ſemble un maniaque qui n'entend que d'une oreille; il entre en fureur, &, comme on imagine bien, commence par déteſter ſon

ami, ſans ſe donner le temps d'examiner la vérité. Les délateurs ſont fort adroits à ſuppoſer & à dire tout ce qu'ils croient de plus propre à indiſpoſer contre l'abſent; ils viſent & frappent à l'endroit le plus foible; l'eſprit une fois troublé par la colere, n'eſt plus capable de chercher la vérité; il ne voudroit plus même entendre de juſtification, tant il eſt aſſuré de ce qu'il vient d'apprendre comme par haſard. Une des plus ſûres batteries de la calomnie, eſt de trouver des faits qui contrediſent la façon de penſer de l'auditeur. Ainſi Démétrius le Platonique (*) fut accuſé auprès de Ptolémée qui porta le ſurnom de Denis (**),

(*) L'Empereur Antonin parle de ce Démétrius, Liv. viij, Chap. xxij.

(**) Ou de *Bacchus*; Διονυσος en grec ſignifie Bacchus. Saint Clément d'Alexandrie obſerve que les Rois & les Empereurs prenoient ſouvent des noms de Dieux; Antonin, à l'endroit déjà cité, dit que ce Ptolémée étoit le onzieme du nom.

comme un buveur d'eau, & comme le ſeul qui n'avoit pas paru en habits de femme dans les fêtes Dioniſiaques (*). Si dès le lendemain il n'eût pas bu de vin en préſence de toute l'aſſemblée, que ſous une robe de Tarente il n'eût pas danſé au ſon des cymbales, il auroit été mis à mort comme un homme qui n'aimoit pas la conduite du Prince, & qui, par une jalouſe miſanthropie, déſapprouvoit ſes goûts & ſes plaiſirs. On dit que le plus grand crime dont on pouvoit noircir quelqu'un auprès d'Alexandre le Grand, c'étoit de n'avoir point adoré Épheſtion, & de ne lui avoir rendu aucun culte. Le Prince voulut ajouter à toute ſa gloire, celle de faire un Dieu de ſon ami après ſa mort, & auſſi-tôt les villes s'empreſſerent de lui élever des temples & des autels, de lui conſacrer des boſquets & des aſiles, de lui offrir des ſacrifices,

(*) Ou fêtes de Bacchus.

d'ériger des fêtes en ſon honneur, & de jurer par ſon nom, comme le ſerment le plus ſacré. Si quelqu'un étoit aſſez peu religieux pour ſourire à l'occaſion de ces nouveaux établiſſemens, il étoit puni de mort. Les flatteurs appuyant cette puérile prétention d'Alexandre, la ſoutinrent avec zele, & firent tous leurs efforts pour la mettre en crédit. Ce n'étoient plus que ſonges envoyés par Épheſtion; ce n'étoient plus qu'apparitions du nouveau Dieu, que guériſons opérées par ſon pouvoir, qu'oracles rendus par lui. Enfin, on lui ſacrifia, comme à une Divinité tutélaire qui guériſſoit de tous maux. Alexandre aimoit à entendre toutes ces merveilles, finit par les croire, & par tirer vanité, non ſeulement de ce qu'il étoit fils de Dieu, mais auſſi de ce qu'il en pouvoit faire. A combien d'amis de ce Prince l'apothéoſe d'Épheſtion ne dut-elle pas être funeſte, ſi l'on réfléchit que pour perdre les bonnes graces du Maître, il

ſuffiſoit d'être accuſé de ne point reconnoître le Dieu commun (*)? Ce fut alors qu'Agathocle de Samos, l'un des Capitaines d'Alexandre, & qui avoit toute ſon eſtime, ſe vit ſur le point d'être enfermé avec un lion, parce qu'on avoit rapporté au Prince qu'il avoit pleuré en paſſant devant le tombeau d'Épheſtion; il n'échappa que par le moyen de Perdiccas, qui jura par tous les Immortels, & ſur-tout par Épheſtion lui-même, que ce Dieu lui avoit apparu à la chaſſe, & lui avoit ordonné de dire à Alexandre de faire grace à Agathocle; que s'il avoit pleuré, ce n'étoit nullement par défaut de confiance en ſa Divinité, ni ſur ſa mort, mais par le ſouvenir de leur an-

(*) Il y avoit des Dieux pour chaque Nation, & des Dieux particuliers pour chaque famille. Voyez le Mémoire de M. l'Abbé Anſelme, ſur le Dieu inconnu des Athéniens, tome VI des Mém. de l'Acad. des Inſcript. p. 298 & ſuiv.

cienne amitié. Il eſt donc clair que l'adulation & la calomnie n'eurent jamais plus de crédit auprès d'Alexandre, que quand elles purent ſe conformer à ſes ſentimens particuliers. Dans un ſiége de ville, les aſſaillans ne ſe préſentent pas devant les fortifications eſcarpées ou de difficile accès; ils tâchent au contraire de découvrir quelque endroit foible & ſans garde, pour y porter tous leurs efforts, s'ouvrir par-là une breche, pénétrer dans la place & s'en rendre maîtres: ainſi les délateurs étudient le foible d'un caractere, le ſaiſiſſent, l'attaquent par toutes ſortes de moyens, viennent à bout de le gagner ſans obſtacles, & en diſpoſent à leur gré, avant même qu'on ſe ſoit apperçu de leur entrepriſe. Une fois parvenus dans l'intérieur, ils mettent tout à feu & à ſang; ils font tout ce qu'on peut faire d'un eſprit ſubjugué & ſoumis en eſclave. Les armes qu'ils emploient contre l'abſent, ſont la fourberie, le menſonge, le parjure,

jure, l'importunité insidieuse, l'impudence, & mille autres ressources semblables; mais la premiere est l'adulation, qu'on peut regarder comme l'amie, ou plutôt comme la sœur de la Calomnie. Il est peu de gens qui aient assez de fermeté ou d'élévation dans le caractere, pour tenir contre les inductions de la Calomnie, quand elle est appuyée de l'Adulation. Par son secours, elle mine sourdement les plus solides remparts qu'on peut lui opposer. Au reste, ce sont-là ses moyens apparens & visibles. Mais l'ennemi est aidé en secret par mille trahisons qui lui ouvrent les portes de la place, & concourent à tromper l'auditeur & à le vaincre. D'abord l'amour de la nouveauté, inné dans tous les hommes; puis le dégoût, que produit bientôt la satiété; enfin, l'avidité du merveilleux. Nous sommes tous, je ne sais comment, très-curieux de savoir ce qui se dit mystérieusement à l'oreille,

& tout ce qui eſt fait pour donner des ſoupçons. J'ai connu des gens qui avoient une telle démangeaiſon d'entendre la calomnie, qu'en l'écoutant ils éprouvoient un plaiſir auſſi grand que ſi on leur eût chatouillé les oreilles avec une plume. En attaquant avec tant d'avantages, le calomniateur a néceſſairement le deſſus; & cela n'eſt pas bien difficile, puiſqu'il n'a point d'ennemi à combattre en face. L'auditeur ſe prête volontiers, & celui à qui l'on en veut ignore les coups qu'on lui porte; on l'égorge pendant ſon ſommeil, comme les habitans d'une ville priſe d'aſſaut pendant la nuit. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que dans l'ignorance de ce qui s'eſt paſſé, l'infortuné aborde ſon ami d'un air riant comme auparavant; il n'a rien à ſe reprocher, & il parle & agit comme de coutume, au milieu des piéges qui l'environnent. Si cet ami eſt capable de généroſité, de franchiſe & d'ouver-

ture, il laisse à sa vue échapper sa colere, découvre l'émotion de son ame, & après avoir entendu la justification de l'innocent, il comprend qu'on l'a mal à propos indisposé contre lui. S'il n'a ni lumieres, ni sentimens honnêtes, il écoute & rit du bout des levres; mais il conserve sa rancune, grince tout bas les dents, &, comme dit le Poëte, il cache son ressentiment au fond de son cœur (*). Ce procédé est à mon gré le comble de l'injustice & de la bassesse. Se mordre les levres, se nourrir de fiel, fomenter une haine secrete, penser d'une maniere & agir de l'autre, c'est jouer la plus triste Tragédie, sous le personnage gai de la Comédie. Une des principales raisons qui empêchent de revenir en ces occasions, c'est quand le délateur paroît avoir été l'ami de l'accusé; on ne veut

(*) Ce sont deux mots d'Homere qui ne sont point un vers. Voy. Odyss. Ch. IV, v. 646.

pas même entendre la justification de celui-ci. La longue intimité qu'on suppose avoir existé entre eux, rend la délation plus que probable. On ne réfléchit pas qu'il s'éleve souvent des sujets de haine inconnus entre les meilleurs amis; que pour écarter certains soupçons de sa personne, on impute quelquefois à d'autres ce dont on est seul coupable; que communément parlant, on ne voit guere de gens se porter pour accusateurs de leur ennemi, parce qu'on prévoit que le motif qui dicteroit la déposition, lui feroit perdre toute sa force. On attaque plus volontiers ceux qui passent pour nos amis; on montre au dépositaire de la confidence un dévouement parfait, en paroissant sacrifier nos meilleurs amis à ses intérêts. J'en ai connu quelques autres, qui venant à découvrir par la suite la fausseté de l'imputation, étoient si honteux de leur condamnation précipitée, qu'ils ne vouloient plus ni voir

ni entendre leur ami, comme s'il fût devenu coupable précisément de ce qu'on n'avoit rien à lui reprocher. Ainsi la vie humaine est remplie de chagrins, qui ne viennent que de la facilité à croire les délations. Écoutez Antée dans Homere :

Mourez, Prœtus, mourez, dit-elle, ou vengez-moi ;
Frappez Bellérophon ; sa brutale insolence
A jusqu'à votre lit porté sa violence (*) ;

quoique dans la vérité ce fût elle qui eût fait des avances au jeune homme, & qu'elle en eût éprouvé un refus. Peu s'en fallut que pour prix de sa vertu & de son respect pour les droits de l'hospitalité, il ne succombât aux piéges d'une femme impudique, & ne périt en combattant la Chimere (**). Phédre chargea du même crime son beau-fils

(*) Iliad. Chant VI, vers 164, Traduct. de M. D. R. v. 134. Voy. Lucien, tome iij, p. 152.

(**) Il la vainquit à l'aide du cheval Pégase sur lequel il étoit monté.

Hippolyte, & en fit un monſtre exécrable aux yeux de ſon pere, quoique, hélas ! il fût le plus innocent des hommes.

Mais, dira-t-on, un accuſateur eſt digne de foi, lorſque d'ailleurs il eſt connu pour un homme juſte & prudent, & l'on doit tenir compte du rapport de quelqu'un qui n'en a jamais fait de mauvais. Mais, répondrai-je à mon tour, qui fut plus juſte qu'Ariſtide? cependant il ſe ligua contre Thémiſtocle (*), & excita le peuple contre lui, animé, dit-on, par la même ambition politique qu'il reprochoit à ſon rival. Sans doute Ariſtide étoit juſte, ſi on le compare à d'autres; mais il étoit homme, & par conſéquent ſuſceptible de reſſentiment, de haine & d'amitié. Pa-

(*) Plutarque, dans la Vie d'Ariſtide, aſſure expreſſément que cet homme juſte ne dit & ne fit rien contre Thémiſtocle. On ignore ſur quoi fondé Lucien prétend le contraire.

lamedes, l'un des plus ſages des Grecs, s'il faut croire ce qu'on dit de lui, & d'ailleurs l'un des plus vertueux, a été convaincu d'avoir formé de noirs deſſeins contre ſon parent & ſon ami (*), qui avoit partagé avec lui tous les dangers de ſon voyage; tant il eſt naturel à tous les hommes de ſe rendre coupables en ce genre! Parlerai-je de Socrate injuſtement traduit devant les Athéniens pour un impie & un corrupteur; de Thémiſtocle & de Miltiade rendus ſuſpects de trahiſon après tant de victoires? Je pourrois citer une infinité d'exemples ſemblables, & tous très-connus. Que doit donc faire un homme ſage, lorſqu'on veut lui inſpirer des

(*) Ce parent ne peut être qu'Ulyſſe; cependant ni la Fable ni aucun Auteur ne diſent avec Lucien que ces deux Héros fuſſent unis par les liens du ſang. D'ailleurs Homère ne parle point de ces noirs deſſeins; & d'après ce Poëte, Ulyſſe étoit plus coupable envers Palamedes, que Palamedes envers Ulyſſe.

ſoupçons contre la vertu & la vérité? Faire ce qu'inſinue Homere par la fable des Sirenes; paſſer outre, pour ne point entendre leurs chants ſéducteurs & dangereux, ſe boucher les oreilles & ne pas les ouvrir indiſcrétement à ceux qui ſont prévenus de quelque paſſion; il faut prendre la raiſon comme une garde ſûre contre tout ce qu'on nous dit, afin d'admettre ce qui eſt admiſſible, & rejeter ce qui eſt mauvais. Il ſeroit ridicule de placer des Portiers à l'entrée de nos maiſons, & de laiſſer en même temps nos oreilles & notre cœur ouverts au premier venu.

Lors donc que quelqu'un viendra vous faire des rapports détracteurs, examinez ſoigneuſement le fait dont il s'agit, ſans aucun égard à l'âge, au caractere, ou à l'éloquence artificieuſe de celui qui vous parle; plus ce qu'il dit eſt probable, plus la choſe a beſoin d'être approfondie. On ne doit s'en rapporter ni au jugement d'autrui, ni

à la haine qui ſouvent anime l'accuſateur, mais réſerver pour ſoi le droit de peſer le pour & le contre, & laiſſer au délateur ſa paſſion perſonnelle; en un mot, il faut éclairer le plus qu'il eſt poſſible les ſentimens intérieurs, &, d'après ces lumières, ſe décider pour l'amour ou pour l'averſion. Rien n'eſt plus petit, plus puéril, plus injuſte, que de prendre un parti ſur quelques mauvais propos qui nous choquent. La premiere cauſe de toutes nos erreurs en ce genre, c'eſt, comme nous l'avons dit d'abord, l'ignorance & le peu de connoiſſance que nous avons du caractere des autres. Puiſſe quelque Dieu mettre au grand jour nos ſentimens ſecrets! la Calomnie ſeroit bientôt précipitée dans les abîmes du Tartare, pour ne plus reparoître dans un ſéjour qui ſeroit éclairé par la vérité.

A UN IGNORANT BIBLIOMANE.

CROIS-MOI, mon ami, tu prends précifément le contre-pied de ce que tu te propoſes. Tu prétends être quelque choſe en Littérature, parce que tu achetes quelques bons livres; mais cela te réuſſit fort mal & ne ſert qu'à montrer ton ignorance; d'abord parce que tu n'achetes pas toujours les meilleurs, & que tu es obligé de t'en rapporter au témoignage des prôneurs qui louent à tort & à travers. Tu n'es que la dupe de ces Fripiers de livres qui te font accroire tout ce qu'ils veulent, & pour qui ta bourſe eſt un fonds ſur lequel ils peuvent compter. A quels ſignes diſtinguerois-tu les Ouvrages anciens ou eſtimables, de ceux qui ne ſont bons à rien? Tu n'en peux guere

juger que par la moisissure & les trous de vers que tu prendrois pour conseillers. On ne peut attendre de toi ni discernement, ni connoissance certaine en ce genre. En supposant même que ton choix tombât sur les beaux écrits de Callinus ou du célebre Atticus (*), dis-moi de quel usage ils seroient pour toi, qui ne jugerois de leur mérite que comme un aveugle de la beauté de sa maîtresse ? Cependant tu ouvres de grands yeux pour voir tes livres, tu les considéres avec complaisance & à ton aise, tu en parcours d'autres à la hâte ; mais qu'il y a loin de cette lecture précipitée à la connoissance des beautés & des défauts, à celle des pensées, à celle des mots surannés, controuvés

(*) Lucien désigne ici des Libraires d'Athenes, aussi renommés dans le commerce des Livres, que dans la Littérature, par leur mérite personnel & leurs connoissances, comme il en est quelques-uns à Paris, à Londres, en Hollande, & en Suisse.

ou altérés ! Prétendrois-tu ſavoir tout cela ſans l'avoir jamais appris ? Le moyen, je te prie, à moins que tu n'ayes reçu comme le Berger d'Aſcrée, une branche de laurier de la main des Muſes (*) ? mais tu n'as pas même entendu parler de l'Hélicon ; tu n'y as pas été élevé dans ton enfance, & tu n'es pas digne de prononcer le nom des Muſes. Elles n'ont pas dédaigné de ſe montrer à un Pâtre groſſier & bruni par le Soleil ; mais pour toi, elles ne te feront jamais d'avances ; & pour ne point détailler ici tous tes vices à la fois, je te jure par Libanitis (**), qu'au lieu de laurier, elles s'armeront de branches de bruyere & de feuilles de mauve

(*) C'eſt Héſiode. Théogonie, vers 29.

(**) C'eſt un ſurnom donné à Vénus, depuis que Cinyras eut élevé un temple à cette Déeſſe ſur le Mont-Liban. On lui rendoit dans ce temple un culte des plus infames, & Conſtantin le fit détruire. Voyez le Mémoire de M. Larcher ſur Vénus, p. 23, & le Traité de la Déeſſe de Syrie.

pour te bien fuſtiger, & qu'elles t'abandonneront loin de leur demeure, pour ne point ſouiller l'Hipocrene & l'Holmée (*). Elles ne ſont deſtinées qu'à déſaltérer des Bergers dont la bouche eſt plus pure que la tienne.

Quelque impudent, quelque effronté que tu ſois, tu n'oſeras jamais te donner pour Littérateur, ni prouver que tu ayes jamais eu commerce avec les livres, ni citer un Maître ou un condiſciple. Tout ce que tu peux dire à ton avantage, c'eſt que tu dois être fort habile, par la raiſon que tu poſſedes beaucoup de volumes. Mais quand tu aurois tous les Ouvrages de Démoſthene écrits de ſa main, & les huit copies qu'il fit de l'hiſtoire de Thucydide; quand tu réunirois dans ta Bibliotheque (**) tous

(*) Ce ſont des fontaines du Parnaſſe.

(**) Sylla rapporta à Rome l'immenſe Bibliotheque d'Apellicon. Voyez la Vie de Sylla, par Plutarque.

les Écrivains que Sylla tranſporta en Italie ; quand tu dormirois deſſus ou que tu les porterois ſans ceſſe avec toi, en ſerois-tu plus avancé ? Va, le ſinge eſt toujours ſinge, fût-il tout couvert d'or. Tu as ſans ceſſe un livre en main, tu lis ſans ceſſe, mais c'eſt l'âne qui dreſſe les oreilles devant une lyre. S'il ſuffiſoit d'accumuler des volumes pour être ſavant, une bibliotheque ſeroit un bien inappréciable & excluſivement au pouvoir de vous autres riches ; avec votre argent vous trouveriez la ſcience dans les boutiques, & en un clin-d'œil, vous auriez plus de mérite que nous tous qui ſommes ſans fortune. Par la même raiſon, perſonne ne ſeroit plus inſtruit que les Libraires qui poſſedent & vendent des livres de toute eſpece. Mais ſi tu veux y prendre garde, tu verras qu'ils ne ſont pas beaucoup plus habiles que toi ; comme toi ils ignorent juſqu'à leur langue ; comme toi ils manquent de lumieres, & ne peuvent

discerner ce qui est bien de ce qui est mal. Tu as deux ou trois volumes qu'ils t'ont vendus ; eh bien, ils ont comme toi nuit & jour ces volumes entre les mains. Je ne vois donc pas quel seroit ton but en te les procurant ; à moins que tu n'attribues la science aux tablettes qui renferment les écrits de tant d'anciens Auteurs.

Mais réponds, je te prie, aux questions que je vais te faire, ou si cela ne t'est pas possible, contente-toi de dire oui & non.

Si quelqu'un, sans savoir jouer de la flûte, achetoit celle de Timothée ou d'Isménias (*), qui la paya lui-même sept talens à Corinthe, seroit-il pour cela plus habile joueur ? Non, sans doute, & tu conviendras qu'il ne feroit jamais entendre de sons agréables, eût-

(*) Timothée & Isménias étoient de fameux Joueurs de flûte, dont Lucien, Plutarque, Xénophon & d'autres Auteurs ont souvent parlé.

il celle de Marſyas ou d'Olympe. De même, qu'un autre ait l'arc d'Hercule, ſans avoir, comme Philoctete, la force de le bander ou l'adreſſe de le diriger, paſſeroit-il pour bon tireur ? que t'en ſemble? tu avoues auſſi que non. Qu'un homme ſoit maître d'un ſuperbe vaiſſeau ſans connoître l'art du Pilote, ou d'un excellent courſier (*) ſans ſavoir le conduire, il ne pourra faire uſage ni de l'un ni de l'autre ; tu ne peux pas non plus en diſconvenir. Conviens donc auſſi & ſois bien perſuadé qu'un ignorant comme toi, en achetant beaucoup de livres, ne peut que ſe faire moquer de lui & mettre ſon inſuffiſance au jour. N'en veux-tu pas faire

(*) Le grec dit : *Un courſier de race Mede ou de race de Centaure, ou marqué de la lettre* K. Les jumens de Médie étoient en grande eſtime, ainſi que les chevaux de Theſſalie, pays des Centaures. On marquoit les chevaux de prix par la lettre K, qu'on leur imprimoit ſur la cuiſſe avec un fer chaud.

l'aveu ? le fait n'eſt pas moins certain, & chacun en te voyant s'écrie : *Qu'y a-t-il de commun entre le chien & le bain* (*) ?

Un riche Aſiatique fut obligé, il y a quelques années, de faire un long voyage, & il eut le malheur d'avoir les deux pieds gelés dans la neige. Pour réparer en quelque ſorte cet accident, il ſe fit attacher des pieds de bois, ſur leſquels il marchoit à l'aide de deux eſclaves. Il avoit la ridicule prétention de couvrir ces pieds factices d'une chauſſure magnifique, ſouvent renouvelée & toujours très-propre ; en un mot, il avoit fort à cœur d'être bien chauſſé. Ne fais-tu pas la même choſe ? ne peut-on pas comparer ton eſprit à des pieds de bois ? n'eſt-il pas vrai que tu veux relever ces membres inutiles

(*) C'eſt un Proverbe. Le bain eſt aſſez inutile à un chien, puiſqu'il n'en ſeroit pas plus propre.

par un cothurne d'or, que perſonne n'oſeroit mettre même ſur ſes pieds naturels ?

Sans doute qu'entre autres volumes, tu as ſouvent acheté Homere. Fais-toi expliquer dans le ſecond Livre de l'Iliade, un morceau que je vais t'indiquer, & laiſſe le reſte, parce que cela ne te regarde point. Le Poëte y fait haranguer le plus ridicule des hommes, un avorton auſſi foible que contrefait (*). Crois-tu que ce Therſite, tel qu'il nous eſt repréſenté, fût jamais devenu bel homme & brave guerrier en prenant les armes d'Achille ? cela lui auroit-il ſuffi pour s'élancer avec courage au milieu du Xanthe, & rougir ſes ondes du ſang des ennemis (**) ? Crois-tu qu'il eût vaincu Hector, Lycaon & Aſtéropée, lui qui n'auroit pu ſoutenir la pique d'Achille ſur ſes épaules? aſſu-

(*) Iliad. Chant II, vers 212 & ſuiv.
(**) Iliad. Chant XXI.

rément tu ne le prétendras pas. Quoi de plus risible qu'un Guerrier boiteux, succombant sous le poids du bouclier, laissant entrevoir des yeux louches sous les visieres de son casque, rehaussant plaisamment la cuirasse avec son échine pointue, traînant les jarrets l'un après l'autre, & déshonorant tout à la fois & l'auteur & le possesseur d'une telle armure? Eh bien, n'es-tu pas ce personnage, quand tu tiens un beau livre recouvert de membranes de pourpre & enrichi de bossettes d'or (*)? Tu le lis de maniere à défigurer comme à déshonorer un chef-d'œuvre, par ta prononciation barbare qui fait rire les

(*) Il faut se souvenir que les volumes des Anciens étoient de grandes feuilles qui se rouloient comme nos Cartes de Géographie, & qu'elles avoient de même des rouleaux de bois, dont les extrémités étoient souvent enrichies de sculptures, ou de bossettes d'or & d'argent. On en peut voir dans les grandes Bibliotheques de Paris, & dans les cabinets de quelques curieux.

gens inſtruits ; tes flatteurs même ne peuvent ſe retenir en t'écoutant, & ils ſe détournent à chaque mot, pour ſe mettre à l'aiſe, quoique d'ailleurs ils t'accablent de complimens.

C'eſt encore ici le lieu de te raconter une aventure arrivée aux Jeux Pythiens. Un nommé Evangélus, un des principaux habitans de Tarente ſa patrie, déſiroit paſſionnément de remporter le prix des Jeux. Il n'avoit ni la force ni l'adreſſe néceſſaires pour ſe préſenter aux exercices de la lutte, mais il ſe croyoit en état de vaincre dans la guitare & le chant. Des fourbes qui vivoient avec lui, n'avoient pas peu contribué à lui inſpirer cette confiance par les louanges outrées qu'ils lui donnoient, pour peu qu'il fredonnât ſur ſon inſtrument. Il arrive à Delphes dans l'attirail le plus magnifique ; il avoit une robe brochée d'or, une couronne garnie de feuilles d'or, imitant celles du laurier, & d'émeraudes, de la groſ-

leur naturelle de ſes fruits; on y admiroit encore les figures en relief d'Apollon, des Muſes & d'Orphée. Le jour des Jeux, il ſe préſenta trois rivaux; ſelon le ſort, Evangélus devoit paroître le ſecond ſur la ſcène, & avant lui on avoit entendu Theſpis de Thebes, qui s'étoit aſſez bien montré. On le vit donc entrer tout brillant d'or & de diamans; des bandes de pourpre, adaptées avec art à ſa robe, ſortoient avec éclat ſur le drap d'or. Les ſpectateurs furent d'abord vivement frappés de cet appareil impoſant, & s'attendoient que le reſte alloit être auſſi merveilleux. Enfin il fallut chanter & pincer de la guitare. Il débuta par faire entendre les ſons les plus déſagréables & les plus diſcordans, puis tombant d'une main trop peſante ſur ſon inſtrument, il en rompit trois cordes à la fois; cela fut ſuivi d'un chant ſi miſérable & ſi indigne des Muſes, que toute l'aſſemblée partit d'un grand éclat de rire, & les Pré-

sidens des Jeux, indignés de l'audace de cet ignorant, le chasserent du théâtre après l'avoir fait fustiger publiquement. Imaginez la ridicule figure du brillant Evangélus pleurant à chaudes larmes, & traîné sur la scène par des esclaves armés de verges. On le voyoit courir de tous côtés, les jambes ensanglantées, pour ramasser les boffettes de sa guitare, démantibulée par les coups qui l'avoient frappée au hasard. Quelques instans après, Eumélus, Musicien d'Élide, parut avec une vieille guitare qui n'avoit que des clefs de bois; on auroit à peine donné dix drachmes de ses habits & de sa couronne; mais il chanta & joua à ravir. Il eut le prix & fut proclamé vainqueur. Il rit aux dépens d'Evangélus, si vain de sa belle guitare & de ses ornemens d'or. Il lui adressa, dit-on, ces paroles: » Les lau» riers de ta couronne sont d'or, mon » ami, parce que tu es riche; je n'ai » que des lauriers d'Apollon, parce que

» je finir pauvre. Jouis ſans rival du fruit
» de ton opulence ; tu ſors vaincu ſans
» être plaint de perſonne ; tu remportes
» au contraire le mépris général qu'inſ-
» pirent ton ignorance honteuſe & ton
» faſte ridicule «.

Je vois un grand rapport entre cet Evangélus & toi ; comme lui, tu braves les huées des ſpectateurs.

Voici encore un ancien Conte de l'Iſle de Leſbos, qui n'eſt pas hors de propos. Les femmes de Thrace ayant mis Orphée en pieces, jeterent ſa tête & ſa lyre dans l'Hebre, qui les porta dans la mer Egée(*). La tête ſurnagea, ſoutenue, dit-on, par la lyre, & fit entendre des tons plaintifs & funebres.

(*) Le grec dit *dans la mer Noire* ; mais c'eſt une erreur, puiſque l'Hebre, après avoir traverſé la Thrace, ſe jette dans la mer Égée. D'ailleurs Lesbos, où l'on dit, quelques lignes plus bas, qu'aborderent la tête & la lyre d'Orphée, eſt bien une Iſle de la mer Égée. Voyez la Note ſur le Dialogue des Fugitifs, tome IV, p. 401.

Les cordes de l'inſtrument, agitées par les vents, répondirent à la voix, & l'un & l'autre aborderent ainſi aux rivages de Leſbos. Les habitans inhumerent la tête à l'endroit où eſt aujourd'hui le temple de Bacchus, & conſacrerent ſa lyre dans le temple d'Apollon, où on la conſerva long-temps. Dans la ſuite, Néanthe, fils du Tyran Pittacus, à qui l'on avoit dit que cette lyre avoit rendu ſenſibles les animaux, les plantes & les pierres, qu'elle avoit rendu des ſons d'elle-même après la mort d'Orphée, déſira de l'avoir, gagna par argent le Prêtre du temple, l'engagea à la lui donner, en y mettant à ſa place une lyre toute ſemblable. Comme il n'oſoit pas en jouer en plein jour au milieu de la ville, il ſortit vers le ſoir, en cachant l'inſtrument ſous ſa robe; quand il fut dehors, il la tira & toucha les cordes. Ce jeune homme, abſolument ignorant en muſique, s'attendoit à charmer toutes les oreilles, & ſe croyoit l'heu-

reux

reux héritier d'Orphée. Mais des chiens qui étoient en grand nombre en cet endroit, accoururent au bruit, se jeterent sur lui & mirent en pieces cet infortuné, qui n'eut que cela de commun avec Orphée. Il parut alors bien clairement que les prodiges de celui-ci n'étoient pas dus à sa lyre, mais à l'art merveilleux qu'il avoit reçu de sa mere. Ainsi son instrument n'avoit pas plus de vertu que tout autre.

Mais à quoi bon recourir à ce vieux conte de Néanthe & d'Orphée? N'avons-nous pas vu de nos jours un particulier, peut-être encore existant, acheter trois mille drachmes la lampe de terre qui servit à Epictete? Il croyoit apparemment qu'en lisant la nuit à la lueur de cette lampe, la sagesse du Philosophe lui viendroit en dormant, ou qu'il seroit bientôt l'égal de cet excellent vieillard (*). Il y a deux ou trois

(*) Dusoul, l'un des plus judicieux Com-

jours qu'un autre paya un talent le bâton que le Cynique Protée avoit dé-

---

mentateurs de Lucien, observe que cet éloge d'Épictete est sincere, & que ce n'est point un sarcasme : *Il ne faut pas croire*, ajoute-t-il, *que Lucien raille toujours, ou qu'il se moque de tout indifféremment.* Nous remarquerons à cette occasion, que notre Auteur a écrit dans plusieurs genres de Littérature, & qu'il a dû prendre, comme il l'a pris en effet, le ton différent qui convient à chaque genre. M. l'Abbé Fraguier, par exemple, dans un Mémoire, tome VIII, de l'Acad. des Inscript. dit à l'occasion de l'*Histoire véritable*, que Lucien y a pris un style riant & paré de toutes les fleurs qu'on cueille dans les jardins des Muses, sans cependant être Poëte. Le Recueil de ses Ouvrages est composé de déclamations de Rhéteur, de Traités sur la Morale, la Politique, l'Histoire, &c. qui ne sont nullement susceptibles du ton de causticité ou de plaisanterie, qu'il prend souvent ailleurs; & s'il en eût mis dans ces circonstances, il eût manqué de goût. Parce qu'un Auteur passe pour être en général caustique & plaisant, ce n'est pas une raison pour prétendre qu'il ne s'exprime que par sarcasmes, ou qu'il ne dise rien qu'avec finesse.

posé en montant sur son bûcher (*). C'est pour lui un monument qu'il montre avec autant de prétention que les Tégéens la dépouille du sanglier de Calydon, les Thébains, les ossemens de Geryon, & les habitans de Memphis, les cheveux d'Isis (**). Le possesseur de

(*) C'est le Philosophe Pérégrin. Ce passage sembleroit annoncer que la Satire contre le Bibliomane a été écrite quelques jours après la mort de Pérégrin, & l'histoire que Lucien en a faite.

(**) Pausanias confirme ce que dit Lucien, & assure très-sérieusement que l'on conservoit encore de son temps à Tégée, ville d'Arcadie, la peau du sanglier de Calydon, quoiqu'elle fût offensée & dégarnie de poils par la longueur du temps. Le même Auteur dit aussi qu'on avoit trouvé dans une petite ville de Lydie, sous une colline que les pluies avoient minée, des ossemens dont la conformation étoit celle des os humains, & la grandeur extraordinaire; ce qui fit conjecturer que c'étoient les trois corps de Geryon, tué par Hercule. On sait qu'Isis étoit la premiere & la plus grande Divinité des Égyp-

cette merveille eſt encore plus ignorant & plus impudent que toi. Juge combien tu es malheureux par une telle privation, & combien toi-même tu aurois beſoin du bâton.

On dit encore que Denis le Tyran avoit fait une Tragédie ſi pitoyable & ſi ridicule, que Philoxene, qui ne pouvoit s'empêcher d'en rire, fut ſouvent envoyé pour cela aux Carrieres. Le Tyran, qui voyoit qu'on ſe moquoit de lui, acheta les tablettes ſur leſquelles Eſchyle écrivoit ſes Pieces, dans la perſuaſion qu'elles ſuffiroient pour l'inſpirer & le rendre Poëte. Mais il les remplit de ſottiſes plus ridicules que jamais, telle que la tirade en dialecte ionique, qui commence par ces mots : *Arrive l'épouſe de Denis*; & cette autre : *Ah ! quelle charmante moitié j'ai perdue !* (cela ſe

---

tiens; ils lui ont attribué tant de merveilles & en ont raconté tant d'abſurdités, qu'il faudroit des volumes pour faire l'hiſtoire de cette Déeſſe.

lit mot à mot dans les tablettes); enfin cette autre penſée : *Les inſenſés mortels ſe font illuſion à eux-mêmes.* Il ſemble que Denis ait dit cela préciſément pour toi, & je te jure que pour cette heureuſe rencontre ſeulement, il auroit fallu dorer les tablettes.

Que peux-tu donc attendre de tes volumes en les maniant ſans ceſſe, les collant, les rognant, les frottant de ſafran & de cedre, les couvrant ſoigneuſement, comme ſi tu devois en tirer quelque fruit, comme ſi leur poſſeſſion pouvoit jamais te rendre plus habile ou plus éloquent? N'es-tu pas plus muet qu'un poiſſon? la vie que tu menes n'eſt-elle pas d'une infamie à ne pouvoir être qualifiée? ta turpitude ne fait-elle pas de toi un être des plus haïſſables? Si ce ſont tes livres qui t'ont ainſi formé, tu devois les fuir à cent lieues.

La lecture des Anciens peut procurer deux avantages; apprendre à bien dire,

& apprendre à bien faire, en inſpirant une belle émulation pour le bien, & de l'éloignement pour le mal. Quand on ne voit ni l'un ni l'autre dans le poſſeſſeur d'une nombreuſe bibliotheque, on a droit de dire qu'il n'a des livres que pour ſervir de pâture aux rats & aux vers, ou pour le plaiſir de battre ſes eſclaves quand ils n'en ont pas ſoin.

Pourrois-tu nier que ce ne ſoit le comble de la honte pour un homme, d'avoir ſans ceſſe, comme toi, quelque volume entre les mains, ſans pouvoir dire de quel Orateur, de quel Hiſtorien, ou de quel Poëte il eſt? Peut-être le trouveras-tu à l'aide du titre; mais ſi l'on vient à s'étendre un peu ſur le caractere d'un Auteur, comme cela arrive ſouvent dans la converſation, qu'on loue un morceau, qu'on en critique un autre, tu ne ſais plus que dire, tu es réduit au ſilence; tu voudrois pouvoir te cacher dans un trou de ſouris, & le livre que tu portes eſt

pour toi une lettre de Bellérophon.

A Corinthe, un ignorant s'occupoit à lire la belle Tragédie des Bacchantes, par Euripide (*); il en étoit à l'endroit de la Piece où un Meſſager raconte l'action de Penthée & la fureur de ſa mere Agavé. Le Cynique Démétrius qui le vit, lui arracha le livre, le déchira, & lui dit : Il vaut mieux que Penthée ſoit mis une fois en pieces par moi, que mille fois par ta lecture. Non, j'ai beau y rêver, je ne puis m'expliquer à moi-même les motifs de ton empreſſement à acheter des livres. Pour peu qu'on te connoiſſe, il n'eſt pas poſſible d'imaginer que ce ſoit dans l'intention d'en faire uſage. Ils te conviennent comme un peigne à un chauve, un miroir à un aveugle, une rame à un Laboureur, un rateau à un Pilote. Eſt-ce pour faire parade de tes richeſſes, & montrer que tu peux mettre du ſu-

(*) Voy. les Bacchantes d'Euripide, v. 1041.

perflu à des choſes de pure fantaiſie? Va, quoique Barbare de Syrie, j'ai pu être informé que ſi tu n'avois pas eu l'adreſſe de te faire inſérer dans le teſtament de certain vieillard, il y a long-temps que tu ſerois mort de faim, ou que tu aurois vendu tes livres. Il ne te reſte plus qu'à te perſuader une choſe, d'après les inductions de tes adulateurs, c'eſt que non ſeulement tu es aimable & beau, mais ſavant, mais Orateur, mais Hiſtorien plus que perſonne, & que tu as une Bibliotheque pour juſtifier les complimens de tes paraſites. On dit que tu leur lis à table les ouvrages de ta compoſition, & qu'ils s'égoſillent à chanter tes louanges, comme des grenouilles altérées; enfin, qu'ils ne boivent que lorſqu'abſolument ils n'en peuvent plus à force de crier. Je n'ignore pas combien tu es crédule & de bonne foi dans tout ce qui flatte ton individu. On eſt venu à bout de te perſuader que tu reſſemblois à un grand

Prince (*), comme autrefois le faux Alexandre (**), ou ce Foulon qui prétendoit être Philippe (***), ou, du temps de nos peres, celui qui se donnoit pour Néron (****); en un mot, comme tous ceux qui se sont attribué des noms empruntés. Est-il étonnant qu'avec aussi peu de bon sens & de lumieres, tu ayes pris l'habitude de pencher la tête, de

(*) Ce Prince est Marc-Aurele.

(**) Un jeune homme, sous prétexte qu'il étoit fils d'Antiochus Epiphanes, demanda à Démétrius Soter le Royaume de Syrie, comme lui appartenant par droit de naissance, & lui fit la guerre pour l'obtenir. Voyez Justin, Chapitre xxxv.

(***) Voici ce que disent de ce Foulon, Ammien Marcellin & Velleïus Paterculus: *Adramyttenus Andriscus, quem in Fullonio natum fortuna mutabilis ad Pseudo-Philippi nomen evexit.* Amm. Marc. Lib. xiv, cap. 19. *Regium nomen animo quoque Regio implevit. Vell. Pat.*

(****) Casaubon, dans ses notes sur la Vie de Néron, par Suétone, parle de trois Imposteurs qui avoient pris le nom de cet Empereur.

prendre la démarche, les manieres & l'air de celui à qui tu veux reſſembler? On a vu l'Epirote Pyrrhus être dupe de ſes flatteurs, au point de ſe croire un autre Alexandre, quoiqu'il n'y eût pas plus de rapport entre eux que du blanc au noir, car j'ai vu auſſi le portrait de ce Pyrrhus. Dans ce que je viens de dire, j'ai inſulté à la mémoire de cet homme, en le mettant en parallele avec toi; mais ce que je vais ajouter te conviendroit de tout point. Comme il étoit intimement perſuadé de cette reſſemblance, tout le monde le croyoit avec lui & partageoit ſon erreur, juſqu'à ce qu'une vieille femme, qui ſe trouva par haſard à Lariſſe, le guérit de ſa ſottiſe, en lui faiſant connoître la vérité. Pyrrhus lui avoit montré les portraits de Philippe, de Perdiccas, de Caſſandre & d'autres Princes, & lui demandoit auquel d'entre eux il reſſembloit, bien convaincu qu'elle alloit lui nommer Alexandre; mais la vieille, après

quelques minutes de réflexion, lui dit: *au Cuisinier Batrachion.* En effet, il se trouvoit dans la ville un Cuisinier de ce nom, qui avoit des traits de Pyrrhus. Je ne dirai pas auquel précisément de ces jeunes gens, mignons des Sauteurs, tu peux ressembler; ce que je sais bien, c'est que tu passes pour le plus fou des hommes en voulant ressembler à l'Empereur. Est-il étonnant qu'étant aussi mauvais physionomiste, tu prétendes avoir quelque ressemblance avec les Savans, & que tu ajoutes foi à ceux qui t'honorent de ce nom? Parlons sérieusement; jusqu'ici je n'ai pas encore eu la finesse de découvrir le vrai motif de ta manie pour les livres, mais le voici: très-certainement tu as spéculé avec prudence, & espéré que l'Empereur, qui est Philosophe & fait tant de cas des Savans, venant à apprendre que tu aimes les livres & que tu en fais une vaste collection, te distingueras bientôt, qu'ainsi

tu pourras tout attendre de lui. Cependant le crois-tu assez enivré de Mandragore, pour imaginer qu'il n'apprendra pas en même temps tes débauches de jour & tes débauches de nuit? Ne sais-tu pas que les Rois ont par-tout des yeux & des oreilles? d'ailleurs ta conduite est si connue, qu'elle n'est ignorée ni des sourds, ni des aveugles. Il te suffit de faire entendre le son de ta voix, il te suffit de te dépouiller dans un bain; que dis-je? il suffiroit de dépouiller seulement tes esclaves, pour découvrir les mysteres de ta vie nocturne. Mais écoute-moi: Si quelque débauché de ton espece, comme le Sophiste Bassus, le Joueur de flûte Batalus, le Sybarite Hémithéon, qui a écrit dans le plus grand détail sur les plus honteux plaisirs, sur la maniere de s'épiler; en un mot, sur les moyens de savourer soi-même la volupté, ou d'en donner aux autres; si, dis-je, quelqu'un de ces gens-là se montroit en public avec la peau d'un

lion & une massue, crois-tu qu'on le prît pour un Hercule? Il faudroit en vérité avoir les yeux bien malades, & on les reconnoîtroit à mille autres indices; leur démarche, leur regard, leur voix, leur penchement de tête, leur gomme à épiler, leur fard les trahiroient malgré eux, &, comme dit le Proverbe, on cacheroit plutôt cinq éléphans sous son bras, qu'un crapuleux. Lorsqu'une peau de lion n'en pourroit mettre aucun à couvert, tu prétendrois t'y mettre sous un livre! va, mon ami, cela est impossible; on te reconnoîtroit toujours aux traits de tes pareils. Tu ignores, à ce qu'il me semble, une chose bien importante, c'est qu'il ne faut pas fonder ses espérances sur la boutique des Libraires, mais sur sa conduite personnelle. Tu t'imagines que tu auras en toute rencontre pour apologistes & pour défenseurs, les Libraires Atticus & Callinus. Désabuses-toi; tu ne trouveras

que des scélérats, qui te fouleront cruellement aux pieds & te réduiront à la mendicité, si les Dieux le permettent. Tu devrois, s'il étoit possible de te rappeler au bon sens, vendre tous ces livres à quelques Savans, te défaire également de la maison que tu viens de faire bâtir depuis peu, & achever de payer ce que tu dois encore aux Courtiers des Libraires. Jusqu'ici tu as désiré deux choses avec passion, des livres fort chers, & des jeunes gens un peu grands & vigoureux; tu n'épargnes pour cela ni soins ni peines. Mais, mon ami, tu n'es pas assez riche pour donner à la fois dans ces deux objets de luxe. Vois combien c'est une excellente chose qu'un bon conseil. Je suis d'avis que tu renonces à ce qui ne t'est d'aucun usage, pour te livrer exclusivement à ton autre folie. Achetes-en les ministres à prix d'argent, de peur qu'au défaut des esclaves à ta disposition, tu ne sois obligé de t'adresser à

des hommes libres. Ceux-ci, à moins qu'on ne les foudoye, ne courent pas autant de risque à divulguer ce qui se passe entre eux & vous après vos orgies de table. Un de ces derniers débitoit, il y a quelques jours, des horreurs sur ton compte, & montroit même des marques de ta turpitude ; je pourrois te citer plusieurs personnes qui l'ont entendu comme moi, & les prendre à témoin de l'indignation où je fus contre lui ; j'étois si fâché pour toi, que je lui aurois volontiers donné cent coups d'étrivieres, sur-tout quand il porta l'impudence jusqu'à nommer un ou deux compagnons de votre crapuleuse débauche, qui à leur tour raconterent en termes différens les mêmes infamies. Ainsi, mon cher, garde ton argent, & amasse pour faire chez toi & en sûreté ce qui te plaira. Car qui oseroit se flatter de te faire changer ce goût ? Quand un chien a pris l'habitude de ronger le cuir, on ne l'en détourne pas aisé-

ment. Mais tu n'auras pas autant de peine à renoncer aux livres; tu es assez savant, assez sage; tu as presque sur le bout des levres tous les anciens Auteurs; tu sais l'Histoire d'un bout à l'autre; tu possedes l'art de parler dans toute sa perfection; tu connois les beautés & les vices du discours, ainsi que les finesses des expressions attiques. Au milieu de tant de livres, tu es devenu un Philosophe parfait & un Savant consommé. J'espere, après tout, que tu ne me sçauras pas mauvais gré de m'amuser un peu à tes dépens, puisque tu aimes tant ceux qui t'en font accroire. Je voudrois bien cependant savoir de toi quel est celui de tant d'Auteurs que tu lis de préférence; est-ce Platon, Antisthene, Antiloque, Hipponax (*)? Si tu donnes la préférence

(*) Les Ouvrages de ces trois derniers Auteurs n'existent plus; l'intention de Lucien, dans ces citations, est d'indiquer au Bibliomane les

aux Orateurs sur les Philosophes, connois-tu la Harangue d'Eschine contre Timarque (*)? ou lis-tu également les uns & les autres? t'es-tu familiarisé avec Aristophane, Eupolis, & sa Comédie des Baptes (**)? N'y as-tu rien trouvé qui t'ait frappé? n'as-tu pas un peu rougi en t'y reconnoissant? Une chose embarrassante seroit de dire dans quelles dispositions tu ouvres tes livres, quel est ton but en les ouvrant, dans quel temps tu peux lès lire; est-ce le jour?

Écrivains qui se sont élevés avec le plus de chaleur & de succès contre les vices qu'il lui reproche.

(*) Cette Harangue existe encore, & confirme, ainsi que les citations qui suivent, la remarque précédente.

(**) Les Baptes étoient des Prêtres de Cotytto, Déesse de l'Imprudence; le culte qu'ils lui rendoient consistoit sur-tout en danses nocturnes & obscenes. Juvénal a dit de ces Prêtres, Satire II, vers 92:

Cecropiam soliti Baptæ lustrare Cotytto.

perſonne ne t'a encore vu ; eſt-ce la nuit, au milieu de tes autres amuſemens nocturnes, ou avant de t'y livrer ? je te défie de le ſoutenir. Eh ! que ne laiſſes-tu les livres, pour ſuivre uniquement ton penchant ? Il vaudroit cependant encore mieux y renoncer, & te ſouvenir avec reſpect de la Phédre d'Euripide, qui s'écrie dans ſon indignation contre les femmes,

Elles ne craignent pas
La nuit ſeule témoin de leurs honteux ébats,
Ni la voix qui pourroit s'échapper des murailles.

Si tu es abſolument décidé à perſiſter dans ta folie, va, mon ami, achete des livres, garde-les ſoigneuſement chez toi, & jouis de la gloire de les poſſéder, c'eſt aſſez pour toi. Mais, je t'en prie, n'y touche point, ne les lis point, & que ta langue ne profane pas les diſcours & les Poëmes de ces anciens Écrivains, qui ne t'ont fait aucun mal.

Je ſais bien que mes plaiſanteries ſeront en pure perte, & que j'ai entre-

pris, comme dit le Proverbe, de débarbouiller un Maure; tu vas toujours acheter des livres qui te feront toujours inutiles, & te faire moquer de tous les gens inſtruits, qui ſe contentent de profiter de ce qu'ils renferment, & ne font aucun cas de leurs ornemens ou du prix qu'ils ont pu couter.

Pour toi, tu crois bonnement corriger & couvrir ton ignorance par la penſée que la multitude des volumes en impoſe aux regards; & tu ne vois pas que tu reſſembles à ces Charlatans ignares, qui ont grand ſoin d'étaler des caſſolettes d'ivoire, des ventouſes d'argent, des lancettes garnies d'or, & qui ne ſavent point s'en ſervir. L'habile Médecin tire un ſcalpel bien aiguiſé, mais tout uni & ſans apprêt, & la douleur du malade fuit ſous ſa main. Je te compare encore à des gens plus riſibles: vois les meilleurs Barbiers; leurs raſoirs, leurs miroirs & autres outils ſont tout ſimples; mais les mal-adroits,

peu experts dans leur métier, vous mettent ſous les yeux une foule de raſoirs & de grands miroirs, qui n'empêchent point de voir qu'ils ne ſavent rien; tout ce qu'ils gagnent à cela, c'eſt qu'on va ſe faire raſer chez leurs voiſins, & qu'on vient faire la toilette des cheveux devant leurs miroirs. Tu pourrois, à leur exemple, prêter des livres aux autres, mais tu ne ſçaurois t'en ſervir toi-même. Cependant tu n'en as jamais prêté; tu fais, à cet égard, comme le chien qui garde à vue un ratelier; il empêche le cheval de prendre ſon avoine, que lui-même ne peut manger.

Je n'ai voulu m'entretenir avec toi que de tes livres. Quant à tes infamies, tu en entendras ſouvent parler à l'avenir.

L'APOPHRADE (*),

OU

L'IGNORANT GRAMMAIRIEN.

IL eſt évident que le mot *Apophrade* eſt inconnu pour toi; autrement m'aurois-tu accuſé d'avoir fait un barbariſme en te donnant ce nom, c'eſt-à-dire, en comparant ta perſonne & tes mœurs à un jour de mauvais augure? Je t'apprendrai bientôt le vrai ſens de cette expreſſion; je me contente en ce moment de te dire avec Archiloque (**),

(*) Ce mot ſignifie un jour de mauvais augure, *nefaſtus dies*; jour dans lequel on n'oſoit faire aucune action publique, ni entreprendre rien d'intéreſſant, dans la perſuaſion qu'on ne réuſſiroit pas.

(**) On ſait que ce Poëte ſatirique étoit fameux par l'aigreur de ſes vers ïambiques dont il fut inventeur.

tu as pris la cigale par les ailes (*). Tu as pu entendre parler de ce Poëte Iambique de Paros, & tu ſais peut-être qu'il fut le plus intrépide cenſeur de ceux qui prêtoient à ſa mordante ſatire. Attaqué par un homme qui n'étoit pas ſans reproche, il lui cita le Proverbe que tu viens d'entendre; cet inſecte produit naturellement un bruit aigu, qui le devient beaucoup plus encore quand on le prend par les ailes, & Archiloque ſe comparoit lui-même à la cigale. Malheureux, ajouta-t-il, à quoi penſes-tu d'indiſpoſer contre toi un Poëte qui dit tout & ne cherche que des ſujets qui lui donnent priſe? Je puis te faire la même menace; non pas aſſurément que je veuille me comparer à Archiloque, j'en ſuis bien loin à tous égards; mais je te connois mille tra-

(*) C'eſt un Proverbe dont Lucien lui-même donne l'explication. Cet endroit rappelle le mot d'Horace : *Genus irritabile Vatum.*

vers dignes de ſes iambes. Que dis-je ? toute ſa malignité, jointe à celle de Simonide & d'Hipponax (*), ne ſuffiroit pas pour décrire au naturel un ſeul de tes vices ; Orodœcides, Lycambe & Bupale, ſi décriés dans les Satires, & ſi dignes de l'être, ne ſeroient que des enfans en comparaiſon de toi (**). Il ſemble qu'un Génie malin t'ait inſpiré de ſourire au mot *Apophrade*, pour trahir ton ignorance craſſe dans les choſes les plus ordinaires & les plus ſimples, pour donner ſujet d'écrire contre toi à un homme libre, qui te connoît depuis ta ſortie de ton pays

(*) Ce ſont les noms de deux Poëtes ſatiriques, dont il ne nous eſt rien parvenu. On aſſure qu'Hipponax avoit fait une Satire ſi ſanglante contre un Peintre, que celui-ci ſe pendit de déſeſpoir.

(**) Ce ſont des noms qui figuroient dans les Satires anciennes :

Qualis Lycambæ ſpretis infido Gener,
Aut acer Hoſtis Bupalo.
Horat. Epod. VI.

juſqu'ici, qui a plus que perſonne ſon franc-parler, & ne craindra point de publier à haute voix, non ſeulement ce que tu as fait dans tous les temps, mais ce que tu fais encore la nuit & le jour. Au reſte, il ſeroit peut-être ſuperflu de prendre avec toi le ton qui conviendroit avec un homme inſtruit & bien élevé; ce genre de remontrance ne te rendroit pas meilleur; comme l'eſcarbot (*), tu ne pourrois jamais perdre l'habitude de te vautrer dans la même ordure. Perſonne n'ignore ce que tu es & ce que tu as été depuis long-temps; tu n'es ni aſſez prudent, ni aſſez caché dans ta conduite. Il n'eſt pas néceſſaire de ſoulever ta peau de lion, pour voir que tu n'es qu'un âne inſolent. Il n'y a qu'un Hyperboréen ou un habitant

(*) Nous avons vu dans le Dialogue des Fugitifs, tome IV, p. 407, que cet inſecte étoit compté par les Anciens au nombre des animaux impurs.

de

de Cumes qui pût avoir besoin de t'entendre braire (*); le Public est, aussi bien que moi, au fait de ta vie, & ta réputation est pire que celle d'un Ariphrade, du Sybarite Misthon, & de Basta de Chio (**). Je veux cependant en parler, dût-on m'accuser de répéter ce que tout le monde sait déjà. Je craindrois qu'on ne m'accusât de l'ignorer

(*) Les Grecs regardoient les Scythes ou Habitans du Nord, comme des especes de Sauvages, & ne se trompoient pas beaucoup en cela. Les Habitans de l'Isle de Cumes, comme les Béotiens, passoient aussi pour très-grossiers & très-stupides; de là le Proverbe : *Sero sapiunt Cumani.*

(**) Ariphrade étoit un infame débauché, dont parle Aristophane dans sa Comédie des Chevaliers. Misthon étoit un Sybarite, qui avoit mis au jour dans un Ouvrage toutes les infamies de son pays; c'est de lui qu'Ovide a dit au deuxieme Liv. des Tristes, vers 417 :

Nec qui composuit nuper Sybaritida fugit.

Pour Basta, c'est un troisieme débauché dont aucun autre Auteur n'a parlé.

ſeul. J'aimerois mieux encore évoquer ici l'un des Prologues (*) de Ménandre, c'eſt la Conviction, Génie toujours ami de la vérité & de la liberté. Ce n'eſt point un des moindres perſonnages qui paroiſſent ſur la ſcène; il n'a d'ennemis que vous autres, qui redoutez ſa langue, parce qu'il vous connoît à fond, & dit tout ce qu'il ſait. Aſſurément il nous feroit grand plaiſir, s'il vouloit paroître devant nous & inſtruire les ſpectateurs des détails de la Piece. Venez donc, charmante Conviction, le premier des Génies & des Prologues, venez, & afin de ne rien céler à vos auditeurs, daignez obſerver qu'ils ne viennent vous entendre ni par déſœuvrement, ni avec les préventions de l'animoſité; leur motif

(*) Il faut entendre ici par Prologue, non pas la premiere ſcène d'une Piece de Théatre, mais le perſonnage qui la repréſentoit. Ménandre dit lui-même dans un de ſes fragmens: *Le Dieu Eleuchus* (*Conviction*) *eſt ami de la vérité & de la franchiſe à parler.*

n'eſt pas uniquement de venger leur propre injure, mais de faire tomber la haine publique ſur une tête infame. Je ne demande de vous qu'un ſimple expoſé, après lequel vous pouvez vous retirer & me laiſſer faire le reſte. Je marcherai ſur vos traces en parlant de mon Héros; je tâcherai de préſenter ce que je dirai dans le plus grand jour, afin qu'on ne puiſſe vous accuſer de manquer de hardieſſe ou de franchiſe. Au reſte, mon éloge ne ſera point dans votre bouche, & vous ne prononcerez pas non plus tout ce qu'on peut dire de lui; il ne ſeroit point de la dignité d'un Dieu de parler de ſemblables infamies. » Cet homme qui ſe diſoit Sophiſte (c'eſt le Prologue qui commence), vint un jour à Olympie, pour débiter dans les Jeux publics une harangue qu'il avoit écrite depuis long-temps (*). Le ſujet étoit

(*) D'après ce paſſage & quelques autres de

» Pythagore, chaſſé comme Barbare
» des Myſteres d'Éleuſine, probable-
» ment par quelque Athénien, pour
» avoir dit de lui-même, qu'autrefois il
» avoit été Euphorbe. Cette harangue,
» comme la corneille d'Éſope, étoit
» parée d'un grand nombre de plumes
» étrangeres. Cependant, pour avoir le
» mérite de l'im-promptu & ne pas pa-
» roître débiter un vieux diſcours, il
» s'adreſſa à un de ſes amis, natif de
» Patras, & fort adroit dans tous les
» retours des Harangueurs. Il l'avoit
» chargé du rôle de propoſer des ſujets
» comme de ſon choix, en convenant

Lucien, & de différens Auteurs, on étoit, chez les Grecs, dans l'uſage de prononcer publiquement & ſur le champ des harangues ſur un ſujet quelconque, propoſé par les auditeurs & les Juges. Quelques Sophiſtes ſans talens étudioient d'avance des diſcours d'emprunt ſur différens ſujets, & les débitoient comme des im-promptu. Le Timarque de Lucien eſt évidemment le Sophiſte dont il eſt ici queſtion.

» pourtant qu'il fixeroit celui de Py-
» thagore. L'autre remplit fidélement
» ſa commiſſion, & engagea toute l'aſ-
» ſemblée à écouter ce diſcours. L'O-
» rateur ſe trahit lui-même dans l'ac-
» tion du débit ; il ne paroiſſoit nulle-
» ment vraiſemblable qu'une harangue
» qui n'auroit pas été préparée à loiſir
» fût auſſi ſuivie, quoique d'ailleurs
» l'impudence du déclamateur le ſer-
» vît merveilleuſement à ſoutenir ſon
» jeu, & qu'elle fût bien capable d'en
» impoſer. Cependant les auditeurs ſe
» mirent à rire, les uns en regardant ma-
» licieuſement l'Orateur de Patras, &
» lui donnant à entendre qu'ils le ſoup-
» çonnoient d'être pour beaucoup dans
» cette impoſture ; d'autres, pour qui
» ce qu'ils entendoient n'étoit pas in-
» connu, cherchoient à ſe rappeler
» entre eux les noms des différens So-
» phiſtes qui s'étoient diſtingués par
» leurs déclamations dans le ſiecle der-
» nier. L'Auteur du Drame qu'on ſe

» propose de vous représenter (*), étoit
» du nombre des rieurs ; & auroit-il pu
» s'en empêcher, à la vue d'un trait si au-
» dacieux, si impudent & si mal-adroit,
» lui qui d'ailleurs aime tant à rire ? Ce-
» pendant notre homme prenant un
» ton lugubre, commençoit à chanter
» ce qu'il appeloit l'hymne funebre de
» Pythagore. Mon Poëte voyant alors
» l'âne s'efforcer de jouer de la lyre,
» laissa, comme malgré lui, échapper
» de grands éclats. L'Orateur le remar-
» qua, & depuis ce moment ils sont
» ennemis. Tout cela se passoit au com-
» mencement de l'année, ou plutôt on
» étoit au troisieme jour des grandes
» Kalendes, où les Romains, selon un
» ancien usage, font des vœux pour

(*) Il faut se souvenir que c'est toujours le personnage du Prologue, ou, si l'on veut, le Prologue qui parle. Il est supposé prononcer tout ceci à la tête d'une Piece qu'il semble annoncer, & dont Lucien se dit lui-même Auteur quelques lignes plus bas.

» l'année entiere, & offrent des ſacri-
» fices preſcrits par le Roi Numa; ils
» croyent que les Dieux exaucent par-
» ticuliérement les prieres que l'on fait
» en ce jour. Celui qui s'étoit moqué
» du faux Pythagore à Olympie, voyant
» dans cette fête expiatoire débiter
» avec un front d'airain les diſcours
» d'autrui, connoiſſant d'ailleurs ſes
» mœurs déteſtables, ſa vie infame &
» les monſtrueuſes débauches dans leſ-
» quelles on l'avoit ſurpris, ſe tourna
» vers un de ſes amis, en lui diſant:
» Si vous m'en croyez, ſauvons-nous
» & détournons la vue de ce profane,
» dont la préſence feroit d'un de nos
» plus beaux jours une *Apophrade*, ou
» un jour de mauvais augure. A ce mot
» d'*Apophrade*, notre Sophiſte ſe mit
» à rire comme d'un mot étranger, &
» abſolument inconnu des Grecs; il
» croyoit en cela rendre raillerie pour
» raillerie, & s'écrioit en adreſſant la
» parole à tout l'auditoire: Qu'eſt-ce

» que c'eſt donc qu'une *Apophrade* ?
» eſt-ce un fruit, une plante, un vaſe,
» quelque choſe de bon à manger ou à
» boire ? *Apophrade !* je n'ai jamais en-
» tendu ce mot, ni compris ce que cela
» ſignifie. C'eſt ainſi que mon Sophiſte
» s'émancipoit en toute confiance, &
» faiſoit des gorges chaudes ſur l'ex-
» preſſion d'*Apophrade*, ſans ſavoir,
» hélas ! qu'en cela il donnoit la preuve
» la plus complette de ſa ſtupide igno-
» rance. C'eſt ce qui a engagé mon
» Poëte à compoſer cette Piece & à
» m'envoyer vers vous. Il veut vous
» faire voir qu'un célebre Sophiſte
» ignore juſqu'aux choſes les plus com-
» munes, que ſavent les ſimples ou-
» vriers & les gens de taverne «.

Telle eſt l'annonce du Prologue. Pour moi, qui me ſuis chargé d'achever la Piece, je pourrois, mon ami, raconter avec autant de certitude que l'Oracle de Delphes, ce que tu as fait dans ton pays, en Paleſtine, en Egypte,

en Phénicie, en Syrie, & depuis en Grece & en Italie, & terminer le tout par le récit de la conduite que tu tiens maintenant à Epheſe. On peut la regarder comme le comble de ta démence & le couronnement de ta vie infame. Eſt-il étonnant que tu entendes des vérités déſagréables? Comme les Troyens, tu loues des Comédiens pour voir repréſenter tes malheurs. Mais nous n'en ſommes pas encore là. Parlons d'abord du mot *Apophrade.*

Dis-moi, par Vénus Courtiſane (*), par Génétyllis & Cybele, ce que tu trouves de ſi répréhenſible & de ſi ridi-

(*) Voyez le ſixieme Dialogue des Courtiſanes, note premiere, p. 8. Génétyllis, Génie ou Divinité de la ſuite de Vénus, qui préſidoit à la naiſſance. Ce ſurnom fut auſſi donné à Vénus même. Cybele ou Cybebe eſt citée en cet endroit par alluſion à l'amour de cette Déeſſe pour Atys. On ſent l'intention de Lucien en donnant ces lubriques Divinités comme les plus ſacrées pour Timarque.

cule dans cette expreſſion ; ne ſeroit-elle donc point d'origine grecque, & l'aurions-nous empruntée du jargon des Celtes, des Thraces ou des Scythes ? Pour toi, mon cher, qui parois Athénien dans l'ame, tu l'exclues de leur langage, & la déclares hautement apocryphe. Tu as ri parce que j'ai employé un terme barbare, hétérogene & inconnu dans l'Attique. Mais je m'en rapporte à ceux qui connoiſſent la Langue ; qu'ils diſent s'il eſt une expreſſion plus marquée au coin des Athéniens ; tu prouverois plutôt qu'Erecthée & Cécrops y ſont étrangers. Il eſt mille choſes qu'ils déſignent ſous la même nuance d'idée que tous les peuples ; mais il n'y a qu'eux ſeuls qui ſe ſervent du mot *Apophrade*, pour dire un jour triſte, funeſte, fatal, de mauvais augure (*) ; en un mot, un jour

(*) Cependant les Romains avoient dès-lors les mots *nefandus*, *nefaſtus dies*, qui répondent exactement au mot grec.

qui te reſſemble. Voilà déjà, en paſſant, une explication aſſez claire. Mais tu ſçauras encore qu'un jour dans lequel les Tribunaux ne ſont point ouverts, dans lequel on ne peut citer perſonne en jugement, ni faire des ſacrifices, ni aucune affaire que l'on déſire qui tourne à bien, ce jour-là eſt appelé *Apophrade*. Différentes raiſons ont fait adopter cette dénomination; certains jours, par exemple, où la Nation avoit éprouvé quelque échec conſidérable dans les combats, ont été mis au nombre des jours malencontreux, où l'on ne devoit rien entreprendre même de ce qui eſt permis. Bien plus.... mais ce ſeroit s'y prendre bien tard & perdre entiérement ſa peine, que de prétendre inſtruire d'un uſage moderne un homme déjà vieux, quand il ignore l'uſage ancien. Tu diras peut-être que cet uſage ne t'eſt inconnu qu'en ce ſeul point, & que tu ſais tout le reſte. Tu ne fais donc pas réflexion, mon ami, qu'on

ne pourroit s'excuſer que d'ignorer une choſe tout-à-fait extraordinaire, & qui s'écarteroit de l'uſage commun; au lieu que le mot *Apophrade* eſt tellement le mot de la choſe, qu'il n'y a pas moyen de la rendre autrement. C'eſt le ſeul, oui abſolument le ſeul conſacré en ce cas. Soit, diras-tu encore, mais on ne doit pas indifféremment employer les mots anciens; il ne faut citer que rarement ceux qui ne ſont point généralement uſités, pour ne pas embarraſſer ceux qui nous entendent, & ne pas choquer leurs oreilles. Je conviens, mon cher, que j'aurois eu tort d'employer ce terme avec toi, ſi je t'euſſe adreſſé la parole; pour me rendre intelligible & agréable, il m'auroit fallu te parler le jargon des Paphlagoniens, des Cappadociens ou des Bactriens; mais avec tout autre Grec, je crois qu'il faut parler le langage des Grecs. Je puis te dire encore, que malgré les divers changemens qu'a éprou-

vés en divers temps le dialecte Attique, ce mot eſt un des anciens qui ſoient reſtés ; tout le monde s'en eſt toujours ſervi, & toujours dans le même ſens ; je te citerois tous les vieux Ecrivains qui l'ont employé, ſi je ne craignois de t'embarraſſer de nouveau, en faiſant retentir à tes oreilles les noms d'une foule de Poëtes, de Rhéteurs & d'Hiſtoriens, qui ſeroient pour toi des noms inconnus & barbares. Je m'en diſpenſerai d'autant plus volontiers, que tout le monde les connoît. Mais ſi tu peux me citer un ſeul Ancien qui ne l'ait pas mis en uſage, je te fais élever, comme on dit, une ſtatue d'or à Olympie (*). Quand à ton âge on ne ſait pas cela, on doit ignorer qu'Athenes eſt dans l'Attique, Corinthe dans l'Iſthme, &

(*) C'étoit chez les Grecs le plus grand honneur qu'on pût rendre à un homme. L'expreſſion *Aureus ſtabis Olympiæ*, répond au Proverbe latin : *Et eris mihi magnus Apollo.*

Sparte dans le Péloponnese. Ce qui te reste à dire, ce seroit que tu connois le mot, & que tu n'as prétendu en blâmer que l'application. Eh bien, dans cette supposition-là même, je prétends te répondre sans réplique. Si tu ne veux pas absolument passer pour un parfait ignorant, écoute ce que je te vais dire. Nos peres auront pu avant nous employer des expressions toutes pareilles à la mienne pour des scélérats & des hommes mépriſables comme toi; ils auront pu désigner du nom de *Cothurne* un homme dont le caractere inconstant & changeant avoit quelque rapport avec cette chaussure (*); du nom d'*En-*

(*) Cette expression étoit devenue Proverbe; on disoit *plus changeant que le cothurne*, pour désigner un homme de mauvaise foi, un traître qui change de sentiment & de parti à chaque instant; parce ce que le cothurne servoit également aux rôles d'Acteurs & à ceux d'Actrices sur le théatre.

ragé (*), un Orateur turbulent & séditieux, qui répandoit le trouble dans les assemblées; du nom de *Septieme*, un Orateur badin, qui, à l'exemple des écoliers qu'on voit rire & jouer le sept de chaque mois (**), folâtre & plaisante en traitant les affaires les plus sérieuses de la République; & tu me refuserois, par Adonis! la liberté de comparer un

(*) Le mot grec qui répond à celui-ci, est Λυσσάη. Les plus habiles Commentateurs ne savent trop à quoi s'en tenir sur l'exacte signification de cette expression; les uns lisent Δυσάη, comme s'il y avoit Δυσάη Ἄνεμος, *un vent impétueux, orageux*; d'autres veulent que ce soit Λυσάη, par corruption du mot Λύσσαν, espece de rage ou de folie. Le Traducteur latin le rend par *Rabiem*, & nous avons cru que le mot français *Enragé* exprimeroit exactement la pensée de l'Auteur, qui veut évidemment désigner un Orateur violent & emporté, capable de soulever les esprits.

(**) Ce jour étoit une espece de fête, parce que, dit-on, Apollon vint au monde le 7 du mois Thurgalion.

monſtre de ſcélérateſſe, un abominable nourri dans tous les crimes, à un jour funeſte & de mauvais augure? Si l'on rencontre, particuliérement le matin, un homme qui boite du pied droit, on détourne la vue; que l'on apperçoive en ſortant pour la premiere fois du jour, un eunuque ou un ſinge, on revient ſur ſes pas, tant on eſt perſuadé que rien ne peut nous réuſſir dans le cours d'une journée auſſi malencontreuſe; & moi, dès le premier pas, ſur le ſeuil de ma porte, dès la premiere aurore de l'année, je vois un horrible perſonnage qui fait & ſouffre mille infamies, un homme perdu & connu pour tel, quoiqu'il n'en ait pas encore le nom; enfin, un impoſteur, un fourbe, un parjure, une peſte, un pendard; & je ne pourrois pas fuir à toutes jambes! & je n'aurois pas le droit de le comparer à un jour fatal! Or, cet homme-là, mon ami, n'eſt-ce pas toi? tu ne le nieras pas, je penſe, car je ſais que tu te

glorifies de ce que tes hauts faits ne ſont point reſtés dans l'oubli, de ce qu'ils t'ont fait connoître & rendu fameux dans tout le monde. Si tu ne veux pas avouer la reſſemblance, à qui pourras-tu en faire accroire? Pour commencer par ceux qui t'ont vu naître, ſeroit-ce à tes compatriotes? ils ont connu ta premiere jeuneſſe, ils n'ignorent pas que de toi-même tu t'es abandonné à un Militaire perdu de débauche, & que tu as été ſon crapuleux complaiſant, juſqu'au moment où il t'a quitté, comme un vieil habit ſale & déchiré. Ils ſe ſouviennent probablement encore de t'avoir vu monter ſur le théatre, où tu faiſois le beau, à la tête d'une troupe de Comédiens, toujours empreſſé à te charger, à l'excluſion de tout autre, du rôle de Prologue; ils croient encore te voir avec tes beaux habits, ta chauſſure d'or, ton manteau royal, t'avancer ſur la ſcène, des guirlandes en main, pour capter la

bienveillance des ſpectateurs, puis te retirer au milieu des applaudiſſemens. Tu étois déjà en grand honneur dans ta ville natale; mais quand on y apprendra que tu es devenu Sophiſte & Orateur, les habitans croiront, comme le Tragique Penthée, voir deux Soleils & deux villes de Thebes (*); chacun d'eux s'écriera auſſi-tôt: Eſt-ce bien lui? eſt-ce le même homme? eſt-ce celui que nous avons vu? Auſſi as-tu la ſage précaution de ne plus reparoître à leurs yeux, ni dans le pays; tu t'es exilé toi-même de ta patrie, quoique le climat y ſoit très-doux en toute ſaiſon, & qu'elle ſoit la premiere & la plus

(*) Penthée, petit-fils de Cadmus, Roi de Thebes, devenu furieux par la punition de Bacchus, dont il avoit défendu le culte dans ſes États, croyoit dans ſes accès voir deux Soleils & deux villes de Thebes. Voyez les Bacchantes d'Euripide, vers 915. Virgile a dit par imitation au IVe. Liv. de l'Énéïde, vers 470:

Et Solem geminum & duplices ſe oſtendere Thebas.

belle ville de Phénicie. Au reſte, je conçois que ce ſeroit te mettre au ſupplice, que de t'expoſer à vivre avec les témoins de tes anciennes aventures, qui ne manqueroient pas de te les rappeler à chaque inſtant. Cependant as-tu jamais ſu rougir devant quelqu'un? Rougirois-tu même de ce qui t'eſt arrivé depuis? J'entends dire que tu as d'immenſes poſſeſſions dans ton pays; c'eſt ſans doute cette eſpece de petit dongeon, en comparaiſon duquel le tonneau de Diogene pourroit paſſer pour le palais de Jupiter? Crois-moi, tu n'empêcheras jamais tes concitoyens de te regarder comme le dernier d'entre eux, & comme la honte de leur patrie. Tu prétendras peut-être aux ſuffrages du reſte de la Syrie, en aſſurant que tu n'y as rien fait qui ſoit digne de blâme. Mais toute la ville d'Antioche a été témoin de ta conduite, quand tu as enlevé ce jeune homme qui revenoit de Tarſes.... J'aurois trop à rougir de ré-

véler de pareilles turpitudes; des gens dignes de foi t'ont pris sur le fait, & tu as été surpris avec lui dans une posture dont ils se souviennent, & que tu ne peux pas avoir oubliée toi-même. Après tes beaux exploits de Syrie, tu t'es réfugié en Egypte; diras-tu qu'on ne t'y connoît pas? Tu as été contraint d'en sortir pour éviter les poursuites de plusieurs Marchands, à qui tu avois acheté de magnifiques habits sans les payer, & que tu voulois revendre, sans doute pour te défrayer en chemin. Tu ne t'es pas moins distingué dans Alexandrie, & il faut avouer que cette derniere ville ne devoit pas être à tes yeux un théatre moins brillant qu'Antioche. Un homme, un seul homme t'a cru innocent sur ta parole; c'étoit un Romain de la premiere distinction qui t'avoit pris à ses gages, & ce fut aussi le dernier qui crût devoir prendre ta défense. Je me contente de le désigner, & tu me permettras de taire

ſon nom, parce que tout le monde ſait de qui je veux parler. Il ſeroit également inutile de dire tout ce qu'il eut à ſupporter de ta part, tant que tu as vécu auprès de lui. Que dut-il penſer de toi, quand il t'eut ſurpris dans certaine poſture aux genoux d'un jeune Echanſon? Put-il te croire honnête en te prenant ſur le fait, à moins que tu ne ſuppoſes qu'il fût entiérement aveugle? Il a fait aſſez connoître l'opinion qu'il prit alors de toi, en te chaſſant à l'inſtant de chez lui, & en mettant toutes ſortes de purifications en uſage, pour effacer, après ton départ, les ſouillures de ſa maiſon. Ainſi l'Achaïe & l'Italie ſont remplies de tes hauts faits & de la renommée qu'ils t'ont méritée. Tu peux jouir en paix de toute ta gloire; je dirai ſeulement aux admirateurs de ce que tu fais maintenant à Epheſe, une choſe très-vraie; c'eſt que leur admiration eût été bien plus grande encore, s'ils euſſent connu tes

anciens exploits. Je trouve auſſi que dans cette derniere ville, tu as appris quelque choſe de nouveau, relativement au beau ſexe. N'eſt-ce pas à un homme de cette eſpece que convient le mot *Apophrade*? & tu oſerois encore après cela nous offrir le baiſer ſur la bouche! N'eſt-ce pas porter l'inſolence juſqu'au comble, ſur-tout envers tes auditeurs, à qui tu dois plus d'égards? N'étoit-ce pas aſſez pour eux que ta bouche leur fît entendre la barbarie de ton langage, la rudeſſe de ta voix, ton défaut de logique, le déſordre de tes diſcours, ton mauvais goût; en un mot, tout ce qu'il y a de pitoyable dans un Orateur comme toi? Puiſſent les Dieux nous préſerver de ton baiſer! j'aimerois mieux celui d'un aſpic ou d'une vipere. Si celui-ci eſt venimeux, on en guérit à l'aide du Médecin; mais qui oſeroit, une fois ſouillé de ton venin, s'approcher des temples ou des autels, ou ſe flatter d'être écouté de quel-

qu'un des Dieux ? que d'ablutions & d'aſperſions ne lui faudroit-il pas ? & tu te crois en droit de rire des paroles des autres, quand tu te permets de pareilles actions ? Apprends donc que loin de me défendre d'avoir employé le mot *Apophrade*, j'aurois rougi de l'ignorer. Mais perſonne de nous n'a penſé encore à te reprocher toutes les expreſſions ridicules & barbares qui te ſont échappées (*). Que Mercure, le Dieu de l'Éloquence, te confonde avec ton beau langage ! dis-moi en quel Auteur tu as trouvé de pareils mots ; c'eſt ſûrement dans quelque ouvrage d'Ialemus, abandonné en quelque coin rempli d'ordures & d'araignées (**) ; peut-

(*) Lucien cite en cet endroit cinq à ſix expreſſions, qui ſont autant de barbariſmes, ſoit par la maniere ridicule dont l'Orateur les avoit compoſées, ſoit par la maniere barbare dont il les avoit dérivées. On ſent que ces ſortes de paſſages ne peuvent paſſer dans une autre Langue.

(**) Cet Ialeme étoit un Poëte ſi déteſtable

être eſt-ce dans les tablettes de Philenis que tu as ſans ceſſe en main (*), & qui ſont tout-à-fait dignes d'une bouche comme la tienne. A propos de bouche, que dirois-tu, ſi ta langue, je le ſuppoſe, t'appeloit en Juſtice, & t'accuſoit de l'avoir indignement profanée, ou du moins de l'avoir tachée de mille ſouillures? Ingrat, te diroit-elle, tu étois ſans pain & ſans reſſource d'aucune eſpece, lorſque, grace à moi, tu as brillé ſur le théatre, tantôt ſous le perſonnage de Ninus, tantôt ſous celui d'Antiochus, & bientôt après ſous celui d'Achille. Depuis, j'ai ſoutenu longtemps ton exiſtence, en te ſervant à

& ſi inſipide, que l'on diſoit proverbialement d'un mauvais Auteur : *Il eſt plus froid qu'Ialeme, Ialeme frigidior.* Selon Heſichius, ce nom étoit devenu un adjectif pour ſignifier lourd, hébêté, ſtupide, qui n'eſt propre à rien.

(*) Cette Philenis étoit une fameuſe Tribade, dont il eſt encore parlé dans le Dialogue *des Amours.*

montrer

montrer à lire aux enfans, en débitant pour toi les harangues d'autrui; je t'ai procuré le beau nom de Sophiſte, & une gloire qui ne t'appartient en aucune maniere. Quel ſi grand crime as-tu donc à me reprocher, pour en agir ainſi avec moi? pour m'impoſer une tâche auſſi infame & une beſogne ſi ordurière? N'étoit-ce donc pas aſſez de ſervir tous les jours à tes menſonges, à tes parjures, de prononcer tant de ſottiſes dépourvues de ſens, & de répéter juſqu'à la ſatiété tant de plates déclamations? Tu ne me laiſſes pas en repos même pendant la nuit; il faut que je me prête à tout ce qu'il te plaît; je ſuis ſeule en butte aux traitemens les plus indignes & les plus honteux. Tu veux me faire ſervir à des uſages uniquement réſervés à la main; tu me fais ſouffrir mille affronts, comme ſi je n'étois pas à toi, & tu m'accables de toutes ſortes d'inſultes. Je ne ſuis deſtinée qu'à la parole, & ce que tu me forces à

ſouffrir & à faire, convient à d'autres membres, formés par la Nature pour de pareilles fonctions. Puiſſé-je être coupée comme la langue de Philomele! celle de Térée, qui mangea ſon fils, n'eut pas plus à ſouffrir que moi.

Si ta langue plaidoit ainſi ſa propre cauſe, & qu'elle prît ta barbe à témoin de ſes plaintes, quelle réponſe aurois-tu à lui faire? Sans doute celle que tu fis derniérement à Glaucus, qui te citoit en Juſtice pour un crime, que cela te rendroit bientôt célebre & te feroit une grande réputation. En effet, ton éloquence t'auroit-elle jamais rendu ſi fameux? Il eſt clair que le comble du bonheur à tes yeux eſt de faire parler de toi, de quelque maniere que ce ſoit. Tu ne manquerois pas, dans tes excuſes, de faire valoir tous les beaux noms qu'on t'a donnés en différens pays. Tu ne t'en es pas offenſé, & je m'étonne d'autant plus que tu te fâches de celui d'*Apophrade*. En Syrie, on t'appelle

Rodo-Daphné ou *Laurier rose*; quelle en fut la raison ? par Pallas, je rougirois trop de la dire. J'aime mieux garder là-dessus un profond silence, & la laisser ignorer à tout le monde. En Palestine, on t'a nommé le *Buisson*, sans doute à cause des pointes piquantes de ta barbe, car alors tu la faisois raser. En Egypte, l'*Étranglé*, & cela par la raison toute simple, qu'ayant eu affaire avec un de ces Marins qui ont un vaisseau à trois voiles, il tomba sur toi à bras raccourci, te fracassa la tête, & pensa, dit-on, t'*étrangler*. Pour les Athéniens, ce peuple aimable crut devoir, sans aucun détour, te faire l'honneur d'ajouter une lettre à ton nom, en t'appelant *Atimarque* (*); &, à dire vrai, tu méritois bien d'avoir quelque chose de plus que leur fameux Timarque (**).

(*) Il s'appeloit donc *Timarque*. Le mot *Atimarque* signifie le Chef ou le premier des scélérats.

(**) Nous adoptons ici la conjecture des

En Italie, tu avois obtenu le ſurnom héroïque de *Cyclope*, parce que dans tes ébats crapuleux, tu voulois imiter la rencontre d'Ulyſſe & de Polypheme. On t'avoit vu, comme ce dernier, plongé dans l'ivreſſe, étendu par terre, une coupe en main, & la lubricité dans les yeux; vers toi s'avançoit, comme Ulyſſe, un jeune homme à tes gages, armé d'un pieu pointu, & menaçant de te crever l'œil; mais

La fleche dans ſon cours.....

(pardonne-moi cette citation poétique, car on ne peut parler froidement en parlant de toi),

La fleche dans ſon cours s'écarte loin du but;
Le trait de part en part traverſe la mâchoire (*).

---

meilleurs Commentateurs de Lucien, qui penſent qu'il fait alluſion au Timarque contre lequel Eſchine prononça un diſcours rempli des plus ſanglans reproches, & qui nous reſte encore parmi les Harangues de cet Orateur.

(*) Le premier de ces deux vers ſe lit en différens endroits de l'Iliade, Chant XI, vers

Et toi, comme le Cyclope, tu te laissois percer la bouche, ou plutôt tu la tenois si béante, qu'on eût dit un autre Charibde, tout prêt à engloutir vaisseau, voiles, gouvernail & matelots. Une infinité de gens ont été témoins de cette aventure. La seule excuse que tu donnas le lendemain, c'est que tu étois ivre, & tu ne pus te sauver que dans le vin. Dis-moi encore, comment te sens-tu affecté quand tout le monde te dit proverbialement que tu vis à la Lesbienne & à la Phénicienne? Peut-être ne comprends-tu pas non plus ce que cela veut dire, & que tu prends ce mot pour un compliment; peut-être aussi que familiarisé avec la chose, le mot n'a rien de choquant pour toi; il n'y a que l'*Apophrade* que tu rayes de ton langage, comme absolument inconnu. Au reste, mon ami,

---

233; Chant XIII, vers 605. Le second est du Chant V, vers 293.

je ſuis ſuffiſamment vengé, puiſque les femmes mêmes ſavent que penſer de toi. Il n'y a pas long-temps encore, tu prétendois faire un mariage à Cyzique, & la perſonne à qui tu oſois faire la cour, & qui te connoiſſoit bien, répondit : *Je ne veux pas d'un homme qui a lui-même beſoin d'un homme.* Après tout cela, tu as le front de vouloir faire le cenſeur & le plaiſant ! En vérité, cela te va tout-à-fait bien ; & il faut convenir que perſonne ici n'a le talent de parler comme toi. Qui auroit l'audace de demander un *trident* au lieu d'une épée contre trois adulteres ? Quel eſt celui qui, pour exprimer ce que dit Théopompe de ſon action à Tricarane (*), s'aviſeroit de dire qu'*il a dé-*

(*) Théopompe étoit un Hiſtorien Grec, qui, ſelon Photius, vivoit du temps de Philippe, d'Alexandre & de Ptolémée. Il avoit écrit l'Hiſtoire de ſon temps, en commençant où finit Thucydide ; cet endroit eſt obſcur. On préſume

truit trois villes considérables par une harangue à trois pointes, qu'il a enfourché la Grece, & qu'il est un Cerbere en parlant? & mille autres expressions de ce genre, qu'il est inutile de rapporter. Je te pardonnerois volontiers ce que la faim t'oblige à faire, & je ne voudrois pour rien au monde me permettre pareil reproche contre qui que ce fût. Que le besoin pressant force quelqu'un à nier même avec parjure un dépôt qu'on lui a confié, je me sens disposé à l'excuser; qu'un malheureux demande

---

que Théopompe avoit parlé, dans son Histoire, d'une attaque qu'il fit d'un Fort situé sur une montagne ou un rocher à triple pointe, & que l'Apophrade avoit copié ce récit dans des termes ridicules. Au reste, nous supprimons à la suite de ceci, dans la traduction, trois ou quatre autres lignes du langage barbare de Timarque, parce que la critique qu'en fait Lucien ne porte que sur des changemens de lettres & de prononciation, qui, comme on le sent bien, ne peuvent avoir de sel que dans la Langue originale.

avec audace ce dont il a beſoin, ou plutôt qu'il mendie, qu'il dépouille ceux qu'il rencontre, & qu'il les rançonne, je ne dirai rien encore; je ne puis me réſoudre à blâmer un infortuné qui fait tout ce qu'il peut pour chaſſer l'indigence. Mais ce que je trouve impardonnable, c'eſt qu'un mendiant comme toi, ne faſſe ſervir qu'à ſes crapuleuſes débauches le produit de ſon effronterie. Il y a cependant un trait de toi que je louerai, ſi tu me le permets; c'eſt l'adreſſe de vieux corbeau, avec laquelle, ſous le nom de Tiſias, qui étoit Sophiſte ainſi que toi (*), tu as excroqué trente pieces d'or à un vieillard; le bon homme, dupé par toi, s'empreſſa de payer cinq

(*) Tiſias eſt un des plus anciens Sophiſtes dont Ariſtote fait mention. Il avoit écrit un Traité de Rhétorique. Il étoit Diſciple d'un autre Sophiſte, nommé *Corax*, mot qui en grec ſignifie *Corbeau*, & auquel Lucien fait alluſion dans l'original.

cent cinquante drachmes (*) l'ouvrage que tu lui préſentois, comme venant d'un habile Maître.

Je pourrois ajouter ici beaucoup de choſes dont je te fais grace. Je ne veux plus que te donner un avis. Tu peux, dans tes bacchiques orgies, faire tout ce qu'il te plaira, pourvu que cela ne retombe que ſur toi. Mais que certaine perſonne, que je ne veux pas nommer, n'y ſoit pour rien, je te prie; car on ne peut ni s'aſſeoir à la même table, ni manger enſemble, ni boire dans la même coupe, quand on ſe conduit auſſi différemment que nous. Diſpenſe-nous ſur-tout des baiſers qu'on ſe donne après la converſation; épargne-les particuliérement à ceux qui ont fait de ta bouche une *Apophrade*. Et puiſque j'ai commencé à te donner des conſeils, ſouviens-toi encore de ne parfumer que

(*) Cinq cent cinquante drachmes faiſoient la même ſomme que trente pieces d'or.

tes cheveux blancs & de n'épiler que ta tête. Si tu es malade, il eſt bon de panſer ton corps entier; mais ſi tu te portes bien, que ſignifie une toilette ſi ſoignée de ce qui ne paroît point à la vue? Puiſque la blancheur de ta chevelure fait toute ta ſageſſe, conſerve au moins ce maſque de ta turpitude; prends-en ſoin, je t'en conjure. Épargne ſur-tout ta barbe elle-même; tâche de ne plus la déshonorer par tant d'infames affronts. Si tu ne peux t'en diſpenſer, attends du moins les ténebres & la nuit pour te livrer à tes abominations; les commettre en plein jour, c'eſt trop ſe rapprocher de la brutalité des bêtes.

Tu vois, mon ami, que tu aurois beaucoup mieux fait de ne point remuer une eau infecte (*), & de ne pas

(*) Le Texte dit, *de ne point remuer le lac de Camarine.* C'étoit, dit le Scholiaſte Grec de Lucien, un lac voiſin d'une ville de même nom;

tourner en ridicule le mot *Apophrade*, qui va répandre l'amertume sur le reste de ta vie, & la rendre véritablement *Apophrade*. Es-tu content? Puis-je encore faire quelque chose pour ton service? parle, je suis à tes ordres. Tu ne sais pas encore que tu as fait retomber sur toi un déluge de reproches injurieux, vil coquin, rusé matois, qu'on verroit trembler de tous tes membres, si quelque homme un peu vigoureux s'avisoit seulement de te regarder de travers! Peut-être vas-tu prendre encore pour des énigmes les derniers mots que tu viens d'entendre; car tu ne connois pas, je suis sûr, la moitié des termes dont on pourroit qualifier

---

les Habitans voulurent le dessécher, à cause des exhalaisons infectes. Ils consulterent l'Oracle, qui leur répondit: *Ne remove Camarinam.* Ils voulurent, malgré l'Oracle, le dessécher, & par-là laisserent leur ville ouverte aux invasions de l'ennemi, qui s'en rendit maître & la pilla.

un garnement de ton eſpece. Mais va, je te permets d'en rire ; je ſuis plus que vengé par l'*Apophrade*. Au reſte, tu ne dois t'en prendre qu'à toi-même ; car, comme le dit ſi bien Euripide :

D'une langue ſans frein & d'un vil caractere,
L'infortune toujours fut le juſte ſalaire (*).

(*) Euripide, Tragédie des Bacchantes, vers 385. Voyez *les Philoſophes reſſuſcités*, tome II, page 380.

CONVERSATION
AVEC
HÉSIODE.
DIALOGUE.

LUCIEN, HÉSIODE.

LUCIEN. Que vous ſoyez un excellent Poëte, mon cher Héſiode, & que vous en ayez reçu le talent avec une branche de laurier des Muſes mêmes, c'eſt ce que prouvent clairement vos vers, où tout eſt admirable & divin, & ce dont nous ne doutons aucunement. Mais qu'il nous ſoit permis de vous demander pourquoi, après avoir dit vous-même que les Dieux vous avoient accordé le merveilleux don de chanter le paſſé &

l'avenir, vous n'avez parlé que du passé (*)? Il est vrai que vous vous en êtes parfaitement bien acquitté en faisant la généalogie des Dieux, depuis le chaos, le ciel, la terre & l'amour, en célébrant d'ailleurs les vertus des femmes, en nous donnant des préceptes d'agriculture, & nous instrui-

---

(*) Hésiode, vers 30 & suiv. de sa *Théogonie*, dit en propres termes: *Les Muses m'ont permis de cueillir un superbe laurier toujours verdoyant; elles m'ont accordé une voix divine, & m'ont donné l'intelligence du passé & de l'avenir.* Heinsius, dans ses remarques sur les Scholiastes d'Hésiode, observe que tous les Anciens ont vu une vanité ridicule dans ces expressions, & que chacun d'eux s'en est moqué à sa maniere. Lucien, dit-il, ne s'est point proposé d'autre but dans le Dialogue entre Hésiode & lui. Ovide a dit dans la même intention:

Nec mihi sunt visæ Clio, Cliûsque sorores,
Pascenti pecudes vallibus Ascra tuis.

On appeloit Γοητιόδης, *Poëtes Charlatans*, ceux qui, comme Hésiode, se prétendoient inspirés par les Muses.

ſant de ce qu'on peut ſavoir ſur les Pléïades, ſur les temps du labour & de la moiſſon, de la navigation, & ſur une infinité d'autres choſes (*). Mais quant au ſecond préſent, qui eût été bien plus utile au genre humain & bien plus divin que tout le reſte, je veux dire la prédiction de l'avenir, vous n'avez jamais fait voir que vous l'euſſiez reçu, vous l'avez entiérement oublié; aucun endroit de vos poéſies ne montre qu'en cela vous ayez quelquefois marché ſur les traces de Calchas, de Télephe, de Polyde (**) ou de Phinée, qui eurent l'art de la di-

(*) Lucien rappelle ici les divers Ouvrages d'Héſiode, qui ſont la *Théogonie* ou *Généalogie des Dieux*, le *Bouclier d'Hercule*, dans lequel on prétend que le Poëte célébroit les plus illuſtres Héroïnes de l'Antiquité. Enfin, les *Ouvrages & les Jours*, où il donne des préceptes d'Agriculture.

(**) Polyde étoit un fameux Devin, ſelon les uns, & Médecin, ſelon les autres. Il reſſuſcita Glaucus, fils de Minos.

vination ſans l'avoir reçu des Muſes, & ne refuſerent jamais de rendre des oracles à ceux qui les conſultoient. Il faut donc abſolument de trois choſes l'une; ou premiérement, que vous ſoyez un menteur, quelque dur que ce mot vous paroiſſe, & que les Muſes ne vous ayent point promis la faculté de lire dans l'avenir; ou ſecondement, ſi elles vous en ont fait la promeſſe & vous l'ont tenue, que par envie vous ayez gardé pour vous ſeul un don utile aux autres; ou bien enfin, il faut dire que vous avez écrit beaucoup d'oracles que vous n'avez point encore publiés & que vous réſervez pour je ne ſais quel temps. Cette derniere conjecture eſt peut-être la plus vraie; car quelle apparence que les Muſes n'euſſent tenu que la moitié de leur promeſſe, & qu'elles euſſent révoqué préciſément le don de prophétie, expreſſément annoncé dans vos vers? Perſonne ne peut mieux que

vous nous éclaircir ces doutes. A l'exemple des Dieux, *auteurs de tout bien* (*), leurs favoris & leurs éleves doivent apprendre aux hommes, en toute vérité, ce qu'ils ont appris eux-mêmes, & diſſiper les incertitudes où nous pouvons être.

HÉSIODE. Je pourrois, mon cher, par une réponſe facile, réſoudre toutes vos queſtions, en vous obſervant que mes vers ne ſont point mon ouvrage, mais celui des Muſes; que c'eſt à elles par conſéquent qu'il faut demander compte de ce que j'ai dit, comme de ce que j'ai omis. Je ne ſuis reſponſable que de ce que j'ai écrit d'après mes connoiſſances particulieres; par exemple, ſur la maniere de faire paître les troupeaux, de les garder, de les conduire, de les traire, & ainſi ſur toutes les occupations de la vie paſtorale.

(*) Expreſſion d'Héſiode dans la Théogonie, vers 46 & ailleurs.

Mais les Déeſſes accordent leurs dons à qui elles veulent & ſelon qu'elles le veulent. Cependant je ne manquerai point de raiſons poétiques auprès de vous. Je crois en effet qu'on auroit tort de diſcuter avec une ſcrupuleuſe minutie tout ce qu'on lit dans les Poëtes : on ne peut raiſonnablement leur tenir rigueur de ce que, dans le feu de la compoſition, il échappe quelque choſe à leur réflexion; l'on doit ſavoir que ſouvent nous ſommes obligés de donner beaucoup à la cadence & à l'harmonie; il arrive auſſi que certains mots coulans viennent, pour ainſi dire, d'eux-mêmes & je ne ſais comment ſe placer dans les vers. Pour vous, votre intention eſt de nous enlever le plus beau de nos priviléges, le pouvoir de feindre. Vous fermez les yeux ſur toutes les autres beautés de la Poéſie, & vous ne cherchez que des miſeres & des prétextes pour en dire du mal,

Encore si vous étiez le seul coupable de cette injustice, & que j'en fusse seul victime; mais tous les jours une infinité de gens intentent de semblables chicanes à mon confrere Homere, & lui font son procès sur des riens. Au reste, s'il faut absolument employer une défense directe en cette cause, & faire valoir les vraies raisons qui militent en ma faveur, vous pouvez, mon cher, lire mon Livre *des Ouvrages & des Jours*; vous y verrez grand nombre de prédictions que j'ai faites dans un esprit prophétique & tout divin, sur ce que feront les productions des champs quand on aura pris à temps les soins & les précautions convenables, ou les dommages qui suivront nécessairement la négligence & l'omission de ce qui est prescrit; par exemple :

Un panier contiendra ta moisson toute entiere,
Et tes admirateurs ne seront point nombreux (*).

(*) Si l'on n'a pas soin de labourer & de se-

Annoncer auſſi aux Laboureurs les avantages d'une excellente culture, c'eſt, je crois, une eſpece de divination bien utile au genre humain.

LUCIEN. Mais pour faire des prédictions auſſi admirables, il ſuffiſoit d'être Berger. Les raiſons que vous nous donnez confirment bien que vous aviez, comme vous le dites, l'inſpiration des Muſes, mais ne prouvent point qu'il fallût abſolument écrire tout cela en vers; ce n'eſt pas là l'eſpece de divination que nous attendions des Muſes & de vous. Les Cultivateurs liſent bien mieux que vous dans l'avenir ſur tous ces objets; ils nous prédiſent bien plus poſitivement que ſi la ſaiſon eſt humide & qu'il pleuve, la moiſſon ſera très-abondante; qu'au contraire la famine ſuivra l'extrême

---

mer dans la ſaiſon que le Poëte indique quelques vers plus haut. Ceux qu'on cite ici ſont tirés *des Ouvrages & des Jours*, Chant II, vers 100.

sécheresse des champs, si les chaleurs sont trop continues. Ils vous diront qu'il ne faut pas labourer au milieu de l'été, & que ce seroit peine perdue, parce que le grain ne germeroit point; qu'on doit se donner de garde de couper les épis avant qu'ils soient bien secs, parce qu'ils n'auroient plus de nourriture & qu'il n'en resteroit plus que l'écorce. Il ne faut pas non plus être grand Devin pour vous certifier que si vous manquez d'enfouir la semence & de la couvrir de terre, les oiseaux vous enleveront toute l'espérance de votre récolte. Ce n'est pas qu'on soit blâmable de donner de pareils préceptes; mais cela me paroît fort différent de la divination, qui ne s'occupe que de choses fort incertaines, & qu'on ne peut prévoir par aucun indice. Par exemple, qu'on ait dit d'avance à Minos que son fils seroit suffoqué dans un tonneau de miel; qu'on ait fait connoître aux

Grecs les causes de la colere d'Apollon, & qu'on les ait assurés que Troie ne seroit prise qu'après dix ans de siége, voilà de la divination (*). Mais si des avertissemens comme ceux que je citois plus haut, sont aussi appelés des prédictions, il ne tiendra qu'à moi d'être Devin quand je voudrai; je prédirai sûrement sans les eaux de Castalie, sans le laurier d'Apollon ni le trépied de Delphes, que si un homme se promene nu à l'air pendant l'hiver, qu'il vienne à pleuvoir ou à neiger sur lui, il sera promptement saisi d'un violent frisson, & ce qui est plus merveilleux encore, je dirai qu'au frisson succédera une ardeur brûlante. Je pourrois encore faire beaucoup d'autres prédictions de ce genre, toutes plus plaisantes les unes que les autres.

(*) Voyez Iliad. Chant I, vers 93; Chant II, vers 322 & suiv.

Croyez-moi donc, mon cher, ceſſez de nous donner de pareilles raiſons pour votre défenſe, & renoncez à toute divination. Peut-être pourroit-on vous accorder, comme vous le prétendiez au commencement, que vous ne ſaviez par vous-même rien de ce que vous diſiez, & que vos vers vous ont été dictés par l'inſpiration des Muſes, quoique ce ne ſoit pas encore choſe bien démontrée; car il eſt difficile de croire qu'un Dieu ne tienne qu'une partie de ſes promeſſes & manque à l'autre.

ÉLOGE
DE LA PATRIE.

UNE maxime des plus anciennes & des plus généralement reçues, c'eſt que rien n'eſt plus doux ni plus agréable que la Patrie. Eſt-il en effet quelque choſe de plus reſpectable & de plus divin ? La Patrie eſt la ſource & la premiere maîtreſſe de tout ce qu'il y a de grand & de ſublime parmi les hommes ; c'eſt elle qui le leur fait connoître, qui les y forme & les en rend capables. On admire communément l'étendue, la ſplendeur & la magnificence des grandes cités, mais tout le monde aime ſa Patrie. Quelque avide qu'on ſoit de voir de belles choſes, jamais le ſpectacle le plus flatteur n'a effacé dans l'eſprit de perſonne le ſouvenir de la Patrie.

Quiconque

Quiconque se félicite d'être né dans une ville qui réunit de grands avantages, ne connoît pas, à mon avis, le devoir de citoyen; car il est évident qu'il n'eût pas aimé son pays, s'il eût été d'un ordre inférieur. Pour moi, il me semble plus doux d'honorer sa Patrie, quelle qu'elle soit. En comparant les différentes villes entre elles, il convient de mettre en balance leur étendue, leur beauté, leur commerce; mais s'il faut opter, personne n'abandonnera la sienne propre pour la plus brillante : seulement on souhaitera que le pays où nous sommes nés réunisse autant d'avantages que les autres, & l'on finira toujours par lui donner la préférence, tel qu'il est. Des enfans qui ont le cœur droit & de bons parens, pensent & agissent de même les uns à l'égard des autres. Un bon & honnête jeune homme ne préférera jamais qui que ce soit à son pere, & un pere ne chérira point un

autre enfant plus que le ſien. La tendreſſe paternelle fait toujours voir dans ceux qui nous doivent le jour, les plus beaux, les plus grands & les plus accomplis des hommes : un pere qui ne juge pas ainſi de ſon fils, n'a point, ſelon moi, des yeux de pere. Si ce nom de pere eſt celui qui nous touche de plus près, le nom de Patrie ſera auſſi également cher pour nous ; ſi nous rendons à notre pere le reſpect & l'honneur que la Nature & les Loix exigent, nous devons encore plus à notre Patrie, parce qu'elle renferme dans ſon ſein & comme partie d'elle-même, notre pere, notre aïeul, tous nos auteurs, en remontant même juſqu'aux Dieux tutélaires, & ils en ſont une portion inſéparable. Les Dieux aiment auſſi leur Patrie ; ils veillent, il eſt vrai, ſur tout le genre humain ; la terre & les mers ſont dans leur dépendance ; mais ils ont une prédilection particuliere pour

le lieu où ils ont vu le jour. Auſſi les villes qui ont cet avantage, ont plus de part à nos reſpects, & les iſles où l'on célebre leur naiſſance, ſont plus révérées des hommes; on ne doute point que les ſacrifices qu'on y offre en leur honneur, ne leur ſoient plus agréables. Or ſi le nom de la Patrie eſt cher aux Dieux, pourquoi ne le ſeroit-il pas davantage encore aux hommes? C'eſt dans ſa Patrie que chacun a vû le ſoleil pour la premiere fois, & préciſément par cette raiſon on peut l'appeler un Dieu de la Patrie, quoiqu'il ſoit commun à tout l'Univers: c'eſt là que nous avons fait entendre nos premiers accens, articulé les premiers mots de la langue maternelle; c'eſt là que nous avons commencé à connoître les Dieux. Si, pour acquérir des connoiſſances plus étendues, nous avons été obligés de nous inſtruire ailleurs, ce n'eſt pas moins à la ville natale que nous en

ſommes redevables, puiſque ſans elle nous aurions ignoré juſqu'au nom & à l'exiſtence de toutes les autres. Au reſte, ſi l'on étudie les Sciences, ſi l'on cherche à devenir recommandable par ſes grandes lumieres, c'eſt, je crois, dans l'intention de ſe rendre plus utile à ſa Patrie; ſi l'on déſire de grandes richeſſes, c'eſt pour ſuppléer à l'opulence qu'elle n'a pas. Et cela doit être ainſi. Il ne convient pas de montrer de l'ingratitude, quand on a reçu des bienfaits ſignalés. Si nous croyons devoir de la reconnoiſſance aux particuliers qui nous ont rendu quelques ſervices, à plus forte raiſon en devons-nous à la Patrie. Il y a dans chaque pays des Loix contre les enfans ingrats; or la Patrie eſt une mere commune qui nous a nourris dans ſon ſein & établi des Loix pour notre propre bonheur. Nous ne pouvons donc nous diſpenſer d'un juſte retour envers elle. On n'a jamais vu

perſonne l'oublier, au point de ne plus marquer d'intérêt pour elle dans un autre lieu. De tous ceux qui vivent hors de ſon ſein, ceux qui ſont dans l'infortune ſe rappellent ſans ceſſe leur Patrie, comme le premier de tous les biens; ceux qui jouiſſent d'un ſort heureux, ſe diſent ſouvent qu'il manque encore un point eſſentiel à leur bonheur, c'eſt de n'en point jouir dans l'endroit qui les a vu naître. Le titre d'étranger a toujours quelque choſe de mortifiant. Ceux qui dans leurs voyages ont acquis quelque gloire, ou des richeſſes, ou des dignités; ceux qui ſe ſont fait un nom par leur ſcience, leur génie ou leur vertu, ſont toujours empreſſés de rentrer parmi leurs concitoyens, comme ne pouvant nulle part ailleurs mieux jouir de tous leurs avantages: plus un homme eſt devenu célebre, plus il aſpire à ſe retrouver parmi les ſiens; d'où il eſt clair que la Patrie a auſſi des char-

mes pour ceux qui ſont à la fleur de l'âge. Quant aux vieillards, elle en a d'autant plus à leurs yeux, qu'ils ont plus d'expérience que la jeuneſſe. Quand on eſt vieux, on déſire fortement de finir ſes jours dans ſa Patrie, & l'on n'épargne rien pour y parvenir. Nous ſommes bien aiſes que notre dépouille ſoit dépoſée dans le ſein de la terre qui nous a nourris, & de mêler nos cendres à celles de nos ancêtres. Il répugne d'être condamné à l'exil, même après ſa mort, & d'être inhumé dans une terre étrangere. Les habitans natifs d'une ville ſont bien une preuve de l'amour des vrais citoyens pour leur Patrie; ceux qui ſont nés dans un lieu différent de leur demeure, en changent aiſément, comme des enfans illégitimes qui ne connoiſſent point leur pere; ils ne connoiſſent point le nom de Patrie, ils ne l'aiment point; ils n'ont en vue que le néceſſaire qu'ils eſ-

perent trouver par-tout, & n'éprouvent d'autre ſentiment que le plaiſir de ſubſiſter. Mais ceux pour qui la Patrie eſt une mere, aiment de loin comme de près le pays où ils ſont nés, fût-il peu habité, peu agréable & peu fertile; quoiqu'il n'ait rien de recommandable, ils ſavent toujours par où le louer. Ils ont beau entendre les autres vanter les vaſtes plaines du leur, ſes prairies chargées de plantes de toute eſpece, ils ne manquent point de mettre le leur au deſſus, & dédaignant un ſol qui nourrit des chevaux, ils trouvent plus digne d'éloges celui qui a nourri leur enfance. Un Inſulaire même ſe hâte de retourner dans ſa Patrie, quoiqu'il puiſſe trouver une vie heureuſe chez les autres; il aime mieux deſcendre chez lui dans le tombeau, que d'accepter l'immortalité ailleurs. En un mot, la fumée de ſon iſle réjouit plus ſes yeux, que la lumiere en pays étran-

ger (*). La Patrie a toujours paru un objet si précieux & si cher, que les Légiſlateurs de toutes les Nations n'ont point trouvé, pour les grands crimes, de ſupplice plus rigoureux que l'exil. Les Légiſlateurs ne ſont pas les ſeuls de ce ſentiment ; les Généraux d'armée, dans le feu de la mêlée, n'imaginent rien de plus propre à exciter le ſoldat, que de lui dire qu'il combat pour ſa Patrie. A ce mot, jamais perſonne n'a oſé manquer de courage ; le nom de Patrie en inſpire au plus lâche.

(*) Voy. le premier Chant de l'Odyſſ. v. 58.

DESCRIPTION

D'UNE BELLE MAISON.

ALEXANDRE voulut ſe baigner dans le Cydnus, dont les eaux étoient claires, peu profondes, peu rapides, où l'on pouvoit ſe mettre ſans crainte à la nage & goûter une agréable fraîcheur; je crois même qu'il n'auroit pu réſiſter au plaiſir de s'y laver, quand il auroit pu prévoir la maladie qu'il y gagna. Seroit-il poſſible, à la vue d'une maiſon vaſte, magnifique, éclairée de toutes parts, toute brillante d'or & décorée de ſuperbes peintures, de ne point déſirer d'en faire la deſcription, ſur-tout quand on eſt Orateur de profeſſion? Peut-on réſiſter à l'envie de ſe diſtinguer en faiſant entendre ſa voix dans ſon enceinte, & devenant en quelque ſorte partie

de ſa beauté ? Se contenter d'en examiner les détails & de les admirer froidement, ne ſeroit-ce pas garder un ſilence injurieux, & mériter d'être ſoupçonné d'une baſſe envie ? Cela ne ſeroit aſſurément ni d'un homme de goût, ni d'un amateur du beau; on ne verroit en cela que le comble de l'ignorance & de la groſſiéreté; ce ſeroit montrer une ſtupide barbarie & mépriſer les Muſes mêmes; ce ſeroit ſe déclarer indigne de ce qu'il y a de plus agréable dans les Beaux-Arts, & afficher qu'on ne ſait pas que le ſavant & l'ignorant voyent les chef-d'œuvres d'un œil bien différent : celui-ci fixe ſimplement les objets, promene ſes regards à la ronde, leve les yeux & les mains ſans mot dire, & jouit en ſilence, de peur qu'il ne lui échappe quelque parole déplacée; l'homme inſtruit & capable de diſcerner ce qui eſt vraiment beau, ne ſe contente pas du plaiſir de la vue; il ne peut être ſpectateur muet;

il ne se lasse point de voir; il savoure à loisir la satisfaction qu'il éprouve; il veut en quelque sorte en jouir deux fois, en exprimant par ses discours la jouissance de ses yeux. Mais cela même seroit insuffisant pour louer dignement la maison où nous sommes. Cette maniere conviendroit peut-être à ce jeune Insulaire (*) qui, en admirant l'ivoire & l'or du palais de Ménélas, s'écrie qu'il égale ce qu'il y a de plus superbe dans le ciel, parce qu'il n'avoit rien vu qui en approchât sur la terre. Nous ajouterons à l'éloge de cette belle demeure, en consacrant un discours suivi à sa gloire, en le prononçant sur le lieu même & en présence des excellens Juges qui s'y trouvent rassemblés. Quel endroit plus favorable pour une harangue de ce genre, qu'un aussi bel édifice, rempli d'admirateurs disposés à applaudir?

(*) Télém. Voy. l'Odyssée, Chant IV, v. 71.

Il rend, comme les cavernes profondes, un murmure doux & agréable; il accompagne la voix, il étend les derniers ſons & prolonge la fin des mots, ou plutôt, comme un diſciple docile, il répete les paroles de ſon maître, loue ſes diſcours, & forme un écho qui n'eſt point déſavoué par les Muſes. Ainſi les ſinuoſités des rochers eſcarpés font revenir la voix ſur elle-même, & répetent les ſons de la flûte des Bergers. Le Vulgaire imagine que c'eſt une Nymphe qui habite les montagnes & répond du fond de ſon antre à ceux qui chantent ou qui crient. Je penſe auſſi que la magnificence même de ce lieu inſpire l'Orateur, & devient pour lui une eſpece de Génie qui l'engage à bien dire. Le ſentiment du beau paſſe dans ſon ame par le canal de ſes yeux, & ſemble lui dicter des paroles qui y répondent. La vue des armes enflamma de même le courage d'Achille contre

les Troyens ; il ne vouloit qu'eſſayer une armure, & tout à coup il fut tranſporté de l'ardeur des combats, ou plutôt il y vola comme malgré lui. Croyez-vous que la beauté de cette maiſon ne commande pas auſſi impérieuſement à l'Orateur ? Socrate ne vouloit qu'un platane touffu, un verd gazon & une claire fontaine ſur les bords de l'Iliſſus. C'eſt là qu'aſſis avec ſon ami Phédre, il aimoit à l'amuſer par ſes diſcours enjoués & folâtres ; c'eſt là qu'il réfutoit Lyſias (*) ; c'eſt là qu'il appeloit les Muſes, perſuadé qu'elles ne balanceroient pas à s'y rendre, & prendroient part à ſes converſations amoureuſes. Ce vieillard ne ſe fit point ſcrupule d'inviter des vierges à des galanteries auxquelles leur ſexe n'avoit aucune part ; à plus forte raiſon viendront-elles dans un ſéjour

(*) On trouve cette réfutation au commencement du Phédre de Platon.

auſſi charmant que celui-ci. Ce qu'il nous offre n'eſt pas ſeulement un ombrage frais, ni un beau platane; ce n'eſt pas non plus le palais tant vanté des Rois de Perſe, qui n'étoit remarquable que par ſes richeſſes; d'ailleurs ſans art, ſans beauté, ſans proportion; c'étoit un monceau d'or fait pour éblouir des yeux ignorans & groſſiers; c'étoit un tréſor auquel le ſpectateur portoit envie, & dont le poſſeſſeur tiroit vanité, mais ſans aucun mérite réel. Les Arſacides n'avoient point le goût du beau; ils s'inquiétoient fort peu d'expoſer des choſes agréables à la vue, ils ne vouloient qu'étonner les humains. Les Barbares ſont plus curieux d'une opulence impoſante, que de l'élégance & de la beauté. Cette demeure n'eſt point du tout faite pour des hommes de cette eſpece; la pompe Perſique & l'oſtentation royale n'y trouveroient pas à ſe ſatisfaire. Elle demande pour ſpec-

tateur, non pas un malheureux indigent, mais un homme de goût qui faſſe uſage de ſon jugement autant que de ſes yeux. Comme les anciens temples, cette maiſon fait face au ſoleil levant, qui, comme on ſait, eſt le plus beau moment du jour; lorſque les battans de ſes portes ſont ouverts, elle eſt éclairée par des torrens de lumieres. Sa longueur, ſa largeur & ſa hauteur ſont bien proportionnées; elle a de larges fenêtres diſtribuées convenablement & ſelon les diverſes ſaiſons de l'année; par-tout on s'y eſt propoſé l'agrément; par-tout on y trouve à admirer; on loue les lambris, qui n'ont rien de ſuperflu dans leurs ornemens; l'or y eſt employé avec ſageſſe & ſans profuſion: ainſi une femme belle & ſage ſe contente, dans ſes atours, ou d'un ſimple collier, ou d'un anneau, ou de boucles d'oreilles, ou de quelque agraffe, ou d'une bandelette qui re-

tient sa chevelure flottante; elle ne v
point d'autre relief de sa beauté; c
une bande de pourpre sur une robe. U
Courtisane, au contraire, sur-tout
elle est laide, veut que sa robe soit
pourpre toute entiere, & que ses colli
soient d'or; elle cherche à se dédo
mager par la richesse de sa parur
& se console des charmes qui
manquent, par ceux qu'elle emprun
Elle se persuade que son bras paroî
plus blanc sous des bracelets d'o
son pied plus mignon sous une cha
sure d'or, & sa figure plus jolie so
un monceau d'ornemens : une femm
modeste n'en a qu'autant qu'il lui
faut, & elle ne craindroit pas de
montrer avec ceux de la simple Natu
Ainsi le lambris de cette maison, qu'
en peut regarder comme la tête,
beau par lui-même & décoré de qu
ques dorures; mais elles y sont seme
par intervalles, à peu près comme
étoiles de la voûte des cieux; si e

étoit toute de feu, ſon aſpect, loin d'être agréable, n'auroit rien que de terrible à nos yeux. Remarquez que l'or n'eſt point ici une choſe de pure décoration; ſon éclat doux & gracieux réfléchit ſur tout le reſte une nuance de rouge qui plaît à l'œil. Quand les rayons du ſoleil donnent deſſus, ils forment avec l'or un reflet commun qui répand une double couleur de feu : en un mot, ce lambris eſt tel, qu'il faudroit un Homere pour le bien louer; il ne manqueroit pas de l'égaler aux magnifiques lambris de l'appartement d'Hélene (*) ou à l'Olympe reſplendiſſant (**). On pourroit comparer tout le reſte, les peintures qui décorent les murailles, la beauté des couleurs, l'effet de l'enſemble, l'exactitude & la vérité des objets, au ſpectacle du printemps &

(*) Odyſſée, Chant IV, vers 121.
(**) Iliad. Chant I, vers 532.

à des prairies émaillées de fleurs. La différence, c'eſt que le printemps & les fleurs ſont de courte durée, que leur éclat diſparoît & perd ſes agrémens; au lieu qu'ici le printemps eſt éternel, & que les fleurs ne ſe flétriſſent jamais : la vue ſeule ſe repoſe ſur tant de charmes, ſans leur porter la moindre atteinte. Qui ne ſeroit pas tranſporté à l'aſpect de ſi belles choſes? Qui ne déſireroit pas de faire les plus grands efforts pour les célébrer, ſurtout en penſant qu'il eſt honteux de reſter au deſſous des objets qui charment nos yeux? La vue de ce qui eſt excellent, en quelque genre que ce ſoit, enchante non ſeulement l'homme, mais tout être ſenſible. Le cheval eſt plus animé dans une plaine unie & ſur un ſable doux qui cede ſous le pied; il ſe livre alors à toute l'impétuoſité dont il eſt capable; il ſemble vouloir le diſputer avec la beauté du ſol qu'il foule. De même,

dans les premiers jours du printemps, lorsque la campagne se couvre enfin de fleurs attendues depuis long-temps, & qu'elle brille des plus vives couleurs, ne voit-on pas le paon développer au soleil la richesse de son plumage, étaler sa queue qui l'environne d'un arc étincelant, exposer à nos regards le printemps & les fleurs qui le décorent, comme si les prairies le défioient à cette espece de combat? Il se tourne & se retourne sur lui-même avec complaisance. Il est plus admirable encore lorsque la lumiere vient à varier l'éclat de ses couleurs, & que mille nuances différentes de beauté se succedent l'une à l'autre dans ces cercles de rubis tracés comme autant d'iris aux extrémités de ses plumes. Ce qui avoit la couleur en bronze sous tel aspect, prend celle de l'or sous tel autre; ce qui paroît d'azur au soleil, est verd à l'ombre: en un mot, son plumage varie selon les différens jours dont il

eſt éclairé. Je n'ai pas beſoin de dire non plus combien la mer eſt attrayante lorſqu'elle eſt calme. Celui même qui n'auroit aucune idée de navigation, ſeroit tenté, dans ces momens, de monter un vaiſſeau, de quitter le rivage & de voyager au loin, ſur-tout en voyant les voiles enflées d'un vent favorable & léger, & le bâtiment porté ſur la ſurface des eaux par un mouvement doux & agréable. Les charmes de cette demeure animent également l'Orateur, ſoutiennent ſon éloquence, & lui ſuggerent mille moyens de ſe faire honneur. Pour moi, j'y ſuis entré dans cette intention, attiré par ſa beauté comme par la voix enchantereſſe d'une Sirene, avec la confiance que mes diſcours, à la faveur du lieu, paroîtront excellens, quelque médiocres qu'ils aient été juſqu'à ce jour: c'eſt en quelque ſorte un bel habit qui donne du relief à celui qui le porte.

Mais il me ſemble, en cet endroit

de mon discours, entendre un autre Orateur qui n'est point sans mérite; il prend la parole à ma place, m'oblige de m'interrompre, & prétend que je me suis trompé dans ce que j'ai dit jusqu'ici. Il est surpris que j'aye prétendu qu'une maison embellie par l'or & des chef-d'œuvres de peinture, est plus favorable à un Orateur jaloux de montrer de l'éloquence, & il soutient que c'est tout le contraire. Enfin, si vous le trouvez bon, il s'avancera lui-même au milieu de cette assemblée, & prouvera devant vous, comme devant ses Juges, qu'il y a plus à gagner pour l'Orateur en parlant dans un lieu tout simple & sans décoration. Comme vous avez déjà entendu mon discours, je n'ai pas besoin de répéter mes raisons; mon adversaire peut se montrer, je lui cede la parole & la place. Le voici qui commence.

L'Orateur que vous venez d'enten-

dre, Messieurs, s'est fort étendu sur ce qu'on peut dire à la louange de cette maison. Loin de le blâmer en cela, je me propose d'ajouter ici ce que je crois qu'il a omis, & de vous montrer que plus ce lieu réunira de beautés, moins il sera favorable à quiconque en voudra parler. Permettez-moi d'abord d'employer, à l'exemple de mon Adversaire, la comparaison des femmes, de leur parure & de leurs bijoux d'or. Je dis que des atours surchargés d'ornemens, loin de donner du relief à une beauté, produisent l'effet tout opposé; que cet appareil emprunté ne fait que distraire les regards, & qu'au lieu de louer ou le teint, ou les yeux, ou la gorge, ou les bras, ou la main d'une femme, on ne s'occupe que de son or & de ses pierreries; on ne pense qu'à sa cornaline, à son émeraude, à son collier, à ses bracelets, & elle a tout lieu d'être piquée de l'indifférence

qu'on montre pour ſes appas naturels ; ſa toilette ne laiſſe pas le loiſir de lui faire un compliment qui s'adreſſe à ſa perſonne ; on ne peut jeter ſur elle-même qu'un coup-d'œil en paſſant. Je crois que c'eſt préciſément l'hiſtoire de celui qui veut montrer ſon talent dans la parole, au milieu de tant de belles choſes à voir. Tout ce qu'il peut dire s'égare & s'évapore ſous cette foule de chef-d'œuvres, à peu près comme une lumiere qu'on jetteroit dans un grand incendie, ou comme une fourmi ſur le corps d'un éléphant ou d'un chameau : or c'eſt-là une eſpece d'écueil que l'Orateur doit éviter avec ſoin. La voix d'ailleurs eſt également perdue dans un appartement immenſe & retentiſſant ; il répete les mots & renvoie les ſons à celui qui parle, ou plutôt la voix eſt entiérement couverte, à peu près comme la flûte par la trompette, ou les cris du Pilote par les vagues de

la mer. Un grand bruit en étouffe toujours un moindre, & le rend abſolument nul. Quant au raiſonnement par lequel mon Adverſaire prétend que la beauté du lieu où l'on parle anime & ſoutient l'Orateur, je crois pouvoir dire encore qu'il doit arriver tout le contraire; il ne peut qu'être intimidé, troublé, en penſant au déshonneur de ne point égaler ſon ſujet. La nature du lieu rendroit ſon inſuffiſance plus remarquable, à peu près comme la lâcheté d'un homme qui ſe ſauveroit du combat avec une armure éclatante. C'étoit ſans doute par ce motif, qu'un des grands Orateurs d'Homere (*) négligeoit à deſſein les graces extérieures, & prenoit dans les aſſemblées l'air emprunté d'un homme ſans talent, afin que ſes diſcours, comparés avec cette ſimplicité rebutante,

(*) Ulyſſe. Voyez le troiſiéme Chant de l'Iliade, vers 217.

paruſſent

paruſſent d'autant plus beaux. D'ailleurs les attraits des objets doivent néceſſairement détourner l'Orateur, l'occuper tout entier, & l'empêcher de penſer à ce qu'il doit dire. Il eſt donc impoſſible qu'il ne lui échappe bien des fautes dans un diſcours où il ſe propoſe de louer ce qui frappe ſa vue. Je pourrois dire encore que tous ceux devant qui il parle ne ſont plus eux-mêmes des auditeurs, mais des ſpectateurs. Perſonne n'approche aſſez par ſon éloquence, de Démodochus, de Phémius, de Tamyris, d'Amphion ou d'Orphée, pour diſtraire leur attention de ce qu'ils voyent. Dès qu'ils ont fait un pas dans une pareille maiſon, ils n'ont plus d'oreilles, & n'écoutent pas un mot de ce qu'on peut leur dire; ils n'ont que des yeux pour les beautés dont ils ſont épris; ou il faudroit qu'ils fuſſent aveugles, ou que l'Orateur parlât dans les ténebres, comme les Juges de l'Aréopage. Une

autre preuve que la beauté des objets l'emporte sur la beauté des discours, c'est la fable des Sirenes rapprochée de celle des Gorgones. Celles-là, il est vrai, charmoient les navigateurs par la mélodie de leurs chants, & suspendoient pour long-temps, comme cela devoit être, le cours de leurs voyages; mais encore s'est-il trouvé quelqu'un qui a fermé les oreilles à leurs enchantemens & a passé outre. La beauté des Gorgones, au contraire, avoit des attraits si puissans, & maîtrisoit tellement l'ame des spectateurs, qu'elle les enlevoit malgré eux & les rendoit muets d'admiration; elle les changeoit même en pierres, s'il en faut croire la Fable & la Renommée. L'exemple du Paon fait aussi pour mon opinion : ce qui plaît en cet oiseau, c'est la beauté & non la voix. Qu'on place un Paon entre un Rossignol & un Cygne qui feront entendre leurs concerts, je prétends que les assistans ne

penseront qu'à considérer l'un, sans écouter les autres; tant est irrésistible le plaisir de la vue. Je prendrai enfin à témoin de mon sentiment, un homme d'un grand poids. Héraut, faites paroître Hérodote en cette assemblée. Le voici : souffrez, Messieurs, qu'il vous parle dans son langage Ionique. » Ce que l'Orateur » a dit est vrai, & vous devez croire » avec lui que la vue est préférable » à l'ouïe, parce que les oreilles sont » toujours plus infidelles que les » yeux (*) «. Vous entendez qu'il donne l'avantage à la vue, & avec raison; les paroles ont des ailes, & s'envolent à l'instant même où elles arrivent; mais le plaisir que procure la vue des objets, est constant & durable; le spectateur le goûte à loisir. Comment donc une maison si belle, si digne de fixer les regards, ne seroit-

(*) Hérodote, Liv. viij.

elle pas un terrible contre-temps pour un Orateur ? Et vous-même, Meſſieurs, vous en êtes en ce moment la plus forte preuve. Pendant que nous parlions, vous leviez les yeux vers les lambris, vous admiriez ſans ceſſe les peintures qui couvrent les murailles. Et aſſurément on ne peut vous en ſavoir mauvais gré ; la diſtraction eſt bien pardonnable au milieu d'une foule d'objets auſſi intéreſſans & auſſi variés. La perfection de l'ouvrage, l'utilité de l'Hiſtoire & de l'Antiquité ont de vrais charmes pour des ſpectateurs remplis de connoiſſances & de goût. Mais afin que vous ne nous oubliez pas entiérement, je vais faire tous mes efforts pour vous en rendre tous les détails par la parole. Je me perſuade que vous aimerez à entendre ce que vous aimez tant à voir. Peut-être me ſçaurez-vous gré de mon deſſein, & que vous me donnerez l'avantage ſur mon rival, en ce que je

vous aurai procuré un double plaisir. Je me suis imposé, vous le voyez, une tâche bien pénible; j'entreprends sans pinceaux ni couleurs de vous peindre tant de charmantes images.

A main droite en entrant, on voit un morceau de l'Histoire Grecque & Éthiopienne à la fois (*). Persée tue un monstre marin, délivre Andromede qu'il a dessein d'épouser, & l'emmene avec lui. Il fait cet exploit au retour de son expédition contre les Gorgones. L'Artiste a su renfermer beaucoup de choses en un petit espace; cette Vierge infortunée, la modestie & la crainte peintes sur le visage, regarde le combat du haut de son rocher; elle voit l'entreprise hardie du jeune Héros son amant, & la difficulté de terrasser le monstre qui

(*) Andromede étoit fille de Céphée, Roi d'Éthiopie, & Persée, petit-fils d'Acrise, Roi d'Argos.

paroît tout hériſſé d'écailles épineuſes, & ouvrant une gueule épouvantable. Perſée, de la main gauche, lui préſente la tête de Méduſe, & de la droite, le frappe de ſon épée. La partie du monſtre tournée vers la Gorgone ſe change déjà en pierre, & ce qui vit encore eſt percé par le glaive.

Le tableau ſuivant repréſente un acte de juſtice parfaite. Le Peintre ſemble avoir emprunté ſon ſujet d'Euripide ou de Sophocle, qui l'ont traité l'un & l'autre. Pylade le Phocéen & ſon ami Oreſte, qu'on croyoit déjà morts, pénetrent ſecrétement dans le palais d'Égiſthe & le tuent. Clitemneſtre, déjà égorgée elle-même, eſt étendue à demi-nue ſur ſon lit. Tous les eſclaves ſont dans le trouble & la conſternation; les uns ont la bouche ouverte & pouſſent de grands cris, les autres cherchent à ſe ſauver. L'Auteur a eu l'art d'épargner au ſpectateur la vue du parricide, & l'a ſuppoſé déjà

consommé, en représentant l'instant où les jeunes amis font perdre la vie à l'adultere.

Viennent ensuite un aimable Dieu & un beau jeune homme. Le sujet est un jeu gracieux d'amour. Branchus, assis sur un roc, tient un lievre dans sa main, & se plaît à l'élever hors de la portée d'un chien de chasse qui saute de toutes ses forces pour l'attraper. Apollon est debout à les regarder, & paroît s'amuser beaucoup du jeu de l'enfant & des tentatives de l'animal.

Un quatrieme tableau présente encore Persée, mais dans l'exploit qui a précédé celui du monstre marin. Il coupe la tête de Méduse, sous la protection de Minerve. Il ne voit point la Gorgone même, mais seulement son image réfléchie sur son bouclier; il sait ce qu'il en coute à quiconque la regarde en face.

Vis-à-vis la porte d'entrée, est une

niche pratiquée au milieu de la muraille, où s'éleve la ſtatue de Minerve en marbre blanc. Cette Déeſſe des combats n'y eſt point en habit de guerre, mais dans le coſtume qui lui convient lorſqu'elle préſide aux Arts de la paix.

La piece voiſine repréſente encore Minerve, mais en peinture. Vulcain, épris d'amour pour elle, la pourſuit; elle le fuit, & de cette pourſuite naît Ericthonius.

A côté de celui-ci, eſt un ancien tableau. C'eſt l'aveugle Orion, portant ſur ſes épaules Cédalion qui lui ſert de guide & le conduit vers l'Orient. Les rayons du ſoleil levant lui font recouvrer la vue; le Dieu Vulcain examine le tout de ſon iſle de Lemnos (*).

(*) La Fable dit qu'Orion étant venu chez Œnopion, Roi de l'iſle de Chio, & ayant voulu ſéduire ſa fille, eut les yeux crevés par

On voit enſuite Ulyſſe qui feint d'être en démence, pour ſe défendre de ſuivre les Atrides à Troies. Déjà les Députés ſont arrivés pour l'engager à s'y rendre. Sa feinte eſt aſſez adroite; la maniere dont ſa charrue eſt tournée, le ridicule de ſon attelage, l'air gauche & ſimple qu'il affecte, tout rend ſon ſtratagême vraiſemblable. Mais ſon fils ſert à découvrir la ruſe. Palamede, qui ſe doute de ſa fineſſe, prend Télémaque, tire ſon épée & menace d'en percer l'enfant, en oppoſant une feinte colere à une feinte démence. Ulyſſe épouvanté revient à ſon bon ſens, montre les ſentimens de pere, & renonce à toute diſſimulation.

Le dernier tableau repréſente Mé-

---

ordre de ce Prince, qui le chaſſa enſuite de ſon iſle. Réfugié à Lemnos, Vulcain le reçut avec amitié, & lui donna Cédalion pour le conduire vers le Soleil, qui lui rendit la lumiere.

dée transportée de jalousie, lançant des regards furieux contre ses propres enfans, & méditant un forfait atroce. Déjà elle leve son bras armé d'un glaive; les petits infortunés, tranquillement assis, regardent leur mere en riant; ils ignorent, hélas! le sort dont les menace l'épée qui brille à leurs yeux.

Or je vous le demande, Messieurs, tout cela n'est-il pas fait pour distraire l'auditeur, & lui faire entiérement oublier celui qui parle? Au reste, mon intention en ceci n'a point été de faire passer mon Adversaire auprès de vous pour un téméraire qui s'est engagé dans une entreprise au dessus de ses forces; encore moins de vous inspirer quelque dégoût pour lui & pour son discours. J'ai voulu au contraire vous disposer en sa faveur & vous préparer à l'indulgence, en vous faisant remarquer la difficulté du succès; car quand bien même vous

ſeriez ſes amis plutôt que ſes Juges, peut-être auriez-vous encore beaucoup de peine à ne le pas croire au deſſous de ſon ſujet. Ne ſoyez pas d'ailleurs étonnés que je vous parle pour un rival; l'admiration dont je ſuis pénétré pour cette maiſon, me fait déſirer qu'on applaudiſſe à celui qui en parle, quel qu'il puiſſe être.

HIPPIAS

OU

LE BAIN.

JE crois qu'on doit louer parmi les habiles gens, non pas précisément ceux qui ont le mieux parlé de leur Art, mais ceux qui ont confirmé par la pratique les préceptes qu'ils avoient donnés dans leurs Ouvrages. En effet, un malade sensé n'appellera pas le Médecin qui aura le mieux écrit sur la science de guérir, mais celui qui sait le mieux appliquer les ressources de la Médecine. Celui qui chante & pince de la guitare, est, à mon avis, meilleur Musicien que celui qui n'a que la théorie des sons & de la mesure. Parmi les Généraux, ceux qui ont mérité le nom de Grands, comme Agamemnon & Achille dans les temps

anciens, Alexandre & Pyrrhus dans les âges postérieurs, ne l'ont-ils pas obtenu en combattant en personne à la tête des armées & en faisant eux-mêmes de belles actions ? Le leur auroit-on accordé seulement pour avoir su disposer un ordre de bataille ou exhorter leurs soldats à bien faire ? Mais que veux-je dire par tout ceci ? Mon but seroit-il de faire parade de mes connoissances en Histoire ? Non assurément ; c'est de conclure que dans les Arts mécaniques, nous ne devons pas admirer seulement celui qui s'est distingué par une profonde théorie, mais celui qui a laissé à la Postérité des monumens & des ouvrages estimables. Ceux qui, dans quelque genre que ce soit, n'ont su que disserter & discuter, méritent plutôt le nom de Sophistes, que celui de Sages. On ne peut, par exemple, refuser ce dernier à Archimede, ni à Sostrate de Cnide, dont l'un

vainquit Ptolémée & prit Memphis ſans l'aſſiéger (*), en détournant ſeulement le Nil; l'autre eut le ſecret d'embraſer une flotte ennemie (**). Avant eux, Thalès de Milet ayant promis à Croeſus qu'il feroit paſſer à pied ſec le fleuve Halis à ſon armée, trouva moyen d'en faire couler les eaux en une nuit par-derriere ſon camp (***); non pas qu'il ſe piquât d'être grand Mécanicien, mais il avoit un génie

(*) Ce trait d'Hiſtoire n'eſt cité par aucun autre Auteur, & les Savans ne ſavent trop comment l'expliquer.

(**) Ce ne pouvoit être que par le moyen des miroirs ardens. Lucien eſt encore le premier qui parle de ce fait. Plutarque & Tite-Live diſent ſeulement qu'Archimede, par ſes machines ſupérieures, écarta ou coula à fond beaucoup de vaiſſeaux ennemis.

(***) Hérodote & Diogene de Laërce diſent ſeulement que ce Philoſophe, Aſtronome & Géometre, diviſa le fleuve en deux canaux & le rendit guéable, ſans ajouter qu'il fit cette opération en une nuit.

inventif, & l'art de perſuader tout ce qu'il propoſoit. Si le fait n'étoit pas des temps fabuleux, je vous citerois encore Épée, qui, dit-on, fabriqua le cheval de Troie, dont il avoit imaginé la ſtructure, & s'enferma lui-même dans ſes flancs avec les autres. Je crois qu'on ne doit pas faire une mention moins honorable du célebre Hippias, qui vivoit de nos jours. Il avoit autant de littérature qu'aucun des Anciens; il étoit très-ſubtile dans la diſpute, & très-clair dans ſes diſſertations; mais il fut plus recommandable encore par les ouvrages de ſes mains. Il exécutoit merveilleuſement, non pas ſeulement les heureuſes découvertes faites avant lui dans les Arts, mais auſſi celles qu'il faiſoit lui-même; &, pour me ſervir d'un proverbe tiré de la Géométrie, il étoit en état de conſtruire un triangle ſur telle ligne droite qu'on lui auroit donnée (*). Tout

(*) La maniere de conſtruire un triangle ſur

homme qui s'eſt diſtingué dans le ſeul Art qu'il a choiſi, n'a pas laiſſé d'obtenir de la célébrité en ſon genre ; & celui-ci fut ſans contredit le premier en mécanique, en géométrie, en muſique théorique ou pratique, & il poſſéda chacun de ces talens, comme s'il l'eût poſſédé ſeul. Je ne finirois pas, ſi je voulois parler de ſes connoiſſances profondes dans la théorie de la lumiere, les réfractions, les miroirs, & l'Aſtronomie, dans laquelle il a fait voir que tous ceux qui l'avoient précédé n'étoient que des enfans. Je vous ferai avec plaiſir la deſcription d'un de ſes ouvrages que j'ai admiré derniérement. C'eſt une choſe fort commune en elle-même & fort ordinaire, puiſque ce n'eſt que la conſ-

---

me ligne droite quelconque, n'a rien de merveilleux ; & c'eſt, comme on ſait, une des premieres leçons de la Géométrie pratique parmi les Géometres de nos jours.

truction d'un bain. Mais c'eſt l'empreinte du génie de l'Artiſte & ſon intelligence qui méritent l'admiration. Il n'avoit point pour emplacement un terrein plat & égal, il étoit au contraire tout-à-fait en pente & même fort eſcarpé. Hippias éleva la partie la plus baſſe au niveau du reſte, après avoir établi une baſe & des fondemens aſſez ſolides pour ſoutenir les terres & l'édifice. Tout l'ouvrage eſt dominé par une enceinte de collines qui lui ſervent à la fois d'abri & d'appui. Les diverſes parties des bâtimens ſont bien proportionnées entre elles, ainſi que relativement à l'étendue du local, & l'on remarque une exacte ſimétrie entre les différens jours dont ils ſont percés. On entre d'abord dans un veſtibule élevé, auquel on monte par des degrés très-larges & très-commodes. De là on paſſe dans une vaſte ſalle deſtinée à recevoir les eſclaves, puis à gauche des cabinets charmans &

fort éclairés. Si ces retraites délicieuses sont en quelque sorte un hors d'œuvre dans un bâtiment de ce genre, il faut convenir qu'elles y sont un accompagnement fort agréable & nécessaire pour bien des gens accoutumés au luxe & qui aiment toutes leurs aises. On trouve ensuite de chaque côté, des endroits où l'on peut se déshabiller: au milieu, est une salle de bains très-haute & très-éclairée, dans laquelle coulent trois fontaines d'eau froide, décorées de marbres de Lacédémone; on y voit aussi deux statues antiques de marbre blanc; l'une représente la Santé, & l'autre Esculape: plus loin, on entre dans un bain chaud, mais tempéré, en forme de rotonde. Vient ensuite, à droite, un endroit fort gai, destiné aux onctions; il a deux portes faites de marbre de Phrygie, & donne sur le lieu des exercices. On passe de là dans la plus belle de toutes les salles, qui est ornée jusqu'à

la voûte de la même pierre que la précédente. On peut s'y asseoir, s'y reposer sans danger pour la santé, & s'y rouler à son aise. On traverse après une galerie chaude, garnie de pierre de Numidie; elle conduit à une derniere salle aussi d'une grande beauté, très-bien percée & toute brillante de fleurs comme une robe de pourpre. On y trouve trois fontaines d'eau chaude. Quand on s'est lavé, on passe aux bains froids, non pas par les salles qu'on a déjà traversées, mais par un chemin fort court qui mene dans un appartement médiocrement échauffé, & fort éclairé dans l'intérieur. Ajoutez que par-tout la largeur & la hauteur sont bien proportionnées entre elles, & qu'on n'y trouve rien qui n'offre des beautés & des graces, selon ce précepte de Pindare : *Si vous commencez un ouvrage, qu'il présente au loin une magnifique apparence.* C'est par l'aspect imposant & des jours bien

distribués, qu'un Artiste obtiendra cet effet. Le sage Hippias a placé la salle des bains froids de maniere qu'elle regarde le nord, sans être privée du vent du midi, & les bains chauds ne reçoivent que l'Eurus & le Zéphire. Que dirai je de la distribution des lieux d'exercices, & de ceux qu'occupent les gens qui gardent les habits? En leur ménageant des communications faciles & promptes avec les bains, il a pourvu tout à la fois à l'utilité & à la santé des baigneurs. Au reste, qu'on n'imagine pas que j'aye prétendu relever par les graces du discours un ouvrage de peu de conséquence. Je pense qu'il n'y a pas un mérite ordinaire à décorer de beautés neuves un sujet commun par lui-même. Or c'est ce qu'a fait ici cet excellent Artiste. Ce monument réunit toutes les propriétés d'un bain; l'utilité, la commodité, la clarté, les proportions; il est approprié à la disposition du

local; on peut le fréquenter en toute ſûreté; on y trouve juſqu'à deux cabinets de garde-robe & un grand nombre d'iſſues. Il y a deux cadrans; l'un eſt ſolaire, l'autre indique l'heure par le moyen de l'eau & du bruit qu'elle fait en tombant. Quiconque pourroit voir cet édifice ſans le louer comme il le mérite, ſeroit à mes yeux un ſtupide, ou un ingrat, ou un envieux. Pour moi, j'ai tâché, par cet écrit, de payer, ſelon mon pouvoir, & à l'ouvrage & à l'Auteur, le juſte tribut de louanges qui leur eſt dû; & ſi j'avois occaſion de me laver encore dans ces bains, je ſuis aſſuré que beaucoup d'autres ſe joindroient à moi pour les admirer.

ÉLOGE DE LA MOUCHE.

LA Mouche n'eſt pas le plus petit des volatiles, ſi on la compare aux couſins & autres moucherons ; elle les ſurpaſſe autant en groſſeur, que l'abeille la ſurpaſſe elle-même. Comme les oiſeaux, elle n'a ni de petites plumes ſur le corps, ni de plus longues aux ailes ; mais comme les ſauterelles, les cigales & les abeilles, elle a, pour voler, des membranes qui l'emportent autant en fineſſe & en délicateſſe ſur les ailes empennées, que les étoffes des Indes ſur celles de la Grece. En effet, lorſqu'elle les déploie au ſoleil pour s'élever dans les airs, on y admire l'éclat & les couleurs de la queue du paon. Quand elle vole, elle ne frappe point l'air à coups

précipités comme la chauve-souris, elle ne s'élance point par bonds comme la sauterelle, elle ne fait point entendre le bourdonnement de la guêpe, mais elle s'agite en tout sens. Elle a cela de particulier, que le son qu'elle rend n'est ni le cri sanguinaire des cousins, ni le murmure étourdissant des abeilles, ni le bruit terrible & menaçant des guêpes, mais un chant gracieux qui est à tous les autres, à peu près comme la flûte en comparaison des cimbales & des trompettes. Sa tête tient à son cou par un filet très-délié; elle est très-flexible dans tous les sens, & n'est point continue au tronc comme celle de la sauterelle. Ses yeux prééminens participent beaucoup de la nature de la corne (*). De sa poitrine également

(*) Les Anciens n'avoient que des notions imparfaites de tous les objets parfaitement connus par les Naturalistes modernes, depuis l'invention du microscope. Lucien ne parle point

ſolide, ſortent des pieds qui ne ſont pas auſſi courts que ceux de la guêpe; ſon ventre, garni de la même maniere & à peu près de la forme d'une cuiraſſe, eſt partagé par bandes & par écailles. Son arme défenſive n'eſt point par-derriere, comme dans la guêpe & l'abeille, mais elle pique par-devant & par l'extrémité de ſa trompe. Elle la porte comme l'éléphant, s'en ſert pour ſaiſir ſa nourriture & tout ce qui lui plaît. Il en ſort une eſpece de petit dard avec lequel elle pique & ſuce le ſang; elle boit auſſi du lait, mais elle préfere le ſang, qu'elle pompe ſans faire beaucoup de mal. Elle a ſix pieds, mais elle ne marche que ſur les quatre derniers, & les deux de devant lui ſervent de mains. On la voit ſe

---

des facettes innombrables qu'on découvre dans l'œil de la Mouche, & à l'aide deſquelles les objets qui l'environnent dans tous les ſens ſe réfléchiſſent parfaitement à ſa vue.

ſoutenir

soutenir sur les uns, & porter son manger avec les deux autres, à peu près comme nous. Elle n'est point Mouche en naissant, ce n'est qu'un ver produit de la corruption de chair humaine ou autre. Elle prend en peu de temps des pieds, puis des ailes, & devient volatile. Elle engendre à son tour un ver qui se change en Mouche. Comme elle vit avec les hommes & partage leur habitation & leur table, elle mange de tout, excepté de l'huile, qui est pour elle un poison mortel (*). Comme sa vie est très-courte, elle aime beaucoup la lumiere & la cherche toujours. La nuit elle se repose; on ne l'entend ni voler ni bourdonner, elle se retire en silence & ne remue plus. Il lui faut beaucoup d'adresse pour éviter les piéges que lui tend

(*) Une goutte d'huile suffit pour faire expirer les Mouches de toute espece, parce qu'elle bouche les pores & les voies de la respiration de ces insectes.

l'araignée ſon ennemi naturel; on voit qu'elle remarque l'embuſcade, la découvre de loin, & modere l'impétuoſité de ſon vol pour ne point tomber dans les lacs qui lui ſont préparés. Ce n'eſt point à moi à parler de ſon courage & de ſa réſolution, quand le plus ſublime des Poëtes les a chantés. Homere veut-il louer le plus grand des Héros; ce n'eſt ni au lion, ni au léopard, ni au ſanglier qu'il le compare, mais à l'intrépide hardieſſe & aux efforts courageux de la Mouche. Ce n'eſt pas de l'audace, mais de l'intrépidité qu'il lui donne; ſelon lui, elle ne cede point lorſqu'elle eſt repouſſée, mais elle affronte la mort même. Il la loue avec tant de complaiſance, que ce n'eſt pas une fois & en paſſant qu'il en parle; il y revient fréquemment, & ſon éloge fait ſouvent l'ornement de ſes vers. Tantôt il la fait voler par eſſaims ſur des vaſes remplis de lait; tantôt, quand il repréſente Mi-

nerve écartant un trait de Ménélas, il compare la Déeſſe à une mere tendre qui veille au ſommeil de ſon enfant, & ne manque pas de faire figurer la Mouche dans cette belle comparaiſon (*). Il déſigne auſſi l'eſpece entiere par les expreſſions honorables de *troupes ſerrées*, de *nation des Mouches*. Cet inſecte a tant de force, qu'il perce non ſeulement la peau des hommes, mais auſſi celle des bœufs & des chevaux; il fait même du mal à l'éléphant en ſe gliſſant entre les plis de la ſienne, & le bleſſant autant qu'il le peut avec ſa petite trompe. Il regne parmi les Mouches une grande liberté dans leurs amours; le mâle ne quitte pas tout-à-coup ſa femelle, comme le coq fait la poule, mais ils reſtent fort long-

(*) Voyez Iliade, Chant IV, vers 130. La Mouche n'y figure pas d'une maniere bien avantageuſe. Le Poëte dit en propres termes: *Ainſi une tendre mere écarte une Mouche de ſon enfant endormi.*

temps accouplés, même au milieu des airs & dans la plus grande agitation de leur vol. Le tronc d'une Mouche vit & respire, même après que la tête en est séparée. Ce qu'il y a de plus admirable en elle, & que je ne passerai point sous silence, comme Platon, à qui toutefois on ne peut reprocher que cette omission dans son Traité de l'immortalité de l'ame, c'est qu'une Mouche morte renaît sous la cendre. Preuve qu'elle a une ame immortelle, puisque cette ame, après avoir abandonné son corps, y rentre, le reconnoît, le ranime & fait voler l'insecte comme auparavant. Ceci rend encore très-vraisemblable ce qu'on raconte d'Hermotime de Clazomene, dont l'ame erra long-temps seule autour de son corps qu'elle avoit quitté, y rentra enfin, & le rendit à la vie (*).

(*) Pline & Plutarque racontent des faits étonnans & peu vraisemblables de différens morts ressuscités, entre autres celui qu'on lit ici.

La Mouche, ſans ſe donner la moindre peine, profite du travail des autres, & trouve toujours une table bien garnie. C'eſt pour elle que les chevres donnent du lait, & elle a part avec les hommes au miel de l'abeille. C'eſt pour elle que les Cuiſiniers préparent les meilleurs mets; elle y goûte même avant les Rois, mange avec eux à leur table, & goûte ſeule à tout ce qu'on y ſert. Elle ne fait point de nid & n'a aucune demeure fixe; elle mene une vie errante, à la maniere des Scythes; elle s'arrête & fait halte où la nuit la ſurprend. Mais, comme je l'ai obſervé, elle reſte dans une profonde inaction, tant qu'elle eſt dans les ténebres; elle ne veut rien faire en cachette, de ce qui pourroit la déshonorer au grand jour.

La Fable rapporte qu'il y eut autrefois une femme nommée Mya (*),

(*) Μυῖα en grec eſt le nom de la Mouche.

belle, vive, enjouée, & d'ailleurs très-bonne chanteuse. Elle aimoit Endymion, & fut rivale de la Lune; elle troubloit sans cesse le jeune Berger dans son sommeil par ses agaceries, ses jeux folâtres & ses chansons; il s'impatienta contre elle, & la Déesse, également irritée, la changea en Mouche. C'est pour cela, dit-on, qu'elle porte envie au sommeil de tous les dormeurs, sur-tout des jeunes gens & des enfans, par souvenir d'Endymion. Sa piqûre & son goût pour le sang ne sont point en elle des signes de férocité, mais des marques d'amour & de son penchant pour les hommes. Elle jouit par-là autant qu'elle peut, & tâche de cueillir quelques fleurs de beauté.

Il y eut dans les temps anciens une

Cette métamorphose est entièrement dans le goût d'Ovide; mais je ne sache pas qu'elle ait été racontée par d'autre Auteur que Lucien.

femme de ce nom, qui faiſoit des vers, étoit très-ſavante & très-belle; une autre fameuſe Courtiſane d'Athenes, dont un Poëte Comique a dit :

Sa piqûre va juſqu'au cœur.

Les graces de la Muſe comique, & la délicateſſe de la ſcène n'ont point dédaigné le nom de la Mouche, & beaucoup de peres & de meres n'ont pas craint de le donner à leurs filles. La Tragédie même en parle dans les termes les plus honorables, comme dans les vers ſuivans :

Sans crainte contre l'homme une Mouche s'élance,
Et le Guerrier armé fuit devant une lance (*).

Je pourrois auſſi m'étendre ſur la Pythagoricienne Mya (**), ſi ſon hiſ-

(*) C'eſt un fragment de quelque Poëte Tragique; un des Commentateurs de Lucien aſſure qu'ils ſont dans le goût d'Euripide, mais il n'en donne aucune autre preuve qu'ils ſoient de ce Poëte.

(**) Ménage, dans ſon Hiſtoire des Femmes

toire n'étoit connue de tout le monde.

Il eſt une eſpece de Mouches très-groſſes, que les uns appellent *guèrrieres*, & les autres *canines*, dont le bourdonnement eſt extrêmement dur & le vol fort rapide. Elles vivent très-long-temps & paſſent l'hiver entier ſans manger, en s'attachant de préférence aux lambris des appartemens. Ce qu'on remarque en elles de bien étonnant, c'eſt que chacune d'elles eſt tour à tour mâle & femelle, & réunit les charmes des deux ſexes, comme Hermaphrodite, fils de Vénus.

J'aurois encore beaucoup de choſes à dire ſur ce ſujet; mais je finis, de peur, comme dit le Proverbe, de faire d'une Mouche un éléphant.

Philoſophes, après avoir dit que cette Mya étoit fille de Pythagore par Théano, & qu'elle épouſa Milon le Crotoniate, ajoute que ſon hiſtoire, fort connue du temps de Lucien, eſt abſolument ignorée des Modernes.

NÉRON,

OU

L'ENTREPRISE DE PERCER L'ISTHME *.

MÉNÉCRATE, MUSONIUS (**).

MÉNÉCRATE. ON dit, Muſonius, que vous louez beaucoup l'idée qu'eut

---

(*) La plupart des Commentateurs penſent que ce Dialogue n'eſt pas de Lucien. Sans décider cette queſtion, nous obſerverons qu'il renferme une cenſure aſſez vive de Néron, & qu'il mérite d'être lu.

Nous tranſcrirons ici quelques paſſages de Suétone & de Philoſtrate, qui ſerviront à éclaircir quelques traits hiſtoriques cités dans cet Ouvrage.

Voici ce que dit le premier dans la Vie de Néron, N°. 19. *In Achaïâ Iſthmum perfodere aggreſſus, Prætorianos pro concione ad inchoandum opus cohortatus eſt. Tubâque ſigno dato, primus raſtello humum effodit, & corbulæ congeſtam*

l'Empereur de percer l'Isthme, & que vous la jugez digne des Grecs (***).

---

humeris extulit. En Achaïe, se proposant de faire percer l'Isthme, il engagea en pleine assemblée les Prétoriens à commencer les travaux ; & après en avoir fait donner le signal au son de la trompette, il se mit le premier à fouir la terre avec un hoyau léger, & en emplit une hotte qu'il chargea sur ses épaules.

Philostrate, dans la Vie d'Apollonius de Thiane, Liv. iv, Chap. XXIV, dit en parlant de ce Philosophe : » Il s'étoit une fois arrêté sur l'Isthme, & la mer mugissoit autour de Léchée ; il dit : On coupera ce bout de terre, ou plutôt on ne le coupera point. Il tint ce discours, parce qu'il prévit qu'on tenteroit de couper l'Isthme ; entreprise que Néron forma sept ans après.... On dit que lorsqu'il eut remporté le prix de la Tragédie dans les Jeux Olympiques, il songea à percer l'Isthme de Corinthe, de sorte que les vaisseaux pussent le traverser, & que la mer Adriatique se mêlât avec la mer Égée. Les vaisseaux n'auroient pas été obligés à doubler le Cap de Malée, & ils auroient en grand nombre traversé l'Isthme coupé, & auroient évité de faire un long détour. Mais à quoi aboutit

MUSONIUS. Assurément. C'est un magnifique projet que celui d'abréger

---

l'Oracle d'Apollonius? On commença à couper depuis Léchée; on continua pendant presque quatre stades, & ensuite on abandonna l'entreprise. Les uns disent que Néron s'en désista, parce que les Egyptiens nivelerent les mers par son ordre, & l'avertirent que l'eau qui est autour de Léchée causeroit une inondation & submergeroit Egine. D'autres disent que ce fut par la crainte d'une rebellion. C'est pourquoi Apollonius avoit dit que l'Isthme seroit coupé, & qu'il ne le seroit pas «. (Voyez Philostrate, traduit en françois, Amsterdam, 1779, 4. vol.)

(**) Caïus Rufus Musonius, Philosophe de la secte des Stoïciens, vécut au deuxieme siecle. La cause des persécutions qu'il éprouva de la part de Néron, fut la liberté avec laquelle il censuroit ce Prince, qui l'exila dans l'Isle de Gyare. Mais il fut rappelé par Vespasien, qui, si l'on en croit Philostrate, prenoit des conseils de lui. Le même Philostrate fait dire à Démétrius, Liv. v, Ch. XI, qu'il avoit vu Musonius enchaîné & condamné à percer l'Isthme. Démétrius s'en plaignit, comme de raison; Mu-

la navigation, comme Néron le vouloit faire en ouvrant un Isthme de vingt stades (*); il épargnoit aux voyageurs tout le circuit du Péloponnese jusqu'au Promontoire de Malée (**).

---

sonius prit sa beche, l'enfonça vigoureusement dans la terre, leva les yeux, & dit: Vous voyez avec peine que je creuse l'Isthme; que diriez-vous, si vous m'entendiez chanter en m'accompagnant de la cithare comme Néron?

(***) Il pouvoit paroître étonnant que Musonius exilé & condamné par Néron aux travaux publics, approuvât l'entreprise de percer l'Isthme, & applaudît à son injuste persécuteur.

(*) Selon M. Rollin, Hist. Anc., l'Isthme avoit près de deux lieues d'une mer à l'autre. Selon M. Danville, le stade ancien des Grecs doit être évalué à 94 toises & demie, ce qui donneroit à cet Isthme à peu près 1990 toises de large. Le même Géographe observe que cet Isthme est appelé de nos jours *Hexa-Mili*, par une évaluation de sa largeur à six milles, d'après le mille grec moderne, composé de sept stades anciens. Ces différens calculs ne paroissent pas s'accorder.

(**) Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la Carte

MÉNÉCR. Cela n'étoit pas moins avantageux au commerce, aux villes maritimes & à celles de l'intérieur ; car celles-ci se suffisent à elles-mêmes, lorsque les autres sont bien pourvues. Mais faites-nous, je vous prie, l'exposé de ce projet ; nous l'entendrons avec plaisir de votre bouche, si vous n'avez rien de plus important qui vous occupe.

MUSON. Très-volontiers, mes amis ; je ne puis rien faire de mieux, pour vous dédommager des désagrémens du lieu où vous êtes venus dans l'intention de vous instruire (*).

L'ambition de se rendre célebre par

---

de la Grece ancienne ou moderne, pour voir de combien la navigation étoit abrégée par le canal projeté, qui auroit fait une Isle de l'ancien Péloponnese, aujourd'hui la Morée.

(*) L'Auteur semble supposer que Ménécrate, & plusieurs autres sont venus prendre des leçons de Philosophie de Musonius, dans la prison, ou sur l'atelier des travaux publics.

la poéſie, en quoi Néron prétendoit le diſputer aux Muſes mêmes, conduiſit ce Prince en Achaïe; il vouloit auſſi remporter le prix du chant dans les Jeux Olympiques, conſacrés plus qu'aucune autre aſſemblée de la Grece, aux exercices de la Gymnaſtique; car pour les Jeux Pythiens, il les croyoit bien plus de ſon reſſort que de celui d'Apollon, & il imaginoit que ce Dieu n'auroit jamais oſé le défier dans l'art de chanter ou de pincer de la guitare. L'ouverture de l'Iſthme n'entra pas d'abord dans les vûes qu'il avoit en partant d'Italie; mais à ſon arrivée, il fut frappé de l'aſpect impoſant du local; il lui rappela l'entrepriſe de l'un des Princes Grecs venus devant Troie, qui ſéara la Béotie de l'Eubée par l'Euripe creuſé près de Chalcis (*); celle de Darius, qui marchant contre

(*) Aucun autre Auteur ne dit que ce fût un Prince Grec qui creuſa l'Euripe.

les Scythes, jeta un pont sur le Bosphore (*); peut-être aussi eut-il en vue les magnifiques travaux de Xerxès (**). Il savoit d'ailleurs qu'une communication aussi étendue & aussi utile seroit fort agréable à toute la Grece; car les Tyrans, en paroissant n'avoir pour but que le pouvoir arbitraire qui les enivre, ne sont pas toujours insensibles aux applaudissemens. On le vit donc sortir de la tente qui lui avoit été préparée, en chantant un hymne à Amphitrite & à Neptune, & un petit Poëme en l'honneur de Mélicerte & de Leucothée (***). Le Préfet de la Grece lui mit en main un hoyau d'or; il s'approcha au milieu des chants & des

(*) C'est le Bosphore de Thrace, que Darius, fils d'Histape, passa sur un pont de bateaux.

(**) Xerxès traversa également sur un pont de bateaux le détroit de l'Hellespont; il avoit aussi donné ordre qu'on perçât le Mont Athos.

(***) Voyez tome II, p. 28. Tome III, p. 315 & 509.

acclamations, de l'endroit où l'on devoit creuser; il en donna trois coups en terre, & après avoir recommandé à ceux qui avoient la direction des ouvrages, de les pousser avec ardeur, il rentra à Corinthe aussi content de lui-même que s'il eût surpassé les travaux d'Hercule. Les esclaves étoient chargés des fouilles difficiles & des excavations de rochers, & l'armée, de l'enlévement des terres. Nous étions à travailler sans relâche depuis cinq à six jours, lorsqu'on nous rapporta vaguement de Corinthe, que l'Empereur avoit changé d'avis. On disoit que des Égyptiens, après avoir pris le niveau des deux mers, avoient trouvé que les eaux étoient beaucoup plus élevées du côté de Léchée (*), & qu'il étoit fort à craindre que l'isle d'Égine ne fût entiérement submergée. Mais le

(*) Le Chæum ou Léchée, est un des deux ports de Corinthe, sur le golfe de même nom.

sage Thalès lui-même, malgré ses profondes connoissances en Physique, n'auroit pas été capable de faire renoncer Néron à son entreprise, car il avoit déjà plus à cœur de percer l'Isthme, que de montrer sa belle voix. Le véritable motif qui l'en détourna & lui fit quitter la Grece précipitamment, fut la nouvelle des séditions qui s'éleverent en différentes contrées d'Occident, & la défection de Vindex (*), qui se mit à la tête de ces mouvemens. La raison physique des Géometres Egyptiens, ne fut qu'un vain prétexte, parce que je sais, de maniere à n'en point douter, que les eaux des deux golfes sont de niveau. On assure que les environs de Rome commencent déjà à chanceler & sont tous prêts à se déclarer. Vous l'avez entendu dire vous-même hier à un Tribun qui aborda ici.

(*) Vindex étoit Propréteur ou Lieutenant dans les Gaules.

MÉNÉCR. Mais Néron avoit donc une belle voix, pour être auſſi fou de muſique & ſi jaloux de ſe montrer dans les Jeux Olympiques & Pythiens? De tous ceux qui ſont deſcendus dans l'iſle de Lemnos, les uns l'admiroient, les autres ſe moquoient de lui.

MUSON. Il n'y a ni de quoi admirer, ni de quoi ſe moquer. La Nature lui adonné une voix paſſable & ordinaire; mais il ſerre la gorge en chantant, il fait entendre dans ces momens un ſon creux & ſombre, qui n'eſt point naturel & reſſemble à un bourdonnement ſourd; mais quand il n'a point tant de confiance en lui-même, l'accompagnement adoucit le ſon de ſa voix; elle devient gracieuſe & juſte; ſes accords ſont harmonieux & précis, & ils ſe marient parfaitement bien aux ſons de la guitare. Le ſeul reproche qu'on puiſſe alors lui faire, c'eſt d'être trop habile en ce genre pour un Empereur. Mais quand il s'efforce d'imiter

les grands Maîtres, bons Dieux ! quel rire il excite parmi les ſpectateurs ! les malheurs dont les rieurs ſont menacés ne peuvent les arrêter ; il ſe penche d'une maniere tout-à-fait plaiſante en voulant retenir ſa reſpiration trop long-temps ; il ſe dreſſe ſur la pointe des pieds & courbe ſon corps en arriere, comme un criminel attaché autour d'une roue. Sa face, naturellement rubiconde (*), ſe colore plus que jamais en ces inſtans, & devient preſque violette. Il a le vent fort court, & il ne peut jamais ſuffire à ſes tenues prolongées.

MÉNÉCR. Mais comment donc ſes concurrens lui cedent-ils toujours ? Eſt-ce par égard pour ſa ſupériorité ?

MUSON. Oui, pour la ſupériorité de ſes forces, à peu près comme dans

(*) Néron avoit la réputation de s'enivrer ; & au lieu de *Tiberius Nero*, on l'appeloit *Biberius Nero*.

les combats de la lutte. Vous pouvez vous ſouvenir de cet Auteur Tragique qui perdit la vie aux Jeux Iſthmiques ; ceux qui oſeroient lui diſputer le prix des Beaux-Arts, auroient à craindre le même ſort.

MÉNÉCR. Et quelle eſt donc cette hiſtoire ? Je n'en ai pas entendu parler.

MUSON. Le fait eſt incroyable, mais toute la Grece en a été témoin. Malgré la Loi qui exclut la Tragédie & la Comédie des Jeux Iſthmiques, Néron voulut prétendre au prix de la déclamation tragique ; il ſe préſenta un grand nombre de concurrens, entre autres un Epirote renommé pour la beauté de ſa voix, & qui charmoit tout le monde ; il s'annonçoit en cette circonſtance pour déſirer plus que jamais d'obtenir la couronne, & avoit déclaré hautement qu'il ne la céderoit pas à Néron, à moins qu'il ne lui donnât dix talens. Néron fut déſeſpéré & devint furieux, d'autant

plus que le Public avoit entendu la déclaration que l'Epirote avoit faite derriere la ſcène, quelques inſtans avant le commencement des Jeux. Comme tous les Grecs approuvoient ſa réſolution, Néron envoya un de ſes Acteurs lui ſignifier qu'il eût à lui céder. L'autre parla plus haut encore que la premiere fois, & il s'éleva quelque rumeur parmi le peuple. Alors l'Empereur envoya ſes Hiſtrions ſur le théatre, comme devant ſervir à la repréſentation. Ils portoient en main des tablettes d'ivoire ouvertes (*), & qu'ils agitoient en forme de poignards; ils s'en ſervirent pour couper la gorge à cet infortuné, qu'ils tenoient ſerré contre une colonne.

MÉNÉCR. Comment ! un tel aſſaſſi-

(*) Les tablettes ſur leſquelles écrivoient les Anciens, avoient la forme d'un Δ, quand elles étoient fermées ; & quand on les ouvroit, elles devoient préſenter des pointes aſſez aiguës.

nat commis aux yeux de toute la Grece lui valut le prix de la Tragédie?

MUSON. Ce n'étoit qu'un jeu pour un jeune homme qui avoit tué sa mere. Faut-il s'étonner qu'il ait fait égorger un Acteur Tragique pour lui couper la parole? Ne l'a-t-on pas vu entreprendre de fermer la bouche de la Pythonisse qui rendoit des oracles divins, pour anéantir la voix d'Apollon lui-même? Cependant la Prêtresse, par ménagement, l'avoit comparé aux Oreſtes & aux Alcméons, qui avoient acquis une espece de gloire en tuant leur mere, dans l'intention de venger la mort de leur pere. Comme celui-ci sentoit que cette excuse ne pouvoit valoir en sa faveur, il se crut offensé par le Dieu, qui cependant avoit adouci la vérité pour lui....

Mais quel est le vaisseau que je vois approcher du rivage? Il semble apporter quelque bonne nouvelle; tous ceux qui le montent ont des couronnes de

fleurs sur la tête, & c'est de bon augure. Je vois quelqu'un à la proue qui fait des signes d'alégresse ; si je ne me trompe, je l'entends crier que Néron est mort.

MÉNÉCR. Vous avez raison. Plus il approche, mieux on distingue sa voix.

MUSON. Grands Dieux ! l'heureuse aventure !

MÉNÉCR. Laissons ses manes en repos ; il n'est pas permis, dit-on, de faire d'imprécations contre les morts.

LE TYRANNICIDE (*).

J'AI tué, Meſſieurs, en un ſeul jour, deux Tyrans, dont l'un étoit déjà vieux, & l'autre dans la force de l'âge,

(*) Un Républicain, pour mériter le prix décerné par les Loix à quiconque tueroit un Uſurpateur du pouvoir ſouverain, ou, ce qui eſt la même choſe, un Tyran, ſe tranſporte au palais de celui qui s'étoit rendu coupable de ce crime. Il tue ſon fils au lieu de le tuer lui-même; mais celui-ci ſe tue avec l'épée du Républicain laiſſée dans le corps de ſon fils. L'auteur du premier meurtre demande la récompenſe qu'il croit lui être due; on la lui refuſe, parce qu'il n'a pas tué le Tyran de ſa propre main, ſelon l'expreſſion de la Loi; il prononce cette harangue ou déclamation, pour défendre ſa cauſe.

C'eſt un des Diſcours que Lucien a faits, lorſqu'il exerçoit la profeſſion de Rhéteur. Pour bien juger des maximes qui y ſont répandues, il convient, en le liſant, de ſe rappeler que les Grecs ne connoiſſoient que le Gouvernement

&

& plus propre par conſéquent à commettre mille injuſtices. Je ne viens vous demander qu'une récompenſe pour cette double action. Je ſuis le ſeul des Tryannicides qui d'un ſeul coup ait délivré la Société de deux méchans. Le fils a péri par mon épée, & le pere par la douleur de la mort de ſon fils. Le Tyran a ſubi un châtiment proportionné à ſes crimes, puiſqu'il a vu ce fils mort avant lui, & qu'il a été forcé d'être le Tyrannicide de lui-même. L'un a fini par mes mains; mais il a été, en mourant, le miniſtre de ma vengeance envers l'autre. Comme il avoit été, de ſon vivant, le complice des crimes de ſon pere, il a été, en expirant, l'auteur de ſa mort. J'ai donc mis fin à la tyrannie, & c'eſt

---

Républicain, que le plus grand de tous les crimes, dans leurs mœurs, étoit d'en vouloir changer la forme, & de favoriſer ou d'uſurper la puiſſance abſolue.

mon épée qui a tout fait. J'ai trouvé une nouvelle maniere de ſe défaire des ſcélérats ; j'ai tué le plus fort moi-même, & j'ai abandonné le vieillard à mon épée. Je croyois avoir droit à une double récompenſe, pour vous avoir délivrés non ſeulement de vos maux préſens, mais de ceux dont vous étiez menacés ; pour avoir procuré à la République une liberté durable, en ne laiſſant aucun héritier de la Tyrannie. Cependant je me vois ſur le point d'être fruſtré de ce qui eſt dû à un ſervice de cette importance. Je ſerai ſeul privé d'un prix décerné par les Loix que j'ai défendues. Si mon adverſaire les réclame contre moi, ce n'eſt pas, comme il affecte de le dire, par amour du bien public ; c'eſt ſans doute parce qu'il regrette les Tyrans & qu'il déſire qu'on venge leur mort ſur celui qui l'a procurée.

Souffrez, Meſſieurs, que je vous faſſe

en peu de mots le tableau de la Tyrannie, quoique vous la connoissiez déjà; vous jugerez mieux du service dont vous m'êtes redevables, & vous goûterez avec plus de plaisir votre situation présente. Ce n'étoit pas un simple Tyran, ni un seul esclavage, ni les caprices d'un seul oppresseur, que nous avions à supporter; de tous ceux qui ont été exposés à cette espece de calamité, nous avons été sans contredit les plus malheureux, puisque nous étions en butte à deux Maîtres injustes à la fois. Le vieux étoit plus modéré, moins furieux, moins cruel, moins dissolu, parce que l'âge mettoit un frein à la fougue de ses passions. On dit même qu'il ne fut porté d'abord à des actes d'oppression & de cruauté, que par l'impulsion de son fils; les violences étoient contre son caractere, & il ne s'y prêtoit que par la tendresse qu'il avoit pour ses enfans, & qu'il portoit à l'excès, comme il l'a fait voir par sa

mort. Il n'avoit des yeux que pour ſon fils, & ne lui refuſoit rien; il commettoit toutes les injuſtices qu'il vouloit, condamnoit au ſupplice tous ceux qu'il déſiroit, & faiſoit en tout ſa volonté. En un mot, il étoit le premier eſclave de ſa tyrannie, & l'exécuteur de ſes caprices. Le jeune homme, par égard pour ſon âge, lui laiſſoit les honneurs & le nom de la Tyrannie; mais s'en étoit réſervé le pouvoir, & faiſoit tout par lui-même, afin que la toute-puiſſance ne pût lui échapper des mains. Il profitoit ſeul de tous ſes crimes; c'étoit lui qui commandoit ſes ſatellites, lui qui augmentoit le nombre de ſes gardes, lui qui vexoit ceux qui étoient dans ſa dépendance, lui qui faiſoit trembler les conſpirateurs, lui qui mutiloit les jeunes gens pour en faire des Eunuques, lui qui déshonoroit les époux & ſe faiſoit amener de jeunes vierges pour ſes plaiſirs. Les meurtres, les

exils, les confiscations, les supplices, les mauvais traitemens de toute espece, étoient les amusemens de sa jeunesse. Le vieillard le secondoit en tout, approuvoit tout, & ne trouvoit de bien que les crimes de son fils. Comme le pouvoir arbitraire ne fait que développer l'énergie des passions, ceux qui en sont revêtus ne mettent plus de bornes à leurs injustices. Ce que nous regardions comme le comble du malheur, c'est que notre servitude devoit être fort longue, ou plutôt éternelle, & que la ville & le peuple étoient livrés comme par succession à des Maîtres mal-faisans. D'autres ont du moins la consolation de pouvoir dire : La tyrannie cessera, le Tyran mourra, & nous serons libres. Un semblable espoir ne nous étoit pas permis, & nous voyions toujours un nouveau successeur dans la domination. Aucun des Citoyens courageux qui pensoit comme moi, n'a osé mettre la main

à l'œuvre ; on déſeſpéroit de la liberté, & la Tyrannie paroiſſoit invincible quand on ſe repréſentoit tant de têtes à attaquer. Tous ces obſtacles ne m'ont point épouvanté ; la difficulté ne m'a pas empêché d'entreprendre, ni la crainte d'exécuter. Seul, oui, moi ſeul, j'ai affronté un ennemi ſans ceſſe renaiſſant, &, pour ainſi dire, immortel : que dis-je ſeul ? J'étois accompagné de ma fidelle épée qui m'a ſecondé en contribuant à la mort du Tyran, & qui devoit, dans l'attente où j'étois de périr moi-même, racheter la liberté commune au prix de mon ſang. Arrivé en préſence des ſatellites, il me fallut de grands efforts pour les mettre en fuite ; ce fut en immolant tout ce qui s'offroit à mon paſſage, que je pénétrai juſqu'à l'objet principal de ma vengeance, à la ſource de tous nos maux, au ſuppôt de la Tyrannie. Je contemplai le fort où elle ſe tenoit réfugiée, & malgré ſes

forces & ſa réſiſtance, je l'ai fait tomber ſous mille coups. A ce moment elle étoit anéantie & mon entrepriſe achevée; déjà nous étions libres. Il ne reſtoit qu'un ſeul vieillard ſans gardes, ſans armes, & ſur-tout ſans le premier de ſes ſatellites; ainſi abandonné & livré à lui-même, il n'étoit plus digne de l'attaque d'un bras courageux. Je me diſois à moi-même: J'ai exécuté ce que je me propoſois; tout eſt fini, tout m'a réuſſi ſelon mes déſirs. De quelle maniere dois-je punir celui qui reſte? Il eſt indigne de moi & de mes coups, ſur-tout après une premiere vengeance auſſi belle, auſſi éclatante, auſſi courageuſe. Ma gloire ſeroit flétrie par cette mort. Il faut en charger un exécuteur digne du coupable. Qu'il ne tire pas le plus petit avantage de ſon malheur; qu'il le voye, & que cette vue ſoit ſon ſupplice; qu'il ait mon épée ſous la main, c'eſt elle que je charge du reſte. Dans

cette réſolution, je me retirai : ce que j'avois prévu eſt arrivé, mon glaive a percé le Tyran & conſommé mon entrepriſe.

Je viens donc, Meſſieurs, vous annoncer l'autorité rendue au Peuple ; je viens répandre la joie dans tous les cœurs, & vous apporter l'heureuſe nouvelle de la liberté. Vous jouiſſez du fruit de mes travaux, il n'y a plus un méchant dans le palais, vous n'avez plus de Maître. Vous pouvez maintenant accorder des honneurs à qui il vous plaît, rétablir le cours de la Juſtice, & diſcuter les affaires, conformément aux Loix. C'eſt à moi, c'eſt à mon audace que vous êtes redevables de ces avantages ; c'eſt au ſeul coup mortel que j'ai porté, puiſque le pere lui-même n'a pas pu lui ſurvivre.

Je vous demande en conſéquence le prix qui m'eſt dû ; & quand je le demande, ne croyez pas que l'attente d'un gain ſordide m'ait porté à bien

mériter de la Patrie ; je veux seulement que votre reconnoissance confirme que j'ai fait une bonne action, & que par le refus que vous lui feriez d'une récompense honorable, on ne puisse rien lui disputer de son mérite ou de sa gloire. Celui qui s'y oppose, soutient que je n'ai aucun droit d'y prétendre ; que je n'ai ni tué le Tyran, ni rempli le vœu de la Loi ; qu'enfin il manque à mon action, précisément ce qui seroit nécessaire pour en requérir le prix.

Mais je lui demanderai ce qu'il exige de plus que ce que j'ai fait. Ai-je manqué de volonté ? ne me suis-je pas transporté au palais ? n'ai-je pas tué le Tyran ? n'ai-je pas délivré la Patrie ? Qui regne maintenant sur nous ? qui nous donne des Loix ? quel Maître nous menace ? Est-il un seul des auteurs de nos maux qui n'ait échappé ? Vous ne le direz sûrement pas. Tout est en paix, les Loix sont

en vigueur, la liberté n'eſt point équivoque, l'autorité du Peuple eſt aſſurée, les liens du mariage ne ſont plus profanés, les mœurs des jeunes gens en ſûreté, les vierges ſans danger; la ville entiere eſt en fêtes & ſe réjouit de la félicité commune. Qui a fait tout cela? qui a écarté tant de maux, procuré tant de biens? Si quelqu'un peut y avoir plus de part que moi, je me déſiſte & lui cede la récompenſe. Mais ſi c'eſt moi, & moi ſeul qui ai oſé, qui ai couru les riſques, qui me ſuis préſenté au palais, qui ai tué, qui a puni de mort un ennemi par l'autre, pourquoi chercher à déprécier mes ſervices? pourquoi engager le Peuple à ſe montrer ingrat envers moi? Vous n'avez pas tué le Tyran de votre main, me dit-on, & la Loi ne décerne le prix qu'au Tyrannicide. Quelle différence trouvez-vous, dites-moi, entre avoir trempé ma main dans ſon ſang, ou lui

avoir procuré l'inſtrument certain de ſa mort? Aſſurément elle eſt nulle. Le Légiſlateur n'a pu avoir en vue que la liberté, la démocratie, le terme de nos maux. C'eſt-là ce qu'il a jugé digne de gloire & de récompenſe, & c'eſt-là ce que j'ai fait, ſans qu'on puiſſe me le diſputer. En faiſant mourir celui ſans lequel le Tyran ne pouvoit vivre, il eſt clair que j'ai donné la mort à ce dernier. Ce meurtre eſt mon ouvrage, c'eſt ma main qui l'a fait. Ceſſez donc de me faire de miſérables chicanes ſur la maniere dont il eſt mort. Ne me demandez point comment il n'exiſte plus, mais s'il n'exiſte plus en effet, & ſi c'eſt moi qui en ſuis cauſe. Autrement il vous faudroit auſſi refuſer le prix à un digne Citoyen qui, en pareille circonſtance, ſe ſeroit ſervi d'une pierre, d'un bâton ou de toute autre choſe qu'une épée, pour ſe défaire du Tyran. Si, par exemple, j'avois pu le réduire par la fa-

mine, & le mettre par conſéquent dans la néceſſité de mourir, vous prétendriez donc encore que je n'aurois point rempli la Loi, & qu'il auroit fallu l'égorger de ma propre main? Le coupable cependant auroit péri d'un genre de mort plus rigoureux. Encore une fois, la ſeule choſe que vous avez à examiner, à diſcuter & à ſavoir, la voici : Un ſeul oppreſſeur exiſte-t-il en ce moment parmi nous? avons-nous la moindre choſe à craindre? voyez-vous la plus légere trace de nos maux? Or, ſi l'ordre & la paix ſont rétablis par-tout, il eſt d'un détracteur mal intentionné de ſe prévaloir contre moi de la forme d'une belle action, pour me priver du fruit de mes travaux. D'ailleurs, ſi une longue ſervitude ne m'a pas fait oublier le texte de la Loi, je me ſouviens qu'elle diſtingue expreſſément deux eſpeces d'homicides; l'un, que l'on commet de ſa propre main; l'autre, auquel on

contribue indirectement & dont on eſt ſeulement la cauſe volontaire : or elle inflige indiſtinctement la même peine dans l'un & l'autre cas, & c'eſt avec raiſon ; elle a jugé que, dans cette matiere ſur-tout, la volonté devoit être réputée pour le fait. D'après cela, vos queſtions ſur la maniere du meurtre ſont abſolument ſuperflues. D'un côté, vous regardez comme meurtrier & vous traitez en criminel celui qui a ſeulement procuré la mort d'un homme ; de l'autre, vous ne voulez pas que celui qui a néceſſité celle de votre Tyran, ſoit le bienfaiteur de la Patrie, ni qu'on le récompenſe comme tel. Vous ne pouvez pas dire que ce n'ait pas été mon intention, ni que cet événement ſoit un pur effet du haſard auquel je n'ai pas la moindre part. Qu'avois-je à craindre du vieillard, après m'être défait du jeune homme? quel but pouvois-je me propoſer en laiſſant l'épée dans le ſein de ce der-

nier, ſi je n'euſſe prévu ce qui a ſuivi ? Direz-vous que celui-ci n'étoit point le Tyran ? direz-vous qu'il n'en avoit point le nom ? direz-vous enfin, que vous n'auriez pas donné beaucoup plus pour en être délivrés ? Et vous refuſez la récompenſe à un Citoyen qui a commencé par tuer l'un, & fini par forcer l'autre à ſe tuer lui-même ! Quelle pitoyable difficulté ! Vous vous inquiétez de ſavoir comment il eſt mort, quand ſa mort vous rend libres ! L'autorité eſt reſtituée au Peuple, & vous prétendez que je devois faire plus ! Cependant la Loi, de votre aveu, n'examine que l'action en elle-même, ſans s'occuper de ſes acceſſoires ni de ſa forme. Voici qui eſt plus fort ; n'accorderoit-on pas le prix du Tyrannicide à celui qui forceroit le Tyran à s'exiler ? Il le mériteroit ſans doute, puiſqu'il feroit ſuccéder la liberté à la ſervitude. Or je n'ai pas ſeulement proſcrit notre

oppreſſeur, je ne vous laiſſe pas même la crainte d'une invaſion nouvelle; je l'ai exterminé, anéanti; j'ai coupé le mal juſqu'à la racine. Suivez mon action dans tous ſes détails, depuis ma premiere démarche juſqu'à l'iſſue, & voyez ſi j'ai manqué à la moindre choſe de ce que la Loi exige du Tyrannicide. Elle veut qu'il ſoit courageux, qu'il aime ſa Patrie, qu'il ſoit diſpoſé à affronter les plus grands dangers pour le bien public, & à procurer le ſalut du Peuple aux dépens de ſa propre vie. M'a-t-on vu balancer, fléchir ou reculer en arriere à la vue des périls inſéparables d'une pareille conjoncture? Je ne crois pas qu'on m'en accuſe. Tenez-vous-en là; voilà le point eſſentiel. Quand je n'aurois que le mérite d'avoir tenté l'entrepriſe, n'eût-elle pas réuſſi, l'on me devroit encore la récompenſe. Auriez-vous trouvé abſurde que je l'euſſe demandée, dans le cas où n'ayant pu par

moi-même conduire cette expédition à terme, j'aurois mis un autre dans le cas de porter le dernier coup à ma place? aurois-je été mal fondé, si j'avois pu vous dire : C'eſt moi, Meſſieurs, qui ai conçu le projet, qui ai voulu l'accomplir; je n'ai rien épargné pour en venir à bout, & j'ai donné des preuves ſans réplique de ma réſolution; c'eſt à moi ſeul que la gloire en eſt due. Qu'auriez-vous à me répondre? Mais je n'ai pas ſeulement le mérite de l'intention; je ſuis monté au palais, j'ai couru les plus grands dangers, j'ai fait mille efforts glorieux avant de percer le jeune homme. Ne croyez pas en effet que ce ſoit une choſe ſi aiſée de franchir des ſentinelles, terraſſer des ſatellites, & mettre tant de gens en fuite quand on eſt ſeul; c'eſt-là le plus haſardeux & le plus eſſentiel dans un exploit de ce genre. Il eſt moins difficile de ſe ſaiſir de la perſonne du Tyran & de s'en défaire. Quand une

fois on s'eſt rendu maître de tout ce qui l'environne, on peut dire que l'affaire eſt faite; le reſte n'eſt rien. Or je n'ai pu pénétrer juſqu'aux oppreſſeurs, qu'après avoir vaincu leurs gardes nombreuſes & leurs ſatellites. Je ne veux rien de plus, & je dis : C'eſt moi qui ai paſſé à travers les ſentinelles, c'eſt moi qui ai terraſſé les gardes; c'eſt par moi que le vieux Tyran s'eſt vu ſans armes, ſans défenſe, & abandonné à lui-même. Eh bien ! cela ne mérite-t-il pas récompenſe, & exigerez-vous que je trempe mes mains dans ſon ſang? Cependant demandez-vous un meurtre? J'en ai un à vous offrir; il n'eſt point ordinaire, & n'a pas couté peu de peines; c'eſt celui d'un jeune homme dans toute ſa vigueur, d'un ennemi redoutable à tous égards, qui mettoit le Tyran à l'abri de toute embûche, étoit ſon unique appui, & lui valoit à lui ſeul une garde nombreuſe. Après tant

d'actions de bravoure, me croirez-vous indigne du prix? Que feriez-vous, si je n'avois pu tuer qu'un seul satellite, ou un seul Ministre, ou un seul de ses esclaves favoris? Ne mettriez-vous aucune importance à pénétrer dans le palais, puis, au milieu de la Cour, au milieu d'une foule de gens armés, tuer quelqu'un des amis du Maître? Eh bien! quel est celui que j'ai tué? Le fils du Tyran, ou plutôt un Tyran plus dur, un oppresseur plus implacable, un bourreau plus cruel, un maître plus insolent, &, ce qu'il y avoit de pis, l'héritier & le successeur du pouvoir absolu, qui pouvoit prolonger notre malheur encore bien des années. N'eussé-je fait que cela, le Tyran fût-il encore vivant & eût-il échappé, je demanderois encore la récompense. On ne me l'accorderoit pas, dites-vous; mais le plus jeune n'étoit-il donc pas également suspect? n'étoit-il pas votre maître? n'étoit-il

pas, odieux, insupportable? Je puis dire même que j'ai rempli le point essentiel qu'on exige, & de la maniere la plus satisfaisante; j'ai tué le Tyran par le meurtre d'un autre, & je l'ai tué, non pas d'un seul coup, comme il auroit pu le désirer après tant de crimes qu'il avoit à se reprocher, mais je lui ai fait éprouver un long & cruel supplice; j'avois étendu à ses pieds ce qu'il avoit de plus cher, quoique ce fût un monstre semblable à lui; je lui avois mis sous les yeux le cadavre d'un fils à la fleur de l'âge, indignement défiguré & nageant dans son sang. Voilà ce qu'on peut appeler une blessure mortelle pour un pere; voilà le genre de mort que mérite un cruel Tyran, & les souffrances dont on doit punir tant de forfaits. Mourir en un instant, être privé de tout sentiment en un clin d'œil, ne rien voir d'accablant avant de quitter la vie, c'est une fin qui ne convient pas

à des coupables de ce genre. Je n'ignorois pas, mon subtil Antagoniſte, non, je n'ignorois pas plus que tout le monde, combien il chériſſoit ce fils, & combien il étoit cruel pour lui de ſurvivre à une tête ſi chere; c'eſt ce que tous les peres redoutent également; mais celui-ci avoit de fortes raiſons pour le redouter plus que tout autre. Son fils étoit le ſeul fauteur & le ſeul ſoutien de la tyrannie; lui ſeul bravoit les dangers pour ſon pere, lui ſeul vouloit affermir le deſpotiſme. Je ſavois qu'après la perte de ce fils qui faiſoit toute ſa ſûreté, il verroit qu'il ne pouvoit plus vivre, & qu'il périroit, ſinon de tendreſſe, au moins de déſeſpoir. J'ai employé contre lui toutes les armes à la fois; Nature, douleur, déſeſpoir, terreur, crainte de l'avenir. Tels ſont les moyens par leſquels je l'ai amené à ſa derniere réſolution. Il a péri dans le deuil de ſon fils, dans les ſanglots & les gé-

miſſemens ; ſi ſa douleur n'a pas été de longue durée, elle étoit aſſez amere pour faire ſuccomber un pere. Une circonſtance plus terrible encore, c'eſt que lui-même a été le miniſtre de ſa mort, ce qui eſt un ſupplice plus cruel & plus affreux, que de la recevoir d'une main étrangere.

Qu'on me repréſente mon épée; quelqu'un prétendroit-il ſoutenir qu'elle lui appartient? a-t-elle jamais été à d'autre qu'à moi? qui l'a portée au palais? qui s'en eſt ſervi devant le Tyran? qui peut la lui avoir envoyée? O glaive, compagnon & continuateur de mes glorieux exploits! après tant de périls & tant de ſang verſé, on nous rejette, on nous juge indignes de récompenſe! Quand je n'aurois à faire valoir que ce raiſonnement: Meſſieurs, le Tyran vouloit ſe donner la mort dans un moment où il n'avoit point d'armes; mon épée s'eſt rencontrée ſous ſes mains, elle a ainſi rendu la liberté

à chacun de nous ; accordez-lui les honneurs & le prix du Tyrannicide ; ne récompenseriez-vous pas l'instrument d'un aussi grand service ? ne le compteriez-vous pas parmi vos bienfaiteurs ? ne l'exposeriez-vous pas dans vos temples ? ne lui rendriez-vous pas des actions de grace comme à vos Dieux ?

Imaginez maintenant avec moi ce que le Tyran a probablement dit & fait avant de mourir. Son fils, percé de mille coups que je lui avois portés dans les endroits les plus visibles, pour ajouter à l'horreur du spectacle, pousse de profonds gémissemens, & appelle avec des cris agonisans le foible & malheureux vieillard, non pas pour venir à son secours, mais pour être spectateur de la ruine déplorable de sa maison. Pour moi, principal acteur de cette Tragédie, je m'étois retiré, laissant sur la scène avec mon épée, tous les objets frappans destinés à mettre le comble à cette sanglante ca-

taſtrophe. Il arrive, voit ſon fils unique expirant, tout dégoûtant de ſang & tout couvert de bleſſures mortelles. O mon fils, s'écrie-t-il, nous mourons, & de la mort funeſte des Tyrans ! Où eſt le meurtrier ? à quoi me réſerve-t-il ? à quel ſort peut-il me deſtiner ? Je l'en conjure par toi, mon fils, maſſacré avant moi ! Mépriſe-t-il ma vieilleſſe, ou veut-il, par ſes délais, me faire ſouffrir mille fois la mort ? A ces mots, il cherche une épée, car il n'en portoit point tant que ſon fils pouvoit le défendre ; il apperçoit la mienne, laiſſée par moi ſous ſes yeux pour accomplir mon entrepriſe ; il la tire du corps de ſon fils : O glaive, dit-il, tu viens déjà de me donner le coup de la mort ! viens maintenant à mon ſecours, viens conſoler un pere malheureux ; ſeconde mon foible bras ; perce-moi le ſein, donne la mort à un Tyran, mets fin à mes tourmens. Que ne ſuis-je tombé le premier ſous tes

coups ! que n'ai-je été égorgé le premier ! je n'aurois péri que de la mort d'un Tyran, & j'aurois du moins emporté avec moi l'eſpérance d'avoir un vengeur ; il me faut encore mourir ſans poſtérité, & même ſans une main ſecourable qui me délivre de la vie. En prononçant ces mots, il fait des efforts longs & pénibles pour enfoncer l'épée & ſe donner la mort après laquelle il aſpire, & que ſa foible main ſemble lui refuſer.

Que de ſupplices à la fois ! que de plaies profondes ! que de morts ! que de Tyrannicides en un ſeul ! que de récompenſes méritées ! En un mot, Meſſieurs, vous avez vu le jeune homme étendu mort à ſes pieds, premiere entrepriſe qui n'eſt ni ſans importance ni ſans difficultés ; vous avez vu le vieillard tombant ſur lui ſans vie, & leur ſang ſe confondre & couler comme une libation à Jupiter Libérateur ; tout cela eſt l'ouvrage de mon épée. Cette

épée,

épée, vous l'avez vue elle-même atteſtant entre les deux cadavres qu'elle n'étoit point indigne de ſon maître, & qu'elle l'a ſervi fidélement. Si le tout ſe fût opéré par ma main, mon action eût été moins méritoire, & ce qu'elle a d'extraordinaire la rend plus éclatante. Mais quoique l'aventure ſe partage en pluſieurs ſcènes, comme dans les Tragédies, je ſuis, moi, le deſtructeur de la Tyrannie. J'ai fait le premier rôle de la Piece, le fils le ſecond, le pere le troiſieme, & l'épée nous a tous ſervis.

AMBASSADE ET DISCOURS DE PHALARIS, TYRAN D'AGRIGENTE, AUX PRÊTRES DE DELPHES (*).

DELPHIENS, notre Tyran Phalaris nous a envoyés vers vous pour offrir ce taureau à Apollon, & vous parler de lui & de cette offrande, conformément à l'exacte vérité. C'eſt-là le motif de

(*) C'eſt encore une déclamation de Rhéteur, & un ſujet d'imagination, dans lequel Lucien s'efforce de pallier les cruautés de Phalaris. L'ambaſſade de ce Tyran à Delphes, & l'offrande du fameux taureau d'airain à Apollon, n'eſt atteſtée par aucun autre Écrivain, & contredit manifeſtement l'idée que nous donnent de ce Prince les lettres qui exiſtent ſous ſon nom.

notre ambaſſade, & voici ce qu'il nous a chargés de vous répéter de ſa part :

» La Haine & l'Envie, vous dit-il par notre bouche, m'ont dépeint aux yeux du vulgaire mal inſtruit, ſous des traits calomnieux. Je donnerois volontiers tout ce que je poſſede pour être connu tel que je ſuis, non ſeulement de tous les Grecs, mais particuliérement de vous, qui êtes les conſeillers ſacrés, les confidens & les amis du Dieu. Si je puis réuſſir dans la défenſe de ma cauſe, & venir à bout de vous convaincre, vous ſerez certainement perſuadés que c'eſt à tort qu'on me regarde comme un homme cruel. Une fois juſtifié auprès de vous, je le ſerai bientôt auprès de tout le monde. Je prends à témoin de ce que je vais dire, Apollon lui-même, qu'on ne peut ni tromper par des ſubterfuges, ni ſurprendre par des menſonges. Il eſt facile peut-être d'en impoſer aux hommes ; mais rien n'eſt caché aux yeux

d'un Dieu, & ſur-tout de celui-ci.

» Je ſuis des premieres Maiſons d'Agrigente ; j'ai reçu une éducation convenable à ma naiſſance, & j'ai été nourri dans les plus belles connoiſſances. Je me ſuis fait aimer très-long-temps de mes concitoyens par mon équité & ma modération dans les affaires publiques. Jamais, dans mes premieres années, on n'eut à me reprocher ni violences, ni oppreſſion, ni perſécution ; mais quand je vis que ceux qui m'étoient oppoſés dans le Gouvernement tramoient de mauvais deſſeins contre moi, & vouloient abſolument me faire périr ; que d'ailleurs la ville entiere étoit diviſée par toutes ſortes de diſſentions : je crus que le ſeul moyen de ſauver ma patrie & de me ſauver moi-même, étoit de m'emparer de l'autorité, pour réprimer les entrepriſes de mes ennemis, & forcer mes compatriotes à ſuivre le plus ſage parti. Beaucoup d'entre eux, qui con-

noiſſoient mes intentions & ſentoient la néceſſité de ma démarche, l'approuverent hautement, & me ſeconderent de tout leur pouvoir. Depuis ce moment, les auteurs des troubles furent ſoumis, je jouis de l'autorité, & l'on ne vit plus de ſéditions parmi nous. Je n'employai ni meurtres, ni exils, ni proſcriptions même dans les premiers momens de la révolution. Je me perſuadai que la bonté, la clémence & une parfaite équité ſeroient bien plus propres à plier les eſprits à l'obéiſſance. Ainſi je me réconciliai avec mes ennemis, je vécus en paix avec eux, & j'en fis mes amis & mes conſeillers. La négligence des anciens Magiſtrats avoit mis l'État à deux doigts de ſa perte, par les déprédations & les brigandages introduits dans l'adminiſtration des finances. On vit bientôt s'élever des aqueducs & de ſuperbes édifices, la ville fut entourée de remparts, ſes revenus augmentés par les ſoins des

nouveaux Administrateurs. Je n'oubliai point de veiller sur la Jeunesse, de pourvoir aux besoins des Vieillards, de m'attacher le Peuple par des spectacles, des largesses, des fêtes & des festins. Les insultes faites aux vierges, la corruption des jeunes gens, l'enlévement des épouses, les violences de la soldatesque, les menaces despotiques étoient des choses qui me faisoient horreur. Déjà même je pensois à abdiquer l'Empire, & ne m'occupois que des moyens de le faire avec sûreté. Je ne voyois que haines, peines & fatigues dans le pouvoir absolu & le tourbillon des affaires. Je cherchois à mettre la ville dans des circonstances assez heureuses, pour qu'elle n'eût plus besoin de recourir après moi à un seul Maître. Mais je ne tardai pas à m'appercevoir qu'en tout cela je voyois les choses avec une trop antique bonhomie. Ceux à qui j'avois d'abord fait grace, formerent une nouvelle conspiration

contre moi, tinrent entre eux des conseils séditieux pour me faire tomber dans leurs piéges, chercherent des partisans, firent des amas d'armes & d'argent, solliciterent les villes voisines, & envoyerent des émissaires à Sparte & à Athenes. Ils ont avoué depuis, dans les tourmens, ce qu'ils se proposoient de me faire quand je serois entre leurs mains; ils devoient me déchirer cruellement eux-mêmes, & me faire périr dans les souffrances les plus atroces. Si j'ai échappé au sort qu'ils me préparoient, je ne le dois qu'à la protection des Dieux, & particuliérement à celle d'Apollon, qui m'a prévenu en songe de tout ce qui se tramoit contre moi. Jugez de la crainte où je devois être, & dites-moi, je vous prie, quel parti j'avois à prendre pour me tirer d'un danger aussi pressant, où m'avoit exposé un excès de confiance. Transportez-vous avec moi, par la pensée, dans Agrigente; imaginez les menées sourdes

de mes ennemis, écoutez leurs menaces, & voyez ce que j'avois à faire. Devois-je, à votre avis, uſer encore de clémence envers eux, leur pardonner, & tout ſouffrir, ou plutôt tendre la gorge & voir périr ſous mes yeux ce que j'avois de plus cher? Ne verrez-vous pas au contraire dans ce parti le comble de la folie? ne jugerez-vous pas, qu'avec un caractere mâle & courageux, je devois écouter le reſſentiment d'un homme indignement outragé, tirer vengeance des traîtres, & faire ſervir le pouvoir dont je jouiſſois alors, à ma ſûreté pour l'avenir? je ſuis bien certain que vous ne m'auriez pas donné d'autre conſeil. Qu'ai-je donc fait à l'égard des coupables? Je les ai cités devant moi, & leur ai laiſſé la liberté de ſe défendre. Après les avoir convaincus de mon côté par des preuves péremptoires & l'examen le plus exact de leur cauſe, je les ai punis, non pas pour avoir conſpiré contre moi,

mais pour m'avoir empêché de ſuivre le parti d'abdication que je m'étois propoſé d'abord. Depuis ce temps, je ſuis contraint de vivre dans la méfiance, d'être toujours ſur mes gardes, & de ſévir contre ceux d'entre eux qui continuent à me tendre des piéges. On m'accuſe de cruauté, ſans vouloir examiner qui d'eux ou de moi avons néceſſité d'abord ce parti violent; on n'a vu, dans ces reproches, que les châtimens & leur rigueur, ſans tenir aucun compte des raiſons qui me forçoient d'y recourir. C'eſt comme ſi l'on vous traitoit de cruels, dans le cas où vous feriez précipiter du haut d'un roc un ſacrilége, pour être entré de nuit dans le temple, avoir pillé les préſens faits au Dieu, ou même inſulté ſa ſtatue; ce ſeroit vous faire un crime, parce que vous êtes Prêtres & Grecs, d'infliger cette peine à un Grec, & de la lui infliger à côté du temple (car le rocher n'eſt pas éloigné de la ville); aſſuré-

ment vous ne feriez que rire de ſemblables reproches, & tout le monde loueroit votre ſévérité contre les impies. Le peuple en général, ſans demander ſi celui qui commande eſt juſte ou injuſte, n'écoute que ſa haine pour le nom de Tyran; & ce Tyran, fût-il Éaque, Minos ou Rhadamanthe, tout le monde jure ſa perte d'une voix unanime : on ne ſe repréſente que les méchans Princes, & l'on hait également les bons, qui n'ont que le nom de commun avec les premiers. Je ſais que parmi les Grecs on a vu beaucoup de ſages Tyrans, qui, ſous une dénomination odieuſe, ont montré un caractere plein de douceur & de bonté; on a même conſacré dans votre temple, comme des offrandes dignes du Dieu, les ſentences de quelques-uns d'entre eux (*). Les Légiſlateurs eux-mêmes

(*) Plutarque cite deux Tyrans, Cléobule & Périandre, qui étoient du nombre des ſept

croient les Loix pénales si néceſſaires, que ſans le frein de la crainte & des ſupplices, ils regardent toutes les autres comme inutiles. Les châtimens ſont bien plus indiſpenſables encore pour nous autres Tyrans, qui ne commandons que par la force, qui avons affaire à des hommes qui nous déteſtent & nous tendent des embûches ; à quoi pourroient nous ſervir de vains épouvantails ? nous avons à combattre l'hydre de la Fable ; plus nous puniſſons, plus nous avons à punir ; à peine une tête eſt-elle à bas, qu'il en renaît une autre, & nous ſommes forcés d'employer le feu comme Iolaüs (*). Quand une fois on eſt engagé dans notre deſtinée, il faut la ſoutenir par les moyens qui lui convien-

Sages, & dont les ſentences étoient gravées dans le temple de Delphes.

(*) Iolaüs ou Iolas brûloit les têtes de l'hydre à meſure qu'Hercule les coupoit.

nent ; il faut périr soi-même, ou ne pas épargner les autres. Est-il, je vous prie, dans la Nature, un homme assez barbare & assez féroce pour prendre plaisir à tourmenter ses semblables, entendre leurs cris douloureux, & voir couler leur sang, s'il n'a pas les plus fortes raisons de sévir contre eux ? Combien de fois les châtimens que j'exerçois ne m'ont-ils pas tiré de larmes ! combien de fois ne fus-je pas réduit à déplorer mon malheureux sort ! J'endurois des tourmens plus longs & plus affreux que les patiens eux-mêmes. Oui, pour un homme dont le cœur est bon & sensible, il est plus pénible de faire souffrir les autres, que de souffrir soi-même. Je puis vous certifier, & je vous prie de me croire, que si j'étois forcé d'opter entre la nécessité de mourir & celle d'infliger une punition injuste, j'aimerois mieux renoncer à la vie, que de faire souffrir un innocent ; mais si l'alternative étoit de

mourir moi-même ſans l'avoir mérité, ou de punir des conſpirateurs qui ſe ſont rendus dignes du ſupplice, je croirois devoir prendre ce dernier parti. Je vous demande à vous-mêmes, lequel des deux vaut mieux. Perſonne, je crois, ne ſera aſſez inſenſé pour ſauver ſes ennemis aux dépens de ſa propre vie. Cependant à combien de gens n'ai-je pas fait grace? Acanthe, Timocrate & ſon frere Léagoras ont été convaincus d'avoir attenté à mes jours, & je leur ai pardonné en vertu de notre ancienne amitié.

» Si vous voulez me connoître véritablement, adreſſez-vous aux étrangers qui paſſent à Agrigente, & demandez-leur quelle eſt ma façon d'agir avec eux; j'ai des émiſſaires toujours aux aguets ſur mes côtes, pour ſavoir de ceux qui entrent dans mes ports, qui ils ſont & d'où ils viennent, afin de les renvoyer avec les égards qui ſont dus à chacun d'eux. Les plus ſages

même d'entre les Grecs sont venus à ma Cour, & n'ont point refusé ma familiarité. Pythagore, qui s'y présenta dernièrement, avoit entendu parler de moi dans les termes les plus désavantageux, & me quitta en louant ma justice, & me plaignant de la nécessité où j'étois de paroître cruel. Croyez-vous qu'un homme aussi humain envers les étrangers, pût sévir injustement contre les siens, s'il n'avoit reçu les derniers outrages?

» Telles sont les raisons justes & vraies par lesquelles j'ai cru devoir me justifier auprès de vous, & je crois qu'on y trouvera plutôt à louer qu'à blâmer. Il est temps de vous parler du présent que je viens faire au Dieu, & de vous apprendre comment je suis possesseur de ce taureau, qui n'a point été fait par mes ordres. Loin de moi la fureur barbare qui me feroit désirer de le conserver. Il m'a été donné par un certain Périlaüs, excellent Artiste, mais

homme détestable. Dans l'idée fausse qu'il s'étoit formée de mon caractere, il croyoit se faire un grand mérite auprès de moi en inventant un nouveau tourment ; persuadé que je ne me plaisois que dans les supplices, il m'apporta un bœuf qu'il avoit jeté en bronze avec tout l'art imaginable ; c'est un chef-d'œuvre, & la ressemblance est si parfaite, qu'il ne manque à l'animal que de se mouvoir & mugir pour qu'on le croie vivant. Au premier aspect, je m'écriai : Cet ouvrage est digne d'Apollon, je veux le lui envoyer. Il faut auparavant, reprit Périlaüs, que vous sachiez ce qu'il est, & à quel usage je l'ai destiné ; puis ouvrant le taureau par le dos : Si vous voulez, ajouta-t-il, punir quelque coupable, enfermez-le dans cette machine, faites appliquer ces flûtes aux naseaux de l'animal, & faites allumer du feu sous son ventre ; le patient éprouvera des souffrances qui lui arracheront des hur-

lemens affreux ; ſes cris modifiés par les flûtes vous feront entendre des ſons très-agréables, & en même temps des mugiſſemens lugubres & convenables à la douleur, de ſorte que, pendant ſon ſupplice, la mélodie charmera vos oreilles. La malheureuſe invention de cet homme, & le cruel mécaniſme de ſon taureau, ne m'inſpirerent que de l'horreur, & j'en fis ſa propre punition. Périlaüs, lui dis-je, ſi vos promeſſes ne ſont point vaines, entrez vous-même dans votre machine, & montrez-nous que votre art ne vous en impoſe point ; imitez les cris des ſuppliciés, pour que nous jugions ſi les flûtes rendront les ſons harmonieux que vous nous annoncez. Il obéit à l'inſtant ; dès qu'il fut dans le corps du taureau, je fis fermer l'ouverture & allumer du feu par-deſſous, en lui diſant : Que ceci ſoit la récompenſe de ton merveilleux talent, & fais-nous entendre le premier cette muſique dont

tu es inventeur. Il remporta ainſi le juſte ſalaire de ſon ingénieuſe découverte. Je le fis retirer du taureau avant qu'il expirât, pour ne point ſouiller ce bel ouvrage par ſa mort, & je fis précipiter ſon cadavre dans de baſſes foſſes, où il eſt reſté ſans ſépulture. Après avoir purifié le bronze par des expiations, je vous l'ai envoyé pour le conſacrer au Dieu, & j'y ai fait graver ce que vous venez d'entendre. Vous y verrez mon nom, comme donateur; celui de l'auteur, le détail de ſon invention, de la juſtice que j'en ai faite, & du châtiment qu'elle lui a valu; je n'ai point oublié les cris mélodieux de ce ſage Artiſte, ni la muſique dont il a donné le premier eſſai.

» Pour vous, Delphiens, vous me rendrez juſtice, en offrant en mon nom, avec mes Envoyés, des ſacrifices au Dieu, & en lui conſacrant le taureau dans un lieu des plus apparens de ſon temple, afin qu'il apprenne à tout

le monde l'accueil que je fais aux méchans, & la maniere dont je punis leur empreſſement à inventer de nouveaux maux. Pour qu'on me juge tel que je ſuis, je ne veux que le ſupplice de Périlaüs & la conſécration du taureau, quand on ſaura qu'il n'a retenu qu'une fois des mugiſſemens humains, qui étoient ceux de ſon auteur, & qu'aucun autre infortuné n'a fait entendre ſa muſique féroce, & plus que déſavouée par les Muſes. Telle eſt l'offrande que je déſire faire au Dieu en ce moment; je lui en ferai beaucoup d'autres à l'avenir, ſi par ſa protection je n'ai plus beſoin de châtimens «.

Tels ſont, Delphiens, tous les faits dont Phalaris nous a ordonné de vous atteſter la vérité; nous en avons été les témoins, & aucun intérêt ne peut nous engager à vous en impoſer; ainſi vous ne récuſerez point notre témoignage. S'il nous eſt permis de vous adreſſer nos prieres pour un homme

qu'on dit à tort cruel & méchant, nous vous supplierons, en qualité de Grecs descendans des Doriens (*), d'exaucer ce Prince qui désire votre amitié, & qui est disposé à combler de biens & votre ville & chacun de vous en particulier. Agréez donc ce taureau & consacrez-le à Apollon; faites des vœux pour Agrigente & Phalaris lui-même, & ne nous renvoyez point sans nous avoir accordé notre demande. Ne faites point ce déshonneur au Tyran, & ne privez point le Dieu d'une offrande si belle & si digne de lui.

(*) Agrigente étoit dans l'origine une Colonie de Doriens.

DISCOURS D'UN PRÊTRE DE DELPHES, *en faveur de Phalaris* (*).

DELPHIENS, je n'ai jamais reçu aucun ſervice des habitans d'Agrigente, ni de Phalaris en particulier; je ne lui dois juſqu'ici aucune reconnoiſſance, & il n'y a pas apparence qu'il y ait jamais entre nous aucune intimité. Mais après avoir entendu ſes Députés, qui ne vous demandent que des choſes juſtes & raiſonnables, guidé d'ailleurs par des vûes de piété & de bien public, comme doit l'être un Prêtre de Delphes, j'ai cru

(*) Ce Diſcours eſt une ſuite du précédent. Lucien paroît avoir eu particuliérement en vue de ſe moquer de la ſuperſtition avec laquelle on s'empreſſoit d'enrichir le temple de Delphes, & plus encore de l'avidité des Prêtres de ce temple.

devoir prendre la parole, & vous exhorter à ne pas éconduire un homme puiſſant & religieux, à ne pas rejeter un préſent qui eſt deſtiné au Dieu, & qui ſera dans tous les temps un monument de la perfection des Arts, de la cruauté de ſon auteur, & d'une juſtice exemplaire. Votre incertitude ſur ce que vous avez à faire en cette circonſtance, l'opinion des Magiſtrats, qui veulent qu'on examine ſi on doit accepter l'offrande ou la renvoyer, me paroiſſent peu conformes à la Religion, ou plutôt ſont, à mon avis, le comble de l'impiété. Je n'y vois rien moins qu'un ſacrilége, & un ſacrilége horrible, car il eſt plus criminel de s'oppoſer aux offrandes qu'on veut faire, que de dérober au Dieu celles qu'on lui a déjà faites. Je ſuis votre concitoyen, & par conſéquent la bonne opinion que les étrangers auront de nous, ſi nous avons ſoin de la maintenir, ou le ſentiment contraire que pourroit

inſpirer notre conduite préſente, rejaillira ſur moi comme ſur vous; je vous prie en conſéquence de ne point fermer les portes du temple aux perſonnes pieuſes qui s'y préſentent; de ne point expoſer notre ville au déshonneur qu'elle recevroit, ſi l'on diſoit que nous épiloguons ſur les préſens offerts au Dieu, & que nous ſoumettons à notre jugement arbitraire ceux qui en offrent. Perſonne n'oſera plus le faire, ſi l'on vient à ſavoir, que pour être agréé du Dieu, il faut l'avoir été auparavant des Delphiens. Au reſte, Apollon a déjà montré qu'il approuvoit Phalaris, car s'il l'eût vu de mauvais œil, il lui étoit facile de ſubmerger le taureau dans la mer avec le vaiſſeau qui le portoit & les Envoyés. Il leur a au contraire accordé le temps le plus calme, & les a fait aborder ſains & ſaufs à Cirrha (*). Il eſt donc évident que la

(*) Cirrha étoit, ainſi que Delphes, une

piété du Monarque lui eſt agréable. Vous devez en porter le même jugement, & joindre ce taureau à tous les autres ornemens du temple. Qu'y auroit-il de plus abſurde que de voir le donateur d'un auſſi beau préſent renvoyé avec dédain, & ne recevoir pour toute récompenſe de ſa piété, que la honte d'être déclaré indigne d'en faire à l'avenir? Celui qui vient de ſoutenir devant vous l'avis contraire au mien, nous a fait un détail tragique de meurtres, de violences, de rapines & d'enlévemens attribués au Tyran, & il l'a fait avec autant de confiance que s'il avoit tout vu de ſes propres yeux, ou que s'il arrivoit à l'inſtant d'Agrigente, quoiqu'il n'ait jamais voyagé juſqu'au

---

ville de la Phocide. Elles étoient à dix lieues l'une de l'autre; Delphes étoit plus enfoncée dans les terres, & Cirrha étoit au bord de la mer dans le golfe de Corinthe, ſur la rive gauche du fleuve Pliſtus.

port (*), ni monté à bord d'un vaisseau. On ne doit pas même croire ceux qui prétendent avoir été les victimes de ces abus d'autorité, car on n'eſt pas certain qu'ils diſent vrai; à plus forte raiſon ne devons-nous pas nous permettre de pareilles imputations, quand nous n'en avons pas de preuves. Mais en ſuppoſant qu'il ſe ſoit paſſé quelque choſe de ſemblable en Sicile, je ne vois pas pourquoi les Delphiens en voudroient connoître, à moins que nous ne veuillions ici faire les fonctions de Juges plutôt que celles de Prêtres; qu'au lieu de nous acquitter des ſacrifices & de tout ce qui concerne le culte du Dieu, au lieu de lui préſenter les offrandes qu'on lui envoye, nous ne nous amuſions à tenir conſeil ſur la conduite juſte ou injuſte d'un Tyran qui commande au delà de la mer Ionienne. Et croyez-moi, laiſſons-là les affaires

(*) Cirrha, voyez la note précédente.

d'autrui,

d'autrui, pour ne nous occuper que des nôtres; elles seules nous intéressent. Examinons ce qu'elles étoient autrefois, & ce qu'elles sont maintenant, afin de nous conduire à l'avenir de la maniere la plus avantageuse pour nous. Vainement attendrons-nous qu'Homere vienne nous apprendre comment nous pourrons vivre dans des précipices & sur des rochers arides; jetons plutôt les yeux sur ce sol ingrat, & pensons qu'il ne peut qu'affamer ses habitans; mais le temple, le Dieu, son oracle, les sacrifices & les offrandes, voilà nos terres, nos revenus, nos richesses, notre subsistance; &, comme dit le Poëte (car il faut entre nous convenir de la vérité), nous recueillons sans semence & sans culture (*). Le Dieu cultive nos champs & nous procure en abondance les biens qui viennent non seulement dans le reste de la Grece,

(*) Homere, Odyss. Chant IV, v. 109.

mais en Phrygie, en Lydie, en Perſe, en Aſſyrie, en Phénicie, en Italie, & même chez les Nations Hyperboréennes. Après le Dieu, nous ſommes les plus honorés, les plus riches, les plus heureux. Tel eſt l'antique uſage qui s'eſt maintenu juſqu'à ce moment. Puiſſions-nous toujours mener une vie auſſi agréable ! Il n'y a pas d'exemple qu'on ſe ſoit jamais aviſé parmi nous de délibérer ſi l'on accepteroit des offrandes, ni qu'on ait empêché qui que ce ſoit de ſacrifier, ou de faire des préſens; & c'eſt par cette raiſon que notre temple eſt aujourd'hui ſi riche. Je conclus donc que nous ne devons rien innover, ni établir une loi contraire aux uſages de nos ancêtres, en nous montrant ſi vétilleux ſur les préſens qu'on nous fait, en voulant ſavoir d'où ils viennent, de quelle main ils ſortent, ou de quelle nature ils ſont. Notre miniſtere ſe borne à ſervir le Dieu & ſes pieux adorateurs, en acceptant ſans tant de formalités ce qu'on nous offre. Vous prendrez, Del-

phiens, le parti le plus sage dans la circonstance présente, si vous réfléchissez à la haute importance de cette affaire. Il ne s'agit de rien moins que du temple, des victimes, des offrandes, des coutumes de nos peres, des loix anciennes, de la gloire de l'oracle, de l'intérêt général & particulier des citoyens, enfin de l'opinion bonne ou mauvaise que nous allons donner de nous à toutes les Nations. Je ne crois pas, si vous consultez la raison, qu'il puisse y avoir pour vous d'objets plus importans & plus essentiels. Dans la discussion des grands intérêts sur lesquels nous délibérons, il n'est pas seulement question de Phalaris, ni de son taureau, ni du bronze qu'il nous offre; mais de tous les Rois & de tous les Princes qui ont quelque dévotion pour ce temple; mais de l'or, de l'argent, & de tous les dons précieux qu'on offrira dans la suite. Et d'abord, si nous voulons consulter la volonté du Dieu, pourquoi

ne ferions-nous pas à l'avenir ce qu'on a toujours fait? qu'avons-nous à réformer dans un ancien usage? Pourquoi juger, inspecter ceux qui nous donnent, puisque cela ne s'est jamais pratiqué depuis que notre ville existe, depuis que le Dieu fait des réponses, que le trépied sacré rend des oracles, & que le Prêtre est inspiré? Avec la liberté que tout le monde a eue dans tous les temps de présenter ce qu'il lui plairoit, ce temple s'est rempli de l'immense monceau de richesses que vous voyez; c'étoit à qui donneroit, & quelques-uns mêmes ont donné plus qu'ils ne pouvoient.

Mais si vous établissez des Inquisiteurs & des Inspecteurs, je crains que bientôt vous n'ayez plus rien à inspecter. Qui voudra en effet, en échange du sacrifice qu'il vous fera de ses biens, courir les risques d'un jugement capital? Car, je vous le demande, la vie est-elle supportable, pour un homme déclaré indigne de faire une offrande au Dieu?

LE FILS DÉSHÉRITÉ (*).

LA conduite de mon pere à mon égard n'a rien de nouveau, Meſſieurs, & ne doit ſurprendre perſonne; ce n'eſt pas la premiere fois qu'il me montre un reſſentiment injuſte, ni qu'il uſe du droit que lui donnent les Loix, en portant contre moi des plaintes à ce Tribunal. C'eſt mon ſort qui a quel-

(*) Cette Piece eſt encore une déclamation comme la précédente. Un fils déshérité s'étoit appliqué à l'étude de la Médecine : il apprend que ſon pere eſt tombé en frénéſie; il vole vers lui & le guérit. Peu de temps après, ſa belle-mere eſt attaquée de la même maladie; il refuſe d'entreprendre ſa guériſon, parce qu'il en déſeſpere. Son pere le déshérite une ſeconde fois; le fils croit devoir ſe défendre en Juſtice, & prononce ce Plaidoyer devant les Juges.

que chose de bien extraordinaire; mon accusateur, qui n'a rien de personnel à me reprocher, veut me rendre responsable de l'insuffisance de mon Art, qui ne peut se prêter à ses ordres : quoi de plus absurde ? Il exige que je guérisse, non pas quand la chose est possible, mais quand il lui plaît. Je voudrois que la Médecine eût une recette infaillible, non seulement pour les Maniaques, mais pour ceux qui sont sujets à des coleres injustes; j'en ferois usage pour mon pere. Il est parfaitement guéri de son ancienne frénésie, mais il est plus colere que jamais, & ce qu'il y a de pis, c'est qu'il est maître de lui avec tout le monde, excepté avec moi qui l'ai guéri. Vous voyez la reconnoissance qu'il me marque en me déshéritant une seconde fois, & me chassant encore de sa maison, où il ne m'a fait rentrer quelques instans, que pour m'en expulser avec plus de déshonneur. Quand je puis être utile,

je n'attends point qu'on me le commande, puiſque, ſans être appelé, je ſuis accouru derniérement à ſon ſecours; mais quand je n'ai rien à eſpérer de mes ſoins, je ne veux pas même faire de tentative, & je l'oſerois bien moins encore à l'égard d'une belle-mere. Si je ne réuſſiſſois pas auprès d'elle, il eſt aiſé de prévoir ce que feroit mon pere, puiſqu'il me déshérite avant même que j'aye entrepris le traitement. Je ſuis ſincérement fâché de la maladie de ſon épouſe, parce qu'elle étoit bonne, & je prends part à la peine qu'il en reſſent. Ce qui m'afflige encore plus, c'eſt que j'ai contre moi une apparence de mauvaiſe volonté, parce que la nature du mal & l'impuiſſance de l'Art ne me permettent pas de faire ce qu'il déſire; mais je ne crois pas qu'il ſoit juſte de déshériter un fils, par la raiſon qu'il ne veut pas promettre ce qu'il ne peut tenir. La maniere dont on me traite

aujourd'hui, explique assez les motifs qui ont déterminé ma premiere exhérédation, & je crois d'ailleurs les avoir suffisamment réfutés par la conduite que j'ai tenue depuis. Je tâcherai de détruire également les reproches qu'on me fait maintenant; mais je veux vous donner auparavant quelques renseignemens sur ce qui me concerne.

Ce fils si intraitable, si peu soumis, qui déshonoroit son pere & sa famille par ses actions, crut ne devoir presque rien répondre aux reproches sanglans dont on ne cessoit de l'accabler; il prit le parti de quitter la maison paternelle, se reposant de sa justification sur la conduite qu'il se proposoit de garder, bien persuadé qu'il lui suffiroit de se livrer à des occupations louables & honnêtes, & de fréquenter des hommes estimables, pour faire tomber les injustes accusations de son pere; il lui étoit aisé, d'après ses emportemens effrénés & ses repro-

ches destitués de tout fondement, de prévoir déjà quelque aliénation dans son esprit. Plusieurs personnes regarderent dès-lors comme des préludes de la frénésie dont il fut attaqué bientôt après, & sa haine forcenée, & sa loi rigoureuse, & ses injures, & sa censure sévere, & ses cris, & sa colere, en un mot, le fiel & la bile qu'il exhaloit en toute rencontre. Moi-même, après tant d'indices, je m'attendois que j'aurois probablement besoin de la Médecine. Je suis venu à bout de l'apprendre par de longs voyages, par les leçons des plus habiles Médecins des Nations étrangeres, par un travail pénible & assidu. A mon retour, je trouve mon pere dans une frénésie décidée, & abandonné des Médecins du pays, qui n'avoient pas été à la source du mal, & n'approfondissoient pas assez les maladies. En bon fils, j'ai oublié qu'il m'avoit déshérité, & je n'ai pas attendu qu'on

m'appelât. Je le jugeois innocent de ce qu'il m'avoit fait, & j'imputois tout à ſon état. Je ne commençai pas le traitement en arrivant auprès de lui, parce que notre uſage & les regles de l'Art nous défendent toute précipitation; nous devons, avant tout, examiner ſi le mal eſt de nature à céder aux remedes, ou s'il eſt incurable; dans le premier cas, nous mettons la main à l'œuvre, & nous n'épargnons rien pour ſauver le malade; ſi ſon état a fait trop de progrès & que nous n'en ſoyons plus maîtres, nous n'allons pas plus loin, & nous ſuivons en cela l'exemple des anciens Médecins qui défendent de ſe mêler d'une maladie déſeſpérée. Voyant donc que mon pere n'étoit pas tout-à-fait ſans reſſource, après le plus mûr examen & la plus ſérieuſe réflexion, je me déterminai hardiment à lui préparer une potion; je bravai le peu de confiance des aſſiſtans, dont le plus grand nom-

bre blâmoient ma méthode, & se montroient disposés à m'en faire des reproches. De ce nombre étoit ma belle-mere, qui n'éprouvoit d'autres sentimens que ceux de la crainte & de la méfiance. Ce n'est pas que je lui fusse odieux; mais elle trembloit pour son époux, dont elle connoissoit plus que personne l'état dangereux, parce qu'elle l'avoit toujours suivi de plus près. Je ne me laissai ébranler par aucune raison; j'étois assuré que les symptômes ne pouvoient me tromper, ni mon Art me trahir, & j'ai suivi le traitement avec une constance à l'épreuve, depuis l'instant où je l'avois commencé. Cependant quelques-uns de mes amis me conseilloient de n'en rien faire, de peur que l'issue ne répondant pas à mes désirs, je ne donnasse lieu aux plus odieux soupçons, & qu'on ne m'accusât d'avoir entrepris cette cure par ressentiment contre mon pere, & pour me venger de ses

mauvais traitemens. Mais quelque temps après on le voit guéri, revenu à ſon bon ſens, jugeant ſainement de toutes choſes; ma belle-mere m'en loue, & ſe réjouit hautement de ce qu'on me félicite de la guériſon de mon pere. Je puis ici lui rendre à lui-même le témoignage, que dès qu'il eut appris ce qui s'étoit paſſé, il ſe hâta, ſans que perſonne le lui eût ſuggéré, de rétracter ſon exhérédation, me reconnut pour ſon fils, m'appela ſon ſauveur & ſon bienfaiteur, déclara qu'il ne vouloit pas d'autre preuve de mes ſentimens, & oublia tout ce qu'il avoit contre moi. Ce retour fit plaiſir à pluſieurs gens de bien, mais affligea beaucoup ceux qui s'étoient réjouis de mon éloignement. Je vis que cet événement n'étoit pas également agréable à tout le monde; certaine perſonne entre autres pâlit, parut déconcertée, fâchée, & ne put cacher ſon envie & ſa haine. Mais on

conçoit aiſément que mon pere & moi nous étions au comble de la joie de nous voir rendus l'un à l'autre.

A quelque temps de là, Meſſieurs, ma belle-mere fut attaquée d'une maladie fort extraordinaire & très-difficile à traiter, car je ne manquai pas de la ſuivre avec attention dès le premier moment. Elle étoit tombée dans une frénéſie, non pas de la nature de celle qu'on éprouve par accès légers & peu durables, mais une frénéſie dont les cauſes étoient, pour ainſi dire, invétérées dans ſon ame, & qui ſe manifeſta ſoudain avec violence. Outre les ſymptômes ordinaires d'une fureur incurable, j'en remarquai un particulier à cette femme; elle eſt aſſez douce & aſſez tranquille avec toutes ſortes de perſonnes, & le mal ſemble lui donner quelque répit; mais dès qu'elle voit le Médecin, ou qu'elle en entend ſeulement prononcer le nom, elle eſt plus que jamais hors

d'elle-même, ce que je regarde comme un indice de la force du mal & de l'impoſſibilité de la guérir. Cette découverte m'a fait une vraie peine ; la malade m'a paru digne de compaſſion, & j'ai plaint l'excès de ſon malheur. Cependant mon pere, qui n'a aucune idée de Médecine, qui ne connoît point les principes, ni la cauſe, ni les circonſtances de la maladie de ſa femme, m'a ordonné d'entreprendre ſa guériſon, & de lui adminiſtrer le même remede qu'à lui. Il a cru que c'étoit la même infirmité, la même frénéſie, qu'on diſſiperoit par la même méthode. Comme je ſoutiens, ce qui eſt très-vrai, qu'il eſt impoſſible de la ſauver, & qu'elle ne pourra ſurmonter la force du mal, il s'indigne & ſe fâche, prétend que je refuſe à deſſein, & que j'abandonne la malade. Il me rend reſponſable de l'inſuffiſance de la Médecine. Il fait comme tous ceux qui ſont dans le chagrin ; ils ſe mettent de mau-

vaiſe humeur contre le premier qui leur dit la vérité. Je vais, autant qu'il eſt en moi, plaider contre lui ma propre cauſe & celle de mon Art.

Parlons d'abord de la Loi en vertu de laquelle il veut me déshériter, & faiſons voir qu'il n'en a plus le pouvoir, comme la premiere fois. Non, mon pere, le Légiſlateur ne permet point indifféremment à tous les peres de déshériter leurs enfans, ni celui d'entre eux qu'il leur plaît, ni toutes les fois que cela leur plaît, ni pour toutes ſortes de raiſons. Comme elle a ſouffert qu'un pere fût le maître de ſe livrer à un tel excès de rigueur, elle a pourvu en même temps à ce que les enfans n'en fuſſent point les victimes innocentes. C'eſt pour cela qu'elle ne vous a point laiſſé la liberté d'infliger cette peine de votre autorité privée; elle vous appelle devant les Tribunaux; elle veut que le jugement en dernier reſſort ſoit prononcé par

des Magiſtrats qui voyent les choſes ſans colere & ſans prévention ; elle a prévu que beaucoup de peres en voudroient à leur fils ſans motif ; que celui-ci écouteroit des menſonges & des calomnies, que celui-là croiroit aveuglément ou une eſclave ou une femme animée par la haine. Elle n'a donc point voulu qu'une affaire de cette nature pût ſe conſommer ſans diſcuſſion juridique, ou que des enfans fuſſent condamnés ſans avoir été entendus. On leur permet de parler & d'expliquer leurs raiſons, & l'on examine mûrement toutes les circonſtances. La ſeule choſe qui dépende d'un pere, c'eſt l'accuſation ; mais c'eſt à vous, Meſſieurs, à décider ſi elle eſt fondée, & à prononcer définitivement. Ne portez pas encore votre attention ſur le grief que m'impute mon pere & qui l'irrite contre moi ; commencez par examiner ſi un pere, qui a déjà fait valoir une fois, dans toute ſon

étendue, le droit que la Loi lui donne, peut encore uſer du même privilége; ſi après avoir anciennement déshérité ſon fils & s'être rétracté depuis, il peut le déshériter une ſeconde fois. Je dis qu'il n'y auroit rien de plus injuſte que cet abus; que les enfans ſeroient en butte à des peines ſans fin, à des condamnations journalieres, à des tranſes perpétuelles; que la Loi, après avoir d'abord favoriſé le reſſentiment des peres, le condamneroit enſuite pour l'approuver encore après; qu'ainſi le juſte & l'injuſte ſeroient à chaque inſtant confondus, ſelon le caprice des parens & leurs diſpoſitions du moment. Il convient de leur donner quelque autorité, d'y ajouter la liberté de ſe plaindre, & le droit de punir leurs enfans. Mais lorſqu'un pere a uſé de ce droit, abuſé de la Loi, ſatisfait ſon reſſentiment, & que depuis il a rendu ſes bonnes graces à ſon fils, parce que celui-ci l'a forcé à changer de façon de

penſer, je crois que ſon pouvoir ſe borne là, qu'il ne peut ni rétracter ce ſecond jugement, ni revenir à ſon ancien avis. Dans l'origine, il n'avoit aucun moyen poſſible de prévoir ſi ſon fils ſeroit un jour bon ou méchant, & c'eſt à cauſe de cette ignorance invincible des parens ſur le caractere futur des enfans qu'ils élevent, que la Loi leur permet d'éloigner de leur famille ceux qui s'en rendent indignes. Mais lorſque, de ſon propre mouvement & ſans contrainte, un pere a repris auprès de lui un fils qu'il reconnoît vertueux, comment peut-il enſuite avoir des raiſons de changer de ſentiment, & quel nouveau droit la Loi lui donne-t-elle? Le Légiſlateur, en effet, pourroit vous dire: Si votre fils étoit coupable, & qu'il méritât d'être renvoyé, qui vous a engagé à le rappeler? pourquoi l'avez-vous reçu chez vous? pourquoi avez-vous rétracté la Loi? Vous étiez

absolument maître de n'en rien faire. Vous ne pouvez pas faire plier les Loix à vos caprices, ni faire changer les Tribunaux autant de fois qu'il vous plaira ; vous ne prétendrez pas non plus tantôt éluder la Loi, tantôt en profiter, tantôt recourir aux Juges comme témoins, ou plutôt comme ministres de vos fantaisies, tantôt punissant, tantôt faisant grace, selon que vous le trouverez à propos. Votre fils a tenu de vous la vie une fois, il vous a dû son éducation une fois ; vous avez aussi une fois le droit de le déshériter ; encore ne devez-vous le faire que selon les regles de la Justice. Mais prétendre le faire à chaque instant, à perpétuité, & pour la plus légere cause, c'est passer les bornes de l'autorité paternelle.

Ainsi, Messieurs, puisque mon pere m'a reçu de son plein gré, qu'il a déclaré nulle l'information du premier jugement, qu'il a retracté sa colere, ne

permettez point, je vous conjure qu'il uſe envers moi du même châtiment, ni qu'il puiſſe ſe prévaloir encore des droits de pere; il ne doit plus les réclamer; ils ſont uſés & proſcrits depuis long-temps pour lui. Dans les affaires où les Juges ſont nommés par le ſort, la Loi permet d'en appeler à un nouveau Tribunal, ſi l'on n'eſt pas content du premier; mais quand les Parties ſont convenues de choiſir elles-mêmes ceux qui doivent prononcer entre elles, & de s'en rapporter à leur déciſion, elles ſont obligées de s'en tenir là, & le jugement eſt ſans appel. Il eſt juſte en effet de trouver bonne l'information faite par des perſonnes que vous étiez maître de ne point choiſir, & que vous avez préférées à toute autre. De même, vous pouviez ne point recevoir votre fils chez vous, s'il vous paroiſſoit toujours indigne de votre nom; ſi au contraire vous avez penſé

qu'il méritoit votre amitié, & que vous l'ayez rappelé en conséquence, vous ne pouvez plus l'éloigner de nouveau. Votre propre aveu & votre témoignage l'ont déclaré bon fils envers vous; il n'est donc plus dans le cas d'éprouver un pareil jugement de votre part. Sa rentrée avec vous est irrévocable. Votre retour mutuel doit être constant, sur-tout après deux jugemens, dont le premier l'avoit chassé de votre maison, & le second, rendu par vous-même, a révoqué le premier. En annullant votre résolution antérieure, vous confirmez votre délibération subséquente. Tenez-vous-en donc à ce dernier parti, & maintenez votre propre arrêt; il faut que vous soyez pere, c'est vous-même qui l'avez ainsi jugé, approuvé, résolu. Quand je ne ferois point votre sang, mais seulement votre fils adoptif, vous ne pourriez pas encore me déshériter, parce qu'il n'est pas juste de rétracter

une chose faite, sur-tout quand on étoit absolument libre de ne la point faire; à plus forte raison n'est-il pas raisonnable d'écarter une seconde fois de chez vous, & de priver à chaque instant de ses droits légitimes celui qui est de votre famille, d'abord par la Nature, & depuis par votre propre choix & votre volonté. Dans la supposition même où je n'aurois été que votre esclave, si d'abord vous m'eussiez retenu dans l'esclavage comme un mauvais sujet, puis, que revenu sur mon compte & me rendant votre estime, vous m'eussiez affranchi, vous seroit-il permis après cela, dans un moment de colere, de me remettre encore en servitude? Point du tout; les Loix veulent que la liberté une fois rendue, soit chose stable & sans retour. Je pourrois ajouter ici beaucoup d'autres raisonnemens, qui tous prouveroient également qu'on ne peut déshériter une seconde fois celui qu'on

a consenti à recevoir de bon gré. Mais j'en ai dit assez sur ce sujet.

Examinons maintenant quel est le fils que mon pere veut déshériter. Je ne dirai point que la premiere fois je n'avois aucune science, & qu'aujourd'hui je suis Médecin, car les prérogatives de mon Art ne peuvent m'être utiles en rien dans la circonstance présente. Je ne dirai pas non plus que j'étois jeune, lors de mon premier exil, & que maintenant je suis d'un âge mûr, qui semble prouver qu'on n'a point à se plaindre de ma conduite; ceci encore ne seroit pas d'un grand poids dans ma cause. Mais je dirai que la premiere fois, quoique je n'eusse manqué en aucune maniere à mon pere, il n'avoit reçu de moi aucun service, & qu'aujourd'hui je viens de le sauver & d'acquérir des droits à sa reconnoissance. Il me doit la vie, il vient d'échapper par mes soins au plus grand danger, & il me chasse; est-il rien de

plus ingrat? Il ne tient aucun compte de ſa guériſon, il oublie en un inſtant, & condamne à l'exil un fils qui auroit pu, ſans injuſtice, lorſque ce pere étoit malade, ſe ſouvenir de ſa premiere exhérédation, qui, non ſeulement ne s'en eſt pas ſouvenu, mais au contraire lui a rendu la ſanté & la vie; ce n'eſt point en effet un ſervice ordinaire ou de peu de conſéquence qu'a reçu de moi celui qui me traite avec tant de rigueur. Quoiqu'il ignore peut-être l'état où il étoit réduit, vous ne l'ignorez pas, vous, Meſſieurs; vous ſavez ce qu'il faiſoit, ce qu'il éprouvoit alors; vous ſavez que quand je l'ai entrepris, il étoit abandonné de tous les autres Médecins, que ſes amis le fuyoient, que perſonne n'oſoit en approcher; en un mot, que s'il eſt en état de m'accuſer & de parler aujourd'hui devant vous, c'eſt à moi qu'il en eſt redevable. Mais je ne puis mieux faire, mon pere, que de vous

vous remettre ſous les yeux une image de votre ſituation ; elle étoit preſque la même que celle où vous voyez ma mere, & je vous ai rappelé à votre ancien bon ſens. Il n'eſt pas juſte que j'en reçoive un pareil ſalaire, & que vous ne ſoyez ſage que contre moi. Votre accuſation même eſt un nouvel aveu de l'importance de mon bienfait. Vous me prenez en haine de ce que je ne guéris point votre épouſe, dont la maladie eſt déſeſpérée, & dont le mal eſt à ſon comble ; ce devroit être une raiſon pour vous de me marquer d'autant plus de tendreſſe & de reconnoiſſance, en jugeant par comparaiſon de quel état je vous ai tiré. Mais non, vous aimez mieux vous montrer le plus ingrat des hommes, en faiſant uſage de vos premiers momens de ſanté pour me traîner devant les Tribunaux. Vous me puniſſez de vous avoir rendu la vie, vous reprenez votre ancien reſſentiment, &

vous faites valoir contre moi la même loi de rigueur; c'eſt bien récompenſer l'Art qui vous a rendu la faculté de raiſonner, que de la faire ſervir contre le Médecin ! Et vous, Meſſieurs, lui permettrez-vous de punir ſon bienfaiteur, d'expulſer ſon libérateur, de haïr celui qui lui a rendu l'uſage de ſes ſens, de condamner au ſupplice celui qui l'a relevé du lit de la mort? Non aſſurément, ſi vous êtes équitables. Eût-il en ce moment les plus grands reproches à me faire, encore ſeroit-il vrai qu'il m'avoit juſque-là la plus grande obligation, qu'il ne devroit ſe ſouvenir que du bienfait, oublier les plaintes poſtérieures, & être dans la diſpoſition de me pardonner, puiſque le ſervice eſt infiniment au deſſus de toutes les fautes dont j'aurois pu me rendre coupable. En effet, il me doit la vie, l'exiſtence, le bon ſens, l'intelligence, & il les a recouvrés lorſque tous les autres en déſeſ-

péroient & l'avoient abandonné. Ce qui donne encore un nouveau prix à ce que j'ai fait, c'eſt qu'alors je n'étois plus ſon fils, & que rien ne m'obligeoit à entreprendre ſa guériſon; j'étois libre, étranger pour lui, délivré des liens naturels de la parenté. Cependant je n'ai point négligé mon pere; j'ai volé de mon propre mouvement à ſon ſecours; je lui ai donné tous mes ſoins, je l'ai guéri, je l'ai rétabli, j'ai conſervé l'auteur de mes jours, j'ai effacé la tache de mon exhérédation, j'ai appaiſé ſa colere par ma bienveillance, j'ai rendu la Loi inutile par ma piété filiale, j'ai acheté mon retour dans le ſein de ma famille par un ſignalé bienfait; j'ai montré la droiture & la vérité de mes ſentimens envers mon pere dans la plus critique de toutes les conjonctures; à l'aide de mon Art, je me ſuis fait, en quelque ſorte, adopter par lui, & j'ai agi en vrai fils dans un temps

où je n'avois que peine & fatigue à attendre de mes ſoins. Et que n'ai-je pas eu à ſouffrir? Toujours à ſes côtés pour attendre le moment de le ſervir; tantôt cédant à la violence de ſon mal, tantôt lorſque je voyois quelques inſtans lucides, le combattant par les remedes. Rien de plus dangereux dans l'exercice de notre profeſſion, que d'avoir à traiter des malades de ce genre, & de les approcher. Souvent, dans leurs accès de fureur, ils font éprouver leur rage à ceux qui les ſoignent de plus près. Cependant ma patience & mon courage ne m'ont jamais abandonné; toujours aux priſes avec la maladie, & luttant ſans relâche contre elle, je ſuis venu à bout de la ſurmonter. Qu'on ne ſe croie pas en droit de me dire qu'il n'eſt pas ſi difficile de préparer un médicament. Avant d'en venir à cette préparation, que de choſes à faire! Il faut préparer la voie à la potion & diſpoſer le

corps du malade au traitement, étudier ſon tempérament, procurer des évacuations, diminuer les forces, ſoutenir la vie par des alimens convenables, mettre les humeurs en mouvement ſans leur donner trop d'activité; amener le ſommeil & le repos, toutes choſes aſſez faciles dans les maladies ordinaires : mais comment gouverner les furieux qui ne ſavent ce qu'ils font? Ils expoſent de mille manieres la réputation de leur Médecin, & il eſt preſque impoſſible de leur rendre la ſanté par les ſecours de l'Art. Souvent, à force de ſoins, nous touchons au terme de la maladie, & nous concevons les plus belles eſpérances, lorſque la plus petite faute ramene tous les ſymptômes, détruit tout ce que nous avons fait, & donne le change à la Médecine. Voilà, Meſſieurs, les obſtacles & les peines qu'il m'a fallu ſupporter; voilà le mal avec lequel je me ſuis vu aux priſes, & dont je

ſuis venu à bout malgré tant de difficultés. Après cela, permettrez-vous à mon pere de me déshériter encore ? lui laiſſerez-vous la faculté d'interpréter les Loix à ſon gré contre ſon bienfaiteur ? ſouffrirez-vous qu'il combatte la Nature même ? Pour moi, toujours fidele à ſa voix, je n'ai rien épargné pour la conſervation d'un pere qui m'avoit accablé de mauvais traitemens. Si en ſuivant, comme il dit, les Loix, il perd un fils dont il n'a reçu que des bienfaits, & le prive des droits de ſa naiſſance, je puis dire de lui qu'il eſt un pere ennemi de ſes enfans, & que je ſuis, moi, un fils ami de mon pere. Je révere la Nature ; il la mépriſe & la foule aux pieds. O pere injuſte dans ſa haine ! ô fils injuſte dans ſon amour ! Oui, Meſſieurs, ſes procédés barbares, & la piété filiale que je leur oppoſe, m'arrachent ces reproches contre moi-même ; car je l'aime plus que je ne le dois, quoi-

que la Nature commande la tendresse aux peres, plutôt qu'aux enfans. Mais loin de mesurer sa reconnoissance sur l'étendue de mes bienfaits, loin de me rendre amour pour amour, il brave les Loix, qui maintiennent dans tous leurs droits les enfans qui n'ont point manqué à leur devoir; il brave la Nature, qui attache tous les hommes à leur propre sang par des liens indissolubles. O sort funeste! il rend la haine pour l'amour, rejette celui qui l'aime, accable de mauvais traitemens celui qui le comble de bienfaits, repousse un fils qui l'embrasse, & tourne contre moi les Loix favorables aux enfans! Affreux combat que celui que vous établissez, mon pere, entre la Nature & les Loix! Mais ces Loix ne sont pas telles que vous les voulez; vous les interprétez mal, ces Loix pleines de sagesse. La Nature & la Loi n'ont jamais été en contradiction, lorsqu'il s'agit des sentimens du cœur; elles

s'entr'aident & viennent à l'appui l'une de l'autre pour arrêter l'injuſtice. Vous traitez indignement qui vous a fait du bien, c'eſt outrager la Nature; pourquoi voulez-vous encore outrager les Loix avec elle? Elles ſont bonnes, elles ſont juſtes, elles veulent être amies des enfans; vous voulez en abuſer ſans ceſſe, & toujours contre un ſeul de vos fils, comme ſi vous aviez à vous plaindre de pluſieurs l'un après l'autre. Vous voulez qu'elles ſoient uniquement deſtinées à prononcer des peines, quand leur unique but eſt évidemment de maintenir l'attachement des enfans envers leurs parens. D'ailleurs, peuvent-elles punir quand il n'y a point de délit? Souvenez-vous qu'au contraire elles déclarent coupable d'ingratitude quiconque ne reconnoît point les ſervices qu'on lui a rendus. Jugez, Meſſieurs, ce qu'il faut penſer de celui qui, loin de me marquer de la reconnoiſſance, im-

plore la rigueur des Loix contre ſon bienfaiteur ; eſt-il une injuſtice plus criante ?

Je crois, d'après cet expoſé, avoir ſuffiſamment démontré qu'un pere qui a une fois uſé de la Loi de l'exhérédation, ne peut plus y recourir ; que d'ailleurs il n'eſt point juſte qu'un fils auſſi bien méritant ſoit méconnu & exilé de la maiſon paternelle.

Paſſons maintenant à l'examen du crime dont on m'accuſe, & aux motifs du traitement qu'on veut me faire ſubir. J'aurai encore beſoin ici de recourir aux intentions du Légiſlateur.

Suppoſons un inſtant qu'il vous ſoit permis de déshériter votre fils autant de fois qu'il vous plaira, même lors qu'il a bien mérité de vous, encore ſeroit-il vrai que vous ne pouvez pas le faire indifféremment pour toutes ſortes de raiſons. Le Légiſlateur a-t-il dit : *Prononcez l'exhérédation pour quelque faute que ce ſoit ; il*

ſuffit que le pere le déſire & qu'il accuſe ſon enfant? Non, car en ce cas il n'auroit pas eu beſoin de preſcrire un jugement; il vous a enjoint, Meſſieurs, de peſer mûrement les plaintes du pere, & de voir ſi elles ſont bien ou mal fondées. Portez donc en ce moment votre attention ſur cet objet. Je commencerai par les faits qui ont immédiatement ſuivi la maladie de mon pere.

Le premier fruit du recouvrement de ſa ſanté, fut la rétractation de mon exil; j'étois alors ſon ſauveur, ſon bienfaiteur, ſon tout; & je ne crois pas, en effet, qu'il lui fût poſſible de trouver dans mes procédés à cet égard, le plus petit reproche à me faire. En trouvera-t-il davantage dans ce que j'ai fait depuis? Ai-je manqué à rien de ce qu'un fils doit à ſon pere? ai-je découché une ſeule fois? ai-je fait des excès de vin ou de table? où ſont mes débauches? ai-je jamais eu une ſeule

querelle pour des Courtisanes (*)? quelqu'un s'est-il plaint de moi? Tels sont cependant les divers cas où la Loi permet l'exhérédation. Mais..... ma belle-mere est tombée malade. Eh bien, est-ce de cela que vous m'accusez, & me rendez-vous responsable de sa maladie? Non, dites-vous; & de quoi donc m'accusez-vous? De ce que vous refusez de la guérir, quoique je vous l'aye ordonné; & vous méritez d'être déshérité, pour ne pas

(*) Le grec dit : Τὶς προσδοσχὸς ὕβρισε : *Quis leno pulsatus?* Nous avons bien en françois le mot qui répond à προσδοσχὸς, ou à *leno*; mais notre Langue n'est plus ce qu'elle étoit du temps de Rabelais ou de Montagne; & de toutes les Langues anciennes & modernes, elle est presque la seule qui par pruderie n'ose pas toujours nommer les choses par leur nom. Le nouveau Traducteur Anglois de Lucien n'a pas eu besoin comme nous de tergiverser, & il a dit naïvement, What *Pimp* did I Ever abuse or quarrell With?

vouloir obéir à votre pere. Je ferai voir dans un moment, Meſſieurs, que l'impoſſibilité ſeule de ce qu'on me commande, me donne l'apparence d'un fils peu ſoumis. Mais avant cela, j'obſerverai que la Loi ne permet pas à mon pere de tout exiger, & que je ne ſuis pas obligé de me ſoumettre indiſtinctement à tout ce qu'il peut me preſcrire. Parmi les ordres qu'un fils reçoit de ſon pere, il en eſt dont perſonne ne peut demander compte à ce fils; il en eſt d'autres dont l'inexécution l'expoſe au reſſentiment de ſon pere & à l'animadverſion des Loix. Si vous êtes malade & que je vous refuſe mes ſoins; ſi vous me chargez de vos affaires domeſtiques & que je les néglige; ſi vous m'ordonnez de veiller à la culture de vos biens & que je ne veuille pas m'en donner la peine, je conviens que pour ces cauſes & d'autres ſemblables, vous ſeriez fondé à m'accuſer & à me punir;

mais dans d'autres suppositions, dans ce qui tient, par exemple, à l'exercice d'un Art, il est mille choses qui sont entiérement à la disposition d'un enfant; si celui-ci est Peintre & que son pere lui dise : Je veux que tu représentes ceci, que tu rejettes cela; ou, s'il est Musicien : Touche-moi cette piece & laisse celle-là; s'il est Artisan : Fais-moi tel ouvrage & abandonne cet autre; souffrira-t-on que ce pere déshérite son fils, parce que celui-ci n'aura pas voulu se rendre à ses caprices dans les détails de sa profession? Je crois que personne ne l'approuvera : or la Médecine, qui de toutes les professions est la plus utile & la plus libérale, doit être aussi la plus libre & la plus privilégiée dans l'application de ses ressources. Une science sacrée, une science qui nous vient des Dieux, une science qui fait l'occupation des Sages, ne doit être sujette à aucun commandement ni à

aucune contrainte ; elle doit être affranchie de la servitude des Loix & de la crainte des jugemens & des punitions ; elle doit être au dessus des menaces d'un pere & du ressentiment des ignorans. Si je vous avois répondu absolument : Je ne veux point guérir, quoique je le puisse ; je n'ai étudié ma science que pour vous & pour moi, je ne veux rien savoir pour tout autre ; quel Tyran assez cruel oseroit me forcer à faire, contre mon gré, usage de mon Art ? C'est par de bons procédés, par des prieres, & non par de mauvais traitemens ou des plaintes en Justice, qu'on obtient de pareils services. C'est par la persuasion, jamais par l'autorité, qu'on peut gagner un Médecin ; il faut lui inspirer la volonté, non pas la crainte ; il ne faut pas l'amener par violence auprès d'un malade, mais faire en sorte qu'il y vienne de lui-même & avec plaisir. Puisque les Villes en Corps accordent

des honneurs publics, des prééminences, des immunités & des priviléges aux Médecins, à plus forte raiſon ſeront-ils affranchis du joug de l'autorité paternelle. Quand je refuſerois de faire uſage de mon Art, uniquement dans la circonſtance où vous l'exigez, voilà ce que j'aurois le droit de vous dire d'après ſes prérogatives, & cela dans le cas même où j'en devrois la connoiſſance à votre bourſe & à vos ſoins. Mais, je vous le demande, n'eſt-il pas contre toute raiſon de m'empêcher d'uſer à ma volonté du fruit de mon argent? J'ai appris la Médecine dans un temps où je n'étois plus votre fils, où je n'étois plus ſoumis à votre pouvoir, & cependant je l'ai appriſe pour vous, c'eſt vous qui en avez profité le premier. En quoi m'avez-vous aidé? quel Maître m'avez-vous donné? quelle Pharmacie m'avez-vous achetée (*)?

(*) La Médecine, la Chirurgie & la Phar-

Vous n'avez absolument rien fait pour moi. Pauvre jusqu'à manquer du nécessaire, c'est à la compassion de mes Maîtres que j'ai dû mon instruction; ce que vous m'avez donné quand je suis parti pour aller étudier, c'est le chagrin, l'abandon, l'indigence, la haine de mes proches, l'éloignement de mes connoissances; vous voulez en récompense recueillir le fruit de mes travaux, & jouir du bien que l'on m'a fait comme d'un bien qui vous seroit propre, quoique vous n'y puissiez rien revendiquer. Contentez-vous d'avoir reçu de moi un bienfait que je ne vous devois pas, & que vous ne pouviez nullement exiger à titre de reconnoissance. Ma bienfaisance ne doit point être une contrainte gênante pour le reste

---

macie ne faisoient point trois professions distinguées parmi les Anciens, comme parmi nous; le Médecin les exerçoit toutes les trois à la fois, & elles étoient inséparables.

de mes jours; & parce que j'ai bien voulu obliger une fois, on ne doit point s'arroger le pouvoir de m'y forcer à l'avenir. Je ne connois point encore de Loi qui ordonne à un Médecin d'entreprendre tous ceux que lui commandera de traiter celui qu'il aura guéri d'abord, précisément parce qu'il l'aura guéri. Nous nous donnerions des maîtres dans nos malades, & les payerions encore pour l'honneur de les servir & de faire leurs volontés en esclaves soumis. Peut-on concevoir rien de plus injuste? Parce que je vous ai tiré d'une maladie presque incurable, vous vous croyez en droit d'abuser de mon Art!

Telles sont les raisons que je pourrois alléguer, quand ce qu'on exige de moi seroit possible. Mais dans ce cas-là même, je ne me croirois point obligé envers le premier venu, ni soumis aux ordres de qui que ce fût. Voyons au reste quels sont ceux qu'on me

donne ici. *Vous m'avez guéri de mes accès, ma femme est attaquée du même mal, son état est absolument le même* (il le croit ainsi), *elle est comme moi abandonnée des autres Médecins; vous avez montré que vous pouviez tout faire en pareil cas, guérissez-la aussi.* A juger d'après ce simple raisonnement, rien ne paroît plus juste, sur-tout quand on n'a point d'idée de la Médecine. Mais si vous daignez m'entendre à mon tour, je vous dirai que nous ne pouvons pas tout ce que nous voulons; que toutes les maladies ne se ressemblent pas; que le même traitement & les mêmes remedes ne sont pas applicables dans tous les cas. Vous sentirez d'après cela quelle différence il y a entre ne pas vouloir & ne pas pouvoir. Entrons sur cette matiere dans quelques détails physiques, & ne regardez pas la discussion que vous allez entendre, comme un hors-d'œuvre déplacé ou étranger à ma cause.

D'abord tous les tempéramens ne ſont pas les mêmes, quoique nous ſoyons tous compoſés des mêmes principes. Les mêmes élémens entrent tous dans notre conſtitution, mais les uns plus, les autres moins. Je ne parle encore ici que de notre ſexe, & je dis que d'homme à homme les principes conſtituans ne ſe reſſemblent, ni pour la qualité, ni pour la quantité; par conſéquent les uns ſont expoſés à des maladies plus graves, ou d'une nature différente de celles qu'éprouvent les autres; tel tempérament prête plus aiſément aux traitemens, & guérit bien plus vîte; tel autre au contraire eſt déſeſpéré, en ce qu'il donne plus de priſe au mal qui prend bientôt le deſſus. Se perſuader que toutes ſortes de fievre, de conſomption, de pulmonie, de frénéſie, ſoient de la même nature dans tous les ſujets, c'eſt être d'un avis oppoſé à celui des plus habiles Méde-

cins qui ont fait une étude approfondie de ces matieres. Le mal même cede aisément dans celui-ci, & difficilement dans tel autre. Ainsi le froment produit différemment selon les différens terroirs. S'il est semé dans un vallon uni, entrecoupé de ruisseaux, exposé au soleil & à des vents favorables, & que d'ailleurs on le cultive avec soin, la moisson est belle, le grain abondant & bien nourri; il sera tout autre dans un sol montagneux, maigre & pierreux, tout autre à l'ombre, tout autre au bas d'une montagne, en un mot, la variété du produit suivra la variété du terrein. De même les maladies sont plus ou moins graves, selon la diversité des climats. Sans égard à ces raisons décisives, mon pere veut que toute frénésie, en quelque tempérament qu'elle se trouve, soit absolument semblable & également en la disposition du Médecin. Outre ces causes déjà si importantes, on conçoit faci-

lement que le tempérament des femmes differe auſſi beaucoup de celui des hommes, que par conſéquent leurs maladies ne doivent pas préſenter les mêmes indices d'eſpérance ou de difficulté. Le corps de l'homme eſt ſec & nerveux, plus endurci aux travaux, aux exercices de toute eſpece, & aux injures de l'air; celui des femmes eſt plus lâche, plus mou, comme toujours nourri dans l'enceinte de la maiſon; leur chair eſt plus blanche, parce qu'elles ont moins de ſang & de chaleur; mais elles abondent plus en humeurs; par conſéquent elles ſont ſujettes à plus de maladies, elles y réſiſtent moins, & elles ſont plus particuliérement diſpoſées aux affections de cerveau; elles ſont plus bilieuſes & plus changeantes, plus iraſcibles & moins robuſtes que nous, & perdent plus facilement l'uſage de leurs ſens. Il ſeroit par conſéquent injuſte de vouloir qu'un Médecin les traitât de

la même maniere que les hommes, lorſqu'on réfléchit à l'extrême différence que les occupations & les exercices apportent entre elles & nous dès le plus bas âge. Ainſi quand vous dites : *Son mal eſt la frénéſie*, ajoutez : *La frénéſie d'une femme.* Ne confondez point ſous une même dénomination un mal qui paroît le même, & que la Nature nous montre tout différent dans chaque ſexe ; examinez ce qu'il eſt poſſible de faire pour celui-ci, & de faire pour celui-là. Nous autres Médecins, comme je l'ai déjà dit, nous débutons par obſerver le tempérament du malade ; nous voyons s'il eſt chaud ou froid, jeune ou vieux, grand ou petit, gras ou maigre, en un mot, tout ce qui tient à la conſtitution du ſujet. Quand un homme de l'Art a bien fait ces obſervations préliminaires, il doit être cru, quand il aſſure qu'il reſte quelque eſpérance, ou qu'il n'y en a plus.

Il eſt cent eſpeces de frénéſies qui viennent de cent cauſes diverſes, & qu'on déſigne ſous autant de noms; l'extravagance, le délire, la rage, la fureur, ne ſont pas la même choſe, & ſignifient des tranſports plus ou moins violens. Leurs cauſes ne ſont pas non plus les mêmes dans les hommes & dans les femmes; dans les hommes, elles different des jeunes aux vieux; les jeunes y ſont ſujets ſouvent par une ſurabondance de bile ou d'humeur âcre; les vieux, par quelque mauvaiſe humeur excitée mal à propos, par une colere portée à l'excès contre quelqu'un de leur maiſon; elle leur affecte d'abord le cerveau, puis dégénere peu à peu en folie. Les cauſes de cette eſpece de mal dans les femmes ſont ſans nombre; les plus fréquentes ſont une haine implacable contre quelque autre perſonne, ou un ſentiment d'envie contre un ennemi heureux, ou quelque chagrin, ou quelque colere; c'eſt un feu qui, après avoir

couvé long-temps sous la cendre, finit par une explosion de fureur.

Votre épouse, mon pere, a sûrement éprouvé quelque chose de semblable. Peut-être a-t-elle eu depuis peu quelque violent chagrin, car elle n'avoit de haine contre personne. Quoi qu'il en soit, elle est prise, & il n'est point de Médecin dont les soins puissent la soulager. Si quelque autre que moi vous le promet & réussit, je consens à encourir toute votre indignation, comme vous ayant manqué essentiellement. Je ne crains point même de vous dire, que quand il y auroit de l'espérance & que la malade ne seroit point condamnée, je n'oserois pas encore entreprendre sa guérison, ni lui administrer les remedes, dans l'incertitude du succès, & de peur de donner lieu à des soupçons fâcheux que bien des gens ne manqueroient pas de prendre contre moi. Vous savez qu'on est généralement porté à supposer dans les belles-

belles-meres de l'averſion pour les enfans de leur mari ; & quelque bonne que ſoit une femme en pareille circonſtance, on n'en croit aucune exempte de la manie commune à tout le ſexe. D'après cela, ſi la malade ſuccomboit & que les médicamens fuſſent ſans effet, on m'accuſeroit infailliblement d'avoir apporté de la mauvaiſe foi & de la méchanceté dans le traitement que j'aurois ſuivi.

Tel eſt, mon pere, l'état où ſe trouve votre épouſe, & je vous annonce, d'après les obſervations les plus exactes, qu'elle n'éprouvera pas le moindre ſoulagement, quand on épuiſeroit toutes les potions de la Pharmacie. Ainſi ce n'eſt pas la peine de l'entreprendre, à moins que vous ne m'impoſiez cette tâche pour me faire échouer dans la cure & me déshonorer. Souffrez que je faſſe envie à mes rivaux dans mon Art. Si vous me déshéritez une ſeconde fois,

quoiqu'abandonné de tout le monde, je ne me permettrai aucune imprécation contre vous. Mais ſi, contre mon déſir, vous retombez dans votre maladie, car les caracteres iraſcibles ſont menacés de rechutes en ce genre, que ferai-je, dites-moi ? Ah ! vous le ſavez trop ; je vous guérirai une ſeconde fois. Jamais je n'abandonnerai le poſte où la Nature m'a placé, & je n'oublierai jamais celui de qui je tiens l'exiſtence. Il eſt à croire auſſi que quand vous ſerez rétabli, vous me rappellerez une ſeconde fois auprès de vous. Prenez-y garde ; vous défiez, en quelque ſorte, le mal par votre conduite préſente, & vous hâtez ſon retour. Vous êtes à peine depuis deux jours rendu à vous-même, & déjà vous querellez, vous criez, vous vous livrez à la colere, vous nourriſſez des ſentimens de haine, vous pourſuivez votre fils devant les Tribunaux. Ah ! mon pere ! mon pere ! tels étoient les premiers indices de votre premiere fureur.

CHARIDEME,

OU

DE LA BEAUTÉ.

HERMIPPE, CHARIDEME.

HERMIPPE. JE me promenois hier hors la ville, pour prendre un peu de relâche & rêver tranquillement à quelque chose dont j'étois occupé. Je rencontrai Proxene, fils d'Épicrate. Après les complimens d'usage, je lui demandai d'où il venoit, où il alloit. Je jouis, me dit-il, de la vue des champs, & je respire l'air pur en liberté; je sors d'un repas superbe qu'Androclès, fils d'Épichare, a donné aujourd'hui au Pirée, après avoir fait à Mercure un sacrifice, en action de graces de ce qu'il a remporté

le Prix d'Éloquence dans la fête de Jupiter Propice (*). Il ajouta, que le festin avoit été des plus agréables ; qu'entre autres choses, plusieurs convives y avoient fait l'éloge de la Beauté ; qu'il ne pouvoit m'en faire le récit, parce que l'âge lui avoit ôté la mémoire, & que d'ailleurs il n'avoit pu entendre tout jusqu'à la fin ; mais que tu étois resté, & que tu avois été l'un des adorateurs, qu'ainsi tu pourrois me rendre un meilleur compte de ce qui s'étoit passé.

CHARIDEME. Cela est vrai, mon ami ; cependant il me seroit difficile de rapporter exactement tout ce qui s'est dit ; le tumulte des maîtres & des esclaves ne m'a pas toujours permis d'entendre ; d'ailleurs on retient

(*) C'étoit une fête que les Athéniens célébroient en l'honneur de Jupiter, pour obtenir sa protection en toutes sortes d'accidens, & en être préservés.

difficilement des propos de table, & la liberté des festins met souvent la mémoire la plus sûre en défaut. Je tâcherai toutefois de me rappeler pour toi le plus de choses qu'il me sera possible, & je n'omettrai rien de ce qui me reviendra à l'esprit.

HERM. Je te remercie déjà de cette complaisance. Mais si tu avois celle de me dire d'abord quel étoit l'Ouvrage d'Androclès, le nom de son rival & celui de tous les convives, tu m'obligerois complétement.

CHARID. Le sujet de son discours étoit l'éloge d'Hercule, qu'il a fait, dit-il, d'après un avertissement qu'il eut en songe. Le concurrent qui lui disputa les épis (*), ou plutôt la gloire, étoit Diotime de Mégare.

(*) Le Commentateur Dusoul observe, avec raison, que l'on peut comparer les épis qu'on distribuoit dans ces Jeux publics de la Grece, aux fleurs des Jeux Floraux de Toulouse.

Un simple épi d'or est une trop belle récom-

HERM. Et celui-ci, quel Ouvrage avoit-il préſenté ?

CHAR. L'éloge des Dioſcures (*), pour les remercier de ce qu'ils l'avoient délivré d'un grand danger, en ſe montrant eux-mêmes au haut des mâts de ſon vaiſſeau dans le plus fort de la tempête. Il y avoit à table beau-

penſe pour un mauvais Ouvrage ; mais ce n'eſt point aſſez pour un beau morceau d'Éloquence ou de Poéſie. Cependant les Grecs avoient de bonnes raiſons pour donner aux vainqueurs en tout genre des récompenſes de peu de valeur. Ils vouloient que ces récompenſes fuſſent telles que perſonne ne pût en abuſer ; qu'elles ne fuſſent entre les mains des Généraux, des Gens de Lettres ou des Artiſtes, que de ſimples marques de l'eſtime & de la reconnoiſſance publique. En effet, le mérite & la vertu ne peuvent être dignement récompenſés que par l'honneur & la gloire.

Cette Note eſt du nouveau Traducteur Anglois de Lucien, qui l'a tirée lui-même d'une Diſſertation angloiſe ſur les Jeux Olympiques.

(*) Voyez tome II, p. 172.

coup d'autres convives, ou parens, ou amis d'Androclès. Les plus remarquables, & ceux qui contribuerent le plus aux frais de la converſation, furent Philon, Ariſtippe, & moi. Nous avions près de nous Cléonime, neveu d'Androclès; c'eſt un beau jeune homme, un peu efféminé, mais qui paroît avoir du bon ſens, à en juger par l'attention qu'il donnoit à nos diſcours. Philon parla le premier ſur la Beauté, & voici comme il débuta.

HERM. Avant de commencer, dis-moi ce qui vous a engagés dans cette eſpece de lutte oratoire.

CHARID. Eh! depuis que tu m'interromps par tes queſtions, j'aurois déjà fini. Mais quand on eſt contraint par un ami, que faire? ſe réſoudre à ce qu'il veut. Nos diſcours vinrent à l'occaſion du beau Cléonime, qui étoit entre ſon oncle & moi. Le plus grand nombre des convives avoit les yeux fixés ſur lui; & dans l'admiration

de sa figure, on oublioit tout le reste pour se répandre en éloges sur son compte. Nous approuvions tout ce qu'on disoit; mais nous crûmes qu'il seroit honteux à des gens qui, comme nous, se piquoient de littérature & de goût, de céder l'avantage de la parole dans une Société où personne, à notre avis, ne pouvoit nous le disputer. Ainsi nous voulûmes à notre tour parler de la Beauté. Nous convînmes, pour ne pas blesser la décence, ni inspirer une sotte vanité au jeune homme, de supprimer toute louange qui s'adresseroit directement à lui; nous ne voulions pas non plus, comme le reste des convives, nous permettre des propos décousus, ni dire au hasard tout ce qui nous viendroit à la bouche. Il fut décidé que chacun de nous trois feroit sur le sujet proposé, les réflexions que lui fourniroit sa mémoire. Philon fit le premier discours, & commença en ces termes:

» Je ne vois rien de plus blâmable que de ne jamais faire mention, dans nos discours, de la Beauté, que nous avons en vue dans toutes nos actions. Nous restons à cet égard dans un coupable silence, comme si nous appréhendions de commettre une indiscrétion en parlant expressément de ce qui fait le but unique où tendent nos efforts en toutes circonstances. Et quand donc fera-t-on un meilleur usage de la parole, si, tandis qu'on la prodigue à tant de choses futiles, on néglige de la faire servir à la Beauté ? En choisissant celle-ci, au contraire, à l'exclusion de tout autre sujet, ne prend-on pas le plus sûr moyen d'obtenir le vrai beau dans l'éloquence ? Afin qu'on ne me reproche pas de donner des conseils sans les suivre, je vais tâcher de vous présenter quelques réflexions sur cette matiere.

» Tout le monde désire d'avoir la beauté, mais on l'accorde en effet à

un très-petit nombre. Quiconque poſſede ce précieux avantage, eſt regardé comme très-heureux, & eſt également fêté des Dieux & des hommes. J'en puis donner pour preuve, qu'entre les Héros admis au rang des Dieux, Hercule n'obtint l'immortalité que pour prix de ſes exploits, au lieu que la beauté d'Hélene lui mérita cet honneur, non ſeulement pour elle-même, mais auſſi pour ſes deux freres, qui, avant ſon entrée dans l'Olympe, habitoient le ſéjour des Morts (*). De

(*) Euripide prétend, contre tous les Auteurs anciens, que cette Beauté célebre n'étoit pas moins vertueuſe que belle; qu'elle ne fut pas enlevée par Pâris; mais que Junon, pour ſe venger de ce qu'il avoit adjugé la pomme à Vénus, forma un fantôme d'Hélene que Pâris enleva; que la véritable Hélene fut tranſportée à Pharos en Egypte, où Ménélas la retrouva à ſon retour de Troie; il ſe réconcilia avec elle, & la remmena chez lui. C'eſt ſur cette hiſtoire qu'eſt fondé l'apothéoſe d'Hélene, que les Lacédémoniens révéroient comme une Déeſſe, &

tous les hommes favorisés de la familiarité des Dieux, on n'en trouvera pas un seul qui n'eût la beauté en partage. C'est pour cela qu'il fut permis à Pélops de goûter l'ambroisie à leur table; c'est-là ce qui donna au beau Ganimede, un tel ascendant sur le Maître de la Nature entiere, qu'il ne voulut pas souffrir qu'aucun autre immortel l'accompagnât dans la poursuite de son bien-aimé; il crut que lui seul avoit droit de descendre sur le sommet du Mont Ida, pour enlever le fils de Dardanus, & le trans-

---

à laquelle ils érigerent un temple. Hérodote assure aussi que les femmes l'invoquoient pour avoir de beaux enfans, & rapporte à ce sujet, qu'une riche Lacédémonienne avoit une fille fort laide, que quelqu'un apparut à sa Nourrice, & lui conseilla de la porter au temple d'Hélene, d'où elle sortit parfaitement belle, & fut ensuite mariée au Roi de Sparte. Si ce miracle fut accrédité, il est à présumer que le temple d'Hélene fut souvent fréquenté par les femmes.

porter dans un lieu d'où il ne pourroit plus être séparé de lui. Il fut toujours si passionné pour la Beauté, qu'il ne se contenta pas de la placer à ses côtés dans les Cieux ; mais toutes les fois que pour en jouir il descendit sur la terre, on le vit tantôt jouer avec Léda sous la forme d'un cygne, tantôt enlever Europe sous celle d'un taureau, tantôt sous celle d'Amphitryon engendrer Hercule. On connoît enfin tous les stratagêmes qu'il mit en usage pour posséder l'objet de ses amours. Voici quelque chose de plus fort & qui paroîtra bien extraordinaire ; c'est que dans l'Assemblée générale des Dieux (car il ne se montre à quelques mortels que quand ils ont de la beauté), le Poëte le représente si terrible & si sévere (*), que Junon, qui étoit en possession de lui faire toutes sortes de reproches, est saisie de la plus

(*) Iliad. Chant IV, vers 39.

grande frayeur, & se trouve fort heureuse que la colere de son époux se soit bornée à des paroles. Dans une autre harangue (*), il n'inspire pas une moindre terreur à tous les habitans de l'Olympe, en les menaçant de les enlever & de les tenir suspendus au bout d'une chaine, avec la mer, la terre & ses habitans. Au contraire, lorsqu'il se communique à quelque mortelle, il est si doux, si traitable, si affable, qu'il commence par déposer sa divinité de peur de lui déplaire, & prend la forme la plus séduisante pour la charmer à son tour; tant il croit devoir d'égards & d'hommages à la Beauté. Au reste, il n'est pas le seul des Immortels qui pense ainsi; autrement j'aurois l'air de faire plutôt ici la censure de Jupiter, que l'éloge de la Beauté. Pour qui voudra y faire attention, il est évident

(*) Iliad. Chant VIII, vers 18.

que tous les autres Dieux en ſont également épris ; Neptune fut amoureux de Pélops, Apollon d'Hyacinthe, Mercure de Cadmus ; les Déeſſes mêmes ne rougiſſent point de céder à ſes charmes ; elles ſe font gloire d'entendre dire qu'elles ont accordé leurs faveurs aux plus beaux d'entre les mortels. Jamais on ne les voit ſe diſputer entre elles ce qui eſt de leur apanage particulier ; Minerve cede la chaſſe à Diane, & celle-ci la guerre à Minerve ; Junon préſide excluſivement aux noces, & elle laiſſe à Vénus ce qui eſt confié à la mere des Amours. Mais eſt-il queſtion de beauté ? chaque Déeſſe préſume ſi fort de la ſienne, qu'elle prétend l'emporter ſur toutes les autres. La Diſcorde voulant les détruire toutes l'une par l'autre, n'imagine pas de moyen plus ſûr que de mettre en oppoſition leurs prétentions ſur ce ſujet, & elle avoit raiſon. Cet exemple ſeul ſeroit ſuffiſant

pour établir l'excellence de la Beauté. A peine les Déesses ont-elles vu la pomme d'or & l'inscription qu'elle porte, que chacune prétend d'avance qu'elle est à elle, & que personne n'osera la lui refuser. Elles choisissent pour arbitre Jupiter, frere & époux de l'une d'entres elles, & pere commun des deux autres. Le Dieu, quoique maître de prononcer lui-même, quoiqu'il y eût dans la Grece & chez les Barbares un grand nombre de Juges integres, éclairés & courageux, auxquels il pouvoit s'en rapporter, aime mieux remettre la décision du procès au jugement de Pâris; & il annonce assez par cette déférence, que la Beauté l'emporte à ses yeux sur la sagesse, la prudence & le courage. Les Déesses ont toujours fait tant de cas de cet avantage, elles en ont toujours été si jalouses, qu'elles ont inspiré au Chantre des Dieux & des Héros, de ne jamais désigner aucune d'elles que par sa

beauté. Junon aime mieux qu'il l'appelle *la Déeſſe aux beaux bras*, que *la Déeſſe majeſtueuſe*, ou *la Fille du grand Saturne;* Minerve abandonne volontiers la qualité de *fille de Triton*, pour celle de *la Déeſſe aux yeux bleus;* Vénus préfere à toutes choſes le nom de *Déeſſe dorée.* Or toutes ces qualifications ont trait à la Beauté. Non ſeulement elles montrent l'opinion qu'en ont les Dieux, mais elles prouvent ſon excellence inconteſtable. Pallas la juge ſupérieure à la prudence & au courage, qui ſont de ſon reſſort; Junon la déclare préférable à la toute-puiſſance & au rang ſuprême, & appelle Jupiter lui-même en témoignage de cette vérité. Si elle eſt un don ſi grand, ſi divin, ſi précieux pour les Divinités mêmes; ne devons-nous pas, à leur exemple, mettre en œuvre tout ce que nous pouvons par nos diſcours & par nos actions, pour faire valoir ſon pouvoir & ſes droits «?

Tel fut le discours de Philon, qui ajouta en finissant, qu'il pourroit en dire beaucoup davantage, s'il ne savoit pas que les longues harangues ne sont point admises à table. Aristippe n'osoit parler après lui; mais Androclès lui fit tant d'instances, qu'il se laissa fléchir.

» La plupart des Orateurs, dit-il, négligent souvent les sujets les plus importans & les plus utiles, pour s'exercer sur d'autres matieres qui semblent leur procurer plus de gloire, mais dont leurs auditeurs ne peuvent tirer aucun fruit. Les uns, en répétant ce qu'on a dit avant eux, semblent ne se proposer d'autre but que de l'emporter sur des concurrens; d'autres nous débitent des choses qui n'ont absolument trait à rien; d'autres enfin ne traitent que des sujets frivoles; tous inconvéniens qu'ils devroient éviter avec soin, en ce qu'ils ne font honneur ni à leur goût, ni à leur discernement. Pour n'y pas tomber

moi-même en les blâmant, je vais faire choix d'un sujet dont personne ne contestera l'utilité & l'agrément, puisque je vais parler de la Beauté.

» S'il étoit question de toute autre chose, un seul discours suffiroit pour épuiser la matiere; mais celle-ci est si abondante, qu'on ne peut faire aucun reproche à l'Orateur qui n'aura pas tout dit, & qu'on doit féliciter celui qui ajoute à ce que les autres en ont dit avant lui. Qui peut se flatter en effet, de parler dignement d'une chose que rien n'égale dans l'esprit des Dieux & des hommes, d'un avantage si précieux, qu'il fait chérir partout quiconque en est pourvu, & fuir avec une espece d'aversion ceux qui en sont privés? Mais si personne ne peut se flatter de remplir de tout point son objet à cet égard, je n'ai point à craindre de ridicule en faisant aussi quelques tentatives, & en parlant même après Philon. La Beauté (pour

ne plus faire mention des hommages que lui ont rendus les Dieux) eſt quelque choſe de ſi impoſant & de ſi divin, qu'Hélene, fille de Jupiter, charma tous les yeux, avant même d'avoir atteint l'âge des amours. Théſée, en paſſant dans le Péloponneſe, où quelques affaires l'avoient conduit, en fut tellement épris au premier coup d'œil, que ce Héros, quoiqu'aſſis ſur un trône des plus brillans & couvert de gloire, trouva que la vie lui ſeroit inſupportable ſans elle, & que rien n'égaleroit ſon bonheur, s'il parvenoit à l'avoir pour épouſe. Déſeſpérant de l'obtenir de ſon pere, parce qu'elle étoit trop jeune encore, il renonce à ſes propres États, brave les forces conjurées du Péloponneſe, enleve Hélene à ſon pere, & l'emmene à Aphnide, avec le ſecours de Pirithoüs. Il fut ſi reconnoiſſant de ce ſervice, qu'il lui jura de ce moment une amitié éternelle, qui devoit ſervir de mo-

dele dans tous les siecles. Lorsque ce fidele ami descendit aux Enfers pour ravir Proserpine, Thésée, après avoir inutilement essayé de l'en détourner, voulut l'accompagner & lui donner une marque de son retour en exposant sa vie pour lui. Hélene, revenue à Argos, en l'absence de son premier ravisseur, & nubile alors, fut recherchée par tous les Princes Grecs, quoiqu'ils pussent trouver chez eux un grand nombre de belles femmes. Ils se réunirent tous, & chacun d'eux désira de la posséder à l'exclusion de ses rivaux qu'il n'en croyoit pas dignes. Mais voyant qu'il faudroit l'obtenir par la voie des armes, & craignant que leurs prétentions réciproques n'allumassent une guerre générale dans la Grece, ils convinrent entre eux de s'engager par serment à secourir en toute rencontre celui qui seroit jugé digne de sa main, & à le défendre contre toute injure, dans

la perſuaſion où étoit chacun d'eux qu'il travailloit en cela pour lui-même. Tous furent trompés dans leur attente, à l'exception du ſeul Ménélas, & chacun en particulier éprouva ce qu'il avoit cru devoir être le ſort de tous les autres. Lorſque, peu de temps après, la Diſcorde eut ſuſcité entre les Déeſſes le différent ſur la Beauté, Pâris, choiſi pour arbitre, demeura d'abord en ſuſpens entre tant de charmes & tant de magnifiques récompenſes qui lui étoient promiſes. Junon lui offroit l'Empire de l'Aſie, Pallas, la gloire des armes, & Vénus la main d'Hélene. Sachant que le trône & la puiſſance tomboient quelquefois en partage à des hommes mépriſables, mais qu'on ne verroit peut-être jamais une ſeconde Hélene, il donna la préférence à cette Beauté ſur tout le reſte. Lors de la fameuſe expédition de Troie, où l'Europe s'arma contre l'Aſie, les Troyens, en rendant Hélene,

pouvoient vivre en paix dans leur patrie, & les Grecs, en l'abandonnant, s'épargner une infinité de travaux & de peines. Mais ni les uns ni les autres ne voulurent prendre ces moyens de conciliation, & crurent qu'ils ne pouvoient jamais perdre la vie pour une plus juste cause. Les Dieux eux-mêmes ne voulurent point en détourner leurs fils, qu'ils savoient devoir y périr infailliblement; ils furent les premiers à les y porter, persuadés que mourir dans les combats pour Hélene, ne seroit pas un titre moins glorieux que celui d'enfans des Dieux. Que dis-je? ils firent plus encore; ne les vit-on pas se faire à cette occasion une guerre plus terrible que celle qu'ils avoient entreprise contre les Géans? Dans celle-ci, on les avoit vus réunis pour une cause commune; dans celle-là, ils s'armerent les uns contre les autres. Est-il une plus grande preuve qu'au jugement des Immortels, rien

ſur la terre n'eſt comparable à la Beauté? Aucun autre motif ne diviſa jamais les Dieux; mais pour celui-ci, non contens de ſacrifier leur poſtérité, ils ſe livrent bataille entre eux, & pluſieurs reçoivent des bleſſures. N'eſt-ce pas déclarer d'une voix unanime, qu'ils mettent la Beauté avant tout? Pour paſſer à d'autres raiſons également concluantes dans un ſujet auſſi fécond, n'a-t-on pas vu une foule de jeunes Héros, épris des charmes d'Hippodamie, préférer la mort au tourment de vivre ſans elle? Elle ſurpaſſoit tellement toutes les Beautés de ſon temps; que ſon pere lui-même, contre le vœu de la Nature, en devint éperdument amoureux. Comme il voyoit approcher l'inſtant de lui donner un époux, & qu'il vouloit la garder auprès de lui, il déclara, pour éviter le ſoupçon, qu'il accorderoit ſa main à celui qui ſe montreroit digne d'elle. Afin de réuſſir dans ſes vûes

ſecretes, il eut recours à une invention plus criminelle encore que ſa paſſion; il eut un char le plus léger que l'Art avoit pu le faire, & des courſiers d'Arcadie auſſi rapides que le vent. Hippodamie devoit être, pour les prétendans, le prix de la courſe, & leur mort celui de la défaite. Il exigeoit que ſa fille montât ſur le char à côté de chacun d'eux, afin que la diſtraction cauſée par ſes charmes leur fît oublier la conduite de leur char. Quoique le premier eût échoué & qu'il eût à la fois perdu ſon amante & la vie, tous les autres rougirent de renoncer à leur engagement, &, en déteſtant la cruauté d'Œnomaüs, ſe précipitèrent l'un après l'autre au devant de la mort, comme s'ils euſſent craint de ne pas ſacrifier leurs jours pour un tel objet. Treize concurrens furent immolés de cette maniere. Les Dieux, par un ſentiment d'horreur pour ce pere infame, par commiſération pour cette

cette aimable fille privée des avantages de sa jeunesse & de ses charmes, ainsi que pour les infortunés qui avoient perdu une aussi belle conquête, accorderent une protection toute particuliere au jeune Pélops, qui se disposoit à entrer en lice; ils lui donnent un char merveilleux & des coursiers immortels, par le moyen desquels il devoit infailliblement obtenir la Princesse. Il l'obtint en effet, après avoir écrasé son beau-pere au bout de la carriere. Voilà jusqu'où les hommes ont porté leur enthousiasme pour la Beauté, & jusqu'où les Dieux l'ont protégée «.

Aristippe termina sa harangue, en ajoutant qu'il ne croyoit pas qu'on pût lui savoir mauvais gré d'avoir parlé sur ce sujet.

HERM. Il ne te reste plus, pour mettre le comble à ta complaisance, que de m'apprendre ce qu'a dit Charideme.

CHARID. Au nom des Dieux, n'en exige pas davantage. Ce que je t'ai dit

ſuffit pour te mettre au fait de ce qui s'eſt paſſé. Je ne pourrois pas d'ailleurs me rappeler ce qui m'eſt venu alors à l'eſprit; on ſe ſouvient mieux des diſcours des autres, que des ſiens propres.

HERM. Eh quoi! c'eſt ſur-tout le tien que j'étois curieux d'entendre. Les autres m'intéreſſent beaucoup moins. Si tu me le refuſes, toute la peine que tu as priſe eſt inutile; ainſi, je t'en conjure, remplis ta premiere promeſſe.

CHARID. Tu devrois t'en tenir là, & m'épargner une tâche déſagréable; mais puique tu le veux abſolument, il faut t'obéir. Voici comme je débutai.

» Si j'avois à parler le premier ſur la Beauté, j'aurois beſoin de préambule avant d'entrer en matiere; mais mon diſcours venant après celui des autres, ce qu'ils ont dit me ſervira d'exorde. D'ailleurs, comme tout ceci ſe paſſe au même inſtant & dans le même lieu, les auditeurs peuvent

supposer que c'est une seule & même harangue dont chacun de nous traite une partie à sa maniere. Il reste encore assez de choses à dire sur le sujet qui nous occupe, pour fournir à l'éloquence de ceux qui viendront après nous. On n'est embarrassé que du choix, comme on le seroit pour cueillir des fleurs dans une vaste prairie. Je vais tâcher cependant de vous présenter en peu de mots ce que je pourrai trouver de mieux. Ceux qui se montrent supérieurs à nous par la valeur ou quelque autre vertu, excitent en nous un secret mouvement d'envie, à moins qu'ils ne contraignent, pour ainsi dire, notre amour par des bienfaits répétés; & c'est un inconvénient inséparable des qualités les plus brillantes. Mais loin de porter envie à la Beauté, nous l'admirons & nous nous passionnons pour elle au premier aspect; nous devenons ses esclaves sans jamais nous lasser de lui rendre hom-

mage, comme à une choſe au deſſus de la Nature humaine. Nous trouvons plus de plaiſir à lui obéir, qu'à commander aux autres ; & plus elle a d'empire ſur nous, & plus nous croyons être heureux. Lorſqu'une fois nous ſommes en poſſeſſion de tout autre bien que nous déſirions, nos vœux ſont ſatisfaits & nous n'y penſons plus ; pour la Beauté, on n'en a jamais aſſez. Quand nous l'emporterions ſur le fils d'Aglaé (*), qui vint à Troie avec les Grecs, ou ſur le bel Hyacinthe, ou ſur le Lacédémonien Narciſſe, nous ne ſerions jamais contens, & nous croirions avoir à craindre qu'il ne parût après nous quelque être plus parfait. La Beauté eſt la regle qu'on ſe propoſe en tout ce qu'on fait ; les Généraux d'armée, en diſpoſant l'ordre de bataille, les Orateurs

(*) Le beau Nirée. Iliad. Chant II, vers 672. Voy. auſſi tome I, p. 259, & tome II, p. 191.

dans leurs discours, les Peintres dans leurs tableaux, n'ont qu'elle en vue. Le beau est la fin de toute entreprise. Mais nous ne l'oublions pas même dans les choses nécessaires. Ménélas s'étoit moins occupé de l'utilité, que de la beauté de son palais; il ne l'avoit rendu si somptueux & si magnifique, que pour exciter l'admiration de tous ceux qui le verroient. Aussi ne fut-il point trompé dans son attente; lorsque le fils d'Ulysse y entra en cherchant son pere, il fut tellement frappé, qu'il dit à Pisistrate, fils de Nestor :

» Jupiter dans l'Olympe est-il plus magnifique (*)? Ulysse lui-même, en faisant peindre avec tant de soin les vaisseaux qu'il conduisit à Troie, avoit envie de frapper tous les yeux par ce brillant éclat. En un mot, tous les Arts, si l'on veut y faire attention, ne tendent qu'à la beauté, & en font

(*) Odyss. Chant IV, vers 74.

leur unique objet. La Beauté donne de nouveaux charmes à la Juſtice, à la Sageſſe, à la Valeur; rien n'eſt au deſſus de ce qu'elle releve, rien n'eſt au deſſous de ce qui en eſt dépourvu. Nous appelons hideux ce qui n'eſt pas beau; & quelque eſtimable que ſoit d'ailleurs une choſe, il ſemble que ce ne ſoit rien ſans la Beauté. Nous appelons politiques les caracteres ſouples qui plaiſent au Peuple dans les Républiques, & flatteurs, ceux qui vivent dans la dépendance des Rois; mais nous n'admirons que les eſclaves de la Beauté; nous diſons qu'ils ſont jaloux d'atteindre le beau & l'honnête, & nous les regardons comme les bienfaiteurs de la Société. Puiſque la Beauté a quelque choſe de ſi divin, qu'elle eſt l'objet de tous les vœux, & que tout veut être ſous ſa puiſſance, n'auroit-on pas raiſon de nous blâmer, ſi nous étions aſſez aveugles & aſſez inſenſibles pour négliger une auſſi belle

jouissance, & ne pas nous appercevoir de la perte que nous ferions « ?

Voilà, mon ami, ce que j'ai dit sur la Beauté, en élaguant dans mon esprit beaucoup d'autres réflexions pour ne pas être trop long.

HERM. Je félicite tous les convives d'avoir assisté à un banquet aussi agréable; mais je suis presque aussi heureux, grace à ta complaisance (*).

(*) Les Critiques balancent à regarder ce Dialogue comme un ouvrage de Lucien. Il est certain que le style en est plus obscur & plus embarrassé que celui de notre Auteur; mais il est certain aussi que l'on y retrouve ses pensées les plus familieres, ses citations d'Homere, ses allusions à la Fable; en un mot, sa tournure d'esprit & sa maniere en général. C'est une espece de déclamation en forme de Dialogue. Peut-être Lucien l'aura-t-il composé, lorsqu'il donnoit des leçons d'Éloquence c'est-à-dire, dans sa premiere jeunesse, & avant qu'il eût perfectionné son goût & ses talens, peut-être aussi n'est-ce que l'ouvrage d'un de ses imitateurs.

LES PORTRAITS,

OU

LA BEAUTÉ ACCOMPLIE.

LYCINUS, POLYSTRATE.

LYCINUS. AH ! mon cher Polyſtrate, quelle beauté raviſſante a frappé mes regards ! La Fable nous raconte que la tête de Méduſe changeoit en rocher ceux qui la voyoient, & peu s'en eſt fallu que ton ami ſtupéfait n'ait été changé en pierre.

POLYSTRATE. Convenons en effet qu'il faut des charmes bien extraordinaires & bien puiſſans, pour toucher le cœur de Lycinus ! Eh, mon ami, dès ta tendre jeuneſſe, tu t'extaſiois à la vue de la premiere beauté; on eût vainement employé les plus

grands efforts pour t'enlever de ſa préſence ; il eût été plus facile d'ébranler une montagne (*). Tes yeux ne pouvoient ſe laſſer de voir, & tu répandois ſouvent autant de larmes que la fille même de Tantale. Quelle eſt donc cette nouvelle Méduſe qui t'a frappé ? d'où eſt-elle, afin que je puiſſe la voir à mon tour ? Tu ne m'envieras pas ce plaiſir, & ton cœur n'aura pas lieu d'être jaloux, ſi comme toi je dois reſter pétrifié à tes côtés.

Lyc. Quand tu ne ferois que l'entrevoir, ſois ſûr qu'elle te rendroit auſſi immobile qu'une ſtatue. Si tu la vois ſans qu'elle te fixe elle-même, ſa bleſ-

(*) Le Texte dit, de changer de place le Mont Sipyle en entier. Le Sipyle eſt une montagne d'Ionie, que la Fable dit avoir été formée par la métamorphoſe de Niobé en rocher. Cette montagne eſt ſituée entre le fleuve Hylus ou la ville de Magnéſie au nord, le golfe de Smyrne au couchant, la ville de Smyrne au midi, & Sardes à l'orient.

ſure ſera plus légere & moins mortelle; mais que ſes regards viennent à rencontrer les tiens, c'en eſt fait de ta liberté. Enchaîné par ſes charmes irréſiſtibles, tu te ſentiras entraîner par-tout à ſon gré, comme le fer ſuit l'aimant.

POL. Ceſſe d'exagérer les merveilles de ta Beauté. Dis-moi quelle eſt cette femme.

LYC. Ne crois pas que j'exagere. Je crains plutôt d'affoiblir ſon portrait, tant elle te paroîtra ſupérieure à tout ce que j'en pourrai dire. Je ne puis d'ailleurs t'apprendre préciſément qui elle eſt; mais l'appareil brillant qui l'environne, la foule nombreuſe d'eſclaves, d'eunuques & de femmes que j'ai vue à ſa ſuite, annoncent une condition au deſſus du vulgaire.

POL. Tu n'as pas entendu prononcer ſon nom?

LYC. J'ai ſeulement ouï dire qu'elle étoit d'Ionie. Dans l'inſtant où je la vis paſſer, un des ſpectateurs adreſſa

tes paroles à ſon voiſin : *Telles ſont les Beautés de Smyrne, & il n'eſt pas étonnant que la plus belle ville d'Ionie ait vu naître la plus belle des femmes.* Cet homme paroiſſoit ſe glorifier beaucoup de celle-ci, & j'en ai conclu qu'il pouvoit être de Smyrne lui-même.

POL. Il falloit le ſuivre, l'interroger. En vérité, je commence à croire que tu étois en effet changé en pierre. Tâche du moins d'ébaucher ſon portrait de vive voix. Peut-être la connoîtrai-je.

LYC. Ah ! mon ami, c'eſt exiger l'impoſſible. Il n'eſt point d'expreſſions qui ſoient dignes d'elle ; comment voudrois-tu que les miennes puſſent la repréſenter au naturel? Les plus grands Maîtres y réuſſiroient à peine (*), &

(*) Le Texte nomme Apelles, Zeuxis, Parrhaſius, Peintres célebres; Phidias & Alcamene, Sculpteurs auſſi fameux dans leur genre. Nous avons parlé de Zeuxis & de Phidias ; Apelles

la foibleſſe de mon pinceau ne feroit que déshonorer un auſſi charmant modele.

POL. Tâche donc de m'en tracer une eſquiſſe légere; ce n'eſt point une

---

étoit digne de la préférence que lui donna ſur tous les Peintres de ſon temps, Alexandre le Grand, pour faire ſon portrait. Tous ſes tableaux étoient regardés avec raiſon comme autant de chef-d'œuvres; mais quelque achevés qu'ils fuſſent aux yeux des autres, il mettoit modeſtement au bas le mot *faciebat*, ce qui vouloit dire qu'il ne les jugeoit pas parfaits de tout point. Il ne mit *fecit* qu'à trois de ſes ouvrages; au *portrait d'Alexandre*, à ſa *Vénus endormie*, & à ſa *Vénus ſortant du ſein des mers*. Parrhaſius étoit contemporain & rival de Zeuxis. Il réuſſiſſoit particuliérement dans la partie du deſſin & dans l'expreſſion des paſſions. On a beaucoup vanté ſon *tableau allégorique du Peuple d'Athenes*, où l'on reconnoiſſoit tous les traits divers qui caractériſoient cette Nation, tantôt fiere & hautaine, tantôt timide & rampante, & qui à l'injuſtice & à l'inconſtance, allioit la clémence & l'humanité. Alcamene, Sculpteur Athénien, fut célebre par ſa Vénus & ſon Vulcain,

entrepriſe ſi pénible de faire connoître à ton ami les principaux traits & les contours de cette belle figure.

LYC. J'aime mieux charger quelques-uns de nos anciens Maîtres de la repréſenter à tes yeux.

POL. Eh quoi ! tu prétends qu'ils reviennent du ſéjour des Morts après tant d'années ! Que veux-tu dire ?

LYC. Daigne ſeulement répondre à mes queſtions, & tu me comprendras aiſément.

POL. Voyons ; je t'écoute.

LYC. As-tu jamais été à Cnide ?

POL. Oui ſans doute.

LYC. Tu n'as pas manqué d'y voir *la Vénus de Praxitele?*

POL. Non, aſſurément. C'eſt le chef-d'œuvre de ce grand homme.

LYC. On ne t'a pas non plus laiſſé ignorer le récit fabuleux qu'en font les habitans : ils prétendent qu'un Particulier, épris d'amour pour cette ſtatue, s'enferma ſecrétement dans le temple pour

jouir de l'objet de ſa paſſion.... Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit maintenant. As-tu vu auſſi *la Vénus d'Alcamene*, qui eſt dans les jardins d'Athenes ?

POL. C'eſt auſſi le morceau le plus achevé de ce Sculpteur ! Je ſerois le moins curieux de tous les hommes, ſi j'avois négligé de la connoître.

LYC. Tu as ſouvent été à la citadelle, & je ne te demanderai pas ſi tu connois *la Sofandre* de *Calamis* (*).

POL. Je l'ai vue auſſi bien des fois.

LYC. Quel eſt celui des ouvrages de Phidias que tu eſtimes le plus ?

POL. Celui qu'il eſtimoit le plus lui-même, & ſur lequel il vouloit graver ſon nom, c'eſt-à-dire, *ſa Minerve Lemnienne*. J'y joindrai *ſon Amazone* appuyée ſur une lance.

(*) Calamis étoit Graveur & Sculpteur d'Athenes; ſes ouvrages, & entre autres ſa *Sofandre*, furent fort eſtimés; mais Cicéron le mettoit bien au deſſous de Praxitele & de Myron.

LYC. Voilà, je crois, ce qu'on peut imaginer de plus beau, & nous avons raſſemblé un nombre ſuffiſant d'Artiſtes. Je vais de ces divers modeles te compoſer un chef-d'œuvre qui comprendra ſeulement ce qu'ils ont de plus exquis.

POL. Comment exécuter un ſemblable projet ?

LYC. Rien de plus facile. La parole peut tout. Avec elle nous ſommes maîtres de changer les formes de nos modeles, de les rapprocher, de les fondre l'un avec l'autre auſſi parfaitement qu'il eſt poſſible, en obſervant ſeulement le rapport ou la différence des proportions.

POL. Fort bien. Venons à l'exécution. Je ſuis curieux de voir ſi de tant de parties différentes il ne réſultera pas un enſemble ridicule.

LYC. Mes paroles vont faire paroître cette Beauté à tes yeux (*). De la Vé-

(*) Lucien dans tout cet endroit perſonnifie

nus de Cnide je prends seulement la tête, & j'abandonne le reste du corps, parce qu'il est sans vêtemens. La chevelure, le front, l'arc si régulier de ses sourcils, la gaîté, les graces & la vivacité de ses yeux, nous les conserverons tels que nous les a laissés Praxitele. Alcamene nous donnera de sa Vénus des Jardins, l'arrondissement des joues & la physionomie, avec ses mains potelées, les dimensions de la paume, & la souplesse de ses doigts délicats & légers. La Minerve de Phidias nous prêtera les contours du visage, la molleſſe du menton, la juste proportion du nez; son Ama-

---

la *Parole*, & c'est ce personnage qui rassemble les divers morceaux dont Lycinus veut composer sa statue. Nous avons cru devoir renoncer à cette allégorie trop continue, & qui n'auroit pas eu de grace en françois. Nous nous sommes contentés de dire plus haut : *La Parole peut tout*; & ici : *mes paroles vont faire paroître cette Beauté à tes yeux*.

zone, la petiteſſe & l'ouverture gracieuſe de la bouche, avec le haut des épaules; la Soſandre de Calamis, cette décente pudeur qui ajoute aux charmes de la beauté, ce doux ſouris qu'on apperçoit à peine, enfin l'élégante modeſtie de ſes vêtemens, excepté le voile qui lui couvre le viſage. Pour la taille, la grandeur, la fleur de la jeuneſſe, nous reviendrons à la Vénus de Praxitele. Eh bien, Polyſtrate, que dis-tu de cette copie? Ne vaudra-t-elle pas un original, ſur-tout ſi, comme je le ſuppoſe, elle eſt finie dans la derniere perfection?

POL. Mais en accumulant ainſi tant de charmes divers, n'aurois-tu pas oublié quelque léger trait de beauté?

LYC. Oui, léger, ſi tu juges peu important en ce genre, l'art de placer ſelon les loix de la Nature, le rouge, le blanc & le noir où ils doivent être. C'eſt une choſe bien eſſentielle, & que nous n'avons pas encore. Où la trou-

ver? Raſſemblerons-nous les Peintres qui ſe ſont rendus célebres par l'heureux mélange & la juſte application des couleurs! Appelons à notre ſecours Polygnote, Euphranor (*), Apelles & Aëtion. Que chacun d'eux ſe charge de ſa partie. Nous prendrons de *la Junon d'Euphranor* les beaux traits de ſa chevelure; de *la Caſſandre* que Polygnote fit à Delphes, & qu'on voit dans une galerie publique (**), les ſourcils tranchans avec grace, &

(*) Polygnote s'eſt rendu célebre par une ſuite de tableaux qui renfermoient les principaux événemens de Troie. Ils étoient précieux par les graces, & ſur-tout par l'expreſſion que ce Peintre ſavoit donner à ſes figures. Lucien parle encore d'Euphranor dans le Dialogue de *Jupiter le Tragique*, & dans un autre endroit. On citoit de lui entre autres tableaux, celui où il repréſentoit Junon, comme Lucien le fait ici.

(**) Le Texte dit: dans le lieu où l'on s'aſſemble pour cauſer. C'étoit une eſpece de portique, de temple ou d'édifice public. Caſſandre, fille de Priam, étoit fameuſe par ſa beauté.

le coloris brillant de la jeuneſſe. Le même Artiſte travaillera la fine draperie de ſes vêtemens. Il ſaura les appliquer à propos ſur les formes ſaillantes de la Nature, & jeter le reſte en longs plis flottans. Aëtion nous donnera les levres de *ſa Roxane*; Apelles la belle carnation de *ſa Pancate* (*), & l'on verra le ſang circuler ſous la blancheur de la peau. Empruntons, même en préſence d'Apelles & d'Euphranor, les ſavantes couleurs qu'Homere, le plus grand de tous les Peintres (**), a ſu mettre en œuvre; le corps entier de notre Beauté, comme les membres de Ménélas (***) arroſés

(*) C'étoit une concubine d'Alexandre, qu'Apelles repréſenta nue par ordre de ce Prince.

(**) Telle étoit l'opinion qu'avoit toute l'antiquité du Prince des Poëtes. Cicéron entre autres, dit dans la cinquieme de ſes Tuſculanes: *At Homeri picturam non poëſin videmus.*

(***) Au IVe. Livre de l'Iliade, Minerve en-

de ſon ſang, ſera ſemblable à l'ivoire rougi d'une légere teinte de pourpre. Ce premier Peintre des Dieux va lui donner encore les beaux yeux de Junon, & le Poëte ſublime de Thebes (*) des ſourcils d'ébene. Homere reprendra le pinceau pour répandre ſur ſon viſage un air riant & gracieux, pour lui prêter les beaux bras de la Reine des Dieux, & les doigts de roſe de l'Aurore; enfin, pour la faire marcher à l'égal de Vénus à la chevelure d'or (**), à bien plus juſte titre que l'eſclave Briſéïs (***). Tel eſt le réſultat des ef-

---

gage Pandarus à tirer une fleche contre Ménélas; celui-ci eſt bleſſé, & la comparaiſon citée par Lucien ſe trouve au cent quarantieme vers de ce même Chant.

(*) C'eſt Pindare.

(**) Toutes expreſſions empruntées d'Homere.

(***) C'eſt la fille de Briſès, Prêtre de Jupiter, que ſe diſputerent Achille & Agamemnon. Homere au XIXe. Liv. de l'Iliade, vers 283, compare Briſeïs à Vénus.

forts réunis des Sculpteurs, des Peintres & des Poëtes. Mais cette grace inimitable, qui, comme une fleur éclatante, brille au milieu de tant de charmes, ou, pour mieux dire encore, toutes les graces réunies à l'eſſaim nombreux des Amours voltigeans ſans ceſſe autour d'elle, qui pourra les exprimer?

POL. Voilà une Beauté toute divine; ſans doute elle eſt fille de Jupiter & iſſue du ſang des Dieux. Que faiſoit-elle quand tu l'as vue?

LYC. Elle tenoit dans ſes mains un volume, dont les deux bouts étoient roulés en ſens contraire. On voyoit qu'elle en avoit déjà lu une partie, & qu'elle continuoit ſa lecture. Elle l'interrompoit de temps en temps pour s'entretenir avec une perſonne de ſa ſuite; mais je ne pouvois entendre ce qu'elle diſoit. Quelles dents elle laiſſoit entrevoir en ſouriant! quelle blancheur, quelle égalité, quelle exacte

proportion ! La Nature les a rangées dans sa bouche comme des perles brillantes, & de même grosseur dans un collier précieux. Quel contraste charmant entre leur ivoire & les roses de ses levres (*) ! Il n'en est pas une seule plus large, plus avancée ou plus éloignée que les autres. Leur couleur éblouissante, leur coupe réguliere, leur continuité composent l'ensemble le plus parfait. En un mot, c'étoit un spectacle ravissant dont aucune Beauté mortelle ne peut donner l'idée.

POL. A ces traits & d'après le nom de sa Patrie, je la reconnois parfaitement. Elle a, dis-tu, des eunuques, & sans doute aussi des gardes à sa suite? Cette femme célebre est l'épouse de l'Empereur.

(*) C'est encore une comparaison d'Homere, qui dit au XVIIIe. Liv. de l'Odyssée, vers 195, que Minerve rendit Pénélope plus blanche que *de l'ivoire artistement travaillé.*

LYC. Quel eſt ſon nom ?

POL. Le plus doux & le plus charmant de tous les noms ; celui de la belle épouſe d'Abradate (*). Sans doute

(*) Il étoit Roi de Suze. Xénophon, au Ve Liv. de la Cyropédie, rapporte que Cyrus ſe conduiſit avec une généroſité héroïque à l'égard de Panthée, épouſe d'Abradate ; & que cette femme, auſſi belle que vertueuſe, par reconnoiſſance pour Cyrus, engagea ſon époux à ſe livrer à ce Prince avec ſon armée, & à l'aider dans ſes conquêtes. Abradate ayant péri dans la premiere bataille, Panthée ſe tua de déſeſpoir ſur le corps de ſon mari.

Quelle eſt l'autre Panthée, dont on fait l'éloge dans ce Dialogue ? Duſoul prétend qu'il eſt ici queſtion d'une amie ou épouſe de l'Empereur Lucius Verus ; cependant l'Hiſtoire n'en parle point. M. de la Croze, dans les Mélanges de l'Académie de Berlin, conjecture qu'elle fut épouſe d'Avidius Caſſius, célebre Capitaine Romain, qui ſe diſtingua par ſa valeur & ſa conduite ſous les Empereurs Marc-Aurele & Lucius Verus. Il avoit été lui-même proclamé Empereur en Syrie ; il fut tué trois mois après, & ſa tête envoyée à Marc-Aurele, l'an 175 avant J.C.

il t'eſt connu par la lecture de Xénophon, qui loue ſi dignement ſa vertu & ſa beauté.

LYC. Oui, je t'aſſure; je crois même la voir toutes les fois que je relis cet endroit de la Cyropédie; il me ſemble entendre ſortir de ſa bouche les belles paroles qu'elle prononça, dit-on, pour déterminer ſon époux à prendre les armes en faveur de Cyrus, & le faire marcher aux combats.

POL. Mais tu ne l'as vue qu'en paſſant & comme on voit un éclair. Tu ne peux louer que les charmes extérieurs de ſa perſonne qui ont frappé tes regards; tes yeux ne peuvent juger de la beauté de ſon ame, plus divine encore & plus raviſſante que tout ce qui enchante les ſens. Pour moi, qui ſuis ſon compatriote, j'ai l'avantage d'être admis dans ſa ſociété, & de jouir ſouvent de ſa converſation. Tu ſais que la douceur, l'humanité, la grandeur d'ame, la tempérance, les belles connoiſſances

ont

ont part à mes éloges avant la beauté; ces vertus, en effet, méritent la préférance sur les avantages du corps, ou bien il faudroit dire qu'on doit préférer au corps lui-même les vêtemens qui servent à le couvrir; ce qui seroit ridicule & déraisonnable. La vraie beauté, selon moi, consiste dans la réunion des vertus de l'ame & des graces du corps. Il n'est pas rare sans doute de voir de belles femmes, mais la plupart déshonorent leur beauté; souvent une parole de leur bouche la flétrit & l'efface; leur extérieur les trahit bientôt, & annonce au dehors qu'elles logent dans un beau corps une ame enlaidie par le vice. Je compare ces beautés aux temples d'Égypte. Vous voyez un vaste & superbe édifice que les pierres précieuses, l'or & les peintures décorent à l'envi. Quel est le Dieu de cette demeure imposante? Un Singe, un Ibis, un Bouc ou un Chat. Telle est l'image de beau-

coup de femmes. La beauté n'eſt donc rien ſans les ornemens qui en ſont inſéparables. Je n'appelle pas ornemens, de riches étoffes ou de magnifiques colliers ; j'entends la vertu, la modération, l'égalité d'ame, la bonté, & tout ce qui peut tenir à ces heureuſes qualités.

LYC. Mon ami, rends-moi tableau pour tableau. Tu peux même me ſurpaſſer en retraçant l'image de cette belle ame. Je ne pourrois autrement admirer que la moitié d'elle-même.

POL. C'eſt me propoſer un défi où il n'eſt pas aiſé pour moi d'avoir l'avantage. Il eſt bien différent de louer ce qui frappe tous les yeux, & de rendre ſenſible par des paroles ce qui échappe à la vue. Pour faire en ce genre un ouvrage régulier & donner à mon tableau les belles formes de l'antique, j'ai beſoin de recourir aux Philoſophes ; l'art des Sculpteurs &

des Peintres ne me ſuffiroit pas. Quoi qu'il en ſoit, je commence.

D'abord ſa converſation eſt harmonieuſe & perſuaſive. Homère eût pu dire d'elle avec plus de vérité que du Vieillard de Pylos (*), que *des paroles plus douces que le miel couloient de ſes levres.* Le ſon de ſa voix eſt des plus gracieux. Sans rien avoir de cette gravité mâle qui diſtingue la voix de l'homme, elle n'a pas non plus cette molleſſe efféminée qui dégénere en fadeur. C'eſt la voix agréable d'un jeune adoleſcent; les ſons qu'elle profere s'inſinuent doucement dans l'oreille; on les entend encore quand elle a ceſſé de parler. Un murmure continue, comme un écho flatteur, réſonne autour de vous & ſemble prolonger la durée de ſes diſcours raviſſans, qui laiſſent la perſuaſion dans le

(*) C'eſt Neſtor; & ſon éloge que cite Lucien eſt tiré du premier Chant de l'Iliade, v. 249.

cœur. Quand elle chante & s'accompagne avec sa lyre, les Alcyons, les Cigales & les Cygnes doivent se taire; les Muses les désavouent en sa présence. Philomele même, malgré la mélodie variée de ses accens, seroit novice dans son art auprès d'elle. Ces puissans Enchanteurs dont la voix donnoit du sentiment aux êtres inanimés, Orphée, Amphion, s'ils pouvoient l'entendre, quitteroient bientôt leur lyre pour t'écouter en silence. Seroit-ce en effet parmi les Thraces (*), seroit-ce en gardant les troupeaux sur le mont Cithéron, que l'un ou l'autre auroit appris ce choix savant de sons analogues qui constitue l'harmonie parfaite (**), cet

(*) Les Grecs regardoient les habitans de la Thrace comme des Peuples grossiers & barbares, ainsi que ceux de la Béotie, d'où étoit Amphion. Lucien, comme on le voit par cet endroit, savoit que penser des merveilles qu'on débitoit de ces fameux Musiciens.

(**) Ce passage confirme une réflexion de M.

juſteſſe de temps, cette préciſion de meſure qui regle le chant & marie avec tant de grace les modulations de la voix à celles de l'inſtrument ? Où auroient-ils pris ce tact délicat & cette molle flexibilité des doigts qui voltigent ſur la lyre ? Oui, Lycinus, s'il t'eſt jamais permis de jouir de ſes concerts, tu n'éprouveras pas ſeulement la métamorphoſe que produit l'aſpect des Gorgones, tu ſauras, par ta propre expérience, quel eſt ce merveilleux enchantement qu'on attribue aux Sirenes. Bientôt, dans ton raviſſement,

---

Burette, dans une Diſſertation ſur la Symphonie des Anciens, tome IV des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, p. 116. Ce Savant cite un autre endroit de Lucien, tiré de la Harangue, intitulée *Harmonides*, & en conclut que notre Auteur, ainſi que tous les Auteurs Grecs qui ont expreſſément traité de la Muſique, n'entendent par le mot *Harmonie*, que l'arrangement de pluſieurs ſons qui ſe ſuccedent les uns aux autres, & jamais le mélange de ces ſons qui frappent l'oreille en même temps.

tu oublieras ta Patrie & ce que tu as de plus cher. C'eſt Terpſicore elle-même, c'eſt Melpomene ou Calliope. Quand tu voudrois te boucher *les* oreilles, comme les compagnons d'Ulyſſe, cette précaution ne ſeroit point un obſtacle aux attraits divers de ſa voix pénétrante. Pour tout dire en un mot; quels doivent être les ſons qui ſortent d'une bouche auſſi belle? Tu as vu ſes levres & ſes dents; imagine auſſi l'avoir entendue. Son langage eſt correct & pur comme celui des Ioniens, & elle s'exprime avec beaucoup de graces & de facilité. Cela n'eſt point étonnant; elle tient cet avantage du lieu de ſa naiſſance & de ſon éducation. Elle a vu le jour dans une Colonie d'Athéniens (*), & l'ur-

(*) Smyrne, ſituée ſur les bords de la mer Égée, au fond du golfe qui porte ſon nom, entra dans la ſociété des Colonies Ioniennes; voyez tome I, p. 255. Elle exiſte aujourd'hui ſous le nom d'*Iſmir*, & eſt l'une des plus com-

banité Attique doit lui être naturelle. Je ne ſuis pas ſurpris non plus qu'une femme née dans la patrie d'Homere aime beaucoup la Poéſie & faſſe ſes délices de la lecture des Poëtes.

Voilà, mon ami, une foible eſquiſſe des charmes de ſa voix & de ſa converſation. Je paſſe à ſes autres qualités. Mon deſſein n'eſt pas de former, comme toi, un ſeul tableau de mille traits divers. Je ne vois qu'une maniere petite & une bigarrure choquante dans une peinture où les caracteres différens de chaque genre de beauté, quoique bien rendus, ſont pris au haſard & mêlés confuſément les uns avec les autres. Je veux donner, pour ainſi dire, à chaque vertu ſon cadre par-

---

merçantes de l'Empire Ottoman; il ſemble auſſi que parmi les différentes villes qui ſe ſont diſputé l'honneur d'avoir donné la naiſſance à Homere, celle de Smyrne réuniſſe plus de titres & de ſuffrages qu'aucune autre.

ticulier, & la repréſenter conforme à ſon original.

LYC. Ce que tu m'annonces eſt pour moi une belle fête, un banquet délicieux. Tu veux me rendre au centuple le plaiſir que je t'ai procuré. Hâte-toi donc; tu ne peux rien faire qui me ſoit plus agréable.

POL. Les belles connoiſſances, & particuliérement celles qui ſont du reſſort de l'eſprit, doivent être placées au premier rang des qualités eſtimables. Quelque variées qu'elles ſoient dans les différens genres, réuniſſons-les toutes, pour ne te céder en rien dans l'art d'accumuler un grand nombre d'objets. Raſſemblons ſur notre beauté les divers talens de l'Hélicon; qu'elle ne ſoit point bornée à une ſcience particuliere, comme Clio, Polymnie, Calliope & les autres Muſes, mais que les ſciences des neuf Sœurs, & même celles d'Apollon & de Mercure, concourent à l'embellir. Que les charmes

de la Poéſie, les faſtes de l'Hiſtoire, les préceptes & les découvertes des Philoſophes ajoutent de nouveaux traits au tableau, & que ces traits ſoient à jamais ineffaçables. On m'excuſeroit ſans doute de ne pouvoir montrer vivant l'original d'un ſemblable portrait; l'Antiquité même n'auroit rien de comparable à lui oppoſer. Mais donnons-le, ſi tu veux, comme une ſimple peinture. Elle ne peche, je crois, contre aucune regle de l'Art.

LYC. Elle eſt parfaite de tout point.

POL. Doit venir enſuite l'image de la Prudence & de la Politique. Nous avons beſoin de pluſieurs modeles, pris particuliérement des Anciens; nous en trouvons un au ſein même de l'Ionie; il eſt de la main d'Eſchine, ami de Socrate, & de celle de Socrate lui-même. Ce modele eſt Aſpaſie de Milet, qui eut pour ami Périclès l'Olympien, l'un des hommes qui mérite le plus notre admiration. Je crois

que lorſqu'il s'agit de prudence, il n'eſt guere poſſible de mieux choiſir. Prenons donc d'Aſpaſie cette connoiſſance parfaite des événemens, cette profonde politique dans les affaires du Gouvernement, cette fineſſe & cette pénétration d'eſprit qu'on admiroit en elle. Il n'y aura de différence que dans les proportions; le modele eſt une miniature, & la copie ſera coloſſale.

LYC. Pourquoi cette différence?

POL. L'une & l'autre, quoique reſſemblantes, ne ſont pas de la même grandeur. La petite République d'Athenes n'approcha jamais de la puiſſance Romaine telle que nous la voyons. Ainſi, en regardant la conformité des traits, nous peindrons plus en grand. Théano, la Muſe de Leſbos, Diotime (*),

(*) Cette Théano étoit une Philoſophe Pythagoricienne, que Diogene de Laërce fait épouſe de Pythagore; Lucien, dans le Dialogue des Amours, ſemble inſinuer qu'elle étoit fille

viendront encore embellir notre ouvrage. La premiere nous donnera l'élévation des sentimens, Sapho l'élégance des manieres, Diotime la prudence & la sagesse dans le conseil, avec les autres talens que Socrate a loués en elle. Tel est le second tableau que j'expose à tes yeux.

LYC. Je l'admire comme le premier. Peins-nous maintenant la bonté du cœur, l'humanité, la douceur & la tendre compassion pour les malheureux.

POL. Il suffit pour cela de peindre Théano, épouse d'Antenor (*), Aréte

---

de ce Philosophe. La Muse de Lesbos est Sapho, native de Mitylene, Capitale de Lesbos. Diotime étoit aussi une femme Philosophe, dont Lucien fait mention dans le *Banquet* ou *Combat des Lapythes*; il y fait dire à Socrate, qu'il avoit appris d'elle à connoître l'Amour; & il insinue la même chose en cet endroit.

(*) Homere, au cinquieme Chant de l'Iliade, dit que la *généreuse Théano, pour complaire à son époux; éleva Pédée, né d'un lit étranger, avec*

avec sa fille Nausicaa (*); en un mot, toutes les femmes qui, au sein de l'opulence, ont fait un louable usage des dons de la Fortune.

Pour la vertu & la tendre affection d'une épouse envers son mari, nous retracerons l'image de la fille d'Icarius (**), avec cette prudente & sage

---

mutant de soin que ses propres enfans. Vers 70, au sixieme Chant, elle adresse des vœux à Minerve, avec toutes les Dames Troyennes, pour écarter les Grecs des murs de Troie.

(*) Rien n'est plus touchant que la réception que Nausicaa, fille d'Alcinoüs, fait à Ulysse, jeté par la tempête dans l'isle des Phéaciens, au sixieme Chant de l'Odyssée; Aréte, mere de Nausicaa, montre également envers son Hôte infortuné les soins tendres & compatissans qui pouvoient lui faire oublier ses fatigues & ses malheurs. Voyez le Chant septieme.

(**) C'est Pénélope, épouse d'Ulysse, si ingénieuse à se délivrer de l'importunité d'une foule de Courtisans qui cherchoient à la séduire pendant que son mari étoit au siége de Troie. On la regarde comme la plus vertueuse femme de

retenue que lui donne Homere; nous rappellerons une seconde fois la vertueuse épouse d'Abradate, l'ancienne Panthée.

LYC. Très-bien, mon ami. Il me semble que tu n'as plus de tableaux à faire, & que tu as décrit toutes les belles qualités de l'ame.

POL. Pas encore. Il me reste à représenter la plus excellente de toutes; je veux dire cette modération parfaite qui distingue notre Héroïne au plus haut faîte des grandeurs. On ne la voit point, par une aveugle confiance en la fortune, se laisser éblouir de sa félicité, ni s'élever au dessus d'une simple mortelle. Toujours à la portée des humains, on ne remarque ni faste ni arrogance dans ses manieres. Elle montre de la politesse envers ceux qui l'approchent, & descend facilement juf-

---

l'antiquité fabuleuse. Voyez le Dialogue des *Fugitifs*, tome IV, p. 398.

qu'à eux. Sa bienveillance prévenante & son affabilité enchantent d'autant plus tous les cœurs, qu'elle est placée à une plus grande distance du commun des hommes. On juge vraiment dignes des biens de la fortune, ceux qui, modestes au sein de l'opulence, ne veulent annoncer leur pouvoir que par des bienfaits. Ils sont aussi les seuls qui méritent d'échapper aux atteintes de l'envie. Eh comment pourroit-elle attaquer celle qui, élevée au dessus de tout ce qui l'environne, fait user avec modération de la prospérité, ne marche point sur la tête des hommes, comme l'orgueilleuse Até dans Homere (*), & ne foule point à ses pieds

(*) C'est une Divinité mal-faisante, qui, selon Homere, au neuvieme Chant de l'Iliade, vers 500, prenoit plaisir à engager les hommes dans des malheurs, en leur troublant l'entendement. Le Poëte la fait marcher avant les *Prieres*, & celles-ci remédient ensuite aux maux qu'elle a faits.

tout ce qui eſt au deſſous d'elle? On ne doit attendre cette baſſeſſe de ſentimens que d'une ame abjecte, peu accoutumée aux faveurs de la Fortune. Lorſque ſur ſon char élevé, cette Déeſſe capricieuſe tranſporte tout à coup & contre leur eſpérance de telles gens dans les nues, ils ne ſavent ni reſter dans les juſtes bornes de leur condition préſente, ni regarder au deſſous d'eux; ils portent ſans ceſſe leur vue plus haut. Mais bientôt la cire de leurs ailes ſe fond, elles ſe détachent comme celles d'Icare; ils tombent dans la mer la tête la premiere, & deviennent dans leur chute le jouet des flots & la riſée des humains. Au contraire, lorſqu'à l'exemple de Dédale on ſe contente de prendre un vol prudent & proportionné aux forces humaines, quand on ſait ménager ſes ailes ſans jamais oublier qu'elles ne ſont que de cire, quand on les maintient dans une fraîcheur ſalutaire

en raſant la ſurface des eaux, & qu'on ne les expoſe point à l'action continue d'un ſoleil brûlant, on traverſe les airs avec autant de ſécurité que de ſageſſe. C'eſt un mérite qu'on ne peut trop louer dans celle dont nous retraçons l'image. Auſſi en reçoit-elle la juſte récompenſe de la bouche de tout le monde; il n'eſt perſonne qui ne faſſe des vœux pour la durée de ſon bonheur & l'accroiſſement de ſa proſpérité.

LYC. Je joins les miens à ceux de tous les autres, mon cher Polyſtrate. Je vois qu'elle n'eſt pas ſeulement recommandable, comme Hélene, par les graces du corps; le ſien renferme une ame plus belle & plus aimable encore. Un Prince auſſi puiſſant, auſſi doux, auſſi bon, étoit digne de voir le bien ſuprême ajouté à tous les biens dont il jouit déjà; il méritoit qu'une telle femme naquît ſous ſon regne & lui fût unie par les liens du plus pur

amour. Ce n'eſt point en effet une félicité ordinaire, qu'une compagne dont on peut dire à juſte titre avec Homere, qu'elle diſpute à Vénus le prix de la beauté (*), & qu'elle égale Minerve dans l'induſtrie de ſes doigts habiles. Je ne crois pas que parmi toutes celles qui exiſtent, on en trouve une ſeule qui puiſſe être comparée à Panthée,

Pour la beauté, le port, l'eſprit & les ouvrages (**).

POL. Rien n'eſt plus vrai, mon ami. Ainſi, réuniſſons, ſi tu le trouves bon, les diverſes peintures que tu as faites de ſes charmes extérieurs, & celles que j'ai tracées de ſon ame, pour en compoſer un ſeul portrait. Expoſons notre ouvrage aux yeux du Public, &

(*) C'eſt le vers 390 du neuvieme Chant de l'Iliade, dont Lucien rompt ici la meſure, & dont il cite ſeulement le ſens & quelques expreſſions.

(**) Iliade I, vers 115.

qu'il ſoit admiré de la Poſtérité comme de nos contemporains. Il ſera plus durable que les chef-d'œuvres d'Apelles, de Parrhaſius & de Polygnote. Il doit plaire auſſi davantage; ce n'eſt point un aſſemblage de cire & de couleurs appliquées ſur le bois; c'eſt un portrait reſſemblant, dont tous les traits ſont de la main des Muſes, & qui repréſente à la fois un beau corps & une belle ame.

APOLOGIE
DES PORTRAITS.

POLYSTRATE, LYCINUS.

POLYSTRATE. LYCINUS, dit cette femme aimable, je vois dans votre écrit toute l'eſtime & toute l'indulgence que vous avez pour moi; il n'y a que l'indulgence qui puiſſe dicter des louanges auſſi pompeuſes. Je ne ſuis que ce que vous me connoiſſez. Je n'aime point ceux qui ſont portés à l'adulation; ce ſont, à mes yeux, des impoſteurs & des caracteres mépriſables. Me forcer à entendre des éloges outrés & qui bleſſent ouvertement la vérité, c'eſt me forcer à rougir, & peu s'en faut alors que je ne me bouche les oreilles. J'y vois plutôt une

dérision choquante, que des louanges. Elles sont supportables tant que celui qui en est l'objet reconnoît en lui-même les bonnes qualités qu'on lui attribue ; autrement elles ne nous regardent plus, & c'est une flatterie manifeste. Ce n'est pas que beaucoup de gens ne soient charmés qu'on leur fasse des complimens qui ne leur conviennent en aucune maniere. J'ai vu des vieillards enchantés qu'on vantât en eux la vigueur de l'âge qu'ils n'avoient plus, & des personnes sans beauté très-flattées qu'on leur supposât celle de Nirée ou de Phaon (*). Les uns croient, comme Pélias, que les louan-

(*) Jason voulant punir les forfaits de Pélias, usurpateur des États de son pere, engagea ses propres filles à l'égorger, & à faire bouillir ses membres dans une chaudiere, comme un moyen nécessaire pour le rajeunir. Ces filles crédules le persuaderent à leur pere plus crédule encore, & assouvirent ainsi la vengeance de Jason.

ges les rajeuniront, & les autres, qu'elles changeront les traits de leur visage. Elles seroient bien précieuses en effet, si leur exagération donnoit ce qu'on n'a pas. Mais il s'en faut bien qu'elles aient ce pouvoir. On doit les regarder comme un beau masque qui couvre une figure hideuse. S'enorgueillir de cette beauté empruntée, que le premier passant peut enlever & fouler à ses pieds, n'est-ce pas s'exposer à paroître plus ridicule qu'auparavant, lorsqu'on vient à se montrer sans déguisement & tels que la Nature nous a faits ? N'est-ce pas monter sur des échasses pour disputer de la grandeur avec quelqu'un qui nous passe d'une coudée ? Une femme de qualité, très-belle d'ailleurs & très-honnête, étoit d'une taille fort au dessous de l'ordinaire ; un Poëte fit à sa gloire une piece de vers dans laquelle il louoit, entre autres mérites, son port majestueux & sa haute stature qu'il com-

paroit au peuplier ; vous euſſiez vu cette petite perſonne treſſaillir de joie & préſenter ſa main au flatteur, comme ſi la meſure du vers eût ajouté à ſa taille. Le Poëte, aſſuré de plaire, revenoit ſouvent à la charge & retournoit de toutes les manieres ſon éloge faſtidieux, lorſqu'enfin quelqu'un lui dit à l'oreille : *Ceſſez, de grace ; vous allez faire lever Madame.* Il arriva quelque choſe d'à peu près ſemblable, mais bien plus ridicule encore, à Stratonice, femme de Séleucus. Elle étoit abſolument chauve ; tout le monde ſavoit qu'une maladie lui avoit enlevé juſqu'au dernier de ſes cheveux ; elle fit promettre un talent à celui des Poëtes qui loueroit le mieux ſa chevelure. Ces déteſtables adulateurs la comparerent bientôt à celle d'Hyacinthe, & bâtirent avec art l'élégant édifice de ſa friſure qui n'exiſtoit pas. Quoique perſuadée elle-même qu'elle n'avoit pas ſur la tête un ſeul cheveu na-

turel, Stratonice écoutoit ces menſonges avec complaiſance. Panthée tournoit ainſi en ridicule ceux qui s'abandonnent aux flatteurs. Elle ajoutoit que bien des gens n'aiment pas ſeulement qu'on les flatte par des paroles, & veulent encore qu'on leur en impoſe par la peinture. Les plus habiles Peintres, à leurs yeux, ſont ceux qui ſavent leur prêter les plus beaux traits. Quelques-uns même preſcrivent à l'Artiſte, ou de retrancher quelque choſe de leur nez trop long, ou de leur faire des yeux plus noirs; en un mot, de les repréſenter à leur gré. Ils ne voient pas qu'enſuite ils admirent des portraits qui ne ſont point les leurs. Elle approuvoit ton ouvrage en général, excepté la comparaiſon que tu fais d'elle avec Junon & Vénus. Cela eſt au deſſus de moi, diſoit-elle, & même au deſſus de tout ce qui eſt mortel. Je n'aurois pas voulu me voir en parallele avec des Héroï-

nes telles que Pénélope, Aréte, Théano; à plus forte raiſon avec les premieres d'entre les Déeſſes. Je me ſens pénétrée d'un ſentiment de frayeur & de vénération envers ces Immortelles; en conſentant à de pareilles louanges, je craindrois le ſort de Caſſiope; cette infortunée cependant n'avoit oſé ſe comparer qu'aux Néréides, & reſpecta les Divinités ſupérieures. Ainſi, mon ami, elle veut que tu rétractes ces endroits de ton écrit, ou bien elle proteſtera que tu les as laiſſés contre ſon gré, & déſavouera ton Livre tel qu'il paroît en public; elle le regarde comme une production où l'on mépriſe la piété & le reſpect qu'on doit aux Dieux. On me prendroit, s'écrioit-elle, pour une impie, & l'on me reprocheroit comme une faute impardonnable de ſouffrir que l'on me diſe ſemblable à Vénus. Cet Auteur, ſur la fin de ſon Ouvrage, me ſuppoſe de la modeſtie & de l'averſion pour le faſte; il me fait

fait un mérite de reſter dans les bornes de la Nature & de voler près de la terre; & tout à coup il m'éleve au deſſus des nues & me place dans l'Olympe. Je voudrois qu'il me ſuppoſât capable de montrer dans l'occaſion le même bon ſens qu'Alexandre. Un Architecte (*) lui avoit promis de changer entiérement la forme du mont Athos, d'en faire une ſtatue qui repréſenteroit ce Prince & porteroit une ville dans chaque main; le Héros rejeta cette offre merveilleuſe, & jugea ce projet

(*) Cet Architecte ſe nommoit Dinocrate; Alexandre refuſa de faire tailler ſa ſtatue dans le mont Athos, mais retint Dinocrate auprès de lui pour bâtir Alexandrie. Pline aſſure qu'il acheva de rétablir le temple de Diane à Epheſe. Quelques Auteurs rapportent que le projet de cet Architecte étoit de mettre dans la main droite d'Alexandre, non pas une ſeconde ville, comme le dit Lucien, mais une coupe qui devoit recevoir les eaux des différens fleuves qui coulent de cette montagne, & les verſer dans la mer, qu'il auroit fait paſſer entre ſes deux jambes.

trop au deſſus de lui. Il pria l'homme de renoncer à ſon idée giganteſque, & de ne point dégrader juſqu'à la petiteſſe de ſa taille une maſſe auſſi énorme. Rien de plus louable que ce refus d'Alexandre ; il s'eſt érigé, dans la mémoire de tous ceux qui ſe rappelleront cette action modeſte, une ſtatue plus digne de ſa grandeur que le mont Athos. Il n'eſt pas d'une ame ordinaire de mépriſer un tel honneur. Dites de ma part à mon Panégyriſte, que je loue l'ingénieuſe invention de ſes portraits, & ne m'y reconnois pas. Quelle femme en ſeroit digne, ou pourroit même en approcher ? Je renonce à tant de gloire, & j'adore ſes modeles. Qu'il ſe contente de louer en moi des vertus purement humaines ; qu'il ne me faſſe pas, comme on dit, une chauſſure plus grande que le pied, de peur qu'en marchant deſſus, quelqu'un ne me faſſe tomber. J'entends dire tous les jours, & vous autres

hommes (*) ſavez ſi cela eſt vrai, que dans les Jeux Olympiques il n'eſt point permis d'élever aux vainqueurs des ſtatues plus hautes que de grandeur naturelle. Les Juges prépoſés aux combats veillent ſoigneuſement à ce que perſonne ne s'écarte de cette regle, & l'on apporte une exactitude plus rigoureuſe dans l'inſpection de ces monumens honorables, que dans la réception même des athletes. Prenez donc garde qu'on ne vous trouve en défaut, & que les Préſidens des Jeux ne renverſent la ſtatue que vous m'avez érigée. D'après toutes ces raiſons, je penſe, mon ami, que tu dois retoucher ton ouvrage, ſupprimer ce qui déplaît, & ne point offenſer les Dieux. Ces endroits ont fait une vraie peine à

(*) Cet endroit de Lucien confirme ce que rapportent divers Ecrivains Grecs, que les femmes ne pouvoient aſſiſter aux Jeux Olympiques. Il apprend auſſi qu'on ne pouvoit ériger aux athletes que des ſtatues d'une certaine grandeur,

cette femme religieuſe, & en les liſant elle ſupplioit les Déeſſes de lui être favorables. Si c'eſt une foibleſſe, elle eſt bien pardonnable à ſon ſexe. A te parler vrai, je me ſuis dit à peu près la même choſe. A la premiere lecture, je ne trouvois rien de répréhenſible dans cet écrit; mais lorſqu'elle m'eut communiqué ſes ſentimens, je les ai partagés. Dans cette occaſion, j'ai éprouvé que pour bien juger des objets, il faut être placé dans le vrai point de vue; ſi nous les conſidérons de trop près, nous voyons confuſément ſans rien diſcerner; en nous tenant à une juſte diſtance, nous appercevons diſtinctement les défauts & les beautés. Dire d'une mortelle qu'elle eſt ſemblable à Junon & à Vénus, c'eſt ne rien faire autre choſe que déprimer les Déeſſes; dans ces ſortes de paralleles, on abaiſſe plutôt ce qui eſt grand, que l'on n'éleve ce qui eſt petit. En faiſant marcher enſemble deux per-

sonnes d'inégale hauteur, si vous voulez que l'une ne surpasse point l'autre, pour y réussir, vous ne ferez point élever la plus petite sur la pointe des pieds ; il faudra que la plus grande se baisse & descende au niveau de la premiere. Tu as de même avili la Nature Divine, pour la faire cadrer en quelque sorte avec notre foible humanité. Ton audace seroit pardonnable peut-être, si manquant de termes de comparaison sur la terre, tu avois été forcé d'en aller chercher dans le Ciel ; mais au lieu de tant de belles femmes que tu avois à choisir, tu oses, sans nécessité, comparer celle-ci à des Déesses ! Hâte-toi donc de supprimer ce qu'il y a de trop odieux dans cet éloge. D'ailleurs la flatterie n'est point ton défaut (*) ; on ne t'a point regardé

(*) Cette observation suppose que ces deux Dialogues ne sont pas des premiers Ouvrages de Lucien, & que sa réputation de Satirique étoit déjà faite lorsqu'il les écrivit.

jusqu'à ce jour comme un homme prodigue de louanges, & je ne sais pourquoi, changeant tout à coup de façon de penser, tu passes subitement de la plus grande réserve à la plus excessive profusion. Tu ne dois point te faire une peine de rétracter ton panégyrique, quoique déjà répandu dans le monde : on dit que Phidias ne balança pas à retirer le Jupiter qu'il avoit fait pour les habitans de l'Élide. La premiere fois qu'il l'exposa aux yeux du Public, il se tint caché derriere sa porte, pour savoir ce que l'on approuvoit ou ce que l'on blâmoit dans cette statue. Celui-ci trouvoit le nez trop gros, celui-là le visage trop long, un autre reprenoit un autre défaut. Quand ils furent retirés, Phidias s'enferma de nouveau dans son atelier, & réforma son ouvrage d'après les observations de la multitude; il ne crut pas devoir négliger le sentiment de tant de personnes réunies, & pensa que le plus

grand nombre voyoit mieux qu'un ſeul, fût-il un Phidias. Voilà ce que j'étois chargé de te dire, & ce que je te repréſente avec le tendre intérêt de l'amitié.

LYCINUS. Mais, mon ami, je ne te ſavois pas ſi grand Orateur. Tu viens de prononcer contre mon panégyrique un diſcours ſi long & des accuſations ſi graves, que je ne vois pas trop comment je pourrai me juſtifier. Il me ſemble cependant que vous vous êtes écartés tous les deux, & toi particuliérement, des formalités reçues dans les Tribunaux. Vous m'avez jugé en mon abſence & ſans m'avoir entendu. Quand on court ſeul dans la carriere, dit le Proverbe, il eſt facile de vaincre; il n'eſt pas étonnant que je ſois condamné, puiſqu'il ne m'a pas été poſſible de plaider ma cauſe. Ce qui eſt encore plus contraire aux Loix, vous étiez à la fois mes Accuſateurs & mes Juges. Dois-je m'en tenir à votre

déciſion & garder le ſilence? dois-je, comme le Poëte Stéſichore (*), chanter la palinodie, ou me ſera-t-il permis d'appeler de votre jugement?

POL. Sans doute, ſi tu as de bonnes raiſons. Tu ne plaideras pas, comme tu dis, devant tes Accuſateurs, mais devant tes amis. Pour moi, je ſuis très-diſpoſé à t'appuyer dans ta défenſe.

LYC. Je ſuis fâché de ne point pouvoir parler en préſence de mon Ac-

(*) Stéſichore, Poëte Lyrique, étoit d'Himere, ville de Sicile. Pauſanias, entre autres fables, raconte qu'il perdit la vue en punition des vers ſatiriques qu'il avoit fait contre Hélene, & ne la recouvra qu'après s'être rétracté. Quintilien dit qu'il chanta dignement les exploits des Héros. Horace le loue d'avoir eu un ſtyle plein & majeſtueux : *Steſichori graves Camenæ.* Il eſt l'inventeur de l'Apologue ingénieux de l'Homme & du Cheval, qu'Horace, Phédre & la Fontaine ont ſi bien rendu en vers. Il le compoſa pour détourner ſes concitoyens de faire alliance avec Phalaris, & il réuſſit. Ce Poëte floriſſoit 156 ans avant Jéſus-Chriſt.

cusatrice. Ce seroit un grand avantage pour moi, & il faut que mon apologie lui parvienne par un Émissaire. Au reste, je courrai les risques de me défendre par la bouche d'autrui, si tu veux être mon interprete auprès d'elle, comme tu as été le sien vers moi.

POL. Oh, sois tranquille à cet égard; je te promets de bien faire valoir tes réponses, pourvu qu'elles ne chargent pas trop ma mémoire.

LYC. Il faudroit cependant une longue réponse à des griefs aussi graves. Mais j'abrégerai pour ta commodité. Dis-lui donc de ma part....

POL. J'aime mieux que tu lui adresses directement la parole comme si elle étoit présente. Je lui répéterai tes raisons exactement dans les mêmes termes.

LYC. J'y consens; mais je t'avoue que sa présence me jette dans un trouble inexprimable & rend ma défense beaucoup plus difficile. Commençons.

toutefois, puisqu'il n'y a plus moyen d'échapper à ses regards.

POL. Ils sont engageans & pleins de douceur. Son souris gracieux inspire la confiance, & tu peux t'expliquer sans crainte.

LYC. O la plus excellente des femmes, quelque exagérés que vous paroissent mes éloges, il n'en est point qui égale celui que vous faites de vous-même par votre crainte respectueuse des Dieux ! Ce mérite est au dessus de tout ce que j'ai pu dire. J'aurois dû sans doute le mettre à la tête de mes portraits; mais il m'étoit inconnu, & cette ignorance fait mon excuse. Puisque je suis resté au dessous de mon modele, vous ne m'accuserez pas du moins à cet égard, d'en avoir trop dit. Si les plus pieux sont aussi les plus humains, voyez quel moyen puissant j'ai négligé de montrer dans toute leur étendue l'excellence de votre cœur & la droiture de votre ame. S'il faut ab-

lolument me rétracter & remettre la main à mon ouvrage, loin d'y rien retrancher, je me propose d'y ajouter ce nouveau trait comme le plus beau & le plus essentiel. Au reste, je vous dois pour cela même des actions de grace. En me reprochant ce parallele qui vous déplaît, vous avez confirmé les justes éloges que j'ai donnés à votre modestie & à votre modération dans la grandeur. Cette espece d'indifférence pour les louanges; ce sentiment qui ne permet point de les entendre sans rougir; cette opinion qui nous porte à les trouver exagérées, & nous persuade qu'il n'est rien en nous-mêmes qui nous distingue des autres hommes, est la plus grande preuve que nous méritons d'en être distingués. Vous avez vérifié un excellent mot de Diogene : on lui demandoit quel étoit le plus sûr moyen d'acquérir de la gloire : *De la mépriser*, dit-il. De même, si l'on me demandoit qui sont,

les plus dignes de louanges, je répondrois : *Ceux qui la fuient.* Mais ces réflexions ſont étrangeres à ma cauſe. Ce dont il s'agit, c'eſt qu'en traçant votre image, je vous ai comparée à Vénus, à Minerve, à Junon. Voilà ce qui vous paroît au delà des bornes, & ſur quoi je dois me juſtifier.

On a dit de tout temps qu'il ne falloit point demander compte aux Poëtes & aux Peintres, des productions de leur imagination. Je penſe que les Panégyriſtes doivent également jouir, même en proſe, de cette prérogative dans toute ſon étendue. L'éloge eſt une compoſition libre, qu'on ne doit point reſſerrer dans un eſpace plus ou moins borné. Elle n'a qu'un but, c'eſt de rendre ſon Héros digne de l'eſtime & de l'admiration de tout le monde. Au reſte, je n'inſiſterai pas ſur ce moyen, de peur que vous ne me ſoupçonniez de n'en point avoir d'autre. Je prétends de plus, qu'il eſt impoſſi-

ble de louer ſans le ſecours des paralleles; le grand art conſiſte à ſavoir y mettre de la juſteſſe & de la reſſemblance. Pour réuſſir à cet égard, il ne faut pas s'aſtreindre à choiſir des termes de comparaiſon de la même claſſe, ou en prendre dans une claſſe inférieure, mais rapprocher, autant qu'il eſt poſſible, l'objet qu'on veut embellir, de ce que l'on connoît de plus excellent. Prétendez-vous, par exemple, qu'on aura fait un éloge bien pompeux d'un chien courageux, quand on aura dit qu'il eſt plus fort que le renard & le chat, ou même quand on l'aura égalé au loup? Non, ſans doute; mais pour le louer dignement, il faudra le comparer au *Roi des animaux* par la force & la taille. Ainſi le chien d'Orion (*) eſt ſurnommé par le

(*) Orion étoit un grand Chaſſeur, qui oſa défier Diane, à qui prendroit le plus de bêtes ſauvages. La Déeſſe fit naître un Scorpion, qui le mordit & lui donna la mort; mais Jupiter

Poëte, *la terreur des lions*. Ne riiez-vous pas de celui qui, pour vanter Milon de Crotone, Glaucus ou Polydamas, diroit que ces athletes furent plus vigoureux qu'une femme? Vous trouveriez même qu'il n'y auroit pas d'exagération à les comparer à un homme. Mais voyez comment un excellent Poëte loue Glaucus (*). Le vigoureux Pollux, dit-il, & l'indomptable Alcide, n'eussent point osé lutter contre lui. Il le met en parallele avec les Dieux, & même le place au dessus d'eux. Cependant Glaucus n'a point montré d'indignation de se voir comparer aux immortels protecteurs des athletes. Ces Divinités n'ont marqué de ressentiment ni au Poëte ni à Glaucus, & ne les ont pas non plus soupçonnés d'impiété;

---

son pere le métamorphosa en une constellation qui amene les pluies & les orages.

(*) Ce Poëte est Pindare, & l'endroit auquel on fait ici allusion, est du nombre de ses Ouvrages qui ont été perdus.

tous deux au contraire furent comblés de gloire & d'honneurs parmi les Grecs, l'un pour sa force extraordinaire, l'autre pour ses divers Ouvrages, & celui-ci en particulier. Ne soyez donc plus étonnée, qu'engagé dans un panégyrique, j'aye employé des exemples plus élevés que l'objet de mes éloges. La raison m'en donnoit le droit & la liberté.

Vous avez parlé d'adulation. J'approuve beaucoup votre aversion pour les flatteurs, & vous auriez tort de penser différemment. Mais je veux ici vous faire sentir la différence qui se trouve entre un Panégyriste & un vil Adulateur. Celui-ci n'a que son intérêt personnel en vue, & ne tient aucun compte de la vérité. Tout lui paroît propre aux éloges. Peu inquiet d'accumuler des mensonges, & ce que son imagination lui suggere, il ne balancera pas de faire Thersite plus beau qu'Achille, Nestor plus jeune que tous les Guerriers assemblés devant

Troie. Pourvu que ſes impoſtures lui ſoient profitables, il affirmera ſur la foi du ſerment, que le fils de Créſus a l'oreille plus fine que Mélampode (*), ou Phinée la vue plus perçante que Lyncée. Le Panégyriſte, au contraire, ſe propoſe uniquement de louer ce qui eſt louable; il ne dit rien de faux, n'ajoute rien d'étranger à ſon Héros, & ne parle que des avantages qu'il a reçus de la Nature. S'ils ne ſont pas infiniment recommandables par eux-mêmes, ils les raſſemble, en releve le prix, & les montre dans leur plus beau jour. S'il veut louer l'étonnante agilité du cheval, l'un des plus légers d'entre les animaux, & des plus pro-

(*) Mélampe ou Mélampode étoit grand Médecin, & fameux Devin. On dit qu'il entendoit ce que vouloient dire les oiſeaux par leur gazouillement, & qu'il apprenoit d'eux ce qui devoit arriver. On feint même que les vers qui rongent le bois répondoient à ſes queſtions.

pres à la courſe, il ne craindra point de dire :

Il effleure en volant la moiſſon floriſſante (*),
Sans offenſer l'épi ſur ſa tige flottante.

D'autres fois, un courſier impétueux ſera *plus prompt que la foudre*. S'il parle d'une maiſon ſuperbement bâtie & magnifiquement ornée :

C'eſt le Palais des Dieux qu'un art divin décore (**).

Un flatteur appliquera ce vers à la chaumiere d'un groſſier habitant des campagnes, s'il peut en attendre quelque récompenſe. Cinethus, vil Courtiſan de Démétrius Poliorcete, après avoir épuiſé toutes les reſſources d'une baſſe adulation, loua ce Prince en-

(*) Iliade, Chant XX, vers 227. On reconnoît en cet endroit d'Homere la ſource d'où Virgile a tiré ces beaux vers du ſeptieme Chant de l'Énéide, vers 808.

Illa vel intactæ ſegetis per ſumma volares
Gramina, nec teneras curſu læſiſſet ariſtas.

(**) Odyſſ. IV, vers 74.

rhumé, de ce qu'il touſſoit d'une maniere très-mélodieuſe. Le Panégyriſte & le flatteur, que le reſpect ou le mépris pour la vérité diſtinguent déjà aux yeux de tout le monde, different encore eſſentiellement, en ce que le dernier prodigue les hyperboles ſans pudeur, & que l'autre les ménage avec diſcrétion & ſe tient dans de juſtes bornes.

J'ai cru devoir vous rappeler quelques-uns des caracteres qui ſéparent la vraie & la fauſſe louange, afin que vous ne ſuſpectiez pas indifféremment tous ceux qui vous louent, & que vous ſachiez apprécier chacun d'eux à ſa juſte valeur. Maintenant, ſi vous le voulez, jugez mon ouvrage d'après ces deux regles, & voyez celle qui lui convient. Je ſerois un impoſteur, un adulateur plus mépriſable encore que Cinethus, ſi j'avois comparé une femme ſans beauté à la Vénus de Cnide. Mais entre cette ſtatue & une

beauté célebre de l'aveu de tout le monde, la différence vous paroît-elle si grande? Vous direz peut-être, comme vous l'avez dit en effet, qu'il m'étoit permis de louer la beauté, mais qu'il falloit éviter des éloges odieux, & ne point égaler une simple mortelle à des Divinités. Puisqu'il faut avouer la vérité, je n'ai point dit que vous fussiez semblable à des Déesses, mais seulement à des chef-d'œuvres de marbre, d'ivoire & d'airain. Je ne me crois pas coupable d'impiété, en comparant aux hommes des ouvrages sortis de la main des hommes. Sans doute vous ne prétendez pas que la statue de Minerve par Phidias, soit Minerve elle-même. La Vénus que Praxitele a faite à Cnide, presque de nos jours, n'est pas la Vénus qui habite les Cieux. Il seroit indécent d'avoir des idées aussi abjectes des Dieux, dont je crois la véritable image inimitable pour les humains. D'ailleurs, quand j'aurois osé

vous assimiler aux Déesses, je ne ferois pas le premier coupable en ce genre ; je n'aurois fait que suivre l'exemple de la plupart des Poëtes, & des plus célebres d'entre eux, à commencer par votre compatriote Homere. Je le ferai intervenir dans ma cause, bien assuré qu'il ne peut être enveloppé dans ma condamnation. Je l'interrogerai en ce moment, ou plutôt je vous interrogerai vous-même, vous qui goûtez un louable plaisir à graver dans votre mémoire les plus beaux morceaux de ses Ouvrages. Que pensez-vous de lui, lorsqu'il dit que *Briséis, semblable à Vénus, pleure la mort de Patrocle* (*) ? Peu satisfait de l'avoir comparée à une seule Déesse, il ajoute quelques vers plus bas :

De Vénus Briséis rassemblant tous les charmes,
En ces mots exprimoit ses touchantes alarmes.

En lisant ces endroits, détestez-vous

(*) Iliade, Chant XIX, vers 282 & 286.

le Poëte ; rejetez-vous ſon Livre, ou lui accordez-vous le droit de louer à ſon gré ? Quand vous prétendriez le lui refuſer, il l'a reçu des mains du Temps. Perſonne ne lui fit jamais de reproches à cet égard ; pas même cet inſenſé (*) qui oſa battre ſa ſtatue de verges, pas même celui qui trouvoit beaucoup de vers ſuppoſés dans ſes Poëmes. Homere aura pu comparer une Barbare en pleurs à Vénus même, & il ne me ſera point permis de comparer à des ſtatues de Déeſſes une femme qui a reçu de l'indulgente Nature cet air affable & ce ſouris gracieux qui lui eſt commun avec les immortelles ? Il ne me ſera point permis de comparer votre beauté ?... Mais vous ne voulez point qu'on en parle. Voyez ſi le même Poëte craint de

(*) Les Commentateurs croient que Zoïle eſt déſigné par le premier trait, & Ariſtarque par le ſecond.

citer les Dieux, pour faire valoir Agamemnon ? Il accumule sur ce Héros, ceux de leurs différens traits dont les proportions peuvent lui convenir ; il lui donne *le regard & la tête majestueuse de Jupiter* (*), *le baudrier de Mars*, *la large poitrine de Neptune* ; un Dieu sert de modele à chaque partie du Général des Grecs. Ailleurs il compare ses guerriers à *Mars homicide* (**). Par-tout enfin il use de la même licence. Combien de fois le fils de Priam & le fils de Pélée sont-ils appelés (***) *semblables aux Dieux* ? Pour vous citer encore des exemples de femmes, je vous prierai de vous souvenir de ces vers :

Elle égale Diane ou la belle Vénus (****).

(*) Iliade, Chant II, vers 478.

(**) Expression très-fréquente dans l'Iliade & l'Odyssée.

(***) Le fils de Priam est Pâris, qui fut élevé sur le mont Ida ; & le fils de Pélée est Achille.

(****) Odyss. XVII, vers 37. *Et alibi passim.*

Telle en chaſſant, Diane erroit ſur les côteaux (*).

Ce ne ſont pas les mortels ſeulement qu'il aſſimile aux Dieux; il a dit de la chevelure d'Euphorbe toute ſouillée de ſang, qu'elle étoit *ſemblable aux Graces* (**). Rien de plus commun que ces comparaiſons, & il n'y a pas un ſeul morceau de poéſie qui ne ſoit animé par les images des Dieux. Il faut ſupprimer ces chef-d'œuvres, ou conſentir à nous accorder la même licence. Ces ſimilitudes méritent ſi peu la cenſure, qu'Homere, pour louer ces Déeſſes, a choiſi des termes de comparaiſon bien inférieurs à la Divinité. Les yeux de Junon ſont comparés *aux yeux du bœuf* (***). Un autre Poëte donne à Vénus *des ſourcils couleur de violette* (****). Il ſuffit d'être initié

(*) Odyſſ. VI, vers 102.

(**) Iliade, Chant XVII, vers 51.

(***) Alluſion à l'épithete de Junon Βοῶπις.

(****) C'eſt très-probablement Pindare.

dans la lecture du premier des Poëtes, pour savoir qu'il donne *des doigts de rose* (*) à la Déesse des Amours. Je ne vois pas non plus qu'il y ait une présomption si audacieuse à comparer pour les traits extérieurs, les humains aux Dieux. Combien d'hommes ont osé usurper les noms des immortels (**), en se faisant appeler Bacchus, Vulcain, Jupiter, Neptune, Mercure? Une épouse d'Évagoras, Roi de Chypre (***),

(*) Iliade, Chant I, vers 477.

(**) Saint Clément d'Alexandrie, dans son *Exhortation aux Païens*, reproche aux Grands, comme aux particuliers, d'usurper les noms, les titres & les fonctions de leurs Dieux, pour s'attirer les respects des hommes, & satisfaire leur propre vanité.

(***) Evagoras I fut un Prince recommandable par sa sagesse, par sa sobriété, & par une grandeur d'ame digne du Trône. Mais il eut une ambition mal-adroite, en voulant, contre la foi des sermens, employer la force & la politique pour rentrer dans tous les Etats que son pere

se

se nommoit Latone ; & la Déesse ne sévit pas contre elle, quoiqu'elle eût pu la changer en pierre comme Niobé. Je ne parlerai point des Égyptiens ; la superstition qui les distingue de tous les Peuples, ne les empêche pas d'abuser jusqu'au dégoût, des noms de leurs Divinités ; presque tout est céleste parmi eux.

Mes éloges ne doivent donc vous inspirer aucune crainte. Si la Divinité se trouvoit offensée dans mon Ouvrage, vous n'en êtes point responsable, à moins que la simple lecture n'en soit punissable à vos yeux. Il faut qu'Homere & les autres Poëtes éprouvent le ressentiment des Dieux, pour

---

avoit possédés, & dont une partie appartenoit aux Perses par droit de conquête. Après plusieurs succès & de grands revers, il se vit assiégé dans Salamine par terre & par mer. Il n'obtint la paix qu'à condition qu'il se contenteroit de cette seule ville. Il fut assassiné peu de temps après par un Eunuque, 374 ans avant J. C.

que j'y fois en butte à mon tour. Le Ciel n'a pas encore exercé sa vengeance contre le Prince des Philosophes (*), qui prétend que *l'homme est l'image de la Divinité*. J'aurois encore beaucoup de choses à vous dire ; je m'arrête par ménagement pour la mémoire de Polystrate.

POL. Ton discours est déjà fort long, & ton observation vient un peu tard ; comment retenir tant de choses ? Je tâcherai cependant que rien ne m'échappe, & je vole plaider ta cause. Le seul moyen d'éviter les distractions & les huées de mes Auditeurs, c'est de me boucher les oreilles en chemin.

LYC. Je te laisse le soin de bien faire, & puisque tu es chargé de mon rôle, je me retire. Il sera temps pour moi de reparoître, lorsque les suffrages des Juges pourront m'apprendre l'issue de cette affaire.

(*) Platon. Alcibiade, tome II, p. 46.

Fin du cinquieme Volume.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce cinquieme Volume.

TOXARIS, ou de l'Amitié, Mnésippe, Grec. Toxaris, Scythe. page 1

Le Maître d'Éloquence. 89

Éloge de Démosthène, Dialogue. Lucien, Thersagoras. 121

Les Centenaires. 176

Contre la Calomnie. 196

A un ignorant Bibliomane. 226

L'Apophrade, ou l'Ignorant Grammairien. 261

Conversation avec Héſiode, Dialogue. Lucien, Héſiode. 301

Éloge de la Patrie. 312

[illegible] 3[illegible]
[illegible] 3[illegible]
[illegible] 3[illegible]
[illegible] Mulorius. 3[illegible]
[illegible] 3[illegible]
[illegible] 4[illegible]
[illegible] 4[illegible]
[illegible] Hermione Chandeme. 4[illegible]
[illegible] Lycinus. Polystrate. 512
[illegible] Polystrate, Lycinus. 547

Fin de la Table.